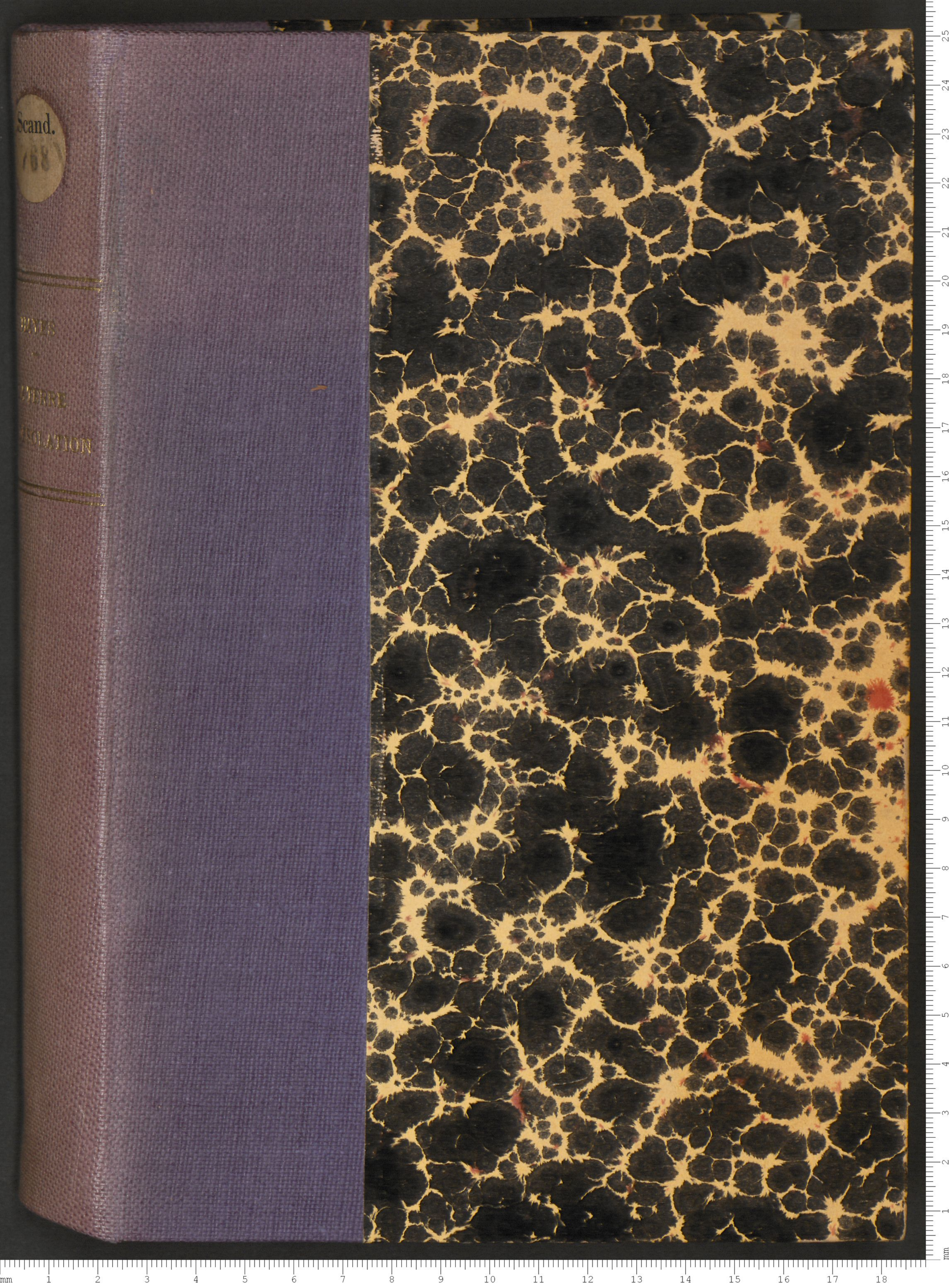


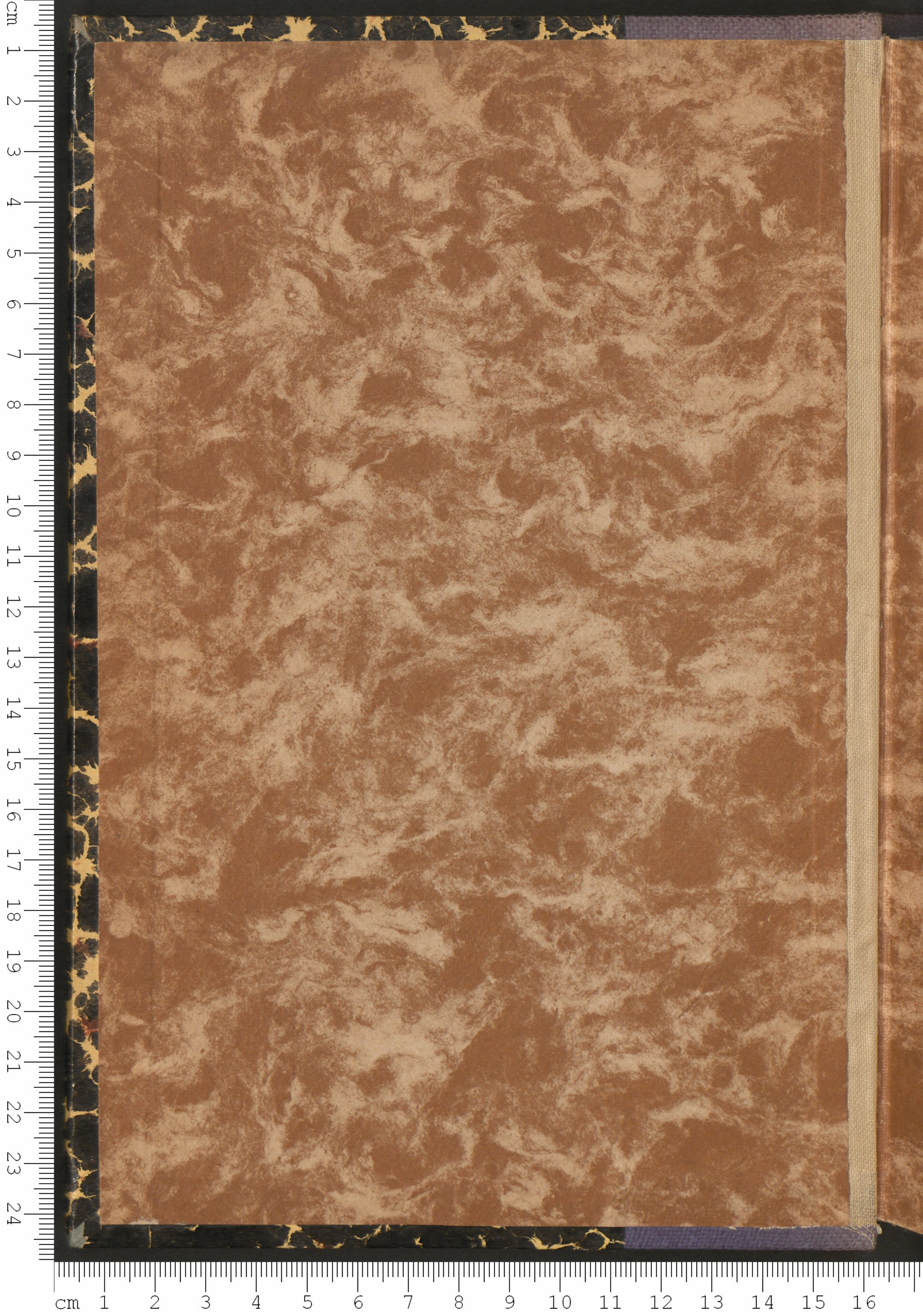

HAYES

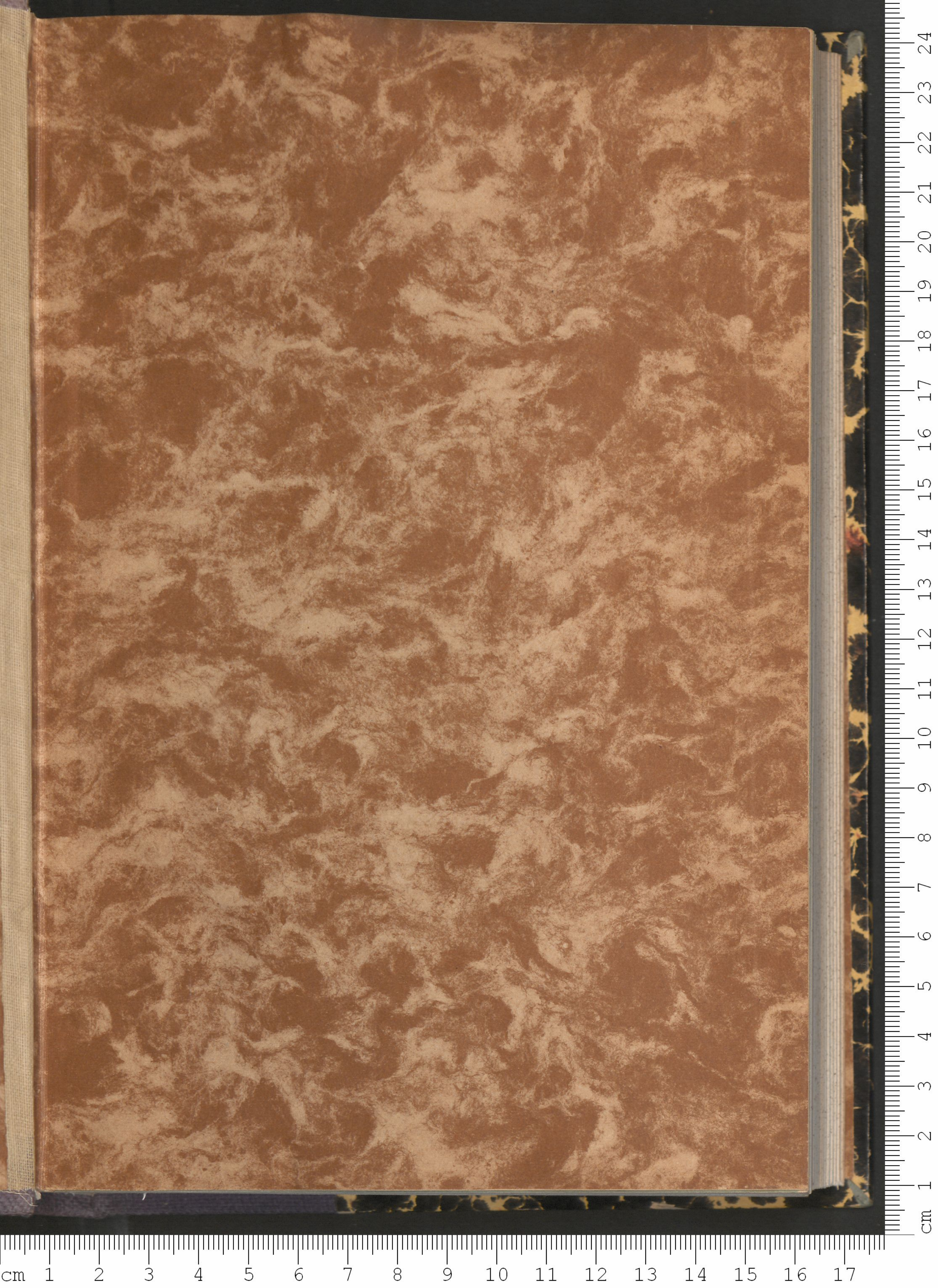
—

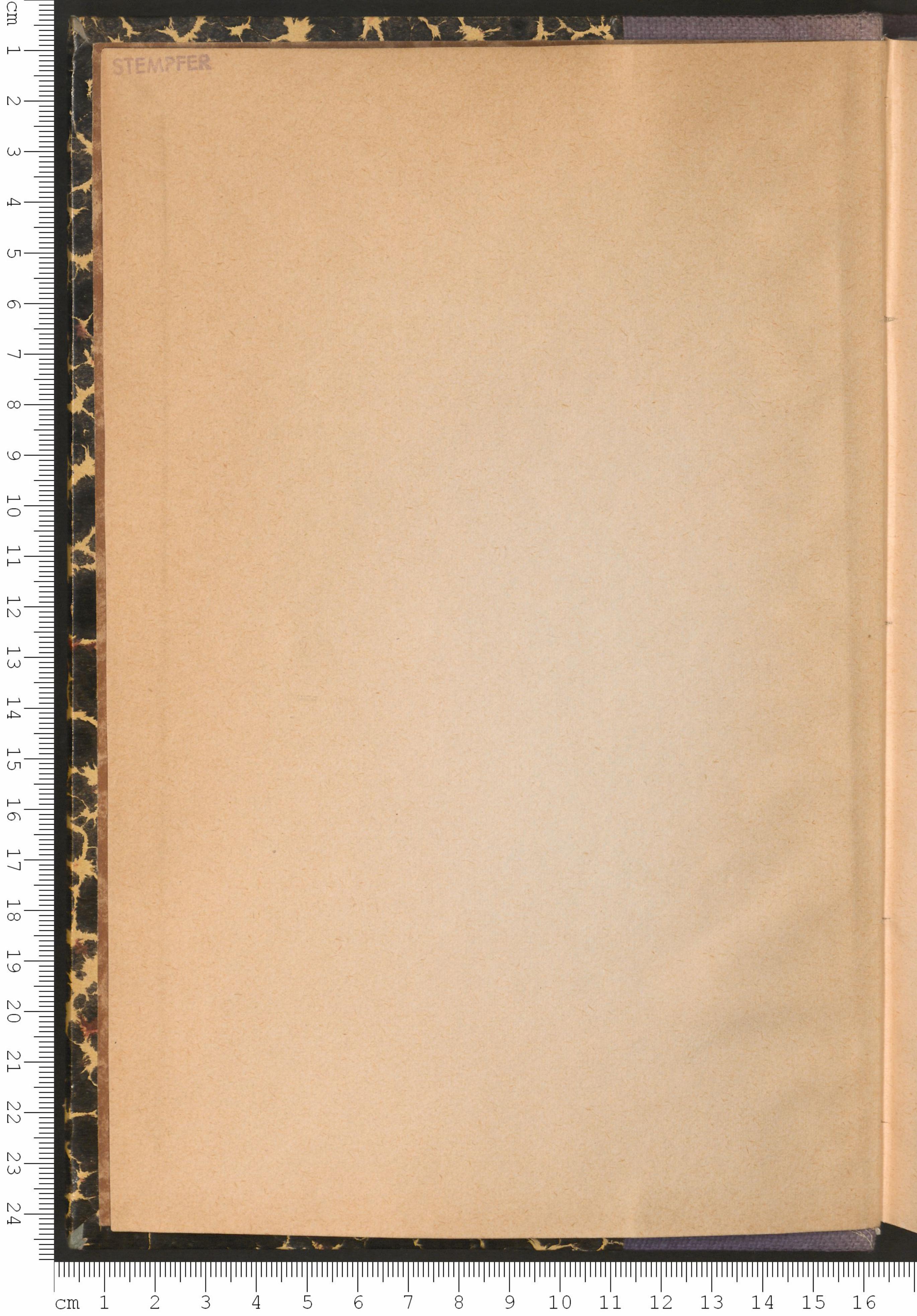
LA TERRE
DE DÉSOLATION

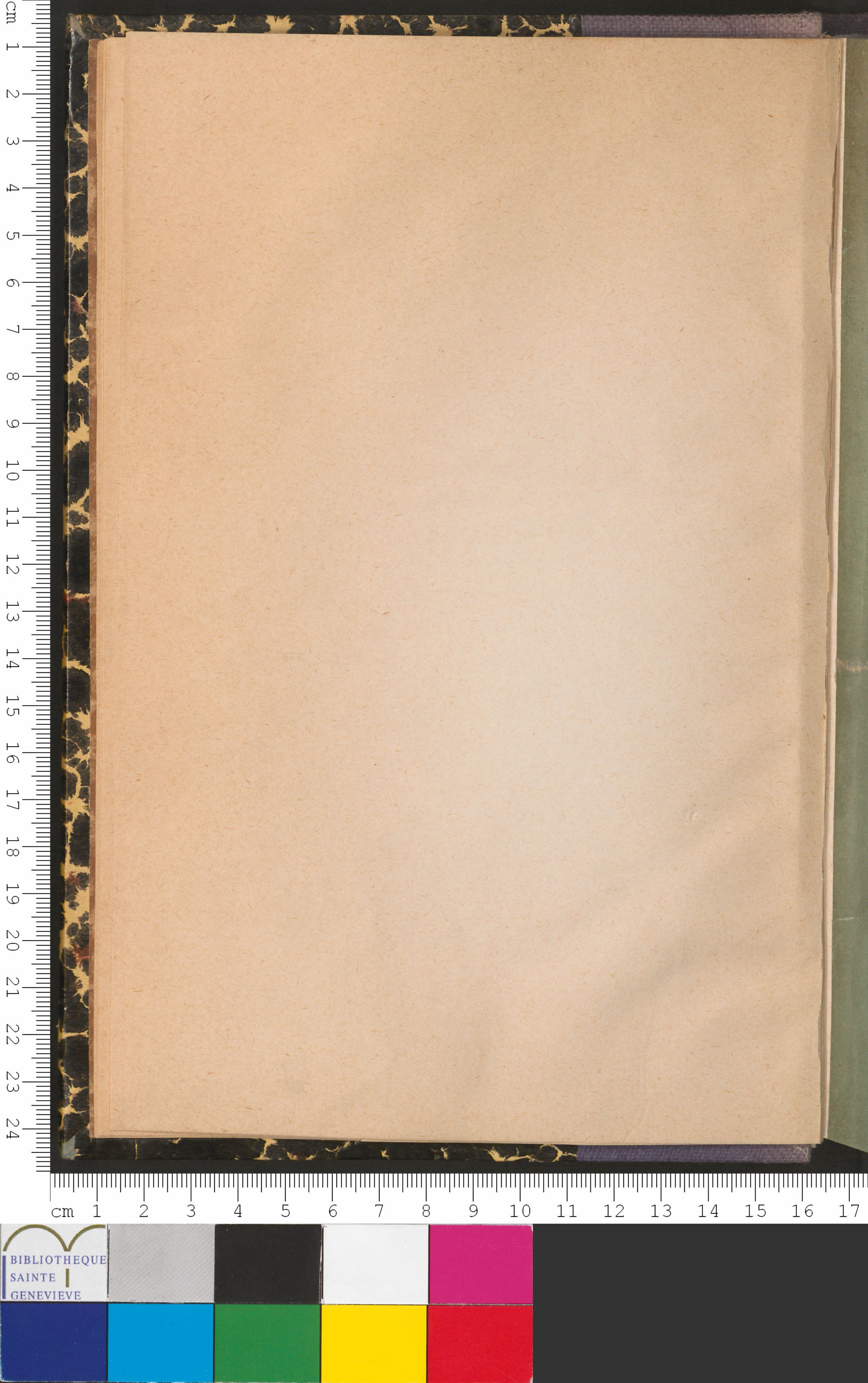


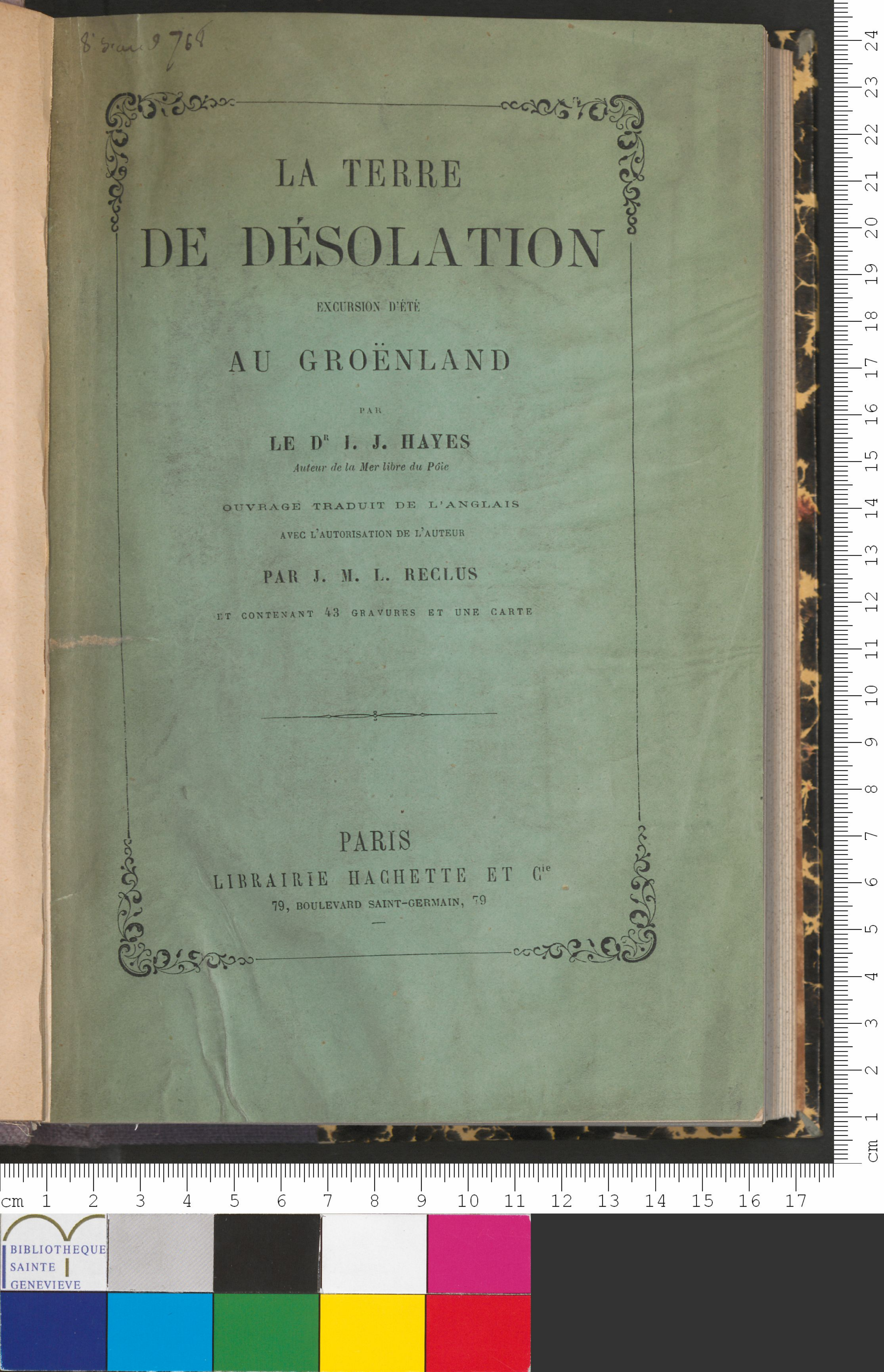

Scand.
768
BLYES
…TERRE
…SOLATION






STEMPFER


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE




# LA TERRE
# DE DÉSOLATION

EXCURSION D'ÉTÉ

## AU GROËNLAND

PAR

**LE Dr I. J. HAYES**

*Auteur de la Mer libre du Pôle*

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

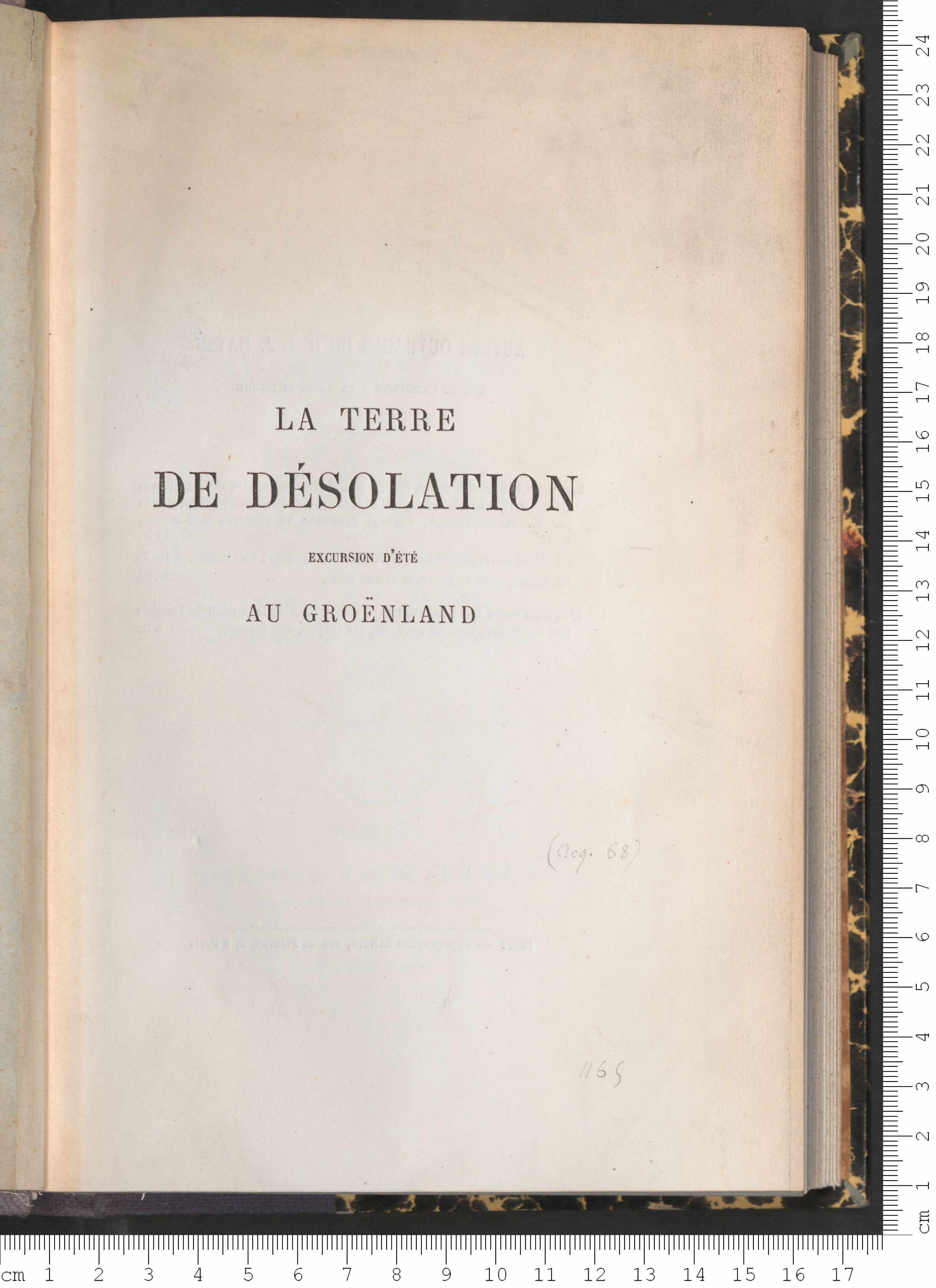
**PAR J. M. L. RECLUS**

ET CONTENANT 43 GRAVURES ET UNE CARTE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

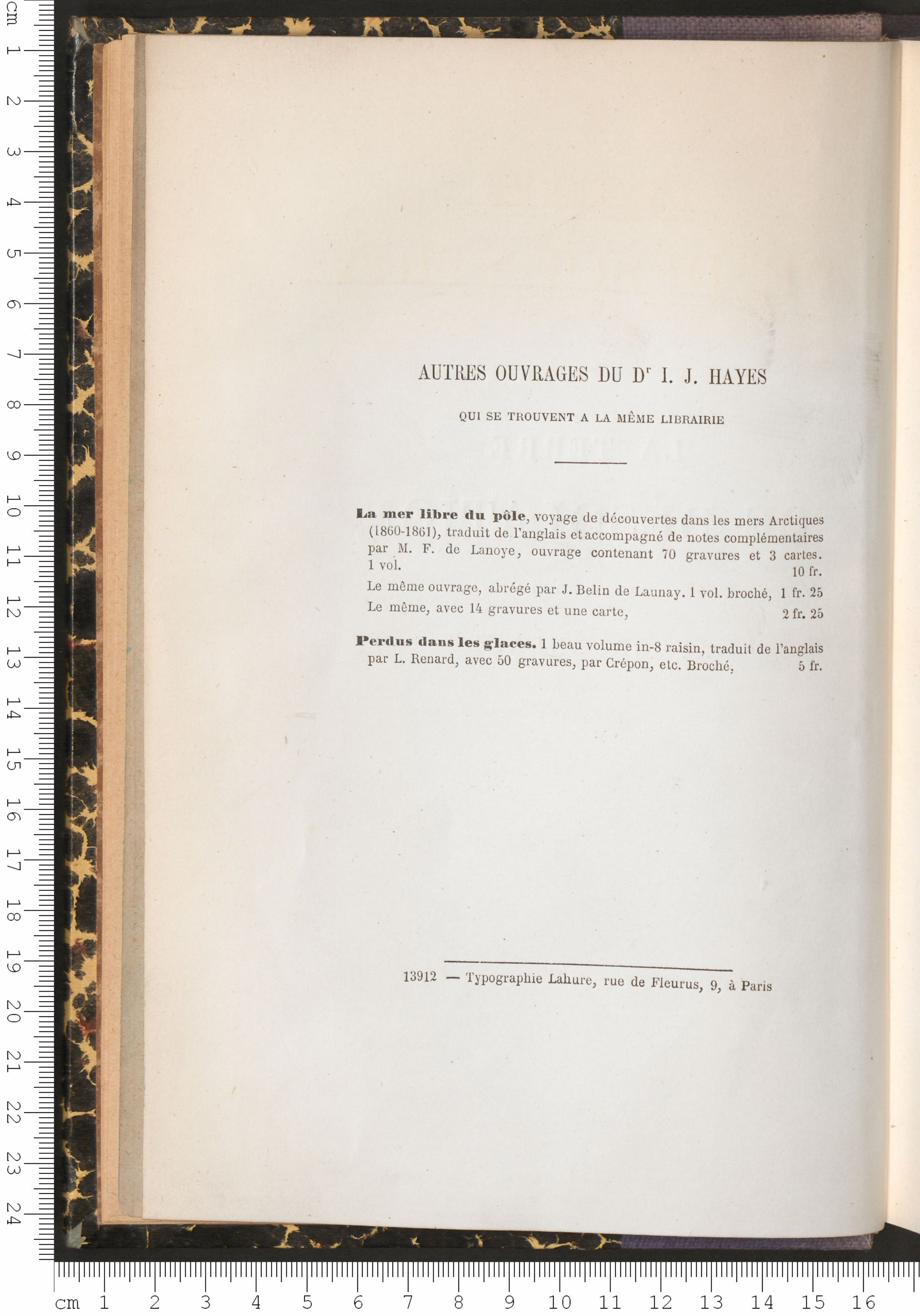


# LA TERRE

# DE DÉSOLATION

EXCURSION D'ÉTÉ

## AU GROËNLAND



## AUTRES OUVRAGES DU Dr I. J. HAYES

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE

---

**La mer libre du pôle**, voyage de découvertes dans les mers Arctiques (1860-1861), traduit de l'anglais et accompagné de notes complémentaires par M. F. de Lanoye, ouvrage contenant 70 gravures et 3 cartes. 1 vol. 10 fr.

Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. broché, 1 fr. 25

Le même, avec 14 gravures et une carte, 2 fr. 25

**Perdus dans les glaces.** 1 beau volume in-8 raisin, traduit de l'anglais par L. Renard, avec 50 gravures, par Crépon, etc. Broché, 5 fr.

13912 — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

# LA TERRE
# DE DÉSOLATION

EXCURSION D'ÉTÉ

## AU GROËNLAND

PAR

LE Dr I. J. HAYES

*Auteur de la Mer libre du Pôle*

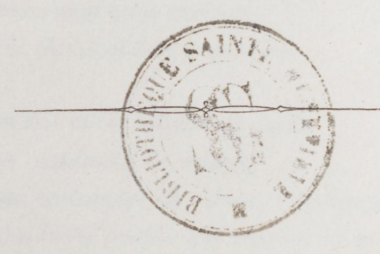
OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. M. L. RECLUS

ET CONTENANT 43 GRAVURES ET UNE CARTE





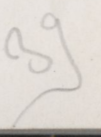

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874

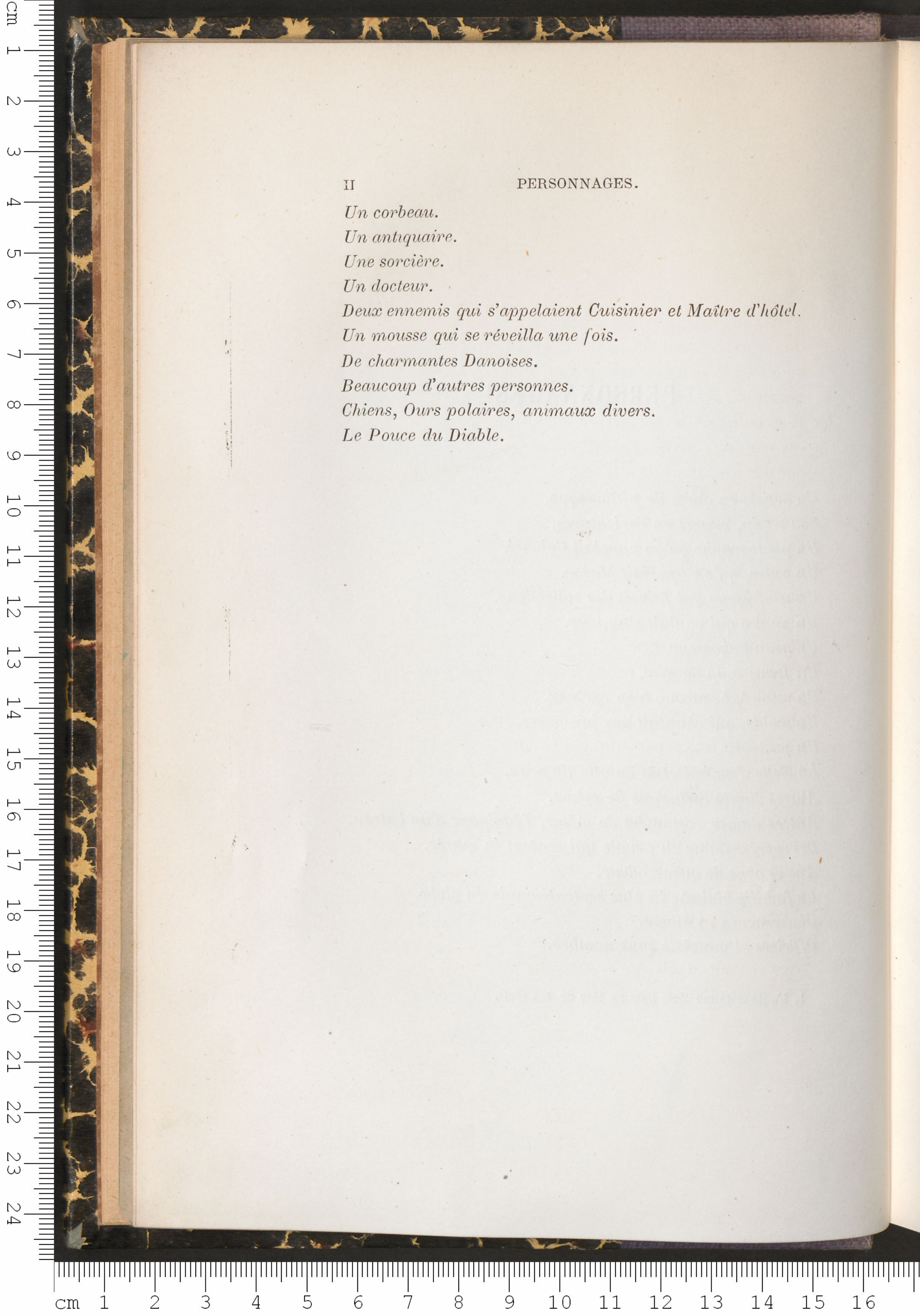




# PERSONNAGES[1]

*Un artiste en quête de pittoresque.*
*Son rapin, expert en caricatures.*
*Un photographe qu'on appelait Colonel.*
*Un autre, qu'on appelait Major.*
*Un professeur qui faisait des collections.*
*Un prince qui voulait s'amuser.*
*Un grand chasseur.*
*Un franc loup de mer.*
*Un second, beaucoup trop curieux.*
*Un scalde, qui chantait nos prouesses.*
*Un pasteur.*
*La Belle d'un bal et sa culotte de peau.*
*Autres dames costumées de même.*
*Autres dames costumées de même, l'équipage d'un bateau.*
*Des représentants du peuple qui sentent la marée.*
*Autres gens de même odeur.*
*La famille blanche la plus septentrionale du globe.*
*Gouverneurs en masse.*
*Officiers et matelots sans nombre.*

1. L'auteur donne cette liste en tête de son récit.





*Un corbeau.*
*Un antiquaire.*
*Une sorcière.*
*Un docteur.*
*Deux ennemis qui s'appelaient Cuisinier et Maître d'hôtel.*
*Un mousse qui se réveilla une fois.*
*De charmantes Danoises.*
*Beaucoup d'autres personnes.*
*Chiens, Ours polaires, animaux divers.*
*Le Pouce du Diable.*

# AVANT-PROPOS

Les pages suivantes racontent le voyage au Groënland d'une petite société d'amis réunis à bord du yacht à vapeur de M. William Bradford, auquel ses célèbres tableaux de paysages polaires ont acquis une réputation si bien méritée. Pour aller chercher des sujets, entre tous difficiles à reproduire, l'artiste a bravé quelques dangers et beaucoup de fatigues ; son succès n'est pas au-dessus de son zèle, de son talent, de son indomptable énergie.

Le seul but de M. Bradford étant de se procurer des études pour son chevalet, nous cheminions à loisir, généralement près des côtes, nous arrêtant dans tous les endroits qui appelaient l'attention des dessinateurs et des photographes. Ce fut donc une excursion « pittoresque » plutôt que scientifique ; cependant nous avons pu profiter des occasions nombreuses qui se sont offertes de voir de près les glaciers du Groënland et leurs icebergs, trop négligées jusqu'à ce jour. Peu d'Américains avant nous avaient visité les ruines des colonies des anciens Normands, qui du dixième au quinzième siècle occupèrent le pays, et que l'ardent amour des aventures conduisit aux rivages de notre continent alors plongé dans les limbes

de l'inconnu, — cinq cents ans au moins avant le célèbre voyage de Christophe Colomb.

Nous avons côtoyé la Terre-Verte pendant plus de mille milles (seize cents kilomètres) et ne nous sommes arrêtés que bien loin au delà du dernier avant-poste de la civilisation, au milieu du pack redouté qui occupe la baie de Melville.

# PREMIÈRE PARTIE

# LA
# TERRE DE DÉSOLATION

---

## PREMIÈRE PARTIE

### LES RUINES

> Le Temps! il n'épargnera pas plus les choses de l'avenir que celles du passé. Le Temps ! il laissera toujours après lui assez des ruines de Hier pour que Demain mène deuil sur ce qui a été et sur ce qui sera. — Nos fils verront ce que nous avons vu nous-mêmes : les vestiges des jours qui ne sont plus, les décombres des murs élevés par des créatures d'argile.
>
> (BYRON, *le Siége de Corinthe.*)

### I

### Glaces et brisants.

« Par une sombre nuit du mois de juin 1555, *le Soleil brillant*, navire de cinquante tonneaux, équipé, » dit la vieille chronique, « par divers marchands opulents de Londres pour la découverte d'un passage nord-ouest, se trouva, au milieu d'une épaisse et lourde brume, dans un endroit où s'entendaient de profonds mugissements, comme de vagues frappant sur un rivage rocheux. Le brave capitaine, John Davis, avisant le péril, se fit descendre dans

une embarcation, et reconnut qu'ils étaient entourés par des champs et des montagnes de glace dont les heurts produisaient ce fracas effroyable à ouïr. Le navire dériva çà et là toute la nuit; et quand le jour parut, on vit les sommets de montagnes blanches de neige et en forme de pains de sucre s'élever au-dessus des nuées; à leur base, le sol était informe et rocailleux, la côte était partout assiégée par les glaces qui faisaient un bruit si lugubre qu'ils appelèrent ce pays la Terre de Désolation. »

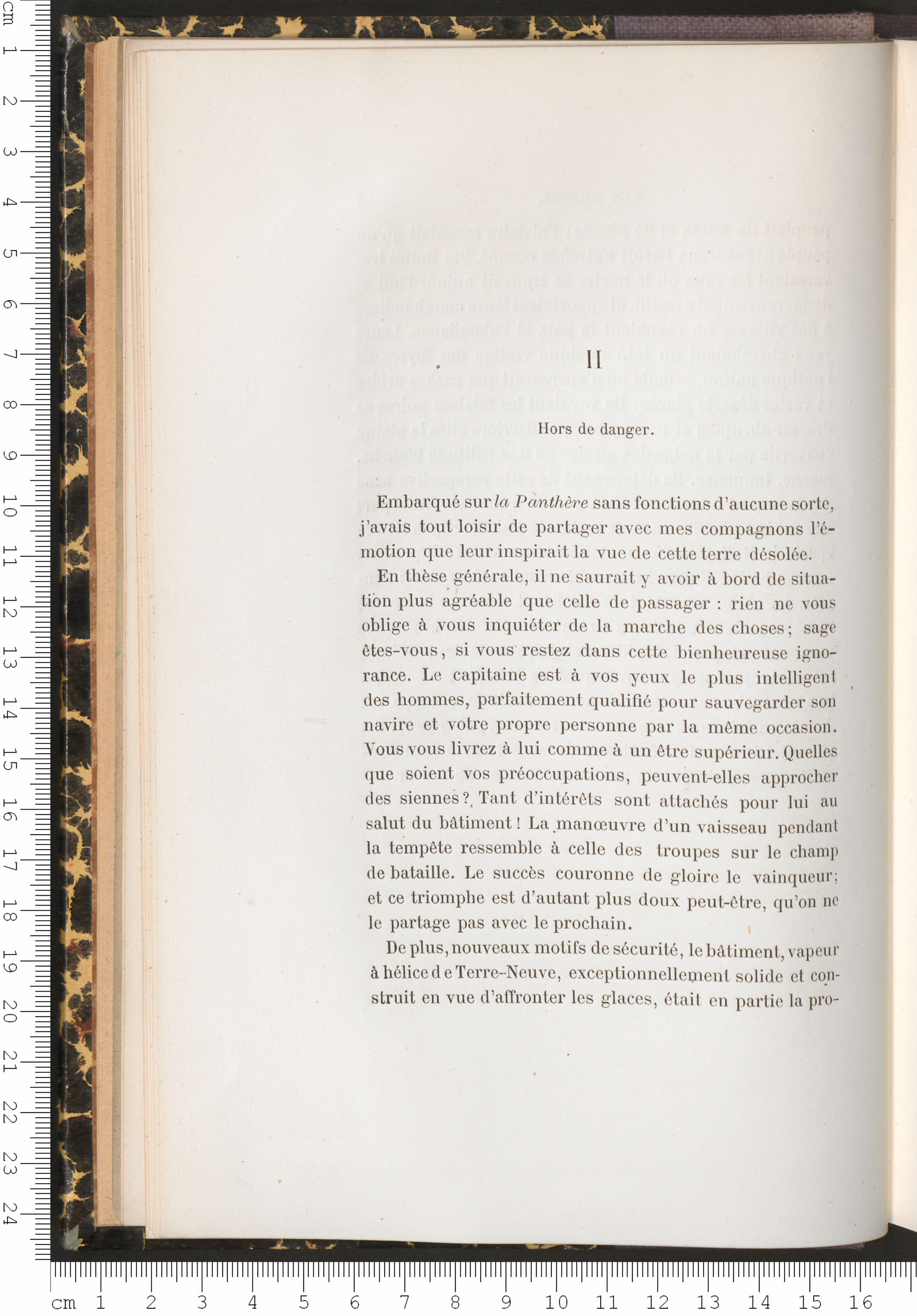
Par une sombre nuit de juillet 1869, le navire *la Panthère*, de trois cent cinquante tonneaux, équipé pour un voyage d'été, par des touristes en quête d'aventures, se trouva de même, au milieu d'une épaisse et lourde brume, dans un endroit où s'entendaient de sourds mugissements comme de vagues frappant sur un rivage rocheux. Le capitaine, John Bartlett, avisant le péril, se fit descendre dans le canot, et revint avec la nouvelle que *la Panthère*, ainsi que *le Soleil brillant* du temps jadis, était entourée de champs et de montagnes de glace dont les heurts produisaient ce fracas effroyable à ouïr; et quand le jour parut, on vit les sommets de montagnes blanches de neige et en forme de pains de sucre s'élever au-dessus des nuées; à leur base, le sol était informe et rocailleux, et la côte partout assiégée par les glaces qui faisaient un bruit lugubre.... Les navigateurs reconnurent sans peine que *la Panthère* avait dérivé dans les mêmes parages que *le Soleil brillant* trois siècles plus tôt, et que ce pays était bien la Terre de Désolation du vieux Davis.

Terre mystérieuse, et pour eux pleine de souvenirs! Ses légendes avaient été la merveille de leur enfance, sa grandeur faisait maintenant leur admiration! Ils en avaient entendu parler comme d'un pays fabuleux : la tradition le



*La panthère* dans les glaces.

peuplait de nains et de géants; l'histoire racontait qu'un peuple aventureux l'avait autrefois occupé. Ses flottes traversaient les eaux où le navire se trouvait aujourd'hui si dangereusement assailli, et apportaient leurs marchandises à des villages où régnaient la paix et l'abondance. Leurs yeux cherchaient au loin quelque vestige des foyers de l'antique nation, — mais on n'apercevait que roches arides et vastes déserts glacés. Ils voyaient les falaises noires se dresser abruptes et menaçantes, et derrière elles la plaine convertie par la neige des siècles en une solitude blanche, morne, immense. Se détournant de cette perspective sans fin, le regard retombait sur les eaux troublées. Nulle part aucun signe de vie; partout la désolation. Et cependant le spectacle était grandiose, et l'ouragan accourait pour en augmenter la sublime horreur. Le vent se changea en tempête. La pluie, la grêle, la neige firent rage sur le navire; tous les objets extérieurs furent bientôt dérobés à nos yeux, excepté quand, le rideau sinistre un instant déchiré, on entrevoyait un pic sur lequel se brisaient les nuées. La glace, criant et craquant, nous cernait de toutes parts : de loin en loin, quelque énorme montagne de glace, surgissant à travers les ténèbres, s'avançait sur les eaux tumultueuses, indifférente aux coups furieux de la mer.



# II

## Hors de danger.

Embarqué sur *la Panthère* sans fonctions d'aucune sorte, j'avais tout loisir de partager avec mes compagnons l'émotion que leur inspirait la vue de cette terre désolée.

En thèse générale, il ne saurait y avoir à bord de situation plus agréable que celle de passager : rien ne vous oblige à vous inquiéter de la marche des choses ; sage êtes-vous, si vous restez dans cette bienheureuse ignorance. Le capitaine est à vos yeux le plus intelligent des hommes, parfaitement qualifié pour sauvegarder son navire et votre propre personne par la même occasion. Vous vous livrez à lui comme à un être supérieur. Quelles que soient vos préoccupations, peuvent-elles approcher des siennes ? Tant d'intérêts sont attachés pour lui au salut du bâtiment ! La manœuvre d'un vaisseau pendant la tempête ressemble à celle des troupes sur le champ de bataille. Le succès couronne de gloire le vainqueur ; et ce triomphe est d'autant plus doux peut-être, qu'on ne le partage pas avec le prochain.

De plus, nouveaux motifs de sécurité, le bâtiment, vapeur à hélice de Terre-Neuve, exceptionnellement solide et construit en vue d'affronter les glaces, était en partie la pro-

priété de notre commandant; nous avions toute confiance dans le jugement de celui-ci, et, chez un capitaine, le jugement est une qualité presque aussi recommandable que la prudence; enfin ledit John Bartlett était le meilleur des camarades, et d'après notre scalde improvisé, chantre de nos exploits futurs, « le plus franc, le plus hardi, le plus solide des loups de mer, un mangeur d'écoutes, s'il en fut. »

Huit jours de route depuis Saint-John nous avaient donné de lui la plus haute opinion. « Trop d'audace ! » disaient les uns; mais la témérité n'est-elle pas préférable à l'extrême défiance de soi-même? Le vieux dicton en témoigne: « Qui ne hasarde rien, n'a rien. » On aurait bien pu lui reprocher de nous avoir poussés tout contre la Terre de Désolation sans attendre la clarté du jour ou un temps moins affreux.... Mais aucun de nous n'ignorait que « mettre en panne » était ce dont notre capitaine avait la plus sainte horreur: il en parlait avec un tel et si constant mépris, que nous considérions maintenant la chose comme la plus fâcheuse d'entre les fâcheuses extrémités. Et voilà comme tout allait à merveille sur notre bord; les naufrages n'étaient point faits pour nous; non, même à l'instant du plus grand péril, quand par exemple nous nous vîmes flanqués à droite par une île de rochers, à gauche par une île de glace, la mer, blanche d'écume et brisant avec tant de fracas que la voix de trompette du commandant se distinguait à peine au milieu du tumulte.

Pour couronner le tout, il nous eût été impossible de dire, à quatre-vingts kilomètres près, où se trouvait *la Panthère*. « Là ! » cria le capitaine triomphant, sa paume étendue sur la carte de la mer de Baffin et couvrant au moins dix milles carrés de terre et d'eau. « Voilà où nous

sommes maintenant! » D'une chose pourtant on n'était que trop sûr : le navire avait dérivé en dedans d'une ligne d'écueils ; les vagues moutonnaient de toutes parts ; les glaces et les récifs nous barraient le chemin.

Nous avions mis le cap sur la terre dans l'intention de nous arrêter à une station de pêche de Danois et d'Esquimaux que nous savions être quelque part sur la côte, mais où la découvrir? Aussi bien chercher la charité dans l'âme d'un Tartuffe que, par un temps pareil, un port sur des rivages où phares et pilotes ne sont guère de mode.

Nous étions cependant certains d'y trouver au moins des hommes, mais il fallait d'abord que la tempête se décidât à nous donner congé. Quand elle voulut bien nous fausser compagnie, nous avions déjà regagné la mer libre sans savoir au juste comment, et jusqu'à la fin de l'affaire, nous eûmes soin de nous tenir à une distance plus respectueuse de la Terre de Désolation.

Le ciel s'étant enfin éclairci, le navire fut dirigé sur une ouverture de la ceinture de glaces qui presse le rivage et se trouva bientôt derrière un groupe d'îles peu éloignées du continent, fort au midi de l'endroit où nous avions couru un si grand péril.

La côte était débarrassée de glaces; on s'occupa de chercher le village en question : nous tirâmes des coups de fusil, *la Panthère* siffla de son mieux ; l'écho s'éveilla, quelques mouettes s'agitèrent : ce fut tout ; nous serpentâmes avec circonspection le long des îles, la vapeur élevant la voix, la poudre grondant de temps à autre.

Tout à coup, nous vîmes quelque chose de noir se dessiner sur la mer ; tête et épaules d'un homme, croupe velue d'un animal. « Un centaure marin ! » Il y a beau

jour que nous nous attendions à contempler de semblables merveilles : la mer en eût été couverte, qu'à peine je me serais étonné.

« Hi ! hi ! » fut le premier son qui sortit de la bouche de l'étrange créature ; puis, d'une voix tout à fait humaine : « Hi ! hi ! moi Julianashaab pilote ! » Communication qui nous réjouit fort en dépit de l'apparence du survenant. En quelques instants, il touchait à notre bord ; et, après l'avoir pris par chaque bout dans le balan de deux cordages, nous le halâmes sur le pont, où, la tête et les bras se dégageant bientôt du reste, notre amphibie se dressa sur des jambes parfaitement identiques à celles des bipèdes connus jusqu'à ce jour.

L'aspect de ce pilote, surgissant ainsi des profondeurs de la mer, n'était certes pas engageant : une large figure toutes joues, sauf la bouche, le moins de nez possible, des yeux pour mémoire ; notre professeur pouvait commencer sur lui ses études ethnologiques ; mais il ne semblait guère que le nouveau venu fût ce dont nous avions besoin pour nous aider à trouver un port sur cette très-vilaine côte. Il était à tous crins, ruisselant d'eau. Il sentait la marée. Mais nous n'avions pas le choix, et, sans s'arrêter à sa mine, le capitaine lui donna l'ordre de nous conduire à Julianashaab.

« Oui bien ! » répondit-il en se dirigeant vers le banc, et nous voilà en route sous son égide.

Julianashaab n'est pas aisé à atteindre, même quand on a un centaure pour pilote. *La Panthère* vira, revira, tournoya parmi un si grand nombre d'îles, notre guide baragouinait et gesticulait de telle sorte que le capitaine en eut la tête troublée et finit par croire que nous décrivions des cercles sur les vagues pour le divertissement

temporaire de l'étrange créature que nous venions de pêcher dans l'eau salée.

Le fait est que Julianashaab se trouve à quelque trente kilomètres de la mer, sur le bord d'un long et tortueux frith ou fiord[1] parsemé d'îlots et d'accès difficile surtout au mois de juillet. La glace de la côte « spitzbergienne » du Groënland dérive avec le grand courant polaire dont un bras, contournant le cap Farewell, entre dans le détroit de Davis et la mer de Baffin et remonte vers le nord; il s'infléchit ensuite vers l'ouest pour y rejoindre le fleuve chargé de glaçons qui va refroidir le Labrador et baigner les rives de l'Amérique, jusqu'aux Florides inclusivement. Le cap Farewell est à 59° 49′ de latitude, et Julianashaab à près de cent trente kilomètres au N. O, à 60° 44′ ou 5° 48′ au sud du cercle polaire arctique; elle n'est guère plus voisine du Pôle nord que Saint-Pétersbourg en Russie; mais le climat en diffère notablement.

Heureux fûmes-nous d'avoir notre Esquimau : sans lui nous aurions dû rester au large toute la nuit — si du moins la courte absence du jour peut porter ce nom. A dix heures du soir, on lisait encore au soleil couchant; à minuit même régnait un faible crépuscule, bientôt perdu dans l'éclat de la lune qui illuminait les montagnes neigeuses et argentait de ses lueurs les eaux tremblantes du fiord.

Ces silencieuses nuits polaires — nuits d'hiver ou d'été — ont un grandiose inconnu partout ailleurs. Nous défilions le long d'archipels de montagnes de glace dont les contours, qui vous rappellent tant de formes diverses, prennent au clair de lune les aspects les plus fantastiques. Simulacres d'hommes et d'animaux se succédaient

1. Golfe étroit et profond.



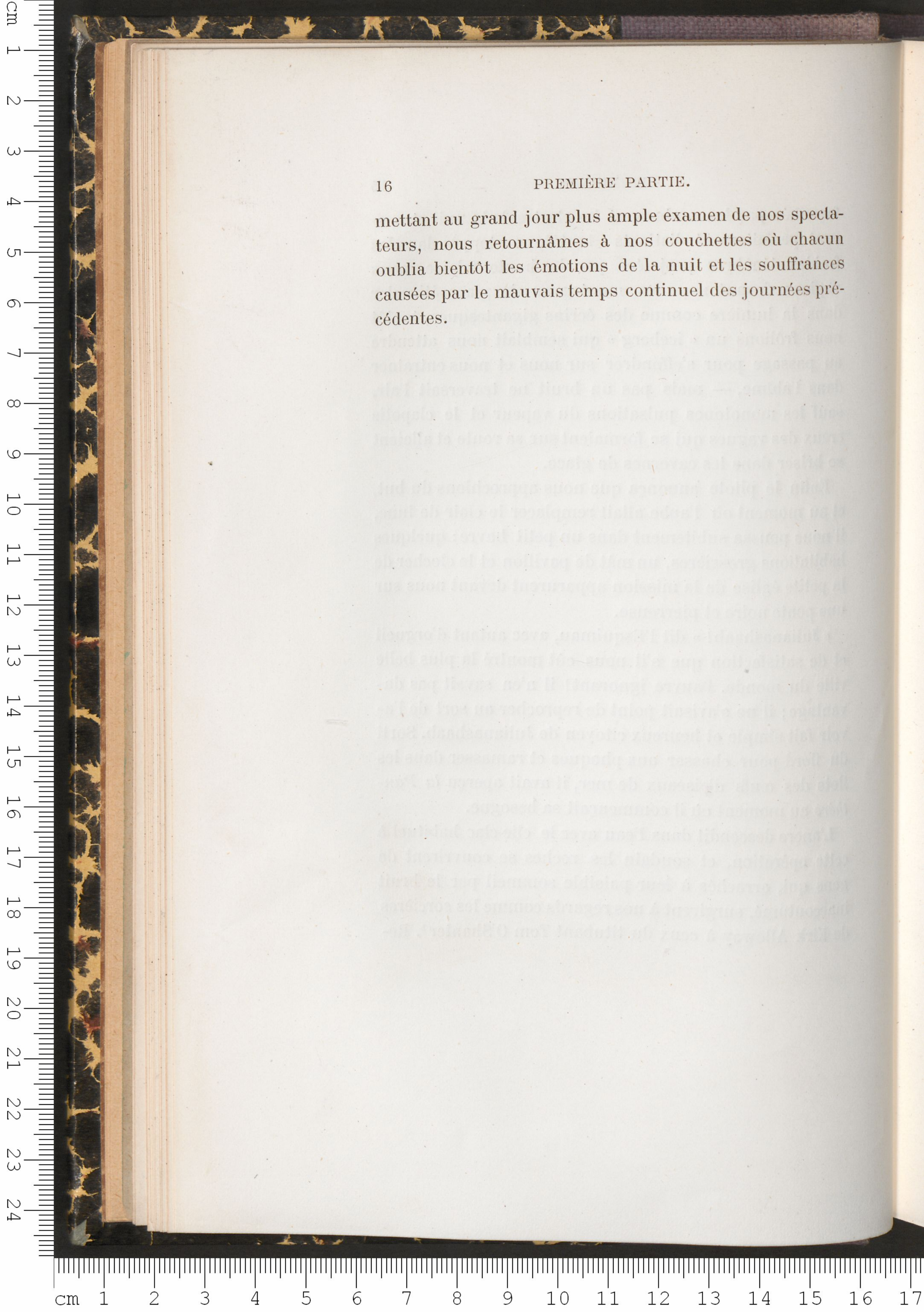
Julianashaab.

façonnés par les ombres et les clartés de la nuit et souvent parfaitement distincts : tantôt, enveloppés dans les froides ténèbres projetées par la haute falaise, nous voyions devant nous les montagnes de glace étinceler dans la lumière comme des écrins gigantesques, tantôt nous frôlions un « iceberg » qui semblait nous attendre au passage pour s'effondrer sur nous et nous entraîner dans l'abîme, — mais pas un bruit ne traversait l'air, sauf les monotones pulsations du vapeur et le clapotis creux des vagues qui se formaient sur sa route et allaient se briser dans les cavernes de glace.

Enfin le pilote annonça que nous approchions du but, et au moment où l'aube allait remplacer le clair de lune, il nous poussa subitement dans un petit havre : quelques habitations grossières, un mât de pavillon et le clocher de la petite église de la mission apparurent devant nous sur une pente noire et pierreuse.

« Julianashaab ! » dit l'Esquimau, avec autant d'orgueil et de satisfaction que s'il nous eût montré la plus belle ville du monde. Pauvre ignorant ! il n'en savait pas davantage ; il ne s'avisait point de reprocher au sort de l'avoir fait simple et heureux citoyen de Julianashaab. Sorti du fiord pour chasser aux phoques et ramasser dans les îlots des œufs d'oiseaux de mer, il avait aperçu *la Panthère* au moment où il commençait sa besogne.

L'ancre descendit dans l'eau avec le clic-clac habituel à cette opération, et soudain les roches se couvrirent de gens qui, arrachés à leur paisible sommeil par le bruit inaccoutumé, surgirent à nos regards comme les sorcières de Kirk Alloway à ceux du titubant Tom O'Shanter[1]. Re-




mettant au grand jour plus ample examen de nos spectateurs, nous retournâmes à nos couchettes où chacun oublia bientôt les émotions de la nuit et les souffrances causées par le mauvais temps continuel des journées précédentes.

## III

L'espoir de la reine Juliana.

La Terre de Désolation, sur laquelle nous allions mettre le pied, est le Groënland d'hier et d'aujourd'hui. Toute la partie sud, en remontant jusqu'au 61[e] degré de latitude, forme le district de Julianashaab. Julianashaab, le chef-lieu, est la ville la plus florissante et probablement la mieux située du pays; la légende et l'histoire ont consacré la région qu'elle occupe; elle-même offre un bon type de la vie présente et passée des Groënlandais et mérite de nous arrêter un peu.

Le gouverneur du district y demeure, ce qui lui donne bien aussi quelque importance : campagnards visitant la « capitale », défricheurs des forêts de l'Ouest parcourant Washington et regardant tout de leurs yeux curieux, enfants en excursion de plaisir ne sont pas en proie à une admiration plus vive qu'un chasseur de quelque lointaine station du district, quand après avoir bravé les périls de la terre et de l'Océan, il examine les dernières modes et prend l'air de la grande ville sur la plage de Julianashaab.

Le gouverneur ou directeur a le titre de « Colonibestyrere » (pilote ou timonier de la colonie). Onze coloni-

bestyrere administrent les onze districts qui s'échelonnent les uns au-dessus des autres de Julianashaab aux limites du monde habitable. Le plus septentrional est Upernavik, au delà duquel on ne trouve plus de gens qui professent le christianisme, voire même de gens quelconques, sauf une poignée de sauvages vêtus de peaux. Chose singulière, cette ultime frontière de la religion chrétienne porte le nom de « la ville de l'été » dérivé d'Upernak, ou plutôt Oupernak, été en esquimau.

Celui de Julianashaab est un hommage à la royauté danoise. Les fondateurs de la ville, il y a près de cent ans, la baptisèrent « Julie-Espérance », en l'honneur de la femme du roi d'alors. « Si tous les rêves qu'indique ce nom se sont réalisés, les parrains étaient singulièrement modestes, » me disais-je en débarquant le matin sur la plage où nous attendait la majeure partie de la population.

Pas une âme, j'en suis sûr, n'avait regagné son lit après notre arrivée : tous étaient demeurés sur place à contempler *la Panthère*. Dès qu'ils virent sur le pont quelques signes de vie, ils exprimèrent leur satisfaction de la manière la plus amusante, s'appelant entre eux, courant d'un endroit à l'autre, seuls ou par groupes : c'était d'une animation étourdissante. Les petites huttes dont ils émergeaient se distinguent à peine des roches elles-mêmes; ces bonnes gens paraissaient sortir de la terre et y rentrer comme des chiens de prairie.

Grande fut l'agitation lorsque je descendis dans mon canot et me dirigeai vers le débarcadère. Rangés sur deux lignes, hommes, femmes, enfants causaient et riaient au nombre d'une centaine, et tous fort joyeux : d'aucuns me montraient du doigt; d'autres critiquaient l'œuvre de

mon tailleur; d'autres encore, et je ne leur en fais pas crime, se disaient combien ils trouvaient drôle mon couvre-chef à coiffe ronde; — tous, ils restaient immobiles, ne voulant pas perdre une seconde de la fête donnée à leur curiosité, passion que les froids polaires, non plus que la civilisation, ne sauraient faire descendre de son indiscret escabeau.

Servir de cible aux regards de toute une population, à demi sauvage fût-elle, n'est point chose divertissante, et j'eusse été sans doute fort intimidé de passer sous le feu de cette artillerie, si l'un de mes cinq sens n'eût réclamé ses droits légitimes avec une énergie telle que toute autre émotion devenait impossible. Aussi traversai-je la foule avec une célérité des moins calculées pour donner à l'assistance le temps de la minutieuse inspection à laquelle tout étranger est tenu de se soumettre. Comme le pilote, nos Julianashaabais infectaient la marée; — un peu plus, j'eusse noté sur mon carnet que la ville est habitée par des amphibies très-proches parents des poissons, — bévue autrement pardonnable que celle de sir John Mandeville, prenant les capsules entr'ouvertes du cotonnier pour des poules à plumes laineuses.

Mais « Julie-Espérance » étant une ville de pêcheurs, on ne saurait raisonnablement lui en vouloir de sentir le poisson, et, il faut le dire, elle y réussit à merveille; ses quais et ses rochers sont couverts de poissons; l'air est imprégné de quintessence de poisson. Bientôt, saturé à fond moi-même, je me trouvai suffisamment aguerri pour examiner hommes et choses de plus près que je ne l'avais pu faire au début.

Mes nouveaux amis offraient plusieurs nuances de teint, depuis le cuir tanné de l'Esquimau (ou Groënlandais,

comme on les appelle ici), jusqu'au Caucasien presque pur, peau transparente et joues rosées. Je remarquai surtout une jeune fille se tenant un peu à l'écart, se croyant sans doute d'un rang supérieur, mais qui paraissait non moins curieuse que ses compagnons. Ses cheveux châtains, abondants et bien soignés, étaient retenus par un mouchoir de soie rouge; des rubans à profusion flottaient autour du chignon placé sur le sommet de la tête : évidemment sa toilette l'avait fort occupée; ses bottes rouges étaient aussi nettes que son joli foulard; sa culotte de peau de phoque premier choix, brodée et ornée de perles, rejoignait sur les hanches une veste de couleur voyante, mais assortie, bordée d'une large bande d'édredon en bas, au cou et aux poignets; des bracelets et un collier de verroterie étincelaient sur la blanche fourrure.

En somme, elle était fort jolie et son teint de brunette très-délicat. Je m'avançai pour lui parler : elle rougit et se sauva. La petite friponne faisait la sauvage et ne voulait pas répondre : elle se réfugia derrière une maison, ayant soin toutefois de se montrer de temps en temps au coin du mur, nous lançant des œillades avec l'innocente candeur de toutes les coquettes du globe. Elle ne resta pas longtemps dans ce lieu de refuge, car sur mes talons arrivait un jeune passager de *la Panthère*, qui commença immédiatement à cerner la place et à pousser des reconnaissances tout autour. Quand il l'eut dûment investie, la demoiselle ne parut guère effrayée : on parlementa des deux côtés; bref, à partir de ce moment, quelles que pussent être mes dispositions à cultiver les grâces de cette aimable personne, mes chances étaient irrévocablement perdues : elle n'eut de sourires que pour notre camarade. On dit même (telle fut l'influence des manières



Concordia.

charmantes et des flatteries délicates du nouveau venu) qu'elle lui fit cadeau de ses bottes rouges dès la première entrevue.

Ce jeune vainqueur répondait chez nous au nom de Prince, soit que ce fût réellement le sien, soit à cause d'une ressemblance supposée avec l'héritier de la couronne d'Angleterre, soit tout simplement parce que c'était le premier entre tous les bons garçons; le lecteur n'a pas à s'en inquiéter, — mais prince nous l'appelions, et en prince il se conduisit. Je dirai plus tard comment il faillit abandonner *la Panthère* pour faire de Concordia (ainsi s'appelait cette belle) une petite princesse aussi heureuse que Cendrillon.

En quittant la population indigène, je rencontrai un homme qui me parut être un Danois pur sang. Il me dit cependant avoir par sa mère quelque mélange d'Esquimau. Né pendant la jeunesse de la colonie, il put m'en raconter les progrès et manifesta beaucoup d'orgueil de sa prospérité; il en avait été longtemps sous-gouverneur; aujourd'hui, il «pilotait» seul une île à une quarantaine de kilomètres de distance, et était venu avec sa famille faire un tour à la métropole. Ils avaient vu l'église, le pasteur, le gouverneur et ses merveilleux approvisionnements, et maintenant, pour couronner le tout, voici que, sans être attendu, arrivait un « Oumeasoak » (grand bateau), qui respirait, qui avait des pieds pour pousser l'eau devant lui! Quel voyage à la capitale! et comme leurs voisins seraient jaloux, lorsque, de retour chez eux, ils en raconteraient les splendeurs!

Cet homme se nomme Peter Motzfeldt (un vrai « champ de mousse », si ce n'est pas faire tort à une vieillesse fraîche et robuste que de l'appeler ainsi). Soixante-dix

hivers polaires avaient passé sur sa tête, mais pas un seul n'était descendu dans son cœur ou même n'avait répandu ses neiges sur sa chevelure, noire comme le charbon. Le pas élastique comme à vingt ans, âge où il entra au service de la Compagnie des Pêcheries danoises et qu'il n'a jamais quittée, il ne connaissait point le Danemark et s'en consolait à merveille. « Il avait bien autre chose à faire, » et on le comprend, puisqu'il s'agissait de nourrir vingt-deux enfants dont il emmenait deux pleins bateaux à la ville.

C'était le cinquantième anniversaire de son début dans la Compagnie, et celle-ci, en reconnaissance de ses fidèles services, lui avait envoyé un cadeau que, « par malheur, » assurait-il, « il avait laissé à Kraksimeut, » sa résidence. Je suppose qu'il en emportait bien un peu à bord de son bateau. Ledit présent venait de Santa Cruz, et Julianashaab n'est pas encore assez civilisé pour qu'on y trouve des débits de liqueurs.

Il promit de venir me voir sur le navire et de se mettre à ma disposition dans le cas où je pourrais l'utiliser. Vrai répertoire de connaissances locales, il avait accompagné le capitaine Graah dans l'exploration entreprise par ordre du gouvernement danois de 1828 à 1830, et je savais déjà son nom par le récit de ce voyage. Il me quitta à la porte du gouverneur auquel je dus me présenter moi-même. Le Colonibestyrere Kursch, ainsi que la plupart des Danois bien élevés, parle couramment l'anglais. Après sa bonne réception, je me sentais presque chez moi. Julianashaab montait considérablement dans mon esprit. Si le premier abord de la Terre-Désolée nous avait paru un peu rude, nos rapports avec ses habitants (odeur à part, bien entendu) étaient décidément agréables.

M. Kursch eut l'attention de me donner des cartes de la côte, dressées avec le soin et la précision ordinaires aux hydrographes danois ; il m'accompagna ensuite chez le missionnaire qui habite l'autre bout de la ville. Nous passâmes devant deux entrepôts, la « Chambre » de Julianashaab (car même ici on ne saurait vivre sans Parlement), la maison du médecin et de nombreuses cabanes indigènes couvertes de gazon ; quelques-unes, mieux construites, appartiennent à des sang-mêlés tels que le catéchiste, l'aide bestyrere, le forgeron, le charpentier. Après avoir traversé un ruisseau étroit et rapide, nous arrivâmes à l'église et au presbytère.

La première est un petit édifice tout à fait pittoresque, en bois apporté du Danemark, comme toutes les constructions du gouvernement. Les parois étant doubles et bien calfeutrées, l'intérieur se chauffe facilement. A n'importe quelle époque de l'année, on souffre peu du froid dans les bâtiments publics ; il est inutile d'y allumer du feu pendant les trois mois d'été, et pour l'hiver, le gouvernement danois fournit à sa colonie du charbon en quantité suffisante. Les maisons, toutes à un étage, sont badigeonnées extérieurement avec du goudron qui en ferme les fentes et les trous.

Sauf la couleur noire que cet enduit donne à l'église, celle-ci est jolie et surtout entretenue avec un soin minutieux. J'aimais à contempler cette maison de Dieu s'élevant au milieu du désert, et par son aspect même, rendant témoignage d'une œuvre chrétienne, bonne, sérieuse. « Propreté avant prière, » est un proverbe fait pour les hommes, mais qui s'applique sans inconvénient aux églises.

Cette aimable préoccupation se retrouve dans la de-

meure du pasteur : un treillis blanc entoure la cour et le jardin du petit bâtiment; derrière chaque fenêtre, des plantes d'Europe croissent dans des vases vernissés de couleur brillante et remplissent les chambres de leurs parfums délicieux.

La vue du missionnaire me causa la plus vive surprise : je l'avais déjà rencontré à Upernavik en 1860-61, là-bas, au milieu des glaces polaires, à plus de quatre cents lieues de sa résidence actuelle. Le climat rigoureux de la « ville d'été » l'avait forcé de quitter cette station, mais son cœur et son âme appartenaient à son œuvre, et ne voulant pas l'abandonner, il avait demandé le poste de Julianashaab. Je venais à peine de franchir le seuil que je reconnus le bon sourire, la douce voix : « M. Anthon ! » m'écriai-je.

« Lui-même ! » et il ouvrit de grands yeux, non moins étonné de l'aventure, car il me remettait parfaitement. Il appela sa femme et sa sœur, et j'eusse pu me croire encore dans le joli presbytère où huit années auparavant j'avais fait connaissance avec cette intéressante famille, sans une charmante petite fille et un garçon aux yeux noirs qui étaient venus l'augmenter. Comme la première fois, on porta bientôt une bouteille de vin sur la table; la bouilloire se remplit de café parfumé; quelques mets danois la suivirent, assaisonnés de la cordialité nationale. L'après-midi, nous remontâmes un petit ruisseau qui court derrière l'église et le presbytère, pour déboucher dans une large vallée au centre de laquelle se trouve un lac entouré de vastes pâturages où paissaient des vaches et des chèvres : ma surprise fut grande; je savais bien qu'autrefois le bétail prospérait dans cette région, mais je me figurais qu'il n'y réussissait plus. Le seul obstacle,

mais énorme, qu'on rencontre dans cet entreprise, me dit M. Anthon, est la difficulté de se procurer du fourrage pour l'hiver. A Julianashaab, l'herbe ne devient jamais assez haute pour qu'on puisse la faucher. Au sommet du fiord, elle remplit les conditions voulues, mais il faut aller la chercher dans les canots, et c'est une opération coûteuse et fatigante. Le missionnaire n'avait donc que trois vaches, comme le gouverneur; le docteur en possédait deux, d'autres chacun une; tous les gens à l'aise du lieu, Danois, sang-mêlés, Groënlandais, peuvent boire du lait toute l'année.

Les lacs sont peuplés de truites; on en pêcha quelques-unes qui, par les soins de Mme Anthon, nous attendaient sur la table, flanquées de bœuf groënlandais, lait et beurre dito, saumon fumé, venaison du pays, radis et laitues du jardin, toutes choses bientôt dûment savourées et arrosées d'un verre de bon vieux punch de Santa Cruz, puis suivies d'une vieille pipe hollandaise. Le gouverneur et son adjoint, le docteur et Motzfeldt vinrent nous rejoindre, et on causa gaiement du Groënland et de ses légendes : l'aube nouvelle descendait sur les collines grandioses lorsque je repris le chemin de *la Panthère*. — Que le lecteur ne s'imagine pourtant point que nous eussions fait trop long « réveillon » au presbytère : au commencement de juillet, le point du jour est à deux heures du matin.

J'ai rarement passé une soirée plus agréable et plus instructive. La conversation roula plutôt sur les événements passés que sur le présent, car Julianashaab, sans être elle-même dénuée d'intérêt, me touchait surtout par les souvenirs de la terre où elle est bâtie. Ce sont eux que nous évoquions lorsque, parmi les montagnes et les champs de glace, *la Panthère* se dirigeait vers le pays de la Déso-

lation ; l'histoire les a célébrés, la tradition et la légende s'en sont emparées. C'est le lieu où, voici bientôt neuf cents ans, Éric le Rouge avait débarqué avec ses intrépides compagnons.

Le fiord sur la rive duquel s'élève Julianashaab s'étend à près de vingt lieues plus loin ; mais tandis que la cité moderne reste complétement isolée, le pays était autrefois parsemé de villages nombreux. Le bétail couvrait les pâturages où l'on voit aujourd'hui une poignée de vaches. La paix et l'abondance régnaient au milieu d'un peuple chrétien ; puis, après cinq siècles d'existence à l'abri des discordes qui décimaient alors l'Europe, ce peuple a fini par s'éteindre, ne laissant que les ruines de ses derniers jours pour attester de longues années de progrès et de prospérité.

Notre relâche à Julianashaab n'avait guère d'autre objet que de visiter ces restes qu'on retrouve le long du fiord. Autour d'eux se concentrait le principal intérêt de notre voyage, du moins en ce qui me concernait ; aussi, je ne quittai pas la maison du bon pasteur avant d'avoir combiné une expédition aux lieux où vécut le fondateur de cette antique nation et à l'église où il venait adorer, lorsque, à la fin de sa vie, il eut abandonné Odin, le dieu de la guerre, pour le Prince de la paix.

J'avais espéré que Peter Motzfeldt, qui avait visité quelques-unes de ces ruines quarante ans auparavant avec le capitaine Graah, s'offrirait pour nous accompagner, mais il était occupé ailleurs, et à son défaut, M. Anthon voulut bien nous servir de guide.

# IV

Éricsfiord. — Brattahlid. — Gardar. — Krakortow.

« Igalliko, » — le fiord des maisons abandonnées, — tel est le nom que porte aujourd'hui la profonde échancrure sur les berges pittoresques de laquelle s'élèvent les restes solitaires des édifices normands.

Le Rouge Viking l'avait appelé Éricsfiord, afin de perpétuer à jamais le souvenir de sa découverte. Vanité des choses humaines! Le nom qui devait éterniser la mémoire de cet événement a fait place à un autre qui indique la décadence et la ruine!

Ce fiord, large de trois à huit kilomètres, et ressemblant moins à un golfe qu'à un fleuve majestueux, est une des indentations nombreuses qui donnent à ce littoral un caractère si particulier. Contrairement aux fiords de Norwége, ceux du Groënland sont presque tous envahis par des glaciers dont les progrès continus ont grandement changé l'aspect du pays depuis que les Normands l'appelèrent d'un nom qu'il ne mérite guère aujourd'hui. La « Terre-Verte » du temps d'Éric n'est plus maintenant que la « Terre de Désolation » du marin Davis.

De même que ceux de détroit de Magellan, et d'Hispaniola, le nom d'Éricsfiord devait rappeler une découverte

ou plutôt, comme celui d'Amérique, une *re*découveret. Ainsi que le Nouveau-Monde avant Colomb, le Groënland était connu avant Éric, si nous en croyons — et je ne vois aucune raison d'en révoquer l'autorité — les anciennes *Sagas* d'Islande; Gunnibiorn y aurait débarqué en 872.

Éric était le vaillant fils d'un *Jarl* de Jadar en Norwége, qui fut forcé de s'enfuir du pays, pour avoir résisté, de même que la plupart des nobles, aux empiétements du roi sur ses prérogatives féodales. Le père et le fils s'établirent dans l'Islande, qui se peuplait alors de réfugiés et où se formait une nation dont l'indépendance républicaine et l'amour de la liberté n'ont jamais été surpassés. Pendant nombre de siècles, les Islandais furent le peuple le plus intelligent et le plus civilisé du nord de l'Europe : l'Islande donnait ses lois et sa littérature à toute la Scandinavie; la fille était plus savante que la mère. Ses écrivains ont recueilli les mythes et les légendes du Nord; le meilleur sang de la Norwége et du Danemark coulait dans les veines de ses habitants, et les familles les plus distinguées des deux royaumes sont fières de tirer leur origine des vieux et libres jarls, des rois de mer qui édifièrent une nation sur ces roches vomies par les feux souterrains dans l'atmosphère âpre et glacée qui couronne leurs cimes de neiges éternelles.

Éric eût plutôt mérité son surnom de Rouge pour la couleur de sa main que pour celle de sa chevelure. D'après les annales, il se livrait volontiers au passe-temps à la mode d'alors : couper la gorge du prochain; un de ces hauts faits le fit bannir de l'Islande pour trois ans. Il avait tué un « manant » qui ne voulait pas restituer un linteau de porte, objet sacré et conservé par les Scandinaves avec un soin pieux. Si, comme dans le cas de

S. Columban, la chose en litige se fût trouvée un livre, le décret aurait été sans doute bien différent.

Où pouvait aller Éric le banni? La Norwége et les autres pays ne lui offraient pas où poser la plante de son pied. Il songea à la terre légendaire de ce Gunnibiorn qui, d'après la Landnama Islandaise, « le Doomsday Book[1] » d'Aré le Sage, avait découvert un pays à l'ouest de la grande île et résolut de suivre ses traces au risque de sa vie.

Un jour d'été, en 983, il partit de Bredifiord, en Islande, dans un petit navire demi-ponté qui en trois jours le mena près d'un rivage inconnu. A première vue, le voyageur n'en fut guère satisfait; il continua de longer les côtes, et contournant la pointe ou « Hvarf » qu'on nomme aujourd'hui cap Farewell, il navigua vers le nord jusqu'au fiord dont nous parlons et où il passa les trois années de son exil. Le lieu lui plut autant que lui avait déplu la région opposée : d'immenses troupeaux de rennes paissaient l'herbe verdoyante; les moineaux pépiaient parmi les rameaux des petits arbres; il le trouva favorable à l'établissement de sa colonie.

Il est bon d'être précis : je cite en conséquence une vieille saga du susdit Aré le Sage, — écrite en Islande, vers l'année 1600; l'original existait encore en 1651; on en conserve une copie à Copenhague.

« La terre nommée Groënland fut découverte et habitée par les Islandais. Éric le Rouge, l'homme de Bredifiord, traversa la mer et prit possession de la partie du pays qu'il appela Éricsfiord et la contrée tout entière, Groën-

1. « Doomsday Book » (livre du jour du jugement). — Nom donné par les Saxons dépossédés au registre de partage de leurs terres entre les Normands de Guillaume le Conquérant; ce mot a, dans la suite, pris l'acception plus générale de levée de cadastre.

land (Terre verte), car, dit-il, si je lui donne un beau nom, beaucoup de gens viendront l'habiter. Cela arriva quatorze ou quinze hivers avant que le christianisme fût introduit en Islande. Ainsi l'a raconté à Thorkil Gelluson un de ceux qui avaient accompagné Éric au Groënland. » Ce Thorkil était oncle d'Aré le Sage; on peut donc compter sur l'exactitude de l'historien.

A son retour en Islande, Éric fut gracieusement reçu: le « beau nom » du nouveau pays, les promesses que le Rouge fit à chacun, lui obtinrent vingt-cinq embarcations chargées d'hommes entreprenants et de tout ce qu'il fallait pour fonder une colonie. Il mit à la voile en 985; plusieurs de ces navires se perdirent en mer ou échouèrent sur la côte orientale du Groënland; quelques-uns, en mauvais état, regagnèrent l'Islande, mais l'équipage des quatorze restants suffisait à Éric pour en former le noyau de son peuple: il remonta le fiord assez loin et y débarqua ses gens. On bâtit une maison plus près de la mer, sans doute pour guetter la venue d'autres navires, car Éric espérait être rejoint par de nombreux émigrants, et, en homme prudent, voulait assurer leur arrivée. Les ruines de cet édifice se voient encore à cinq minutes du presbytère de Julianashaab.

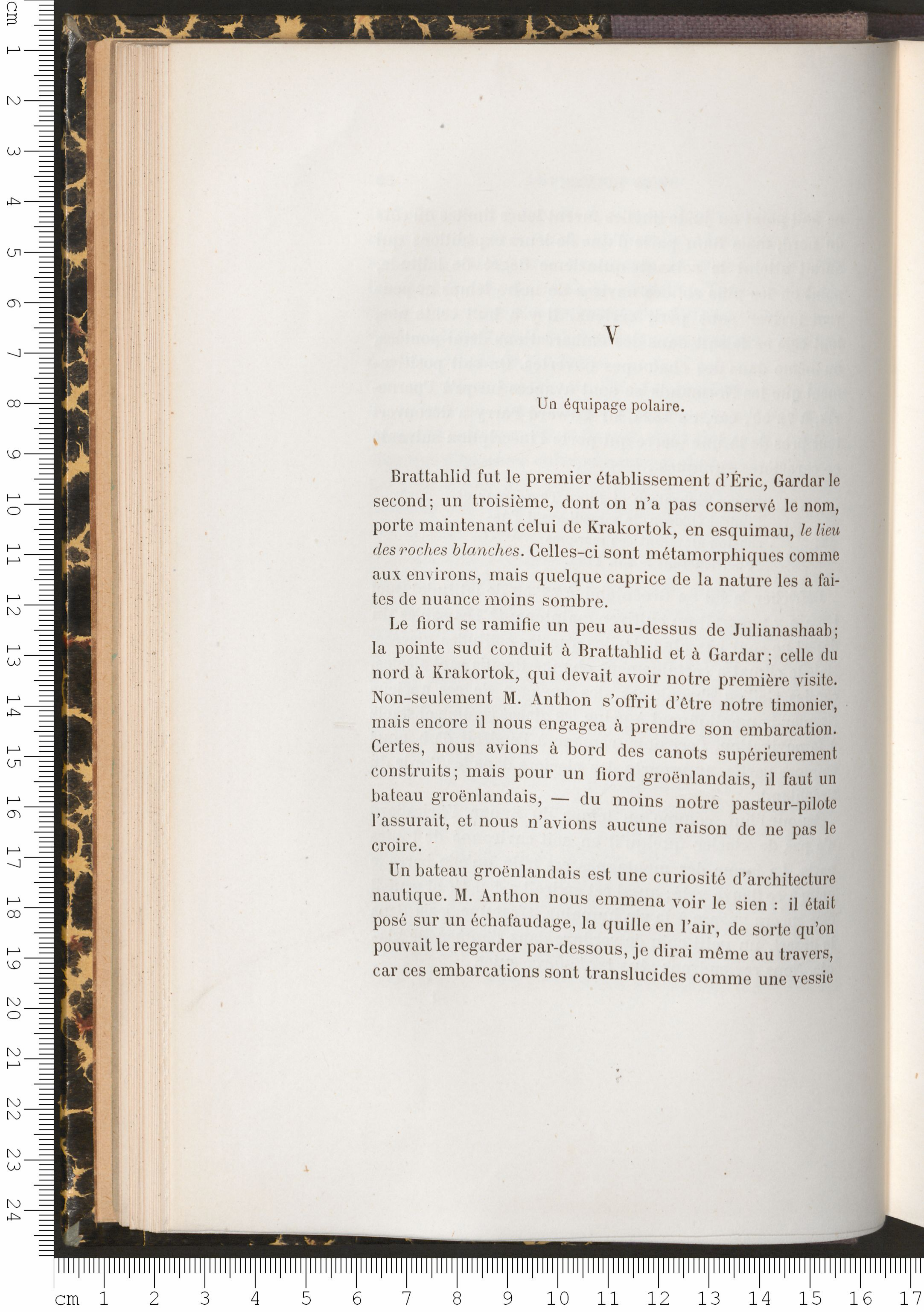
L'attente d'Éric ne fut pas trompée: d'autres bateaux suivirent, chargés de bétail, de brebis, de chevaux; puis sa femme, ses fils et ses filles. L'établissement grandit et prospéra. Norwégiens, Danois, Islandais, insulaires des Hébrides, de la Grande-Bretagne, de l'Islande, du sud de l'Europe même, venaient trafiquer avec leurs navires; les colons accouraient. On éleva des villes, on cultiva le sol; les hommes aventureux fouillaient les côtes au nord et au midi pour y trouver de nouveaux champs d'activité. On

ne sait point au juste quelles furent leurs limites du côté du nord, mais Rafn parle d'une de leurs expéditions qui aurait atteint le soixante-quinzième degré de latitude, point où les plus solides navires de notre temps ne peuvent arriver sans péril sérieux. Il y a huit cents ans, tout cela se faisait dans des embarcations demi-pontées, ou même dans des chaloupes ouvertes. On sait positivement que les Normands se sont avancés jusqu'à Upernavik, à 72° 50′, car, en 1824, sir Edward Parry a découvert tout près de là une pierre qui porte l'inscription suivante en caractères runiques :

> Erling Sighvatson et Biorn Thordarson et
> Eindrid Oddson, le samedi avant l'As-
> cension élevèrent ces marques
> et défrichèrent le sol. 1135.

Défricher le sol en Groënland, à 72° 50′ de latitude ! Quel terrain y pourrait-on cultiver maintenant? Les sables du désert ne sont pas plus stériles que ces solitudes glacées. Mais le climat a certainement changé depuis sept siècles, car les vieilles chroniques des voyages de ces anciens Normands mentionnent à peine les glaces comme obstacle à la navigation. Ceci nous ramène à l'endroit d'où nous sommes partis, au progrès des glaciers dans les fiords du Groënland.

Aujourd'hui, comme au temps du Rouge, l'Éricsfiord n'a pas de glacier quoiqu'il en soit environné de toutes parts. La forme des montagnes est telle qu'elle barre le golfe à ce fleuve gelé ; aussi cet endroit a-t-il été et peut-il être encore propre à la vie humaine. C'est une oasis dans le désert, un petit coin de verdure dans l'immensité glacée. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet.



# V

## Un équipage polaire.

Brattahlid fut le premier établissement d'Éric, Gardar le second; un troisième, dont on n'a pas conservé le nom, porte maintenant celui de Krakortok, en esquimau, *le lieu des roches blanches*. Celles-ci sont métamorphiques comme aux environs, mais quelque caprice de la nature les a faites de nuance moins sombre.

Le fiord se ramifie un peu au-dessus de Julianashaab; la pointe sud conduit à Brattahlid et à Gardar; celle du nord à Krakortok, qui devait avoir notre première visite. Non-seulement M. Anthon s'offrit d'être notre timonier, mais encore il nous engagea à prendre son embarcation. Certes, nous avions à bord des canots supérieurement construits; mais pour un fiord groënlandais, il faut un bateau groënlandais, — du moins notre pasteur-pilote l'assurait, et nous n'avions aucune raison de ne pas le croire.

Un bateau groënlandais est une curiosité d'architecture nautique. M. Anthon nous emmena voir le sien : il était posé sur un échafaudage, la quille en l'air, de sorte qu'on pouvait le regarder par-dessous, je dirai même au travers, car ces embarcations sont translucides comme une vessie

et résonnent comme un tambour quand on les frappe avec un bâton.

« Voilà, » dit M. Anthon, « que vous en semble?

— Ça! » repartit le capitaine avec un dédain mal dissimulé : « c'est avec ça que vous voulez nous faire prendre la mer?

— Et pourquoi pas? »

Il appela trois hommes qui, en un clin d'œil, l'eurent enlevé des tréteaux et mis à l'eau où il flottait comme un ballon lancé par méprise à la mer.

« C'est un bateau de femmes.

— Oh oui! je vois! » répondit le professeur : « un bateau fait par des femmes! Fort intéressant, en effet! »

On ne pouvait nier que ce ne fût une œuvre d'adresse et d'industrie. De trente-six pieds de long sur six de large, il en avait deux et demi de profondeur. On n'y voyait ni clou, ni vis, ni cheville; à première inspection, il avait l'air tout cuir.

Le pasteur nous demanda si, une fois à l'eau, il n'avait pas meilleure mine.

A vrai dire, il nous paraissait trop proche parent des aérostats : le capitaine éclata de rire; le professeur calculait, en prenant le tonneau pour base, la quantité de pierres qu'il faudrait pour le lester; le scalde se livra à des comparaisons entre ce bateau et ceux des antiques Phéniciens, auxquels naturellement il donnait la palme sans que personne songeât à le contredire. Les photographes arrivèrent en courant avec leur chambre obscure; les artistes s'empressaient de chercher leurs crayons. Notre caricaturiste en titre (répondant au joli sobriquet de Blob) esquissa en un clin d'œil ce canot s'envolant d'un iceberg dans une atmosphère verte, au-dessus d'une mer jaune,

fendant l'air comme un cerf-volant avec notre commissaire aux vivres en guise de balancier. Ledit commissaire fit bientôt son apparition et offrit une énorme quantité de salé et de fèves en échange de ce bibelot si commode à placer sur notre pont : douze mètres d'un bout à l'autre.

Quelqu'un demanda à M. Anthon s'il ne voudrait pas faire un peu naviguer ce bel objet afin de nous laisser voir comment il se comportait à la mer.

« Certainement! » répondit celui-ci : « je vais appeler l'équipage. »

« Ombres d'Harward et de Cambridge, protégez-nous! » cria le Prince en faisant entendre un rire formidable : « Quel équipage! et quelle voilure! »

Il faut avouer que nous n'avions jamais vu marins portant si brave gréement : très-longues bottes montant au-dessus du genou, de couleurs diverses et de forme élégante, dessinant des pieds mignons; culottes courtes s'arrêtant sur les hanches; vareuses éclatantes bordées de fourrure noire et laissant apercevoir un fichu blanc autour du cou; chevelure relevée et nouée avec des rubans rouges sur le sommet de la tête, — toutes choses faisant valoir le mieux possible les charmes de ces matelots polaires.

« Charmante collection! » exclama le Prince.

« Maria, » dit le pasteur, « emmenez les autres et ramez un peu.

— Catherine, Christine, Dorothée, Nicoline, Concordia! » cria la jeune fille, « allons, dépêchez! »

Et toutes, courant et bavardant à grande vitesse, se précipitèrent pêle-mêle dans le canot avec un manque absolu de discipline qui fit froncer le sourcil au capitaine. C'était amusant de voir avec quelle vivacité elles enjambèrent

les bancs jusqu'à leurs places respectives, petillant de malice et d'une gaieté scandalisante pour des gens habitués au sérieux de nos marins pendant la manœuvre. Elles se calmèrent un peu lorsqu'un individu plus grave, bottes courtes et pantalon de peau de phoque, bonnet au lieu de rubans, monta à bord et, prenant le gouvernail, commanda de « nager ».

L'ordre fut exécuté avec promptitude et précision : le bateau volait comme une flèche sur le petit port, l'étrange embarcation vibrant à la cadence parfaite des coups d'aviron.

« Admirables canotiers ! » cria un camarade qui arrivait et n'avait pas entendu l'appel de l'équipage.

« Canotiers ! » répondit le pasteur, riant de l'excessive simplicité de l'innocent. « C'est *canotières* que vous voulez dire ?

— Comment !

— Canotières ! eh ! sans doute !

— Bonté du ciel ! Et ce sont toujours elles qui manœuvrent le bateau ?

— Toujours ! Jamais un homme ne voudrait ramer dans ces embarcations : il en serait humilié et confus. Tout au plus s'il prend le gouvernail — son droit légitime, vous savez. Il a son propre bateau, le *kayak*, autrement difficile à manier, tandis que la manœuvre de ceux-ci ne demande aucune habileté. Sur le mien, comme vous voyez, un patron dirige la marche ; les six autres sont des femmes et je ne demande point équipage meilleur. Elles me transportent de lieu en lieu partout où m'appellent mes devoirs pastoraux ; elles coupent l'herbe pour les vaches et vont chercher le capelan et la morue que les pêcheurs prennent et font sécher en divers endroits. En

un mot, elles exécutent tout ce qu'on leur commande et n'hésitent pas à partir en tout temps, à moins que le vent ne soit trop fort pour l'embarcation.

— Lui donne-t-on quelque nom particulier?

— « Oumiak », ce qui signifie bateau de femmes, par opposition au « kayak », que les hommes montent seuls. »

Notre Prince s'impatientait de cette dissertation. Il s'informa si l'équipage serait le même dans le cas où l'on se déciderait à se servir de l'oumiak pour l'excursion du lendemain.

« Sans doute.

— Bien sûr?

— Oui, bien sûr!

— Y compris le « brigadier », celle que vous appelez Concordia?

— Certainement; elle est la vie de notre bateau : en mer, nous ne ferions rien de bon sans Concordia.

— Ni moi non plus, je ne ferais rien de bon sans elle. Va pour le bateau! Qu'il enfonce ou surnage, qu'il périsse ou survive, j'en suis! Nous en avons assez vu; sifflez ces charmantes créatures! »

Elles reprirent donc la direction de la plage en exécutant une volte splendide, et chacun se rangeant à l'avis du Prince, il fut convenu que le voyage se ferait en oumiak.

Le bateau touchait terre : le Prince s'élança galamment pour assister la belle Concordia; mais celle-ci, sautant par-dessus le plat-bord, s'éloigna courant et riant. L'autre la poursuivit, mais, rapide comme une jeune biche, elle disparut bientôt dans le village, où, le soir, quelqu'un des nôtres aperçut l'amoureux, errant mélancoliquement à la recherche de la brune fugitive.



L'oumiak.

# VI

## Sur le fiord en oumiak.

La matinée était claire et brillante comme les yeux de nos jolies marinières, qui, chantant à la mesure de leurs coups d'aviron, nous amenaient le bon pasteur dans son embarcation polaire glissant sur les eaux tranquilles. Elles rangèrent notre vapeur tandis que nous étions encore à déjeuner.

Leur arrivée fit sensation. Les matelots n'avaient jamais vu bateau semblable, manœuvré par semblable équipage : de telles occupations pour le beau sexe ne cadrent pas avec les idées de galanterie de nos marins. Ceux-ci consentent volontiers à traiter les femmes en reines, mais reines elles doivent toujours rester. Pour la cuisine, par exemple, vit-on jamais matelot s'abstenir de maudire le maître coq du bord ? Mais injurier les belles n'est pas dans ses principes ; en conséquence de ce, une femme ne saurait, sur un navire, tenir la queue de la poêle. Demandez au patron du canot les noms qu'il prodigue à l'imbécile donnant à contre-temps son coup d'aviron. Oserait-il les appliquer à une femme ? Donc, celle-ci n'a pas été mise au monde pour tenir une rame. Plutôt lui faire un petit doigt

de cour, quand bien même elle n'entendrait pas un mot de votre langage.

Ils se penchèrent tous par-dessus les passavants pour considérer les nouvelles venues, et après avoir examiné la toilette du « chef de nage », le chauffeur Welch lui parla en ces termes : « Ah ! ma beauté ! d'après la coupe de votre gréement, vous êtes sans doute quelque cousine de Brian o'Lin? » — Un bon rire courut parmi les spectateurs aux dépens de la jeune fille qui naturellement n'en pouvait comprendre la cause. N'obtenant pas de réponse, il se tourna vers le « brigadier ». « Et cette charmante marinière-là ! avec le chignon rouge? C'est celle-là qui est de mon goût. Dites, ma jolie ! je vous voudrais pour matelot jusqu'à ce que le canot coule à fond. »

Le « brigadier », plus aimable que le « chef de nage », fit une révérence, sourit gracieusement en disant « Ab » et beaucoup d'autres choses que Welch n'entendait pas.

« Ab? » répétait-il d'un air interrogateur. « C'est tout de même bien ennuyeux que vous soyez une étrangère, car j'aimerais avoir avec vous un petit bout de conversation. »

Quelqu'un expliqua que « Ab » veut dire « oui ».

« Vous voulez être mon matelot? » demanda le chauffeur, « là, sérieusement? »

— « Ab », répondit de nouveau la canotière.

« — Eh bien alors ! c'est que vous y mettez trop de zèle, charmante ! et je ne vous veux plus du tout ! non du tout ! Bah ! n'importe, c'est une jolie barque bien gréée et de bonne façon, et j'aimerais un peu mettre le cap sur elle.

— C'est moi qui vais le mettre sur toi, et te flanquer un pare à virer dont tu te souviendras longtemps ! » fut la réponse un peu vive que reçut le chauffeur. Le Prince

sortait de son lit, et sans prendre le temps de se peigner, s'était élancé sur le passavant, où il entendit avec indignation et horreur le discours du matelot à la belle Concordia. Il se hâta de la faire monter sur le pont avec ses compagnes et les mena à la cuisine où il les régala de toutes sortes de friandises.

Tandis qu'on achevait les préparatifs du voyage, quelques-uns d'entre nous profitèrent de l'occasion pour mieux étudier l'étrange embarcation qui nous venait querir.

Nous y descendîmes avant que les provisions fussent réunies et M. Anthon nous donna les explications nécessaires : dans le cas peu probable où le lecteur aurait fantaisie ou nécessité de se servir d'un semblable véhicule, voici la recette du missionnaire.

Prenez cinq perches bien arrondies et longues de douze mètres, plus ou moins, suivant la dimension que vous voulez à votre bâtiment ; elles doivent être aussi légères que possible et n'avoir pas plus de deux pouces de diamètre. Ici, les forêts sont inconnues, et il faut s'adresser au gouverneur qui garde ses matériaux dans les magasins qu'approvisionnent chaque année les navires du Danemark. Inutile de dire que vous n'y trouvez pas de perches longues de trente-six pieds, mais on en attache solidement bout à bout en quantité suffisante. Quand elles sont prêtes, vous en placez trois sur le sol, en lignes parallèles et à six pieds de distance les unes des autres. Sur le milieu, vous amarrez en travers, avec de solides courroies de peau de phoque non tannée, une planche épaisse d'un pouce, large de trois et longue de six pieds, puis vous réunissez les extrémités des trois perches et les liez avec soin ; vous amarrez ensuite d'autres planches

de dimensions différentes, à deux pieds d'intervalle : voilà la quille de l'oumiak. Pour la carcasse, vous fixez de même façon les poutres de l'avant et de l'arrière. Celles-ci mises en place ainsi que les membrures, vous assujettissez sur leur face intérieure, à seize pouces environ du plancher, le banc de bois sur lequel vous placez les traverses; celle du milieu a six pieds de long, les dix autres deviennent de plus en plus courtes à mesure qu'on approche de chaque bout; il ne reste plus qu'à poser les plats-bords. Ce sont les deux perches qui vous restaient : vous les fixez par des courroies aux membrures, à l'avant et à l'arrière; la carcasse est finie, solide, légère, élastique. Au lieu de la recouvrir de planches, vous étendez sur le tout un fourreau de peau de phoque; cette membrane ne mérite guère le nom de cuir, mais on l'a tannée, séchée, puis saturée d'huile jusqu'à ce qu'elle soit devenue imperméable à l'eau comme une feuille de fer. Naturellement la dépouille d'un seul veau marin ne saurait garnir un oumiak, — mais les femmes, avec leur fil de tendons, savent les réunir les unes aux autres de manière que pas une goutte d'eau ne pénètre à travers les coutures. Ce surtout de peau, taillé et façonné pour le bateau comme une pantoufle pour le pied, est tendu d'abord, puis solidement assujetti : très-souple quand on en revêt l'embarcation, il finit par sécher et devenir ferme comme la peau d'un tambour et translucide comme du parchemin. Aussi, en naviguant dans un oumiak, peut-on, sans regarder par-dessus bord, juger du tirant d'eau de l'embarcation, chose assez effrayante pour un novice et propre à lui communiquer l'impression que sa personne est fort aventurée.

Ce bateau se manœuvre avec des avirons courts à lar-

ges palettes, amarrés au plat-bord au lieu de passer par des tolletières ; ces rames sont garnies d'os pour les garantir des chocs de la glace. Un seul mât s'élève de l'avant, et quand le temps est beau, on y met une voile carrée. L'homme riche en achète les matériaux au gouverneur ; le pauvre se contente de peaux de phoque ; parfois même, pour une partie au moins de la carcasse, il n'a pas besoin de recourir aux magasins officiels : la mer lui jette obligeamment quelque arbre arraché aux forêts de Sibérie et descendu avec le grand courant océanien, une planche tombée d'un navire, quelque épave ou autre débris de naufrage. Avant l'établissement des Danois dans le pays, les Esquimaux ne connaissaient point d'autre bois, non plus que d'autre fer pour leurs piques, clous et barres, que celui qu'ils retiraient des épaves abandonnées par le flot. Ces grands fleuves de la mer qui portent le chaud et le froid jusqu'aux confins du globe, ont aussi leurs bienfaits pour les hommes.

Après les délais inévitables (toutes et quantes fois que quelqu'un va quelque part où quelque autre doit l'accompagner), chacun finit par trouver dans l'oumiak place pour ses engins. Les photographes et leurs instruments, bains et plaques ; les artistes et leurs pliants, cartons et crayons ; les ingénieurs et leurs sextants, baromètres, boussoles, chaînes d'arpentage ; les chasseurs et leurs armes, carnassières et munitions ; le maître d'hôtel, ses casseroles et sa cantine, tout était rangé en bon ordre et l'équipage féminin prêt à faire son devoir. Les belles marinières plongèrent l'aviron, se levant en cadence et retombant sur leur banc avec un bon et solide « pouf » quand les rames touchaient l'eau. Le léger bateau s'éloigna du navire et vogua sur le fiord uni comme un miroir d'argent.

Le jour n'aurait pu être mieux choisi : les hautes montagnes qui nous entouraient de toutes parts s'élevaient dans la clarté nacrée d'un ciel sans nuages; leurs fronts de neige se perdaient dans l'air pur et doux. L'entrain et la bonne humeur régnaient sans partage dans l'oumiak. Tout était nouveau pour nous, depuis le bateau et son équipage jusqu'à la rive le long de laquelle nous glissions, jusqu'à ces bords formés parfois de falaises immenses, parfois de verts talus au-dessus desquels l'atmosphère tremblotait aux chauds rayons du soleil. — Je songeais que peu de jours auparavant, j'étouffais dans les rues de New-York; ici l'air était agréablement frais, comme par une belle matinée de printemps, quoique nous fussions près du cercle polaire et dans les régions éclairées par le soleil de minuit.

La scène était partout grandiose; ces rives où la vie humaine ne se montre plus maintenant, sont palpitantes de souvenirs. Il nous semblait que des voix nous hélaient de la plage, et, devant ces vastes plaines de verdure où s'enchâssent les falaises, nous nous imaginions entendre le mugissement des bœufs et le bêlement des agneaux; on écoutait l'appel des bergers, tandis que sur les eaux nous prêtions l'oreille, croyant saisir des

« Échos affaiblis de chansons lointaines, »

ou le bruit des rames de quelque marinier du fiord, d'un fils de ces braves qui, sous la conduite d'Éric, avaient cherché un asile sur ces pentes herbeuses, au pied des montagnes blanches de neige, et derrière ces îles ceintes de glaces.

Mais si notre fantaisie, au milieu de ce paysage paisible, évoquait dans notre mémoire les images d'un peu-

ple heureux, nos yeux nous ramenaient bien vite à la réalité. Aucune créature vivante ne parut à notre vue, sauf quelque phoque, qui pour nous regarder levait sa tête quasi humaine, de rares moineaux, des papillons qui voltigeaient près de nous quand nous approchâmes du rivage, et çà et là, un vol d'oiseau de mer.

L'influence de la scène était contagieuse : notre équipage indigène lui-même se laissait aller aux émotions qu'elle éveillait. Encouragées par le pasteur, les jeunes filles entonnèrent d'une voix mélodieuse et bien timbrée, en mesure avec le mouvement de leurs rames, un vieux psaume norwégien :

> A toi mon Dieu, mon cœur monte;
> En toi mon espoir j'ai mis.

Les collines et les vallées nous en renvoyaient l'écho; plus que jamais des voix humaines semblaient venir à nous des solitudes profondes.

Cinq heures de cette charmante traversée nous conduisirent au sommet du fiord où l'eau n'a plus que trois kilomètres de large, mais depuis longtemps nos solennelles rêveries avaient été emportées par des incidents d'une nature toute différente. Les impressions que chacun avait éprouvées, peut-être en dépit de soi-même, se perdirent bientôt dans la gaieté de nos jeunes gens. Le Prince, selon son habitude, jouait le premier rôle. Il avait le projet de s'amuser autant que possible; nul fantôme des anciens Normands du fiord ne réussit à l'en distraire de nouveau. Pas n'est besoin de dire qu'il s'était déclaré le chevalier de Concordia : il avait l'œil sur la dame au pantalon de cuir, depuis l'heure où il la vit jouer de la prunelle au coin de la maison de Julianashaab; aussi s'empressa-

t-il de s'asseoir auprès d'elle sur le banc; il poussa même la galanterie jusqu'à vouloir prendre l'aviron des mains de la belle rameuse, ce qui naturellement amena une lutte de politesse de la part de celle-ci, comme de ses compagnes des airs fort méprisants, soit parce que personne ne suivit auprès d'elles l'exemple de notre camarade, soit, je préfère le croire, parce que ces incessantes querelles interrompaient la régularité des coups d'aviron.

C'est ainsi que, du grave au gai, nous naviguions aux chaudes clartés du soleil. L'oumiak était plein de gens heureux; mais ce bonheur s'arrêtait aux plats-bords de l'embarcation. La marche des affaires entre Concordia et le Prince portait l'alarme dans le cœur qui battait solitaire dans notre kayak d'escorte.

Marcus, sang-mêlé encore à demi sauvage, quoique chrétien de nom et de baptême, était vraiment un beau garçon: cheveux bruns, yeux noirs, physionomie ouverte, teint esquimau, traits danois; mais pour son malheur, il aimait Concordia; — à en juger d'après son désespoir, il l'adorait.

Grand ami du pasteur, il l'accompagnait dans toutes ses courses nautiques. Sa besogne, des plus simples, était aussi des plus nécessaires, vu le mode de navigation usité dans les fiords groënlandais; il convoyait l'oumiak, soit en qualité de postillon, soit en qualité de courrier, deux fonctions qui disent assez les périls de ces voyages. Supposons, par exemple, que M. Anthon soit surpris par un grain qui le couche sur le côté : la légère embarcation court grand risque de chavirer. Marcus n'est pas loin, il range rapidement le canot, en saisit le bord, s'y cramponne de toutes ses forces, et par le poids de son corps

évite la catastrophe. Le patron n'a pas vu à temps quelque glaçon aigu contre lequel va se heurter l'oumiak : voilà un trou à la peau de phoque ; l'eau pénètre dans le bateau. Marcus, avec son kayak, le remorque vers la terre ferme et y dépose le pasteur et ses demoiselles. — Mais peut-être n'a-t-il eu le temps que d'arriver à une île ou au pied d'une haute montagne qu'il leur faudrait escalader d'abord et descendre ensuite avant de trouver quelque station de pêche. — Marcus leur épargne dangers et fatigues ; son kayak fend la mer pour aller chercher du secours.

Deux fois dans la journée nous éprouvâmes un de ces accidents qui, du reste, ne causent aucune frayeur aux habitués. Le fourreau de l'oumiak fut déchiré, l'embarcation faisait eau, mais les trous étaient petits : une seule des jeunes filles quitta sa rame pour y porter remède ; elle se contenta d'y appliquer un morceau de lard de phoque qui fit son devoir jusqu'à ce que se présentât quelque plage de facile abord. On sautait à terre, on tirait le bateau à sec, et, armée de son aiguille et de son fil de tendon, l'ouvrière cousait une pièce à la peau, désormais aussi bonne que devant.

Un borgne, aux trois quarts aveugle de son bon œil, se fût aperçu de l'état violent du pauvre Marcus. Mais, pour un amant jaloux, un kayak est bien l'endroit le plus incommode du monde. Large d'un pied seulement, il ne pèse pas moitié autant que son homme. Si celui-ci veut jouer quelque mauvais tour à son rival, sa propre position devient éminemment dangereuse. Le moindre faux mouvement, le plus léger oubli de surveillance de son frêle véhicule peut le faire soudain chavirer sens dessus dessous, la tête entre deux eaux, les jambes inextricable-

ment empêtrées dans le kayak flottant au-dessus comme une vessie, — situation des plus propres à guérir promptement et pour toujours de sa jalousie l'homme le plus ardemment épris qui soit sur la terre.

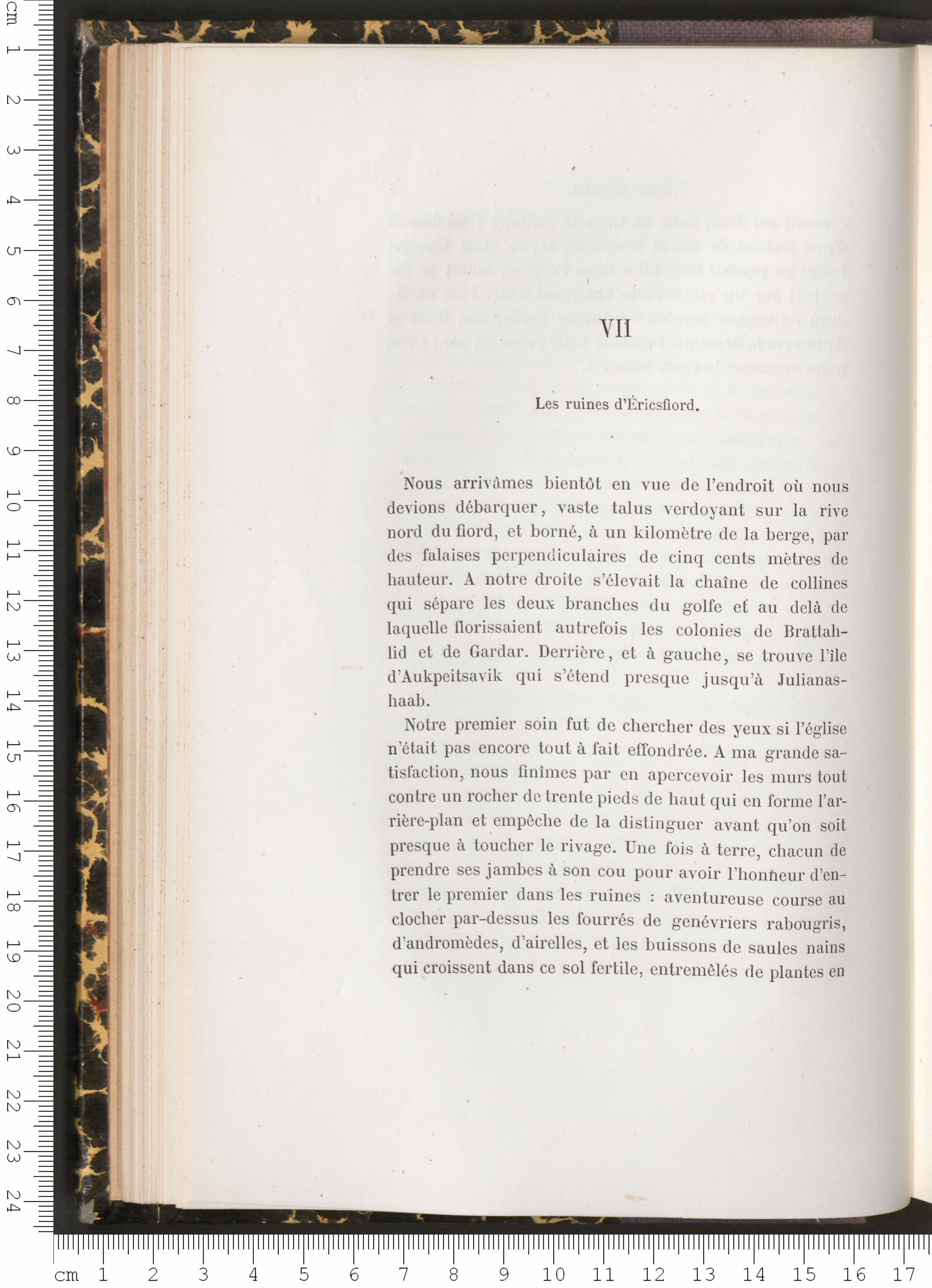
Faisant donc un compromis entre sa passion et sa prudence, Marcus maintint assidûment son kayak près de l'avant du bateau où le Prince et Concordia étaient assis, afin d'écouter leur conversation et de se forger ainsi de nouvelles armes pour détruire la paix de son cœur, — occupation, chacun sait, coutumière aux amoureux.

Mais quelque fût son projet, il n'entendit rien du tout. Comme Haydée, notre héroïne avait découvert que son Don Juan ne comprenait pas un traître mot de ses discours. Néanmoins, d'après son air dégagé et vainqueur, le Prince paraissait avoir reçu quelque réponse flatteuse pour son amour-propre, et ce, d'une façon égale, sinon supérieure aux formes habituelles du langage.

« Aux signes, aux coups d'œil, la belle avait recours », et cette façon de s'exprimer paraissait suffisante à la jolie capricieuse.

Quoique d'une manière différente, le temps passait presque aussi agréablement pour le reste de la société. Divers épisodes vinrent animer le voyage, et nous fûmes tout surpris en apprenant que nous étions presque au bout de notre navigation : le fiord perdait l'apparence d'une rivière pour prendre celle d'un lac. Une grande courbe le cacha bientôt à notre vue : devant nous, une belle vallée s'étendait jusqu'au pied du Redkammen, une des montagnes les plus grandioses aux yeux de l'artiste, comme pour ceux du marin, un des points de repère les plus hardis de ce Groënland si exceptionnellement remarquable par la sauvage splendeur de ses sites. Il se

dressait au loin, dans sa majesté solitaire : au-dessus d'une traînée de nuées floconneuses, sa cime blanche tantôt se perdait avec elles dans l'espace, tantôt se découpait sur un ciel du plus charmant azur. Puis un rideau de vapeur sombre vint nous cacher son front et flotta vers le firmament comme pour poser un pont entre notre monde et le vaste inconnu.



# VII

## Les ruines d'Éricsfiord.

Nous arrivâmes bientôt en vue de l'endroit où nous devions débarquer, vaste talus verdoyant sur la rive nord du fiord, et borné, à un kilomètre de la berge, par des falaises perpendiculaires de cinq cents mètres de hauteur. A notre droite s'élevait la chaîne de collines qui sépare les deux branches du golfe et au delà de laquelle florissaient autrefois les colonies de Brattahlid et de Gardar. Derrière, et à gauche, se trouve l'île d'Aukpeitsavik qui s'étend presque jusqu'à Julianashaab.

Notre premier soin fut de chercher des yeux si l'église n'était pas encore tout à fait effondrée. A ma grande satisfaction, nous finîmes par en apercevoir les murs tout contre un rocher de trente pieds de haut qui en forme l'arrière-plan et empêche de la distinguer avant qu'on soit presque à toucher le rivage. Une fois à terre, chacun de prendre ses jambes à son cou pour avoir l'honneur d'entrer le premier dans les ruines : aventureuse course au clocher par-dessus les fourrés de genévriers rabougris, d'andromèdes, d'airelles, et les buissons de saules nains qui croissent dans ce sol fertile, entremêlés de plantes en

fleurs, pissenlits, renoncules, campanules, jacinthes et cochléaria.

Laissant à ses affaires chaque membre de la société : les artistes à esquisser les points de vue, l'équipage à tirer le bateau à sec et à préparer le dîner, les amoureux à leur jalousie et les coquettes à leurs manéges, je procédai, avec l'aide de deux camarades obligeants, à un examen approfondi des lieux.

Le terrain en pente sur lequel s'élevait l'antique cité de Krakortok est fort accidenté, mais çà et là on rencontre des endroits parfaitement plans, encore couverts d'une végétation vigoureuse, qui paraissent avoir été cultivés autrefois et sans doute pourraient l'être encore. De petits ruisseaux courent au travers et les arrosent d'une eau fraîche et pure; sur leurs bords, l'angélique s'élève à un mètre de haut. La tige de cette plante est le seul des produits spontanés du sol que les Esquimaux utilisent pour leur alimentation, sauf pourtant le cochléaria (herbe au scorbut), peu estimé et qui n'est point nutritif. La tradition parle de l'orge que récoltaient les Normands, et, à en juger d'après la température de cette journée, nous aurions cru la chose encore très-possible aujourd'hui, mais M. Anthon nous dit que ce beau temps est généralement suivi de terribles gelées, et que, dans tous les cas, l'été est trop court pour que le grain arrive à maturité Nulle part au Groënland, pas même sur les bords de l'Éricsfiord, on ne cultive autre chose que du jardinage : les choux, les radis, les laitues, par exemple, qui croissent et fleurissent admirablement jusqu'au cercle polaire. Les produits agricoles du pays n'ont donc aucune importance commerciale, quoique, avec un peu de soin, chaque habitant du fiord pût se procurer une provision suffisante de

légumes. Si l'on voulait s'en donner la peine, on aurait des pommes de terre, j'en suis sûr. Quant aux céréales, ce serait certainement besogne perdue.

Il n'en était point ainsi autrefois, l'aspect de Krakortok et de ses environs le prouve surabondamment : chaque édifice, chaque habitation avait son lot de terre cultivée. On voit encore autour de l'église et de deux autres ruines les restes d'une clôture de pierres dont je n'eus pas la moindre difficulté à déterminer les contours; d'après la masse des débris, j'estime qu'elle avait cinq pieds de hauteur.

L'église m'intéressa surtout. Les murs en sont intacts jusqu'à la hauteur de quinze ou dix-huit pieds et indiquent encore la forme du pignon. Les baies des trois portes sont bien conservées ainsi que celles des fenêtres, à l'exception de la face nord; l'ouverture cintrée du côté ouest, au-dessous de laquelle se trouvait le sanctuaire, est à peu près parfaite. La minutieuse exactitude de l'orientation de l'église ne peut s'attribuer au hasard, car on remarque la même précision dans celle de tous les édifices sacrés du voisinage : les murs divergent de moins d'un degré de la ligne méridienne, encore la faute provient-elle peut-être de mon instrument que je n'avais aucun moyen de régler. Les vieux Normands observaient avec attention les mouvements des corps célestes, ils doivent avoir connu le nord vrai. — Les murs, en pierres plates, ont quatre pieds et demi d'épaisseur; je n'ai pas vu d'autre ciment que de l'argile bleue.

Dans un angle du cimetière se trouvent des décombres que je suppose avoir été l'aumônerie; plus loin, on reconnaît la maison du prêtre ou de l'évêque ; les murs en sont encore debout jusqu'au haut d'une porte et d'une fenêtre.



Ruines de Krakortok.

En dehors, mais tout près de l'église, on voit les débris de quelque édifice important divisé en trois parties : il a soixante-quatre pieds de long sur trente-deux de large ; ceux d'un second, un peu plus loin vers l'ouest ; d'autres à l'est, et un dernier enfin sur une terrasse naturelle à côté de l'enclos du cimetière. Les ruines de ces bâtiments, domaine et séjour des dignitaires qui gouvernaient le pays et, dans ces régions lointaines, exécutaient les canons du pape de Rome, forment aujourd'hui neuf groupes : l'église, une tombe, une aumônerie, cinq maisons et une bâtisse circulaire aux murs complétement renversés comme ceux de l'enclos, mais dont on peut reconnaître le pourtour. Ils avaient quatre pieds d'épaisseur sur sept à huit de hauteur probablement. Le diamètre intérieur est de quarante-huit pieds ; sa porte unique ouvrait sur l'église.

Établir la parenté de cette ruine avec les fameuses tours rondes de l'Irlande, serait faire preuve d'une imagination par trop élastique : la proximité de l'église est cependant une coïncidence remarquable. Près des restes de tous les édifices paroissiaux du Groënland, on trouve des vestiges semblables à ceux de Krakortok ; personne ne saurait dire à quoi servaient ces constructions, — ouvrages de défense, baptistère ? — n'était la forme, j'opinerais pour une étable à vaches.

Après avoir terminé l'étude de l'église et de ses dépendances, je visitai d'autres parties du fiord. Les maisons doivent avoir été fort nombreuses ; mais à l'exception des ruines décrites plus haut, tous les débris sont si bien recouverts par les saules, les genévriers et les bouleaux nains que les traces en sont très-difficiles à retrouver.

Quelle misérable chute ! quel triste naufrage ! Des guerriers las de batailles sont venus ici cultiver les arts de la

paix; ils se sont bâti des demeures solides et commodes; leurs brebis et leurs bœufs se comptaient par milliers sur des pâturages presque sans bornes; ils adoraient Dieu suivant les lumières de leur conscience, et maintenant où sont-ils? En outre de ces décombres, une seule inscription, gravée en caractères runiques sur une pierre tumulaire, est tout ce qui reste d'eux:

« Ci-gît Vigdis, fille de M***.
Dieu tienne son âme en joie! »

Oui, Dieu tienne en joie les âmes de ces vaillants des temps anciens!

Je me sentais pris de tristesse en foulant cette tombe d'un peuple disparu. Les voix du passé me parlaient, sortant de l'église ruinée, de l'aumônerie où le prêtre distribuait les secours, du réservoir de l'eau bénite, des pierres sépulcrales portant les emblèmes sacrés de la foi: tout me disait qu'ici une nation chrétienne avait habité en paix, que ses chants de louange, s'élevant de temples dédiés au Tout-Puissant, montaient au-dessus des crêtes neigeuses. — Mais plus étrange encore que sa décadence et sa mort est pour moi l'histoire de son origine[1].

1. Les ruines de Krakortok ont été visitées, en 1828, par le capitaine Graah, ainsi que le témoignera longtemps l'inscription suivante, gravée sur le fronton de la porte (façade ouest): G. M. G. M. et V. MDCCCXXVIII. — (Graah, Mathiesen, Gram, Motzfeldt et Vahl.) La pierre a 12 pieds 7 pouces de long, 2 pieds 2 pouces de large, et, en moyenne, 8 pouces d'épaisseur (*Voyage du Cap*, *Graah*, page 38).

# VIII

## Les Normands au Groënland.

Ces Normands étaient certainement un peuple extraordinaire et coutumier de choses hasardeuses; mais, à mon sens, la plus singulière de leurs entreprises est bien leur colonisation du Groënland, pays tout à fait en dehors des régions qui attiraient invinciblement leurs frères et leurs ancêtres, — car les premiers occupants de la Terre-Verte appartenaient à la même race que Rollon, fils de Rognwald, ïarl de Maere et roi des Orcades, qui ravagea les rives de la Seine et se gaussa de Charles le Simple. C'étaient les neveux de ces Danois qui pendant la période anglo-saxonne conquirent la moitié de l'Angleterre. Ils descendaient des Cimbres qui menacèrent Rome aux jours de Marius, des Scythes vainqueurs de Mithridate qu'Odin conduisit des bords du Pont-Euxin dans l'Europe septentrionale, d'où moins de mille ans après, leurs fils redescendaient vers la Méditerranée pour faire tournoyer leurs framées dans les rues de Constantinople. C'étaient les compagnons des Rois de mer, des Vikings, de ces « barbares » qui adoraient le dieu de la guerre, leur ancien chef, et qui, dédaignant d'attendre en paix la mort, se plongeaient avec délices dans le « bain de sang » d'Odin. Ils tombent sur le Groënland comme un fragment

de roue tournante lancé par la force centrifuge; mais peu à peu ils semblent y perdre, non leur esprit d'aventures, mais la férocité traditionnelle de leur race. Là encore, leurs navires ne connurent pas de repos : à l'ouest ils découvrirent l'Amérique, le plus beau fleuron de leur gloire; de l'est, ils rapportèrent dans leurs foyers lointains le flambeau du christianisme qui commençait à éclairer les peuples du Nord.

Ces deux voyages vers l'occident et l'orient symbolisent le caractère de cette race étonnante : l'amour de la nouveauté facilita leur conversion au christianisme; celui des aventures leur faisait regarder comme une fête les expéditions dans les pays inconnus, et leur donna le monde pour y errer à leur gré. L'influence de la religion chrétienne fut puissante aussi sans doute pour les pousser vers l'ouest. Elle les sevra de l'Europe et de ses guerres perpétuelles, et, sans détruire leur esprit d'entreprise, les poussa dans une voie plus compatible avec leur nouvelle croyance.

L'introduction du christianisme au Groënland est l'œuvre de Lief, fils d'Éric le Rouge; le même Lief Éricson découvrit l'Amérique — deux grands événements qui le rangent parmi les héros de l'histoire. Sur le premier de ces faits, consultons une vieille saga islandaise :

« Lorsque quatorze hivers eurent passé depuis le temps où Éric le Rouge s'établit dans la Terre-Verte, son fils Lief retourna en Norwége où il arriva dans l'automne où le roi Olaf Tryggvason était revenu de Helgoland. Lief amena son navire à Nidaros (Drontheim) et alla droit vers le roi. Celui-ci lui déclara la vraie foi, comme il avait coutume de faire à tous les païens qui venaient devant lui. Lief fut persuadé et baptisé avec son équipage. »

Point n'était difficile au roi Olaf de « persuader » ses sujets. Son zèle était tout battant neuf et escorté d'arguments solides : « christianisme musculeux ». — Sous l'influence « persuasive » de son épée, le royal convertisseur fit plus de prosélytes qu'onques moines et prédicateurs tous ensemble dans le même espace de temps.

Quand Lief revint au Groënland avec une religion nouvelle et un prêtre par-dessus le marché, son père Éric fut fort marri à cause des malheurs qu'il en redoutait; mais après quelque temps il donna à sa femme Thjodhilda, moins réfractaire à la conversion, la permission de bâtir une église.

« Lief, » continue la saga, « commença à déclarer la foi nouvelle par tout le pays; il mit devant le peuple le message du roi Olaf et leur dit la grandeur et la noblesse attachées à la religion chrétienne. — Éric ne voulait pas quitter la foi de ses pères, mais sa femme fut promptement persuadée et fonda une église qu'on appela de son nom; et quand elle reçut la foi, elle se sépara de son mari ce qui fut à icelui une griève douleur. »

Ce dernier et victorieux argument emporta la conversion d'Éric. Pour avoir la paix dans le ménage, il se déclara chrétien, ordonna d'abandonner le culte scandinave et de briser et jeter au feu les images de Thor, d'Odin et des autres divinités. Ce premier temple de Thjodhilda fut-il bâti à Brattahlid, à Gardar ou à Krakortok? Je penche pour le troisième endroit. Nous lisons dans une saga la plainte d'un vieillard nommé Grima qui habitait Brattahlid : « Je ne vais que rarement à l'église entendre les paroles des savants clercs, car c'est bien loin d'ici. »

Quel que soit le lieu où l'on construisit l'édifice, nous savons qu'il fut commencé en l'an 1002 et connu au près

et au loin par le nom de sa pieuse fondatrice. D'autres églises et trois monastères furent bâtis plus tard; un de ces derniers était situé près d'une source d'eau bouillante que les bons moines faisaient circuler par des tuyaux dans leur demeure, où toute l'année elle entretenait une chaleur suffisante.

La population chrétienne du Groënland multiplia tellement que l'évêque d'Islande était obligé de traverser souvent la mer pour les affaires religieuses de cette partie de son diocèse: le siége de Gardar, comme on l'appelait, était dans le commencement une simple annexe de celui de la grande île.

Un siècle se passa, siècle de prospérité pour le temporel comme pour le spirituel du Groënland. Les habitants communiquaient régulièrement avec l'Europe, et leurs exportations, en viande séchée surtout, étaient considérables. Le « bœuf » de la Terre-Verte fut longtemps très-estimé en Norwége, et le mets le plus recherché qu'on servît devant le roi. — Presque indépendants de l'Islande, sous des lois qu'ils s'étaient faites et qui semblent avoir répondu parfaitement à leurs besoins, à couvert des injures des autres, loin des guerres et des bruits de guerre, ils vivaient aussi heureux qu'un peuple puisse l'être.

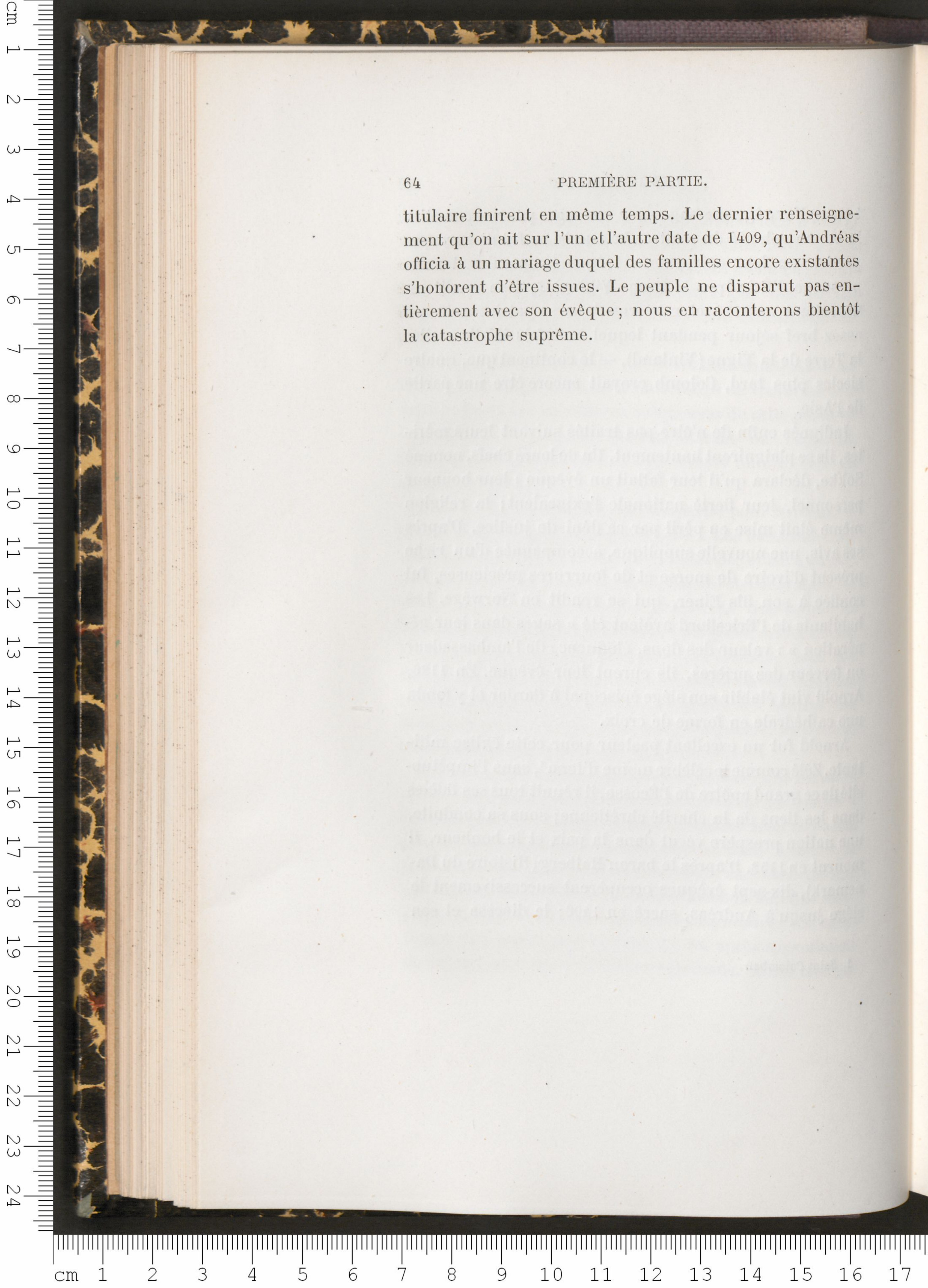
Une seule chose manquait à leur bonheur; une dernière chaîne les retenait à l'Islande: ils voulaient un évêque à eux appartenant. Les Islandais aimaient trop la liberté pour ne pas respecter celle des autres; mais il fallait la permission des souverains de Norwége, car, dans aucune des régions directement ou indirectement sujettes de ce pays, le pape ne nommait les hauts dignitaires ecclésiastiques que sur la présentation du roi après consultation de celui-ci avec ses conseillers spirituels. Aussi envoya-

t-on en Norwége messages sur messages pour se concilier la bonne volonté du maître. Le succès ne fut d'abord que partiel : on leur octroya un évêque temporaire dans la personne d'Éric (pas le rouge Viking), qui se rendit au Groënland en 1120 et retourna dans sa patrie après un assez bref séjour pendant lequel toutefois il alla visiter la Terre de la Vigne (Vinland), — le continent que, quatre siècles plus tard, Colomb croyait encore être une partie de l'Asie.

Indignés enfin de n'être pas traités suivant leurs mérites, ils se plaignirent hautement. Un de leurs chefs, nommé Sokke, déclara qu'il leur fallait un évêque : leur honneur personnel, leur fierté nationale l'exigeaient; la religion même était mise en péril par ce déni de justice. D'après ses avis, une nouvelle supplique, accompagnée d'un riche présent d'ivoire de morse et de fourrures précieuses, fut confiée à son fils Einer, qui se rendit en Norwége. Les habitants de l'Éricsfiord avaient été « sages dans leur génération » : valeur des dons, éloquence de l'ambassadeur ou ferveur des prières, ils eurent leur évêque. En 1126, Arnold vint établir son siége épiscopal à Gardar et y fonda une cathédrale en forme de croix.

Arnold fut un excellent pasteur pour cette église militante. Zélé comme le célèbre moine d'Iona[1], sans l'impétuosité de ce grand apôtre de l'Écosse, il réunit tous ses fidèles dans les liens de la charité chrétienne; sous sa conduite, une nation prospère vécut dans la paix et le bonheur. Il mourut en 1152. D'après le baron Halberg (Histoire du Danemark), dix-sept évêques occupèrent successivement le siége jusqu'à Andréas, sacré en 1406; le diocèse et son

1. Saint Colomban.





titulaire finirent en même temps. Le dernier renseignement qu'on ait sur l'un et l'autre date de 1409, qu'Andréas officia à un mariage duquel des familles encore existantes s'honorent d'être issues. Le peuple ne disparut pas entièrement avec son évêque ; nous en raconterons bientôt la catastrophe suprême.

# IX

## Les Normands en Amérique.

Pour compléter ces détails sur les Normands d'Éricsfiord, disons quelques mots de leurs voyages vers l'ouest.

Le Groënland était trop étroit pour l'humeur vagabonde de Lief Éricson. Il visita l'Europe, où il apprit l'art de la guerre à l'école très-pratique que les Normands prenaient bon soin d'entretenir. Mécontent du paganisme, il avait, comme nous l'avons vu, accepté la religion chrétienne qu'il introduisit dans son pays. Plus tard, fatigué de la monotonie du séjour d'Éricsfiord, il voulut découvrir des terres comme son père, et, ainsi que lui, les chercha à l'occident. Il mit à la voile en 1001, peu après son retour de Norwége. Traversant ce que nous appelons aujourd'hui le détroit de Davis, il côtoya le Labrador ; mais l'aspect du pays ne le tentant pas plus que la côte orientale du Groënland n'avait fait le Rouge, il continua à naviguer vers le sud jusqu'à Terre-Neuve, où il aborda. Il poursuivit ensuite sa route et toucha à la Nouvelle-Écosse, puis à un autre endroit qu'il appela Wanderstrand (rive des merveilles), où il hiverna ; c'est probablement le cap Cod, dans le Massachusetts. De là il retourna à Brattahlid,

dans l'Éricsfiord, et porta désormais le nom de Lief le Fortuné.

Son frère, Thorwald, partit à son tour l'année suivante pour la « Terre de la Vigne » (Vinland hin goda), de la quantité de raisins sauvages qu'ils y trouvèrent et dont ils firent du vin. Mais Thorwald fut attaqué et tué par les sauvages qu'ils appelaient Skraellings, à cause de leur petite taille.

Thorstein, troisième fils d'Éric, s'embarqua au printemps pour aller à la recherche du corps de son frère, mais il périt comme lui. Après ce dernier désastre, Lief, qui avait succédé au chef Rouge dans le gouvernement des colonies d'Éricsfiord, déclara renoncer à ces entreprises. Aucun établissement n'avait été formé, et les vaillants marins ne retirèrent aucun profit des trois expéditions; les naturels étaient nombreux et hostiles; les Normands ne pouvaient habiter que dans un camp fortifié.

Ces tentatives n'eussent probablement pas été renouvelées, sans l'arrivée à Brattahlid d'un riche marchand islandais, Thorfin Karlsefne, surnommé « l'Espérance ». C'était en 1006. Il fut l'hôte de Lief: les festins allèrent grand train, surtout vers la Noël, et les amours aussi, car, avant le printemps, Thorfin épousait Gudrid, la veuve de Thorstein. On avait beaucoup causé de la Vinlande et décidé un voyage à ce pays. Cent soixante volontaires, dont quatre femmes en outre de la nouvelle mariée, se proposaient pour l'expédition; et la Saga raconte que Karlsefne dut promettre à chacun d'eux part égale dans les profits. Ils emmenaient des animaux domestiques de toute espèce, car ils voulaient s'établir dans la Vinlande.

Ils partirent au printemps et débarquèrent au Wanderstrand, où ils retrouvèrent les maisons qu'Éric avait bâ-

ties; mais le lieu ne leur plaisant pas, ils se rendirent à la baie qu'on nomme aujourd'hui Mont-Espoir, Rhode-Island. Les naturels sortirent de leurs forêts et les harcelèrent tellement qu'ils ne leur laissaient point un jour de repos. A la fin, il y eut un grand combat; beaucoup d'indigènes furent tués, et aussi quelques hommes blancs. D'autres tombèrent entre les mains de leurs ennemis et furent amenés devant le conseil de la tribu où ils s'attendaient à recevoir leur sentence de mort. A leur grande surprise, l'assemblée était présidée par un homme de même teint qu'eux et qui leur parla dans leur propre langue; il avait une longue barbe très-grise, mais il était vêtu comme les sauvages dont il paraissait le chef. Son intervention les rendit à la liberté, sous condition de quitter ce pays où ils étaient depuis trois ans.

Cette spéculation fut donc très-malheureuse pour le riche Islandais. Le seul trésor qu'il remportât de la Vinlande fut un fils qui lui était né pendant ce séjour, Snorre, l'ancêtre d'une lignée fameuse dans l'histoire de l'Ile des Glaces.

L'homme blanc qu'ils avaient trouvé à la tête des Skraellings était Biorn Abrandson, natif de Bredifiord en Islande, fameux viking ou rôdeur de mer. Il avait disparu depuis longues années, et on ne parlait plus de lui dans la grande île, lorsque Karlsefne y rapporta divers objets que le chef des sauvages lui avait donnés pour certaines personnes qu'il lui indiquait, entre autres l'ancienne fiancée d'Abrandson. Cette circonstance mit sur les traces du nom du donateur, que celui-ci n'avait jamais voulu dire, non plus que la manière dont il avait gagné la terre étrangère.

Biorn est donc le premier Européen qui ait habité l'A-

mérique, à l'exception peut-être de quelques moines irlandais et d'aventuriers dont les entreprises hasardeuses auront répandu parmi les indigènes l'idée d'une contrée «d'hommes blancs» bien loin au delà de la mer.

Humboldt, dans son *Cosmos*, se basant sur les «Antiquitates Americanæ» de Rafn, déclare que Biorn partit du Groënland pour le sud en 986, l'année qui suivit la colonisation d'Éricsfiord. Cette assertion ne concorde pas avec les sagas qui rapportent le voyage de Lief; bien plus, d'après Humboldt, le fils d'Éric aurait d'abord touché terre à un degré au sud de Boston, à l'île de Nantucket, ensuite à la Nouvelle-Écosse, enfin à l'île de Terre-Neuve; celle-ci fut appelée plus tard Libla Helluland, mais jamais Vinlande. Le bras de mer qui sépare Terre-Neuve du fleuve Saint-Laurent reçut des Normands Islandais et Groënlandais le nom de courant de Markland, et la Nouvelle-Écosse celui de Markland.

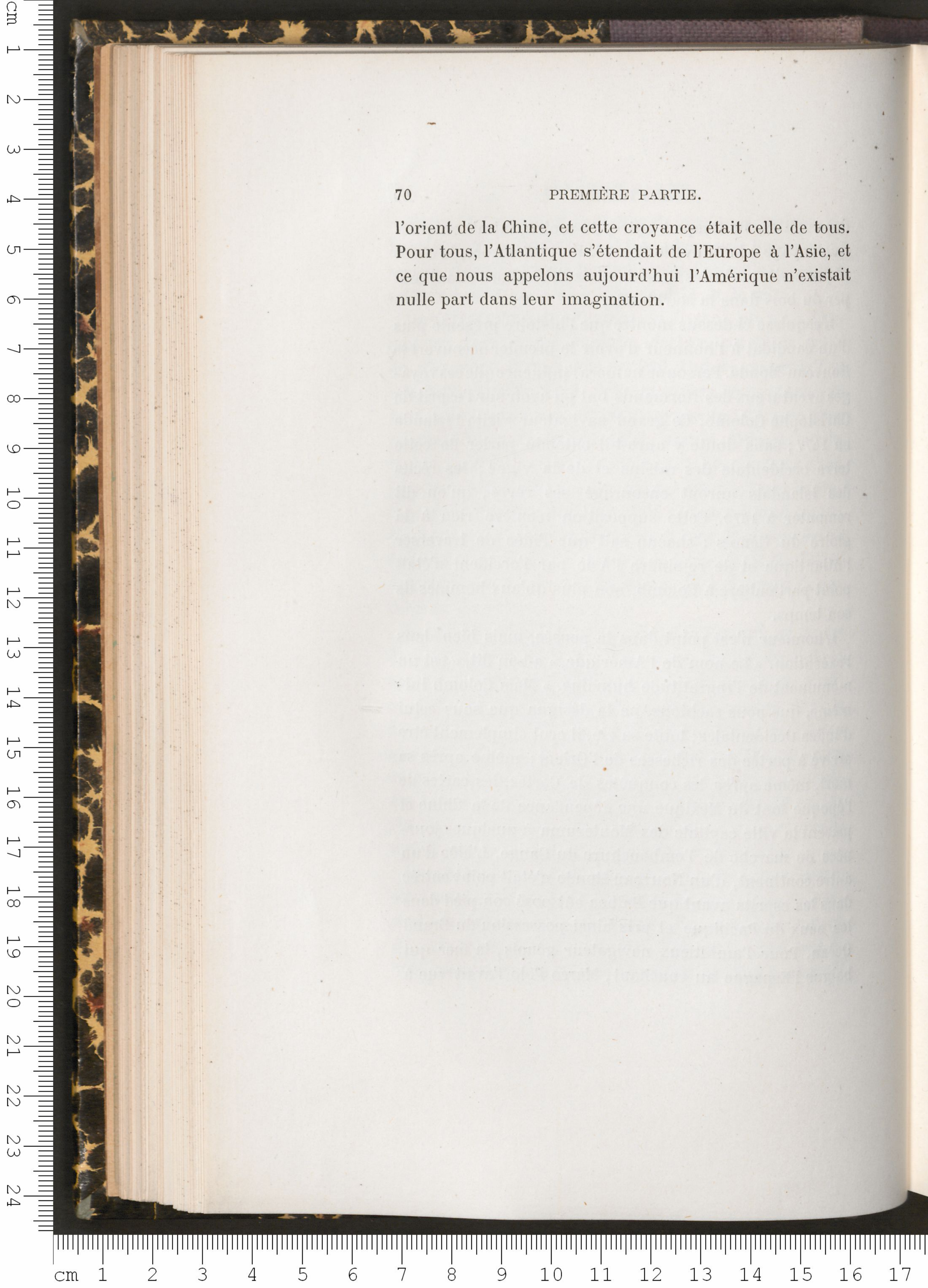
La parenté d'Éric ne renonça pas facilement au projet de tirer quelque parti de l'Amérique, car, en dépit de la mort de Thorstein, Freydis, une de ses sœurs, se rendit en Vinlande en 1011 et vécut quelques années dans le lieu qu'avaient habité ses frères. Plus malheureux encore que leurs prédécesseurs, les nouveaux colons, en outre de leurs combats contre les naturels, eurent à soutenir des luttes intestines excitées par Freydis, qui fit tuer le plus grand nombre de ses compagnons afin de recueillir tout le profit, — espérance qui ne se réalisa point.

Les années suivantes amenèrent d'autres expéditions, mais on ne connaît point de nouvelles tentatives de colonisation normande en Amérique. En 1121, pendant sa mission au Groënland, l'évêque Éric visita pourtant la Vinlande, ce qui permet de supposer qu'il s'y trouvait

des ouailles. De temps à autre, du moins, faisait-on quelque voyage à la Nouvelle-Écosse. En 1347 encore, la chronique écrite parle des Groënlandais d'Éricsfiord allant couper du bois dans la Marklande.

L'esquisse ci-dessus montre que l'histoire présente plus d'un candidat à l'honneur d'avoir le premier découvert le Nouveau-Monde. Personne ne niera l'influence que ces voyages aventureux des Normands ont pu avoir sur l'esprit de Christophe Colomb. Ce grand navigateur visita l'Islande en 1477 ; sans doute y aura-t-il entendu parler de cette terre occidentale des raisins et de la vigne ; les récits des Islandais auront encouragé ses rêves, qu'on dit remonter à 1470. Cette supposition n'enlève rien à la gloire du Génois : chacun sait que l'idée de traverser l'Atlantique et de rejoindre l'Asie par l'occident n'était point particulière à Colomb, non plus qu'aux hommes de son temps.

L'honneur n'est point dans la pensée, mais bien dans l'exécution. « Le nom de l'Amérique, » a-t-on dit, « est un monument de l'ingratitude humaine. » Mais Colomb lui-même, que nous sachions, ne la désigna que sous celui d'Indes Occidentales; toute sa vie, il crut simplement être arrivé à portée des richesses de l'Orient ; même après sa mort, même après les conquêtes de Cortez, les cartes de l'époque font du Mexique une dépendance de la Chine et placent la ville capitale des Montezuma à quelques journées de marche de l'embouchure du Gange. L'idée d'un autre continent, d'un Nouveau-Monde n'était point entrée dans les esprits avant que Balboa eût posé son pied dans les eaux du Pacifique et pris ainsi possession du Grand Océan. Pour l'ambitieux navigateur génois, la mer qui baigne l'Espagne au couchant, Marco Polo l'avait vue à




l'orient de la Chine, et cette croyance était celle de tous. Pour tous, l'Atlantique s'étendait de l'Europe à l'Asie, et ce que nous appelons aujourd'hui l'Amérique n'existait nulle part dans leur imagination.

# X

## Le dernier des Groënlandais.

On ne connaît point les détails précis de la disparition finale des Normands de la Terre-Verte. Le siége épiscopal, nous l'avons vu, fut abandonné en 1409; on a quelques rares données sur les extrémités auxquelles, avant cette époque, ce peuple s'était trouvé réduit. Nous lisons dans la chronique de l'Islande, année 1383:

« Un navire arriva en Norwége après être resté six ans au Groënland; il ramena les hommes échappés au naufrage du navire de Thorlast et porta la nouvelle que l'évêque Alf était mort au Groënland six ans auparavant. »

Les causes du triste état des affaires indiquées par courte mention ne sont pas purement conjecturales. A cette époque la Terre-Verte, comme l'Ile des Glaces, avait passé de la situation d'État indépendant à celle de domaine du roi de Norwége; un édit royal décréta la prohibition du commerce étranger et déclara le Groënland monopole de la couronne. Ce fut un coup mortel pour la navigation : il faut en effet que le trafic fût devenu bien peu de chose pour qu'un navire dût attendre six mois son fret de retour. — Mais « un malheur ne vient jamais seul. » En 1418, une flotte ennemie fit une descente sur la côte, et après

avoir dévasté le pays, emmena autant de captifs et de butin que ses embarcations en purent contenir. Une lettre du pape Nicolas V à l'évêque d'Islande se rapporte à cet événement et à la misère qui le suivit (1448):

« A l'égard de mes enfants bien-aimés, nés et résidant dans l'île du Groënland qu'on dit être située aux confins les plus reculés du Grand Océan, au nord du royaume de Norwége et dans la mer de Trondheim, leurs gémissements sont arrivés à notre oreille et ont ému notre compassion; nous savons que pendant une période de plus de six cents ans, ils ont maintenu, avec une ferme et inviolable obéissance à l'autorité et aux canons du siége apostolique, la foi chrétienne établie au milieu d'eux par la prédication de leur apôtre renommé, le roi Olaf, et, poussés par un zèle pieux pour les intérêts de la religion, ont érigé dans cette île plusieurs églises, et entre autres une cathédrale où le service divin fut diligemment célébré jusque il y a environ trente ans. Mais à cette époque, des païens de la côte voisine, venant contre eux avec beaucoup de navires, les ont attaqués furieusement, et par le fer et le feu ont dévasté le pays et les temples sacrés, n'épargnant rien dans toute l'étendue du Groënland, que de petites paroisses situées à une grande distance, et séparées d'eux par des montagnes et des précipices. Ils ont emmené en captivité les malheureux habitants des deux sexes, principalement ceux qui étaient assez forts pour endurer les labeurs d'un esclavage perpétuel. »

Plus loin cette lettre établit que « quelques-uns des prisonniers sont revenus dans leur patrie, mais que l'organisation des colonies est détruite, et le culte divin abandonné, parce qu'il n'y a plus ni prêtres, ni évêques; » enfin, il est enjoint à l'évêque d'Irlande, d'envoyer au Groën-

land « un pasteur capable et convenable, si la distance entre eux et vous le permet. »

La distance ne le permit pas : tout au moins, rien ne prouve le contraire. C'est la dernière mention officielle qui soit faite de l'ancien Groënland. A partir de cette époque, les colonies perdues passèrent dans le domaine de la tradition.

On ne sait pas positivement quels furent les envahisseurs dont les déprédations occasionnèrent cet appel pressant du pape, mais les sagas d'Ivar Bere racontent que, vers le milieu du quatorzième siècle, les sauvages avaient déjà attaqué les colons, et ce n'était pas la première fois qu'ils paraissaient sur ces côtes.

J'ai parlé plus haut de la marche des Normands le long du littoral et de l'occupation par eux d'une île voisine d'Upernavik; dans la direction du nord, toutefois, il n'est pas probable qu'ils aient fondé d'établissement important au delà du fiord qu'on nomme aujourd'hui Baal's river, profonde découpure similaire à celle d'Éricsfiord et où se trouve la colonie moderne de Godthaab. Cette région septentrionale s'appelait le West Buygd, par opposition à l'East Buygd (Éricsfiord et le midi).

En 1349, les colons du sud apprirent que les Skraellings venaient d'attaquer le West Buygd. Ils envoyèrent immédiatement une expédition de secours sous les ordres d'Ivar Bere (le même qui nous a laissé le récit de ses aventures groënlandaises), secrétaire de l'évêque et surintendant laïc de Gardar. — Mais à l'arrivée de la petite bande, il n'existait plus là-bas une seule créature humaine; on ne vit que quelques têtes de bétail qui furent emmenées dans le sud. Après avoir exécuté leur plan de massacre et de pillage, les ennemis s'étaient retirés avec leur

butin, et pendant assez longtemps on n'en entendit plus parler.

Mais ayant fini par savoir que les hommes blancs du sud étaient encore plus riches que leurs premières victimes, ils commencèrent à se montrer sur cette côte, par petites bandes d'abord, ensuite par grandes troupes, jusqu'à ce que, envahissant toutes les parties habitables du pays, ils chassèrent les Normands de lieu en lieu, les balayant comme ils avaient fait autrefois dans le West Buygd. Les églises furent pillées et brûlées, et les monastères de Saint-Olaf, de Saint-Michel et de Saint-Thomas rasés jusqu'aux fondements.

Un intérêt particulier s'attache à l'église de Krakortok, ce dernier boulevard des Normands; sous la conduite d'Ungitok, un des leurs, ils résistèrent obstinément, et pendant quelques années, avec succès, contre les sauvages qui occupaient en grand nombre l'île d'Aukpeitsavik, à mi-chemin entre Krakortok et le havre où est aujourd'hui Julianashaab.

Les Skraellings paraissent avoir été une nation remuante et guerrière, bien différente de leur paisible et inoffensive postérité. La transformation de celle-ci est l'œuvre des missionnaires danois et des frères Moraves établis dans le pays depuis cent cinquante ans.

D'où venaient ces assaillants, on ne peut que le conjecturer, car ils n'avaient d'écriture d'aucune sorte : leurs vagues traditions les disent originaires de l'ouest. On ne saurait raisonnablement douter qu'appartenant aux races asiatiques, ils n'aient franchi le détroit de Behring et parcouru ensuite, en se dirigeant vers l'est, le nord de l'Amérique jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au Groënland. Nous n'avons aucune donnée sur la période où s'est ac-

complie leur première migration, peu importante du reste à notre sujet, l'invasion de la Terre-Verte aux quatorzième et quinzième siècles. — Ces sauvages appartenaient-ils à la même race que ceux qui, trois cents ans auparavant sur les rives du Massachusetts, empêchèrent Lief et ses Normands de coloniser le pays? Je crois la chose très-probable. Chassés sans doute des territoires de chasse méridionaux par les tribus qu'on appelle aujourd'hui indiennes, et qui vers cette époque parurent pour la première fois sur les versants orientaux des monts Alleghanys, ils avaient été contraints de chercher leur salut dans le nord inhospitalier et d'habiter les bords de la mer, pauvres en gibier, où la pêche devint leur seule ressource : de là le nom que les Indiens leur donnèrent par dérision : « Esquimatlik », mangeurs de poisson.

Comment franchirent-ils la mer de Baffin? Je ne vois aucune difficulté à admettre qu'ils aient fait la traversée dans leurs canots de peaux de phoque. Peut-être aussi remontèrent-ils plus haut pour passer sur les glaces du détroit de Smith. Quelques tribus existent encore dans le voisinage, et, telle est leur soif insatiable de vie nomade, que j'ai trouvé des traces de leur séjour sur les plages de la Terre de Grinnell, à quatre-vingt-un degrés de latitude nord. D'autres pensent que, réunissant leurs bateaux en flottilles, ils ont pu franchir le détroit de Smith, qui a moins de quatre-vingts lieues de large dans sa partie la plus resserrée. Il est possible que, en outre de la nécessité de fuir devant les envahisseurs de leur contrée, ils aient eu le désir de venger les souffrances de leurs ancêtres : les Normands avaient cruellement maltraité les naturels de la Vinlande. Même avant le commencement des hostilités, ils en tuèrent et torturèrent un grand

nombre au gré de leurs caprices; et la destruction de leurs descendants par les Normands ne fut peut-être que justice rétributive.

Les massacres continuèrent, comme nous l'avons vu, jusqu'à ce que les derniers survivants de la race d'Odin fussent acculés à Krakortok. Pour les en déloger et les anéantir définitivement, les sauvages eurent recours à un stratagème digne de figurer à côté du fameux cheval de Troie.

Avant cette catastrophe suprême, Ungitok avait fait des efforts désespérés pour échapper à l'étreinte de ses adversaires. Suivi de la plupart de ses compagnons, il parvint au milieu de la nuit à pénétrer dans leur île, et les surprenant dans leur sommeil, égorgea les hommes, les femmes et les enfants, — toute la population, moins deux Esquimaux, le chef Krassippe et son frère, qui réussirent à se dérober à la boucherie. Ils s'enfuyaient sur la glace (on était en hiver); Ungitok les aperçut et courut à leur poursuite avec une poignée de braves; il laissa bientôt ceux-ci en arrière, et atteignant le frère du chef, il le tua et lui coupa le bras droit qu'il brandit au-dessus de sa tête, en criant à Krassippe que si jamais il avait besoin d'un bras, il saurait où le venir chercher. L'Esquimau avait déjà gagné le rivage, et le voyant hors d'atteinte, Ungitok s'en retourna avec son trophée : il n'avait perdu qu'un seul combattant.

Cette terrible tuerie ne devait servir qu'à envenimer la haine des sauvages : Krassippe ne se donna de repos ni jour ni nuit avant d'avoir assuré la destruction d'Ungitok et de ses fidèles. En combat corps à corps, un Normand valait au moins six Esquimaux, et malgré les ruines semées par ceux-ci, les habitants de Krakortok n'avaient

pour eux que le plus profond mépris. La ruse et le nombre eurent pourtant le dessus : au moyen de bateaux amarrés ensemble, Krassippe construisit un immense radeau sur lequel il éleva une sorte d'échafaudage irrégulier qu'il couvrit de peaux de phoque tannées et blanchies; à flot et d'une certaine distance, cette machine de guerre ressemblait à une montagne de glace. Il la remplit d'hommes armés et la laissa dériver sur le fiord au gré de la marée montante qui poussait les glaçons devant elle. Quand le radeau voguait plus vite que ceux-ci, on en retardait la marche en jetant à l'eau des pierres attachées à des cordes. Ungitok le vit de loin; mais si bien ressemblait cette forteresse flottante aux amas de glaçons qui l'escortaient, que, sans le moindre soupçon, les hommes purent la faire échouer dans une petite anse derrière Krakortok. Ils se précipitèrent vers l'église par un sentier peu fréquenté qu'on négligeait de garder, sauf tout près de la ville, où veillait une sentinelle. Celle-ci fut égorgée et l'église entourée avant que personne se doutât du danger. Les sauvages y mirent le feu, repoussant de leurs lances ceux que les flammes et la fumée n'avaient point brûlés ou étouffés. Ungitok et son fils encore enfant parvinrent seuls à s'enfuir dans une caverne des montagnes où les découvrit bientôt l'infatigable Krassippe. Le Normand, cerné par les ennemis, lança son fils dans le lac pour lui épargner des tortures trop certaines, et se prépara à vendre chèrement sa vie. Criblé de blessures, il tomba enfin devant les vainqueurs; il respirait encore, lorsque Krassippe, lui coupant le bras droit, l'agita triomphalement devant son adversaire. — « Tu m'avais dit de venir le chercher. — Je suis venu ! »

Ainsi périt le dernier de ces braves, et, depuis ce jour,

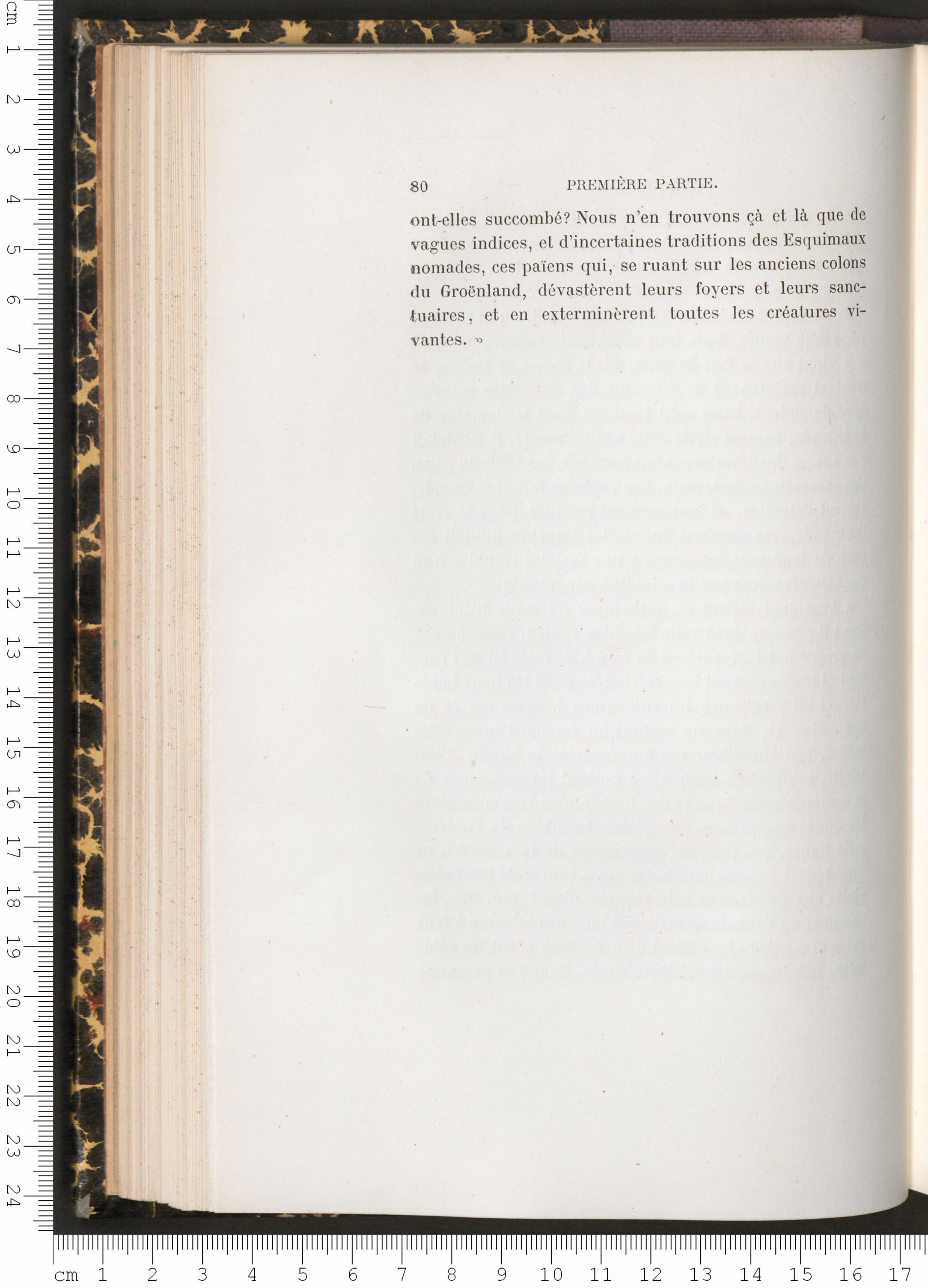
les Esquimaux, qu'ils appelaient si dédaigneusement Skraellings, ont possédé le pays sans conteste. Mais leur nombre a beaucoup diminué; on les compte par mille et non plus par dix mille. Pendant longtemps on ne les connut en Europe que par les récits confus et exagérés des marins Davis, Baffin et Frobisher qui touchèrent au Groënland dans leurs voyages à la recherche du passage nord-ouest. Vers le dix-septième siècle, le gouvernement danois, qui prit aussi possession de l'Islande, s'efforça plusieurs fois de recouvrer les « colonies perdues, » dans l'espoir d'en rétablir le commerce et les pêcheries. En 1605, l'amiral Lindenau débarqua sur les côtes et emmena quelques sauvages. Le capitaine Hall, Anglais au service du Danemark, en enleva quatre et se donna le plaisir de tirer sur un certain nombre d'autres. Un troisième, peu versé dans la science des courants, ne put parvenir à s'approcher de la terre; l'effroi le gagnant, il retourna au large, déclarant qu'une grosse pierre d'aimant cachée sous les flots avait retenu son navire. Vinrent ensuite une demi-douzaine d'expéditions (la dernière en 1670), dont le résultat le plus clair fut le meurtre de nouveaux sauvages. On oublia les « colonies perdues » jusqu'en 1721, où l'excellent missionnaire Hans Egède alla s'établir à Baal's River, près de l'ancien et florissant West Buygd, et y fonda la ville de Godthaab. Les frères Moraves le suivirent au Groënland, et depuis lors l'œuvre de la civilisation et de la conversion des indigènes ne s'est plus ralentie.

Nulle part, dans ses longues courses, Egède ne trouva des anciens Normands d'autres traces que les ruines abandonnées dont nous venons de parler. Le zélé missionnaire et ses successeurs, mais surtout le capitaine de vaisseau

Graah, qui de 1828 à 1832 visita les deux côtes en oumiak, et le docteur Henry Rink, ont probablement relevé tout ce que nous saurons jamais de la Terre de Désolation au temps d'Éric le Rouge.

Je ne saurais mieux terminer ce chapitre que par une page déjà vieille, mais tout aussi vraie aujourd'hui qu'il y a vingt ans. « Peu de gens, dit la *Revue de Dublin*, se doutent maintenant de l'étendue des anciennes colonies groënlandaises. Elles sont tombées dans le domaine de la légende, comme si, de cette nation morte, il n'existait pas encore des annales contemporaines, des brefs du pape, des concessions de terrain. Ces colonies furent si complétement détruites, si entièrement perdues pour le reste du monde, que pendant des siècles l'Europe doutait encore de leur sort, et, jusqu'à une époque récente, n'en connaissait même pas la situation géographique.

« Avec quel intérêt un catholique d'Irlande n'apprendra-t-il pas que dans cette lointaine région, comme dans sa propre patrie, les traces de sa foi, de cette foi une partout et toujours, sont encore visibles dans les lieux habitables ! On y retrouve les ruines des temples sacrés de son culte, et, dans un endroit au moins, l'église elle-même, son cimetière, ses aumôneries, le bassin d'eau bénite, ses pierres tumulaires portant les emblèmes de la croyance catholique et des inscriptions recommandant les morts aux prières des fidèles, membres de l'universelle Église. Ces temples, sanctuaires de la vraie foi, ne furent point, comme dans notre pays, renversés pour complaire aux passions et à la rapacité d'un tyran. Non, les chrétiens du Groënland restèrent toujours attachés à leur culte, et ces colonies étaient déjà perdues avant les calamités religieuses du seizième siècle. Quand et comment




ont-elles succombé? Nous n'en trouvons çà et là que de vagues indices, et d'incertaines traditions des Esquimaux nomades, ces païens qui, se ruant sur les anciens colons du Groënland, dévastèrent leurs foyers et leurs sanctuaires, et en exterminèrent toutes les créatures vivantes. »

# XI

## Un amoureux en détresse.

Renouons le fil cassé quelques chapitres plus haut, pendant notre visite aux ruines de Krakortok.

La collation fut servie sous une vaste tente qui nous garantissait des rayons du soleil et remplaçait avantageusement l'ombre des arbres, traditionnel abri des pique-niques. Par malheur, la gaieté générale fut troublée (eussions-nous pu nous y attendre au Groënland?) par une quantité prodigieuse de mouches et de cousins. Éveillés de leur sommeil par la chaleur du jour (21° C., 70° Fahr.), ils nous entouraient en épaisses nuées, et, avant que j'eusse complétement terminé mes recherches, la plupart de mes camarades durent battre en retraite et se précipiter dans l'oumiak, qu'ils conduisirent au milieu du fiord pour échapper à ces ennemis; mais la journée était déjà bien avancée et ceux qui voulaient s'amuser en avaient eu tout leur content, sauf le pauvre Marcus. L'infortuné métis ne pouvait prendre son parti de voir le prince se jeter ainsi au travers de ses espérances matrimoniales: car, en dépit du soleil et des moustiques, le galant marin n'avait pas quitté Concordia; la charmante Groënlandaise, comme pour reconnaître ses soins, lui tressait des guirlandes de fleurs

sauvages, chantait des chansons du plus pur esquimau, bref, décochait une à une les flèches nombreuses qui garnissent le carquois des coquettes de ce bas monde. Marcus n'eût pas reçu du pasteur l'ordre de nous accompagner, qu'il serait venu sans doute, et (tout bon jeune homme se rappellera ses propres sentiments en pareille occurrence) les procédés de sa belle le transportaient de colère et de douleur. Il se croyait en droit d'en être tout autrement traité, et, à dire vrai, je pensais comme lui, car pour un sang-mêlé, Marcus était fort beau garçon : le masque impassible de l'Esquimau ne recouvrait point sa figure ouverte et franche, et il n'eût pas su feindre une égalité d'âme bien loin de son trouble actuel. Que le Prince vît ou ne vît pas cette agitation, il ne s'en mit pas du tout en peine : une seule et unique fois, le pauvre amoureux parvint à aborder la cruelle, qu'il accabla de reproches sur ses agaceries à l'adresse de l'Américain, opinion, je dois l'avouer, partagée par la majorité de l'assistance. La dame à la culotte de peau, fort courroucée, déclara que ce qu'elle faisait ou ne faisait pas, ne le regardait nullement, lui, Marcus. Repoussé avec perte, sûr que le Prince avait usurpé une place que jusqu'à ce jour de malheur il avait cru seul occuper, il changea de manœuvre, et comptant ainsi rabaisser son rival : « Regarde-le, là-bas ! » dit-il, « les poches pleines de perles et de bijouterie ! Regarde-le avec son petit joujou de carabine ! Tu crois peut-être qu'il saurait tuer un phoque ! Et s'il le tuait, le rapporterait-il au logis ? Je voudrais bien le voir diriger un kayak, grimper sur les falaises pour dénicher le kittiwake[1] ou ramasser les œufs du lumme[2]. Saurait-il tuer les eiders à coups de lance ou

1. Rissa tridactyla.
2. Uria Brunnichii.

escalader les montagnes à la poursuite du renne? Regarde cette face pâle et réponds-moi! » et bouillant de rage, il énumérait toutes les qualités négatives du Prince en les accompagnant du refrain : « Non, il ne sait rien faire, il n'est bon à rien. » Puis, se redressant, il promena sur sa personne un long regard de satisfaction : « Mais, moi! »

« Qu'est-ce que cela me fait! » fut la réponse de la jeune fille; le colloque s'arrêta court, car le Prince arrivait, et s'adressant à l'amoureux, il s'informa si sa maman lui avait donné la permission de sortir. Par bonheur, Marcus ne comprenait pas un mot d'anglais, et sans attendre plus longtemps, notre camarade appela l'orchestre (le patron de l'oumiak avait un violon détraqué), et saisissant Concordia par la taille, il l'entraîna avec lui dans les cercles tourbillonnants d'une valse fantastique qui doit avoir secoué les os des vieux Normands dans leur tombe. Mais si prêtres et évêques s'étaient levés de leur couche funèbre, ils auraient lancé l'anathème sur la compagnie tout entière, car les autres s'étaient empressés de suivre cet exemple; gigues et branles se succédèrent que jamais Terpsichore ne vit dans ses rêves. Marcus, pendant ce temps, appuyé contre le mur de la vieille église, les poings fermés enfoncés dans ses poches comme s'il ne les retenait que par force, ressemblait à une statue de la fureur concentrée.

Quelles que soient les impressions qu'il ait gardées de cette journée, le reste de la société, j'en suis sûr, n'en emporta que d'heureux souvenirs. Mais les ombres s'allongeaient déjà, et le soleil descendant derrière les montagnes, le froid de la nuit vint pénétrer l'atmosphère et la fatigue nous faire oublier la gaieté.

Aussi, mes études achevées, je retrouvai un chacun rentré dans ses limites habituelles, l'oumiak nous trans-

porta de lieu en lieu sur les rives du fiord et nous visitâmes les autres ruines avec un sérieux plus convenable à des archéologues. Marcus le jaloux n'avait plus autant de sujet de se plaindre; ce nonobstant, il était de fort mauvaise humeur. Il pagayait son canot et le maintenait à sa place sans regarder à droite ni à gauche, sans dire un mot, seul avec des pensées fort lugubres sans doute.

Comme il me paraissait d'une simple et bonne nature, je ne pus m'empêcher d'être ému de son chagrin. Il réfléchissait évidemment à la ruine de toutes ses espérances de bonheur; la reine de son âme était donc une tête légère attirée par les perles, les rubans, les bijoux du Prince, cet étranger au teint blême qui ne pouvait tuer un phoque, conduire un kayak ou lancer une pique. Voilà ce qui surpassait son imagination. Se comparant sans cesse à son rival, et, comme tous les amoureux, se plaçant lui-même fort au-dessus du susdit, il ne pouvait comprendre l'aveuglement de Concordia. Qu'elle eût le projet de suivre l'Américain dans son pays, cela ne faisait pas le moindre doute pour Marcus, et l'expression de ses traits semblait parfois indiquer que rien ne lui coûterait pour éviter ce terrible dénoûment. Une balle? un coup de lance? sa physionomie devint sauvage, lorsque au retour de l'excursion la coquette entonna sa chanson favorite dont le refrain : Tesseinowah! Tesseinowah! doit se répéter plusieurs fois. Le Prince paraissait enchanté, Marcus rageait à proportion.

Enfin nous arrivâmes à Julianashaab. Je remerciai le pasteur auquel nous devions cette charmante journée, saluai nos rameuses, puis je pris à part l'infortuné Marcus pour essayer de le consoler.

« N'es-tu pas, lui dis-je, le fils du principal habitant de Bungetak?

— Ah! » et son visage s'éclaira au souvenir de sa noble parenté.

— « Concordia est bien jolie, » repris-je.

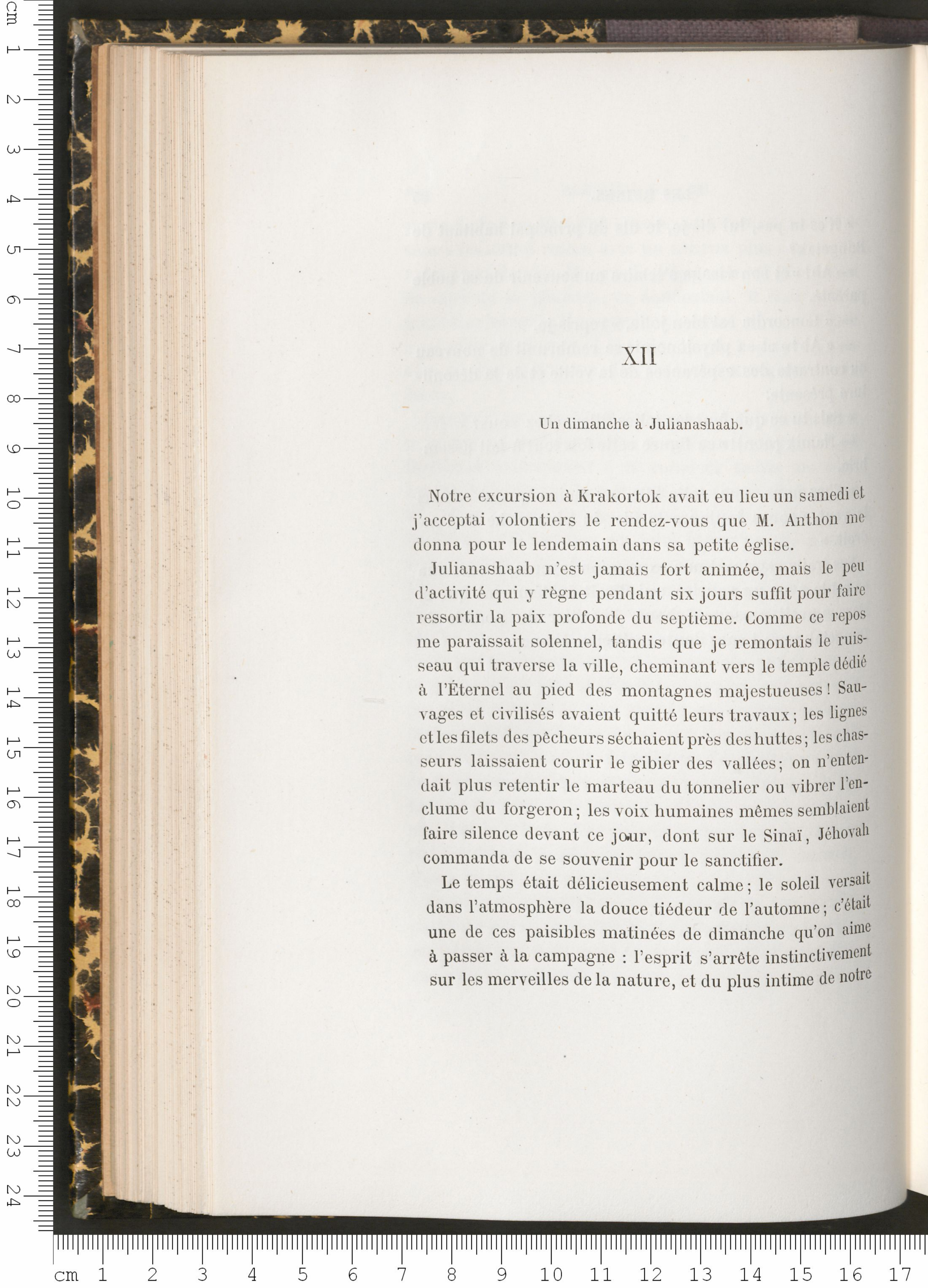
— « Ah ! » et sa physionomie se rembrunit de nouveau au contraste des espérances de la veille et de la déconfiture présente.

« Sais-tu ce que font les jolies filles, chez nous?

— Namik (non)! » sa figure cette fois tout à fait assombrie.

« Chez nous, une jolie fille, au moins quand celui-ci la veut, épouse toujours le fils du plus riche de l'endroit. »

Ses traits reprirent une expression joyeuse, il continua sa route avec un sourire qui disait évidemment que si Marcus avait presque échoué, l'héritier du notable de Bungetak aurait sans doute meilleure chance.



# XII

## Un dimanche à Julianashaab.

Notre excursion à Krakortok avait eu lieu un samedi et j'acceptai volontiers le rendez-vous que M. Anthon me donna pour le lendemain dans sa petite église.

Julianashaab n'est jamais fort animée, mais le peu d'activité qui y règne pendant six jours suffit pour faire ressortir la paix profonde du septième. Comme ce repos me paraissait solennel, tandis que je remontais le ruisseau qui traverse la ville, cheminant vers le temple dédié à l'Éternel au pied des montagnes majestueuses ! Sauvages et civilisés avaient quitté leurs travaux ; les lignes et les filets des pêcheurs séchaient près des huttes ; les chasseurs laissaient courir le gibier des vallées ; on n'entendait plus retentir le marteau du tonnelier ou vibrer l'enclume du forgeron ; les voix humaines mêmes semblaient faire silence devant ce jour, dont sur le Sinaï, Jéhovah commanda de se souvenir pour le sanctifier.

Le temps était délicieusement calme ; le soleil versait dans l'atmosphère la douce tiédeur de l'automne ; c'était une de ces paisibles matinées de dimanche qu'on aime à passer à la campagne : l'esprit s'arrête instinctivement sur les merveilles de la nature, et du plus intime de notre

être, l'âme monte vers le Père Universel dont la demeure est partout, mais dont nulle part nous ne sentons mieux la présence que devant la solennelle grandeur des monts perçant les nuées.

Je marchais toujours, écoutant le murmure des eaux rapides; mais en approchant de l'église, je distinguai bientôt la voix harmonieuse de l'orgue couvrant peu à peu celle du petit ruisseau. Je ne m'étais point attendu à trouver là-bas ce luxe du culte, cet auxiliaire matériel des sentiments religieux. La surprise agréable que j'éprouvai, la paix de ce dimanche au fond d'une vallée groënlandaise m'ont influencé sans doute, mais je ne changerais pas le souvenir des sons du modeste instrument pour celui des plus belles orgues que j'aie jamais entendues. Et quand j'eus pris place au milieu de la congrégation, il ne me fut pas moins doux d'en écouter les voix, voix d'enfants de Dieu, que la charité chrétienne a arrachées à la barbarie.

Comme dans la plupart des églises, les femmes formaient la majorité de l'auditoire. Elles chantaient bien, et en général ne paraissaient pas trop distraites par la présence d'un étranger.

Le langage esquimau ne manque pas d'euphonie; dans la bouche des naturels, il ressemble souvent à de la musique : M. Anthon en a très-bien saisi l'accent et la prononciation. Le service tout entier, y compris le sermon, eut lieu dans cet idiome, commun à toutes les tribus. Un indigène touchait raisonnablement bien l'orgue de la petite église, témoignage du travail consciencieux des facteurs du dix-huitième siècle et cadeau de marraine de la reine Juliana. Le catéchiste conduisait le chant auquel se joignait toute la congrégation.

Je ne vis jamais auditoire plus attentif que ces demi-sauvages aux paroles de M. Anthon. L'homélie me parut bien adaptée à l'intelligence d'hommes exposés sans cesse aux dangers de la mer. En contemplant ces visages levés vers le pasteur, ces physionomies avides d'instruction, je réfléchissais au changement immense accompli au milieu de cette nation qui extermina les Normands. Les Esquimaux étaient alors plongés dans les plus épaisses ténèbres; leur superstition peuplait d'esprits hideux les airs, la terre, la mer; aujourd'hui l'amour de Christ règne dans les cœurs; tous professent la foi chrétienne.

Comme spécimen de leur langage je cite quelques vers dont je donne la traduction littérale. Tout lecteur mélomane, l'adaptant à un air quelconque, ne trouvera sans doute aucune difficulté à les chanter :

| | |
|---|---|
| Aut nellekangitsok, | Ce sang inestimable |
| Pirsaunekangarpok, | A un très-grand pouvoir; |
| Kuttingub attausingut, | Une seule goutte, |
| Innuit nunametut, | Les hommes qui sont sur la terre, |
| Annau-sinna-Kullugit | Celle-là a le pouvoir de délivrer |
| Kringarsairsub karnanit. | Des mâchoires du cruel ennemi. |

Voici le commencement d'un second cantique, exhortant tous les hommes à venir à Jésus :

« Krikiektorsimarsok
Jesuse innulerkipok. »

Le service terminé, j'accompagnai M. Anthon au presbytère et je passai la plus grande partie de la journée avec cette aimable famille. Le pasteur s'est beaucoup occupé des traditions et des légendes esquimaudes, et j'écoutai ses récits avec un profond intérêt.

## XIII

### Un parlement groënlandais.

Depuis leur arrivée dans la Terre-Verte, les Esquimaux n'ont pas progressé sous le rapport spirituel seulement; leurs affaires temporelles ont aussi changé à leur avantage. Autrefois essentiellement nomades, ils ne se revêtaient que de peaux de bêtes; aujourd'hui, vivant en communautés permanentes, ils ont adopté les usages, et, en partie du moins, le costume des hommes civilisés. Ce passage à un état social plus avancé n'a pas entraîné les maux par lesquels la même évolution a été marquée pour beaucoup de peuples sauvages : circonstance due presque tout entière aux efforts paternels du gouvernement danois. Ses agents et les missionnaires qui depuis Hans Egède se sont succédé dans la colonie, ont tous secondé ces bonnes intentions, mais personne ne s'y est employé avec plus de zèle et de succès que le docteur H. J. Rink qui a passé dans le pays la majeure partie de sa vie, et naguère encore était inspecteur royal des districts de la région sud du Groënland.

Le docteur Rink a conçu et exécuté le plan des parlements indigènes; il y a gagné une réputation non moins méritée que celle qu'il s'était déjà faite par ses explora-

tions scientifiques. L'organisation civile du Groënland est très-simple. Les six districts septentrionaux forment l'inspectorat du nord, chef-lieu Godhav'n; les six méridionaux celui du sud, chef-lieu Godthaab. L'autorité de chaque inspecteur est absolue dans sa juridiction; de ses décrets et décisions, on ne peut appeler qu'au gouvernement de la métropole; mais chaque district a certains priviléges octroyés sous le bon vouloir du roi. Ces priviléges sont exercés par un parlement basé sur le principe que tout indigène est sujet du Danemark et justiciable de ses lois, mais qu'il peut avoir une voix dans l'administration de cette législation.

Un parlement groënlendais! L'idée me parut d'abord grotesque, mais la vue d'une seule séance me fit bientôt changer d'avis. Le monde n'en irait pas plus mal si toutes les chambres s'acquittaient de leur besogne moitié aussi bien que celles de la Terre-Verte.

La population actuelle du Groënland est d'environ sept mille âmes — en moyenne, un peu moins de six cents pour chaque district. Celui de Julianashaab en a huit cents, distribuées le long d'une côte de soixante lieues en plusieurs petits établissements, tous situés sur la berge ou sur quelque îlot, aux endroits où se présente un port commode. (On sait que l'intérieur du pays est partout inhabitable.) Ce sont les avant-postes de Julianashaab, et leurs affaires sont dirigées d'après les ordres du gouverneur ou « bestyrere » de cette ville; chacune de ces stations est présidée par un Danois ou un sang-mêlé chargé de tenir les livres de la Compagnie, de disposer des approvisionnements et de recueillir les marchandises. Les munitions de toute espèce qu'un navire apporte chaque année à Julianashaab sont réparties entre les divers

établissements du district; ceux-ci, en retour, doivent envoyer leurs produits dans les entrepôts de la ville pour la cargaison du même bâtiment; les exportations ne consistent qu'en stockfish (morue séchée et non salée), fourrures, édredon, peaux et graisse de phoque; ce dernier article est celui qui donne le plus de revenu.

La chasse et la pêche sont surtout du ressort des Esquimaux; l'entrepôt de la station est le seul lieu de commerce; le bestyrere l'ouvre à certaines heures.

Les indigènes groënlandais n'appartiennent certes point à une race facilement gouvernable, cependant ils ne se plaignent pas de la domination danoise et s'y soumettent d'autant plus volontiers qu'ils ont voix dans leurs affaires. Chaque station de chasse ou de pêche du district a le droit d'envoyer un député au parlement de Julianashaab. Il y a en tout douze établissements, dont, après la capitale, les principaux sont Nenortalik, Frédéricsdaal, Lichtenau (les deux précédents, missions des frères Moraves), Igalliko et Kraksimeut.

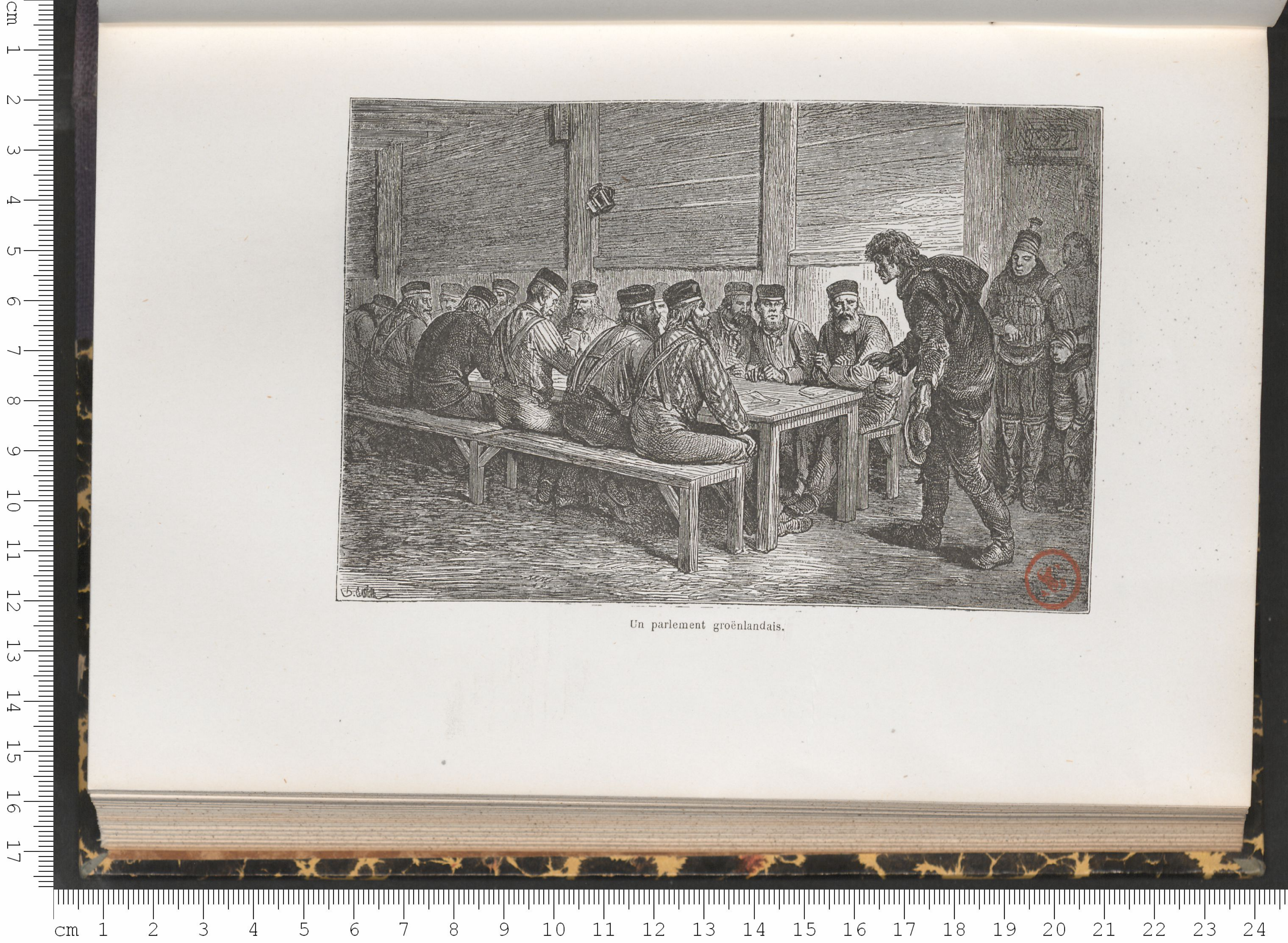
La représentation nationale ne siége point dans un palais. La chambre, mesurant au plus vingt pieds de long sur seize de large, est construite en planches doubles, calfeutrées à l'extérieur, peintes en bleu à l'intérieur. Il n'y a point de tribunes pour les gens qui viennent aiguiser leurs haches à la meule publique, ni de bureaux pour des commissions qui généralement ne réussissent qu'à mieux embrouiller les affaires.

Au centre de l'unique pièce, une longue table en bois de pin est flanquée de deux bancs où prennent place les députés, en pantalons de peau de phoque et blouses de grosse laine sur lesquelles se croisent de larges bretelles. Les visages de ces honorables sont du teint le plus foncé;

leur chevelure très-noire ne paraît pas plus familière avec les peignes et les brosses que leur peau avec le savon et les essuie mains ; malgré cela ils ont l'abord assez engageant et accueillent mon entrée d'un bienveillant sourire qui montre leurs belles dents blanches. En somme, ils sont bien assez propres pour accomplir la besogne ordinaire aux parlements. Chacun d'eux est armé d'un crayon et a devant lui une toute petite feuille de papier blanc.

Mais j'allais passer sous silence une pièce de leur costume, oubli d'autant moins pardonnable qu'elle brille du plus vif éclat : la toque officielle, cadeau royal que portent les représentants pendant la durée de la session. Ce bonnet, d'un rouge éblouissant, est bordé d'un large galon d'or ; sur le devant sont blasonnées les armes danoises, surmontées de l'emblème du Groënland, un ours polaire doré, couronne en tête et piteusement campé sur ses pattes de derrière. Au haut bout de la table, une treizième toque couvre la tête de l'excellent M. Anthon, pasteur de Julianashaab, président ex-officio du parlement de la circonscription.

Le solennel orgueil, l'auguste majesté de leur physionomie me renversait non moins que l'odeur du poisson se dégageant de leur personne. Mais ni cette atmosphère, ni cette gravité ne ralentissaient le zèle des représentants ; ils travaillaient comme des castors et abattaient si prestement la besogne, que je me demandai si un peu de cette dignité ne serait pas une bonne acquisition pour nos parlements, congrès, assemblées et tutti quanti. Pour la senteur en question, elle n'est pas plus malsaine que celle de nos chambres législatives, où les curieux et les oisifs des tribunes encombrent tellement les portes et les corridors que le peu d'air pur qui y pénètre est immédiate-



Un parlement groënlandais.

ment absorbé. Citons quelques exemples des affaires expédiées par ce tribunal :

N° 1. Demande de secours : Le pétitionnaire était là en personne, vivant tableau de la misère. Il exposa qu'il venait de perdre son kayak, et fournit les preuves requises pour montrer, sans recourir à un serment vrai ou faux, que les glaces le lui avaient écrasé. Cet homme, dont quelques haillons couvraient à peine la nudité, ajouta qu'il était l'unique appui de sa femme et de ses enfants : triste soutien à mon avis, et l'assemblée partageait mon sentiment ; car, sur le fond de secours, elle vota une petite allocation de vivres et de vêtements, mais remit le bon à la ménagère pour le présenter à l'entrepôt public. L'homme fut envoyé aux ateliers du gouvernement, fondre du lard de phoque à onze sous par jour.

N° 2. Encore une pétition ; mais cette fois d'un jeune chasseur connu de tous, dont le kayak avait été détruit par un accident qui faillit lui coûter la vie et dont il était à peine remis. Tout ce que je pus comprendre, c'est qu'il avait eu quelques côtes enfoncées. Un secours fut voté immédiatement. « Combien ? » demanda-t-on ensuite. Treize crayons s'agitèrent. Le résultat en fut quatorze rixdalers (35 francs) pour les matériaux d'un nouveau kayak ; quatre pour le harpon et la lance, et dix pour payer les dettes contractées aux entrepôts publics pendant sa longue maladie.

Un vieillard eut un rixdaler pour s'acheter une lance ; un quatrième demandeur, qui avait plusieurs filles et pas d'oumiak, reçut, pour en construire un, vingt-quatre rixdalers dont il s'engagea à restituer la moitié avant deux ans. Un chasseur eut une carabine aux mêmes conditions ; une femme malade obtint de la flanelle pour une che-

mise ; des orphelins, des bons de pain ; une veuve, les moyens d'enterrer son defunt mari.

Toutes ces décisions, et d'autres semblables, furent prises rapidement : certains pétitionnaires se présentaient en personne ; d'autres, habitant Nenortalik ou quelque station éloignée, le faisaient par procuration. Quelques requêtes seulement furent rejetées en tout ou en partie : l'opinion publique est puissante au Groënland, et on n'ose guère mendier sans y être contraint par la dure nécessité. Dans certains cas, par exemple, celui du kayak et de l'oumiak, l'avantage de tous était engagé dans l'affaire, car le revenu public s'accroît en raison directe du travail des pêcheurs. De même que le plus humble cimetière renferme des « Hampden de village, des Milton muets que la gloire n'a pas connus, » de même ces législateurs presque sauvages peuvent être des Solon et des Adam Smith sans le savoir et sans que le monde en devienne plus sage.

Ces modestes parlements rendent ainsi d'excellents services : ils prennent soin du pauvre et secourent les malheureux ; ils cherchent des moyens pour corriger les paresseux et les coupables ; ils récompensent l'activité, et, leur besogne finie, ils se prorogent tranquillement, et gardent les bavardages pour le coin du feu. N'est-ce pas une Assemblée à souhait ? On ne s'avise point de lui demander des concessions de millions d'acres de terre, quoiqu'elle pût certainement les accorder sans dommage pour personne : il n'existe point au Groënland d'associations dangereuses qui en feraient leur profit, et l'intérêt public ne serait pas compromis par cette mesure.

Quant au système commercial mis en œuvre par la Compagnie, voici en quoi il consiste : une fois que les produits des stations ont dépassé un certain chiffre, les

entrepôts payent progressivement plus cher tout ce qu'apportent ensuite les chasseurs et les pêcheurs; l'échelle mobile est établie de façon qu'au maximum le prix est double de celui qu'on donnait en premier lieu.

Les délits ordinaires se soldent en amendes, ou plutôt en retenues à tant pour cent sur la valeur de chaque objet remis par le chasseur à l'entrepôt. Ce mode de recouvrement réussit à merveille : si le délinquant résiste aux décrets parlementaires, il est absolument exclu des avantages de la communauté, c'est-à-dire qu'il ne peut rien acheter, carabine, munitions, farine, sucre, thé ou tabac, pénalité qui l'amène bien vite à résipiscence. Les crimes sont très-rares : le prévenu est envoyé au Danemark dans les cas entraînant la peine capitale ou la sentence des cours de justice, mais je n'ai entendu citer qu'un seul fait de ce genre : une jeune mère accusée d'infanticide. Le cadavre du nouveau-né fut trouvé sur une roche d'où la marée l'aurait enlevé si quelque fureteur ne l'eût découvert et porté au village. La malheureuse confessa que l'enfant était bien le sien, mais soutint qu'il était né mort et que ne pouvant l'enterrer et n'ayant pas le courage de le jeter elle-même à la mer, elle l'avait placé sur la rive et s'était enfuie pour ne pas le voir disparaître. Ce récit fut accepté pour vrai, tant est profond l'amour des Groënlandais pour leur progéniture; personne ne put croire une mère capable d'un tel crime. Qu'auraient dit nos ancêtres si, il y a quelques siècles, on les avait mis en jugement pour un acte semblable, quand, à leur sens, non-seulement la loi naturelle, mais encore les statuts édictés par les hommes permettaient l'exposition des nouveau-nés que leurs parents étaient trop pauvres ou trop paresseux pour nourrir?

Les fonds employés par le parlement groënlandais sont fournis par la métropole, mais d'une manière indirecte et profitable aux deux parties intéressées. Mettons par exemple que l'entrepôt donne dix sous d'une peau de phoque, et d'une peau de renard cinquante, remis au chasseur en numéraire ou en provisions, à son choix. Le gouvernement portera 20 pour 100 de la totalité de chaque payement, c'est-à-dire deux sous dans le premier cas, dix dans le second, à l'avoir des comptes parlementaires, et ainsi de suite. Donc, si dans tout le district de Julianashaab il achète pour quinze mille rixdalers par an, la Chambre en reçoit trois mille qu'elle dépense de la façon que nous avons vu ou répartit entre les habitants. La valeur commerciale de tous ces objets est beaucoup plus forte sur le marché de Copenhague : une peau de renard payée une rixdale (2 fr. 50 c.) au Groënland, en vaut de dix à trente en Danemark; ainsi du reste. Il en est de même, quoique dans une proportion beaucoup moins forte, pour les objets envoyés de la métropole : une livre de pain coûte cher à la Terre-Verte. Les frais de transport, les dépenses nécessaires pour les bureaux groënlandais à Copenhague, l'entretien de la Mission et des seize navires employés annuellement s'élèvent à de si fortes sommes, que malgré cette plus-value, la Compagnie royale ne verse qu'un très-minime bénéfice dans le trésor national. Parfois même elle est en déficit. Mais comme il n'y a pas gros à gagner sur les produits de la Terre de Désolation, ladite Compagnie s'est résignée à conduire sa besogne le mieux qu'il lui est possible, chaque chose à sa place et en bon ordre, ses navires bien tenus et bien disciplinés, ses officiers honnêtes et capables, ses matelots prêts à quelque service que la pa-

trie exige d'eux, ses écoles et ses missions en bon état. Si les finances danoises n'en retirent pas grand profit, du moins un certain nombre d'employés reçoivent des salaires suffisants quoique modestes, et à leur mort sont sûrs de ne pas laisser leurs enfants dans la misère. Bien plus, sept mille créatures humaines vivent aujourd'hui à la lumière de la civilisation et jouissent de ses bienfaits, qui, sans ce système, seraient plongés dans la barbarie, comme leurs ancêtres, les exterminateurs des vieux Normands.

Aujourd'hui les deux races habitent côte à côte en parfaite harmonie et se prêtent mutuellement secours : un Danois peut demeurer isolé au milieu d'une centaine de descendants du sanguinaire Krassippe et compter sur leur aide dans n'importe laquelle de ses entreprises.

Tout cela paraît bien simple au premier abord, mais rappelons-nous que le Groënland est très-loin du Danemark. Je ne crois pas qu'il y ait au monde d'autre nation qui maintienne aussi bravement ses colonies et ses missions sans s'attendre à en recueillir plus d'avantages.

Je ne veux pas quitter cet intéressant sujet avant de dire quelques mots d'une mesure très-sage de la Compagnie. Elle prohibe absolument cette meurtrière « eau de feu » qui, en Amérique, a tant contribué à la démoralisation et à la destruction des Indiens. Une fois par an seulement on permet aux naturels

« De sourire en voyant le fond du verre vide. »

C'est au jour anniversaire de la naissance du roi. Tout homme valide peut se présenter hardiment à l'entrepôt de sa station; il reçoit une rasade de schnapps qu'il lampe à la santé du puissant Nalegaksoak danois. Les femmes ne sont point admises à ce privilége : mais tout

mari a bien le droit d'embrasser sa moitié sans qu'on ait rien à redire, et, ce faisant, qui l'empêche de laisser tomber de son vaste réservoir buccal (comme le tendre tourtereau donnant la becquée à sa compagne) ce que sa générosité lui mesure? Les choses n'en iront pas plus mal, car le verre de schnapps était de dimension modeste, et la portion de la femme n'est sans doute pas considérable. Une administration où les détails sont contrôlés avec tant de soin et dont les précautions descendent à la minutie, réussira à coup sûr. De fait, je ne vois aucun autre système qui répondît mieux au but de sa fondation que cette Compagnie cumulant les affaires et les bonnes œuvres sous le nom et titre de « Kongelige Gronlandske Handel i Kiobenhav'n. »

Elle date de l'année 1781 et fut établie à peu près sur le même plan que celle de la baie d'Hudson. Le commerce en entier est un monopole absolu de la couronne; aucun étranger, fût-ce pour la valeur d'une rixdale, n'a le droit de trafiquer avec les Danois ou les Esquimaux; cette règle sévère peut seule empêcher l'introduction des spiritueux ou de toute autre marchandise prohibée. La Compagnie est sous le contrôle d'un directoire établi à « Kiobenhav'n » (Copenhague), et c'est en grande partie à son savant et sympathique président, Herr Justitsraad C. S. M. Olrik, chevalier du Dannebrog, autrefois inspecteur du Groënland nord, qu'elle doit sa prospérité toujours croissante et son utilité indiscutable.

# XIV

## Un bal au Groënland.

La journée du lundi fut employée de la manière la plus utile, surtout par nos photographes qui, s'emparant de très-bonne heure d'une chambre chez le gouverneur, tirèrent force négatifs de la ville et de la majorité de ses habitants. Notre départ était fixé au lendemain; mais ce jour-là, le seul pilote de l'endroit avait bien autre chose à faire. On réclamait ses soins pour un navire, infiniment plus précieux aux Julianashaabais que toutes les *Panthères* du monde, *le* navire de l'année, celui qui apportait les provisions pour douze mois et s'en retournait au Danemark chargé des produits entreposés par le Colonibestyrere.

De tous mes souvenirs arctiques, aucun n'est plus vivant dans mon esprit que l'arrivée de ce bâtiment; aucun ne met plus en lumière l'isolement des Danois établis sur ce pauvre rivage. Dans nos jours de télégraphes, de paquebots à vapeur, de trains à toute vitesse, qui ne se sent le cœur serré à l'idée que des familles chrétiennes, civilisées, raffinées par l'éducation, passent une année entière sans recevoir de nouvelles du globe? La chose, il est vrai, a quelques avantages et entre autres ennuis leur

épargne l'éternelle « scie » de préparer son courrier quotidien. — Mais combien d'espérances et de craintes ne se concentrent-elles pas sur ce navire qui ne revient que tous les douze mois ! avec quelle anxiété n'attend-on pas cet envoyé de la patrie ! Quels changements peuvent être survenus pendant cette période ! La Mort n'aura-t-elle pas largement fauché parmi les têtes aimées ? Le messager ailé franchit l'Océan, chargé des nouvelles du père et de la mère, des frères et des sœurs, des amis. Mais si au lieu de celles qu'on espère arrivent des lettres encadrées de noir ! Aussi, dès que le navire eut été signalé, l'émotion ne connut plus de bornes et les heures parurent bien longues, tandis que celui-ci, contrarié par les vents, remontait le fiord en courant des bordées. Je parle des Danois nés dans le Danemark et qui y ont encore leurs familles : le plaisir anticipé, les appréhensions pénibles, l'espoir et la crainte dominaient alternativement dans les maisons du gouverneur, du pasteur, du médecin. Quant à la population en général, l'intérêt qu'elle portait à l'événement du jour avait sa source dans des sentiments d'une nature moins intime.

Tous les bateaux de Julianashaab étaient descendus pour aider à remorquer le nouveau venu ; enfin le bruit des rames se fit entendre dans le silence de la nuit ; on distinguait les voix des marins, les ordres des officiers. Bientôt, au-dessus du promontoire rocheux qui défend l'entrée du port, apparurent deux mâts avec leurs petites voiles noirâtres, et le navire tout entier se montra enfin au brillant clair de lune. Il avançait lentement, halé par une demi-douzaine d'embarcations, au milieu d'un essaim de petits kayaks dans chacun desquels un Esquimau criait, parlait, gesticulait, à demi frénétique de joie.

Debout sur le pont de *la Panthère*, je contemplai cette scène animée jusqu'à ce que l'ancre fut descendue dans l'eau phosphorescente, avec son fantastique crrrrrreup, crrrrrreup. Les amarres jetées et assujetties, les pêcheurs groënlandais regagnèrent la berge, et l'on n'entendit plus que le commandement de plier les voiles et de mettre tout en ordre sur le pont. Le canot fut descendu, les rames frappèrent les eaux, et je suivis des yeux le sillage lumineux s'allongeant à mesure que s'éloignait l'embarcation, emportant la malle et toute sa cargaison de nouvelles.

Ce navire était *le Tjalfe*, un des meilleurs de la Compagnie, brick de trois cents tonneaux, propre et soigné comme le mieux tenu des navires de guerre. Au matin, le commandant vint nous rendre visite, et j'eus la joie de retrouver en lui un vieil ami, le capitaine Ammondsen, un des plus fidèles, un des plus estimés serviteurs de *la Gronlandske Handel*, et pour lequel, depuis bien des années, je conservais une vive gratitude : il nous avait rendu de grands services, lorsque, en 1855, je fuyais avec le docteur Kane du navire abandonné *l'Advance*.

Je l'accompagnai à terre, où je fus heureux d'apprendre que chacun se trouvait enchanté de ses lettres. Les trois familles étaient plongées dans un monde de papiers, de livres, de paquets contenant tout ce que des amis attentifs peuvent imaginer pour embellir et égayer des existences que les tristesses de la solitude doivent parfois envahir. — Souvenirs et cadeaux couvraient les meubles ; les photographies se comptaient par douzaines : c'était un jeune Danois, venu au monde dans le courant de l'année et « envoyant ses compliments et sa carte de visite ; » un couple nouvellement marié et dont les physionomies respiraient

une félicité remarquable pour le sixième mois d'une lune de miel, une vieille mère, un frère à l'armée, un fils en pension.... A ce moment on eût pu croire que la solitude, cause de toute cette joie, avait bien ses avantages sur la « douce société »; avouons pourtant, nous simples mortels, que c'est acheter bien cher un jour de bonheur, que de le payer par douze mois d'isolement.

La jubilation du reste des Julianashaabais ne connaissait pas de bornes. La famine complète eût seule fait sortir les chasseurs de la ville ; les chansons et les rires étaient à l'ordre du jour. Le havre fourmillait de petits kayaks fendant les eaux comme une flèche, tandis que leurs mariniers se livraient aux pantomimes les plus grotesques pour exprimer leur ravissement : le brick venait d'arriver ! et ce qui ne s'était jamais vu, il y avait à la fois deux navires dans le port ! Bien plus, on annonçait une « danse » pour le soir même. Tous étaient invités !

Naturellement, pas un matelot américain ou danois ne fit d'objection à cette petite fête ; la satisfaction des Groënlandais ne les regardait en rien, et ils eussent sans doute préféré être ailleurs, mais un vrai marin sut-il jamais résister aux attraits d'un bal ? Et quant aux officiers et aux passagers, chacun fut enchanté de rompre pour quelques heures la monotonie de la vie du bord, et se promit de prendre sa part des amusements projetés, soit en qualité d'acteur, soit en celle de spectateur.

Je demandai à M. Kursch s'il ne voyait pas d'inconvénient à lâcher ainsi les équipages de deux navires au milieu d'un paisible village dépourvu d'agents de police pour mener les tapageurs au violon. « Pas du tout ! » répondit-il. « Si vos hommes se comportent grossièrement, les femmes sauront se défendre, soyez-en sûr ; d'ailleurs,

elles ne manquent pas de grands frères. — Ne craignez rien : il n'y a pas au monde de jeunes filles plus sages que nos Groënlandaises ; les matelots, vous le savez, sont merveilleusement prompts à distinguer parmi les femmes celles qui sont vraiment honnêtes, et à les respecter en conséquence. »

L'atelier du charpentier fut choisi pour le bal ; un appentis voisin devait servir de buffet. L'après-midi se passa en préparatifs, puis l'orchestre de Julianashaab (le violon fendu précité, et un vieux tambour garni de peau de phoque) se rendit à son poste. Tout était en ordre à huit heures du soir quand je descendis à terre pour assister à l'ouverture.

La décoration de la salle (toute l'étamine patriotique des deux navires y avait passé), la fastueuse prodigalité qui présida à l'aménagement des chandelles de suif tout autour de la chambre, excitaient au plus haut point l'admiration des indigènes. — Maria faisait griller sous le hangar au moins un boisseau de café. Bottes rouges, blanches, bleues, vertes et jaunes, affluaient de partout. Le village était en rumeur ; les belles se montraient parées de leurs plus riches atours ; quelques-unes étaient positivement étourdissantes : bottes, perles, culottes, rubans, tout pimpant, voyant, superbe,... les filles et les matrones de Julianashaab soutinrent la réputation de leur sexe ; certaines de paraître plus à leur avantage que dans leur costume de travail, elles regardaient autour d'elles avec moins de timidité et semblaient dire : « Voyez comme je sais être belle quand il le faut ! » Plusieurs étaient assez jolies ; quelques-unes même avaient tout à fait bon air en dépit d'un accoutrement peu favorable à la tournure d'une femme. Pour danser, il est vrai, on n'en sau-

rait trouver de plus commode et faisant mieux ressortir la grâce et l'agilité des mouvements; je suis loin, toutefois, de le recommander à nos jeunes compatriotes.

L'assurance avec laquelle ces dames s'approchaient de la salle parut les abandonner dès qu'elles y furent entrées; elles se réfugièrent toutes dans le coin le plus reculé où elles se blottirent pêle-mêle comme un troupeau de brebis arrivant une par une au bercail. Les hommes ne les laissèrent pas trop longtemps à leur timide embarras, mais je ne puis dire qu'ils parussent particulièrement empressés; ils se promenaient de long en large, les mains dans les poches, de courtes pipes de terre à la bouche. La plupart étaient nu-tête, pas un seul n'avait pris la peine de « s'habiller » pour la circonstance, sauf les députés pourtant qui, sans doute par respect pour leur propre grandeur, avaient paré leur front de l'écarlate officiel, y compris armes royales, ours polaire, galon d'or. Ce couvre-chef splendide, joint au gilet de grosse laine, aux larges bretelles, au pantalon de peau de phoque montant jusque sous les bras, composait une tenue de cérémonie d'un style exceptionnel. Après tout, le chancelier d'Angleterre porte bien sa perruque à marteaux; pourquoi les représentants de la Terre-Verte ne seraient-ils pas fiers de leur toque flambante?

Les matelots se montrèrent enfin, jabotant à qui mieux mieux en anglais et en danois, puis les officiers et les passagers.

Mais où était Concordia? où était notre prince? Le bal ne pouvait s'ouvrir sans eux; ces deux questions, souvent répétées, n'obtenaient pas de réponse; on commençait à chuchoter dans la salle; je distinguai le mot « enlèvement ». Marcus faisait tous ses efforts pour paraître

calme; il fumait son brûle-gueule et emprisonnait ses poings dans leur forteresse accoutumée. Les regards s'arrêtaient sur lui comme pour lui demander l'explication de cette absence.

Tout d'un coup le Prince fit son entrée tenant Concordia par les doigts. La belle Groënlandaise était littéralement éblouissante de perles et de bijoux. Évidemment le Prince avait mis la dernière main à sa toilette. Un magnifique plaid écossais, dans lequel notre camarade se carrait à bord et qui avait disparu depuis deux jours, se retrouva, délicieuse casaque bordée d'édredon, sur les gracieuses épaules de Concordia. Décrirai-je les culottes de fine fourrure argentée, les ravissantes bottes, blanches comme la neige et se moulant sur le plus joli des petits pieds? Mais le Prince, quel faste! quelle magnificence! Des bottes de marin, sinon aussi éclatantes, du moins aussi longues que celles de Concordia, une écharpe en sautoir, nouée sur le côté, une toque écossaise surmontée d'un plumet audacieux! Le teint de Marcus descendit plusieurs degrés de l'échelle des couleurs; sa bouche laissa échapper sa pipe qui se brisa en mille morceaux : il quitta la chambre comme si l'air en fût devenu insupportable et n'y rentra plus de la nuit.

« Commencez! » dit un de nos matelots, frappant le plancher de sa botte. Rat-tat-tat.... fit le tambour; cr-cr-cr-p, cr-cr-cr-p, répondit le violon poitrinaire, tous deux luttant bravement pour la victoire qui se décida en faveur du premier. Lorsqu'ils furent suffisamment échauffés par la course, le pied du matelot donna le signal du départ, faisant trembler sur ses bases la maison du charpentier; et avec un cri qui aurait pu passer pour l'appel de guerre des Indiens, notre camarade saisit Con-

cordia par la taille, les autres suivirent son exemple, et jamais :

« Il a passé par ici, le furet du roi, Mesdames[1], »

ne servit de branle à des danses plus animées.

Le bal était ouvert! Concordia et son cavalier s'acquittèrent gracieusement de leur rôle et ne trompèrent pas l'attente du public. La sauterie continua, je ne dirai point sans interruption, — je crois fort cependant que si les danseurs eussent eu à leur disposition un peu de ce liquide que Dick Swiveller appelait le vin rosé[2], l'entrain n'aurait pas eu de bornes. Le réveillon fut complet, autant qu'il peut l'être dans une nuit de l'été groënlandais. La chaudière du café était vide, une caisse de tabac consommée jusqu'au bout, le tambour réduit à sa carcasse de bois, le violon n'avait plus qu'une corde, encore nouée deux fois, quand les dames, leurs jolies bottes n'ayant plus forme « humaine », se décidèrent à réintégrer leurs domiciles respectifs, et les matelots, leurs vareuses sur le bras, à héler enfin les canots.

Pendant ce temps, la consternation se répandait dans l'assemblée; un député et une jeune fille avaient subitement disparu : on ne retrouvait d'eux qu'une toque officielle, un ruban de chignon. A force de danser s'étaient-ils évanouis dans les airs ? Les bonnes âmes se calmèrent lorsqu'on sut que le couple avait pris le chemin du presbytère, où, quelques moments plus tard, le pasteur bénissait un mariage.

J'aperçus le pauvre Marcus caché sous l'abri protecteur d'un rocher, s'approchant parfois de la porte afin d'entre-

1. « Pop goes the weasel. » Air populaire anglais.
2. Le *Magasin d'antiquités*, de Ch. Dickens.

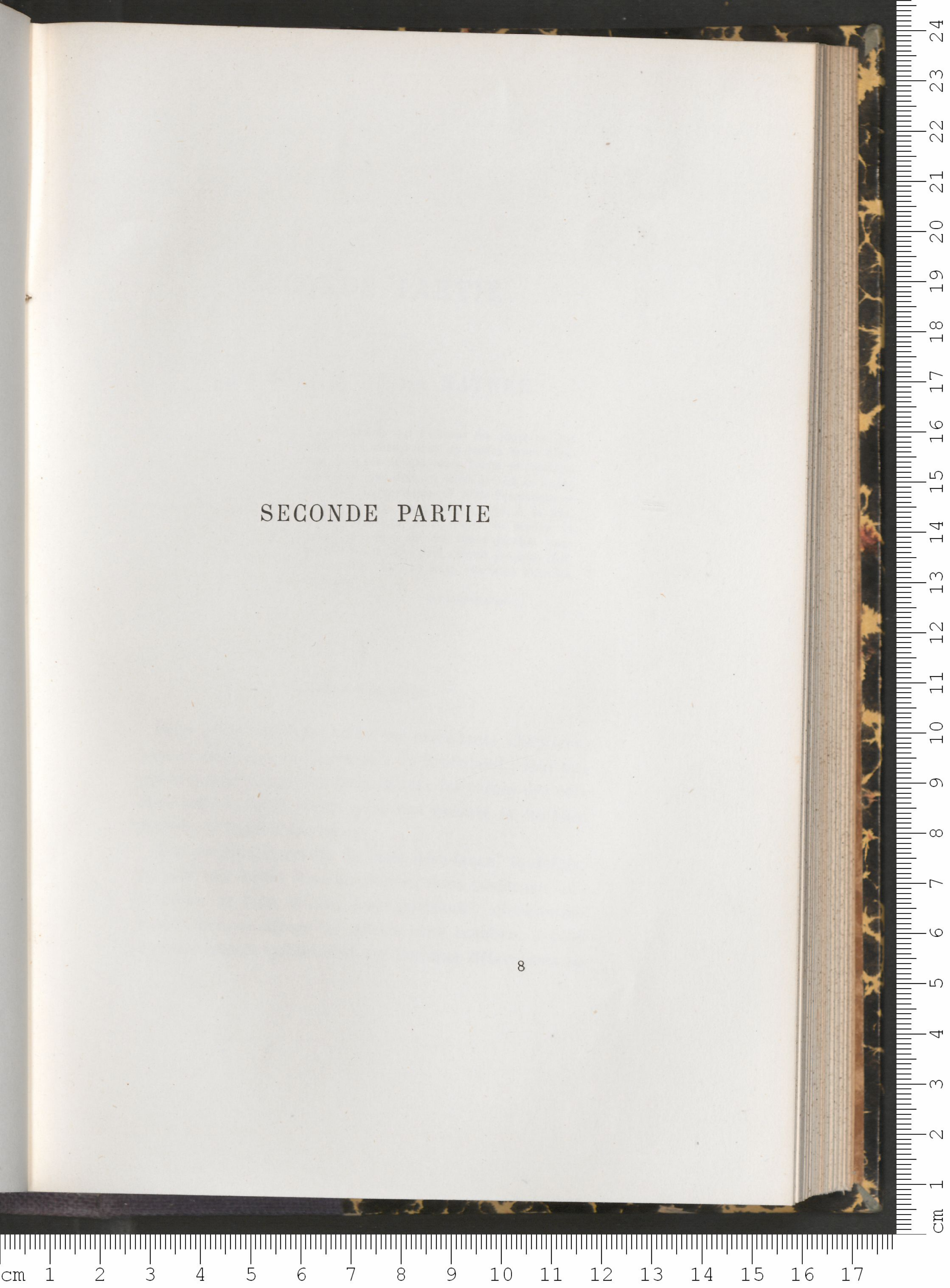


Un bal à Julianashaab.

voir la dame de ses pensées lorsqu'elle tourbillonnait au bras de son partenaire. Il me reconnut et me dit à l'oreille, en montrant la salle joyeuse d'où la lumière se répandait dans la nuit : — « Lui ! pas bon ! Moi » (et il posait la main sur sa poitrine), « moi fils du plus riche de Bungetak ! » Et souriant avec une orgueilleuse suffisance, il se replongea dans l'ombre, tandis que je me rendais à bord en songeant combien peu Marcus, le demi-sauvage, différait des hommes civilisés.

J'avais déjà pris congé de mes amis danois et échangé avec eux quelques petits gages d'affection. Le lendemain matin, de bonne heure, le capitaine fit lever l'ancre, et laissant derrière nous la petite ville du désert, nous serpentâmes sur le fiord sinueux parmi les îlots et les montagnes de glace, heureux de ces quelques jours passés dans une région si riche en souvenirs émouvants, d'en avoir visité les ruines et marché

« Sur le sol dix fois centenaire
Où dort la cendre des héros. »



# SECONDE PARTIE

# SECONDE PARTIE

## LES PALAIS DE LA NATURE

> Au-dessus de moi s'élèvent les Alpes — ces palais de la nature dont les vastes murs dressent dans les nuages leurs fronts étincelants. L'Éternité trône dans ces salles glacées de froide sublimité. Là se forme et roule l'avalanche — ce tonnerre de neige. Tout ce qui, à la fois, dilate notre esprit et le frappe de terreur se rassemble autour de ces cimes comme pour montrer que la Terre peut s'élever jusqu'au Ciel, pendant que l'homme reste, enchaîné dans les bas-fonds.
>
> (Childe-Harold.)

### I

#### La glace et la neige.

Nous avons rapporté, dans les précédents chapitres, tout ce qu'on sait des Normands du Groënland : leur apparition, leur prospérité, leurs luttes ; les ruines des édifices bâtis de leurs mains nous ont raconté la funèbre histoire de la fin d'une race.

Les principales causes de cette décadence, toutefois, ne sont pas écrites dans les Sagas ; nous parlerons aujourd'hui de l'une d'elles, force puissante, silencieusement à l'œuvre depuis des siècles sans nombre. A côté des monuments qu'élevaient ces hommes déterminés se

dressaient déjà les palais construits par la nature elle-même qui, en détruisant la chaleur vivifiante de l'atmosphère, ouvrait le chemin à la pauvreté et à la mort.

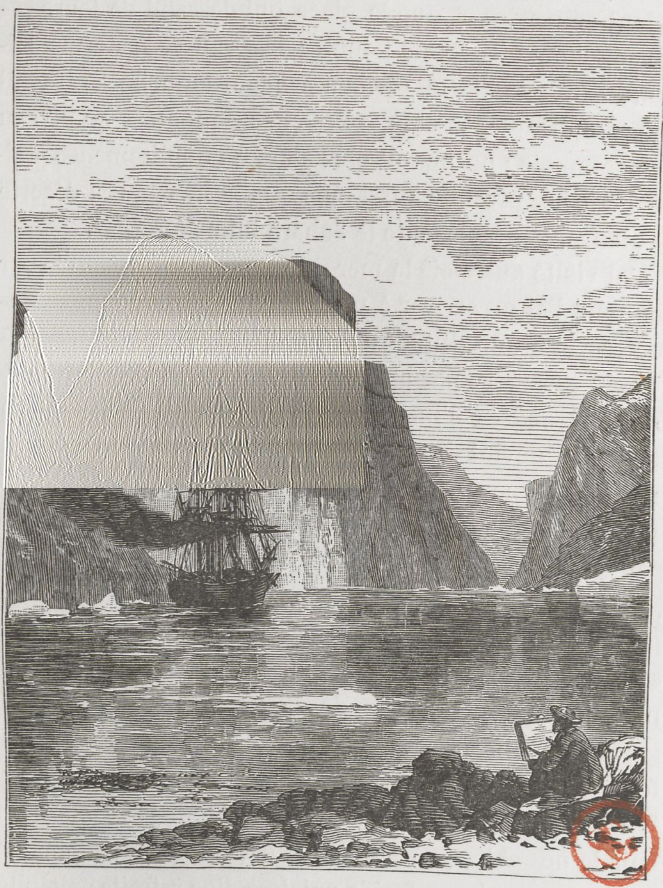
Entrons dans le fiord situé immédiatement au nord de celui des « maisons abandonnées » ; on l'appelle Sermitsialik, « le lieu des glaces » ; nous allons être témoins de phénomènes qu'on ne peut étudier ailleurs qu'au Groënland, phénomènes plus grandioses que tout ce que nous montre le globe, dans son sein comme sur sa surface, sans en excepter le volcan et le tremblement de terre.

Ce fiord, de même longueur que celui de Julianashaab, en est séparé par une rangée de montagnes dont le point culminant est la cime du Redkammen ; cette chaîne se dirige au sud et, s'infléchissant de nouveau vers la mer, enclôt le golfe d'Éric et le petit paradis terrestre où les Vikings trouvèrent un refuge ; elle a la forme d'un fer à cheval et nulle part n'offre de passage aux glaces. Au nord, un contre fort semblable court parallèlement à ces sommets, laissant entre eux et lui une grande vallée qui aboutit au fiord de Sermitsialik. Loin d'être verdoyante et fertile comme celle qu'abrite le Redkammen, elle sert de lit à un immense amoncellement de glaces large de cinq à sept kilomètres, et ayant dans certains endroits plus de trois cents mètres de profondeur. C'est un glacier, un « courant de glace », comme disent les Danois, pour le distinguer de l'*eis blinken* que nous appelons « Mer de glace ».

La « Mer de glace » est le grand réservoir d'eau congelée qui occupe l'intérieur du Groënland ; le glacier de Sermitsialik n'en est qu'un bras, ou plutôt un déversoir. Des centaines de débouchés semblables, remplaçant les

fleuves des autres pays, rendent à l'Océan les vapeurs condensées de l'atmosphère.

L'air, qui partout sur la terre dispense le chaud et le



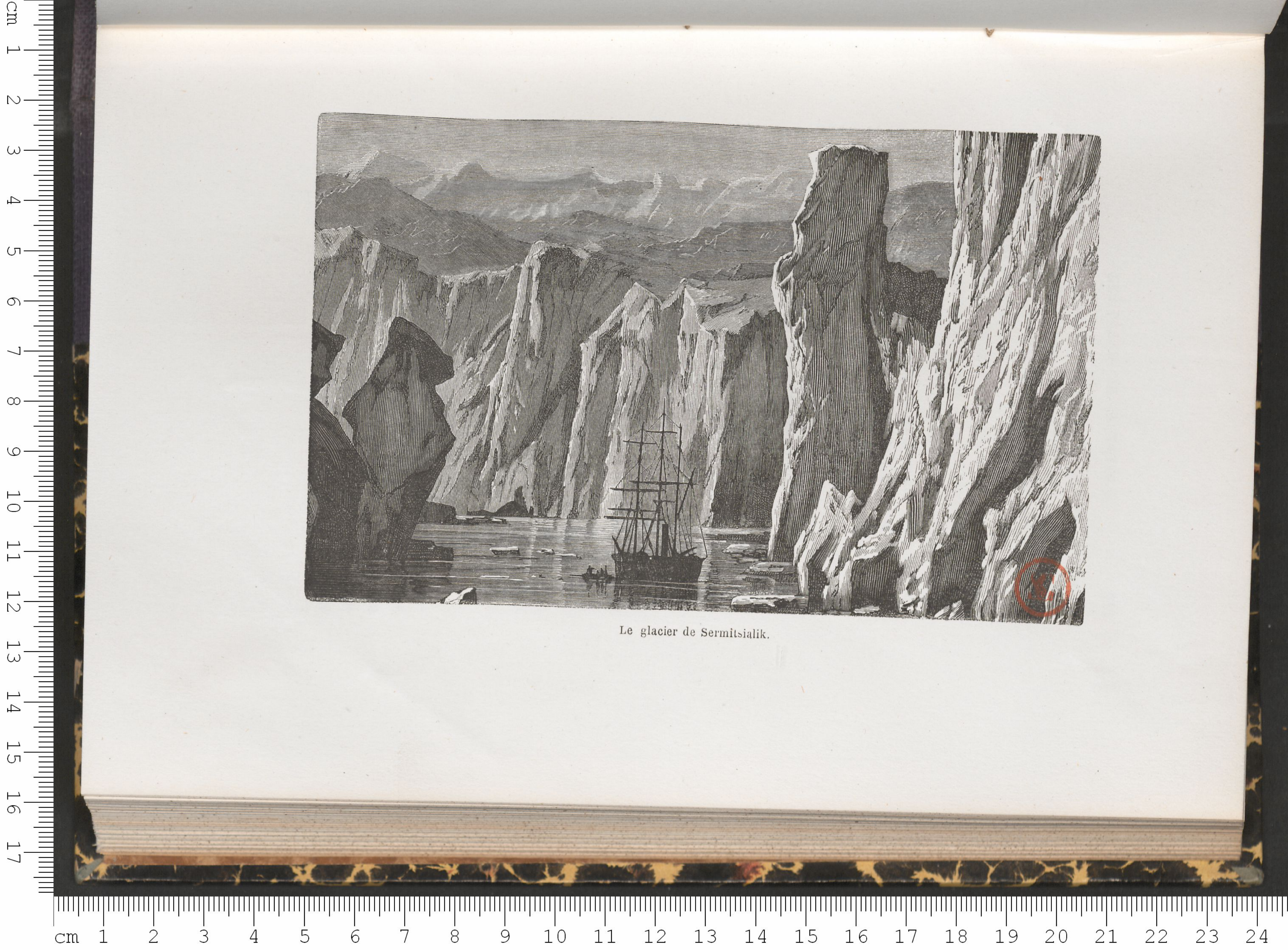
Entrée d'un fiord.

froid, la sécheresse et la pluie, la vie et la mort, n'a pas oublié le Groënland. Il se sature de l'humidité de la mer

et la laisse retomber en blancs flocons sur les flancs et les cimes des chaînes élevées : ces flocons deviennent de la glace, et l'œuvre se poursuit, jusqu'à ce que, comme au Mont-Blanc dans les Alpes, les montagnes en soient couvertes et que la glace qui descend de leurs escarpements ait comblé toutes les vallées intermédiaires. Si longue est la période pendant laquelle ce travail s'accomplit que, çà et là, celles-ci sont montées au niveau des sommets ; on ne voit plus alors qu'une immense plaine blanche, presque aussi unie que la mer, aussi déserte et bien plus désolée que le Sahara lui-même.

J'ai visité autrefois la mer de glace du Groënland [1], sur laquelle j'ai pu arriver à une distance de cent vingt kilomètres, et à une altitude d'environ cinq mille pieds. Après l'avoir escaladée par un glacier dont la surface avait d'abord six degrés d'inclinaison, je constatai que peu à peu la pente devint à peine perceptible. Malheureusement, nous fûmes surpris par une violente tempête. A mesure que nous nous élevions, le thermomètre baissait, il finit par tomber à 36 degrés centigrades au-dessous de zéro (— 34 Fahr.). Rien n'est plus terrible que le vent par une pareille température, sauf peut-être l'air embrasé qui sort d'une fournaise. Le mercure avait la consistance du plomb. Les tourbillons de neige balayaient la plaine glacée, comme au désert les tourmentes de sable qui parfois engloutissent les caravanes. L'humidité de l'haleine formait de gros glaçons sur notre barbe ; je voyais blanchir le nez et les joues de mes cinq camarades moins habitués que moi aux froids polaires. Une retraite précipitée était notre seule chance de salut. Nous tournâmes le dos

1. *La Mer libre du Pôle* chap. IX et X.



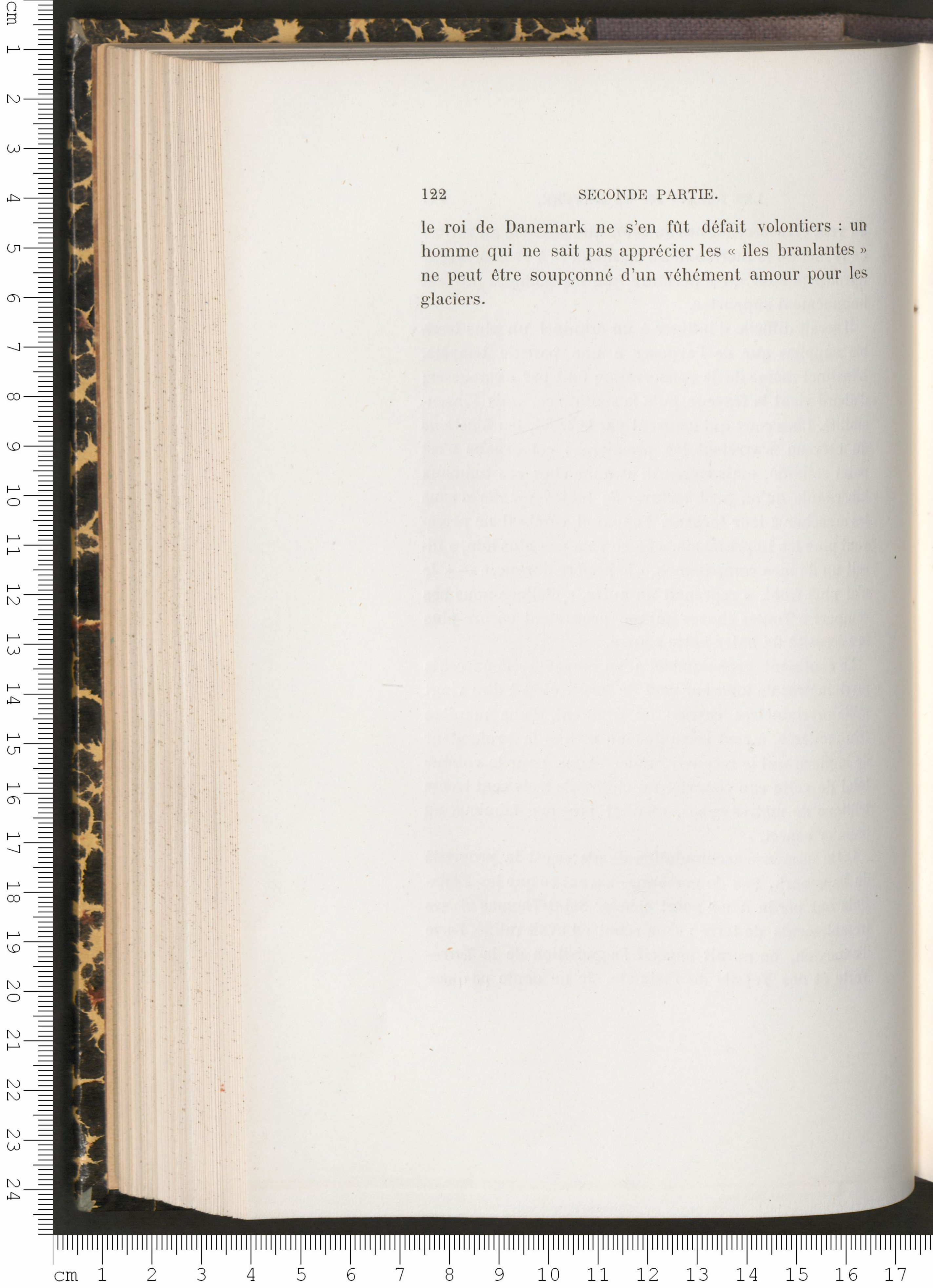
Le glacier de Sermitsialik.

au vent et redescendîmes aussitôt que possible au niveau de la mer où le thermomètre marquait 16 à 17 degrés centigrades (0 Fahr.), température que les hommes peuvent impunément supporter.

Il serait difficile d'infliger à un criminel un plus terrible supplice que de l'exposer à une pareille tempête. L'instinct même de la conservation finit par s'émousser; d'abord vient la frayeur, puis la souffrance, puis l'insensibilité. Chez ceux qui meurent par le froid, les fonctions du cerveau s'arrêtent les premières : cet organe n'est point solidifié, mais engourdi comme chez ces animaux hibernants qu'on peut torturer de toutes manières sans les arracher à leur torpeur, l'appareil cérébral ne percevant plus les impressions. « Je ne vais pas plus loin, » disait un de mes compagnons, « je préfère dormir. » — « Je n'ai plus froid, » reprenait un autre, « n'allons-nous pas camper? » Toutes choses qui me prouvaient encore plus la nécessité de hâter notre course.

Le continent groënlandais a, en moyenne, deux cents myriamètres de long sur cent de large, c'est-à-dire vingt mille myriamètres carrés; en évaluant, d'une manière très-modérée, à cent soixante-cinq mètres la profondeur de la glace qui le recouvre, nous avons pour le volume total de cette eau congelée un chiffre de trois cent trente trillions de mètres cubes, résultat presque fabuleux au premier aspect.

Cette immense accumulation de glaces est la propriété du Danemark. Peu de personnes savent ce que les États-Unis ont perdu à ne point acheter Saint-Thomas et ses tremblements de terre : si le sénat en avait ratifié l acte d'annexion, on aurait négocié l'acquisition de la Terre-Verte et des Yokuls de l'Islande. Je ne doute pas que





le roi de Danemark ne s'en fût défait volontiers : un homme qui ne sait pas apprécier les « îles branlantes » ne peut être soupçonné d'un véhément amour pour les glaciers.

## II

### Les glaciers et les montagnes de glace.

La grande mer de glace qui a fait de la Terre-Verte la Terre de Désolation est donc uniquement formée par les flocons de neige. Mais la conversion de cette mer en glace ne peut avoir lieu que dans certaines conditions de température qui naturellement varient avec les degrés de latitude.

L'origine des glaces est depuis longtemps une source abondante d'études pour les hommes de science; je ne m'arrêterai guère à rapporter leurs conclusions, préférant donner le résultat de mes observations personnelles et le récit de nos aventures. On me permettra cependant une courte explication.

Chacun sait que, sur les hauts sommets, l'humidité de l'atmosphère se précipite sous forme de neige; plus bas, elle devient de la pluie. Lorsqu'on descend une montagne par le mauvais temps, on trouve en haut une tourmente de neige sèche; ensuite la neige fondue, puis l'eau. Au Groënland, la neige est toujours sèche; il ne pleut jamais sur les montagnes; de nouvelles couches de frimas venaient s'y ajouter chaque année. S'accumuleront-elles à des hauteurs indéfinies? D'énormes quantités, il est vrai,

se détachent et roulent sur les escarpements; mais ces avalanches n'enlèvent qu'une bien faible partie de ce que l'atmosphère y dépose; drainer ces vastes champs de neige, les écouler vers la mer, voilà le rôle du glacier.

Sur la haute montagne, la neige superficielle est blanche, sèche, légère; en dessous, on la trouve plus dure; dans les couches sous-jacentes, c'est de la glace transparente et cristalline. Celle qui forme les ogives grandioses d'émeraude et de saphir des glaciers de la côte groënlandaise fut autrefois de la poudre de neige sur les sommets élevés, probablement dans l'intérieur même du pays. Ce voyage de la goutte d'eau congelée de la montagne à la mer est un des plus étranges mystères de la nature et la transformation première de la neige en glace n'offre pas moins d'intérêt. Le professeur Tyndall explique si clairement ce dernier phénomène que je ne puis me dispenser de citer ici un passage de son excellent livre : *les Glaciers des Alpes*.

« Si notre regard pénétrait dans le corps du glacier, nous verrions que le changement du blanc au bleu procède essentiellement de l'expulsion graduelle de l'air renfermé dans les flocons de neige tombée de l'atmosphère. La couleur blanche résulte toujours du mélange intime et irrégulier de l'air et d'un solide transparent. Réduisons en poudre fine le sel gemme le plus diaphane, nous aurons une substance identique au sel de cuisine le mieux épuré; le verre incolore dans lequel nous plaçons celui-ci sur notre table nous donnerait, pilé, une poussière non moins blanche; un diamant pulvérisé ressemblerait à de la neige. En voici la cause :

« Lorsque la lumière passe d'une substance à une autre qui possède un pouvoir différent de réfraction, une por-

tion en est toujours réfléchie. En conséquence, quand la lumière tombe sur un solide transparent mêlé avec l'air, une partie en est réfléchie à chaque passage de l'air au solide et du solide à l'air; quand ce solide est un corps réduit en poudre fine, ce phénomène se reproduit tant de fois que le passage de la lumière en est virtuellement interrompu. Ainsi, le mélange de deux substances parfaitement diaphanes nous donne un composé opaque; l'union intime de l'air et de l'eau produit l'écume. L'opacité des nuages est un effet de la même loi; la vapeur condensée d'une locomotive jette son ombre sur les champs adjacents à la voie parce que la lumière du soleil est brisée, renvoyée « en échos » par les innombrables surfaces qu'offrent les molécules de l'eau et de l'air.

« La neige qui tombe sur les hautes montagnes a souvent une température beaucoup plus basse que le point de congélation de l'eau. Cette neige est *sèche*, et la neige *sèche* ne formerait pas de glacier. Mais le soleil d'été vient fondre en partie la couche superficielle, après en avoir élevé la température à zéro. L'eau ainsi produite filtre au travers des masses plus froides situées au-dessous, et je ne doute pas qu'elle ne soit la première cause active dans l'expulsion de l'air mêlé à la neige. Mais comme le liquide coule goutte à goutte sur des surfaces composées de granules plus froides que lui-même, il se dépose peu à peu sur elles sous une forme solide, en augmente la dimension et les cimente les unes aux autres. L'air que renferment ces petites masses est tout en *bulles rondes*. Évidemment, celui qui se trouve dans les interstices irréguliers de la neige ne peut prendre cet aspect tant que celle-ci demeure solide; mais le phénomène que je viens d'indiquer, la saturation des couches inférieures par l'eau pro-

venant de la fonte des neiges superficielles, permet à l'air de se former en globules et donne à la glace du névé son caractère particulier. Donc, si le soleil ne peut directement agir sur les assises inférieures des frimas, il en liquéfie la couche supérieure, et la pénétrant de sa chaleur, l'envoie en messager vers les masses sous-jacentes.

« Si l'hiver suivant débute par un temps clair et froid, la gelée arrivera probablement jusqu'à cette strate et solidifiera l'eau qu'elle retient dans ses interstices ; mais si, dès le commencement, d'épaisses ondées de neige viennent à couvrir le *névé* de leur abri protecteur, le froid ne l'atteindra jamais très-profondément. Je ne vois rien d'impossible à ce que, comme le pense M. Huxley, des cellules d'eau soient transmises d'un bout à l'autre du glacier, en conservant leur contenu toujours liquide. »

C'est ainsi que la neige de la montagne, sans précisément fondre pour se geler ensuite, arrive à former la glace la plus diaphane qui s'amoncelle couche par couche jusqu'à composer des masses de dimensions presque inconcevables.

J'ai parlé jusqu'ici des montagnes en général, car le Groënland n'est pas la seule « glacière » du monde. Presque toutes les régions ont leurs grands réservoirs provenant de la neige comme les glaces de la Terre-Verte, avec cette différence que, dans la plupart des lieux, le climat et la température nécessaires à la formation des glaciers ne se rencontrent que plus au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à une altitude supérieure à la limite des neiges persistantes ; à l'équateur, celle-ci est naturellement plus élevée qu'au nord ou au sud du cercle équinoxial. Sur les deux grandes montagnes tropicales, le Chimborazo et le Popocatepetl, on la trouve à peu près à cinq mille

mètres. En haut, le froid, la neige; plus bas, la végétation, débutant par le type polaire, se modifie suivant les degrés du climat jusqu'à ce que, à leur pied, elle revête la verdure éblouissante de la zone torride. Les glaciers de la région élevée descendent fréquemment dans des vallées moins froides, mais leur extrémité inférieure se fond peu à peu et n'arrive jamais à dépasser une certaine limite : de courants de glace, ils deviennent des courants d'eau.

Du Chimborazo au Groënland, la ligne des neiges persistantes s'abaisse considérablement. A 61° de latitude nord, je l'ai trouvée à 800 mètres; à 69°, elle était de 540 mètres; de 165 à 78°, et entre 80° et 82°, elle touchait la mer, ne laissant aucun asile à la végétation.

La stratification de ces neiges peut se comparer à celle des sédiments d'une période géologique. Toutefois la glace formée de cette façon, loin d'avoir la dureté, l'inflexibilité de la pierre, est plutôt ductile comme le mastic; elle s'épanche, coule vers un niveau inférieur et se fait ainsi une route vers l'Océan. On a calculé que, sans cette étrange propriété de la glace, dix siècles suffiraient aux neiges des Alpes pour exhausser ces montagnes de treize cents mètres. Nous l'avons déjà dit, un glacier n'est autre chose qu'un fleuve congelé, dont le cours très-lent n'en est pas moins perceptible. La vitesse moyenne de ce courant, estimée par différents explorateurs en divers lieux et à divers degrés d'inclinaison, serait, dans les Alpes, de 15 à 33 centimètres par jour. Au Groënland, d'après mes recherches, je la crois de 7 à 20 centimètres dans le même espace de temps. Mais les glaciers de la Terre-Verte ont avec les glaciers des Alpes une autre dissemblance très-accusée. L'extrémité de ceux-ci,

descendant dans une région plus basse et plus chaude, se fond et disparaît comme le ferait le bout d'une chandelle de suif auprès d'un poêle allumé. Mais avant de finir ainsi, la glace qui s'épand dans la vallée se moule, comme la rivière qu'elle formera plus tard, sur les inégalités de son lit rocailleux, et suivant que le thalweg s'élargit ou s'étrangle, qu'il offre plus ou moins de déclivité, elle s'étend ou se resserre, elle devient plus ou moins profonde; comme la rivière, le glacier a ses cascades, ses rapides, ses bassins lacustres; son courant égal, régulier, continu. Mais, au lieu d'arbres et de débris de bois, il charrie les quartiers de roche qui, du flanc des montagnes, s'écroulent sur sa surface ; il les emporte avec lui jusqu'à ce que l'atmosphère plus tiède des régions inférieures ait terminé sa marche ; elles roulent alors à ses pieds en formant ces barrières qu'on appelle *moraines*. A la Terre-Verte, au contraire, il ne descend jamais dans un milieu assez chaud pour en déterminer la fonte, mais dans tout l'éclat de sa froide splendeur, il arrive à l'Océan et se fait à lui-même sa ligne de côtes. La température du Groënland est partout trop basse pour permettre une liquéfaction considérable : la glace se détache par fragments et flotte sur les eaux avec les roches qu'elle renfermait.

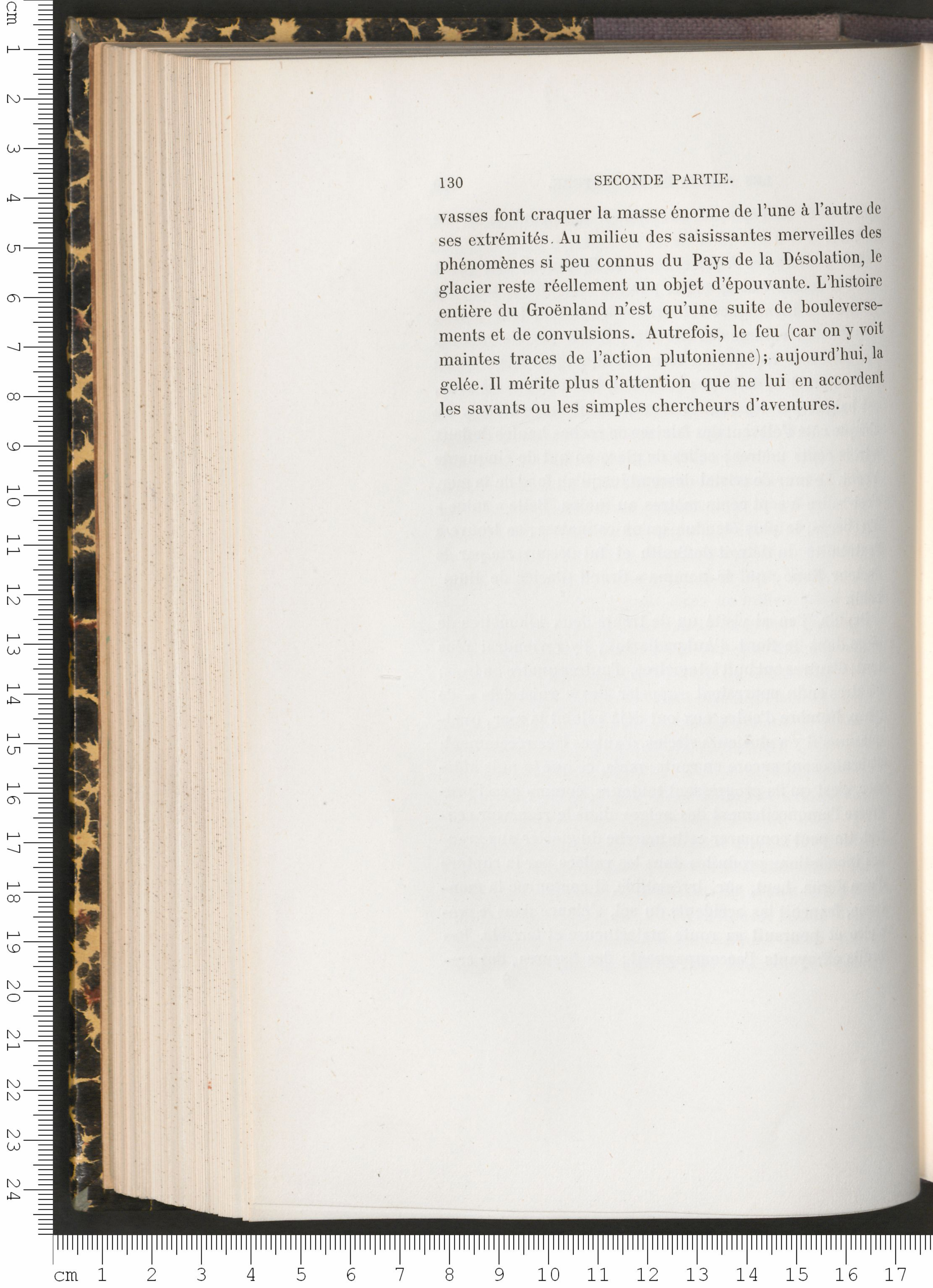
Ces fragments portent le nom de montagnes de glace (icebergs). Dissoutes très-lentement à mesure que le grand courant polaire les emporte vers le sud, elles mettent souvent les navires en danger pour disparaître ensuite en laissant tomber au fond de la mer leur fardeau de pierres et de sable, une des principales causes, disons-le en passant, de l'existence des bancs de Terre-Neuve. Ce sont elles qui ont charrié ces grands blocs erratiques qu'on rencontre dans les plaines tempérées des Prairies de l'Ouest, et

qui datent de l'époque où celles-ci formaient le lit de la mer.

Les glaciers des Alpes et ceux du Groënland atteignent donc le même but quoique par des voies différentes : les neiges des montagnes retournent à l'Océan, leur patrie.

Quant au volume des glaciers, il est parfois énorme. Pendant mes voyages en terre arctique, j'en ai vu un de cent kilomètres de large ; son front, incliné dans les eaux, est baigné par les vagues comme tout autre rivage. De chaque côté s'élèvent des falaises de roches hautes de deux à trois cents mètres ; celles de glace en ont de cinquante à cent. Le mur de cristal descend jusqu'au fond de la mer, c'est-à-dire à sept cents mètres au moins. Cette « mine » d'icebergs, la plus étendue qu'on connaisse, se trouve à l'extrémité du détroit de Smith et fut découverte par le docteur Kane, qui le nomma « Grand Glacier de Humboldt. »

Depuis, j'en ai visité un de trente-deux kilomètres de large dans le fiord d'Aukpadlartok ; j'y reviendrai plus tard ; d'autres ont huit kilomètres, d'autres quatre ou trois ; d'autres enfin pourraient s'appeler des « ruisselets » de glace. Nombre d'entre eux ont déjà rejoint la mer, quelques-uns il y a plusieurs siècles, d'autres très-récemment ; d'aucuns sont encore en route ; mais, ce que je puis affirmer, c'est qu'ils progressent toujours, comme aussi progresse l'amoncellement des neiges dans le réservoir central. On peut comparer cette marche du glacier aux grandes inondations produites dans les vallées par la rupture d'une digue. Lent, sûr, irrésistible, il contourne la montagne, franchit les accidents du sol, s'élance dans le précipice et poursuit sa route majestueuse et terrible. Des bruits effrayants l'accompagnent ; des fissures, des cre-





vasses font craquer la masse énorme de l'une à l'autre de ses extrémités. Au milieu des saisissantes merveilles des phénomènes si peu connus du Pays de la Désolation, le glacier reste réellement un objet d'épouvante. L'histoire entière du Groënland n'est qu'une suite de bouleversements et de convulsions. Autrefois, le feu (car on y voit maintes traces de l'action plutonienne); aujourd'hui, la gelée. Il mérite plus d'attention que ne lui en accordent les savants ou les simples chercheurs d'aventures.

## III

### La maison isolée de Pierre Motzfeldt.

Je retourne à *la Panthère* que nous avons laissée sortant du fiord d'Éric le Rouge.

Nous étions déjà au large, et on venait de déjeuner, lorsque nos camarades, enfin reposés des réjouissances de la nuit, émergèrent de leurs cabines. La plupart n'avaient pas su ou avaient oublié que nous devions partir de bonne heure et furent agréablement surpris de se trouver en route pour de nouveaux champs d'aventures. Le Prince, il est vrai, fut ou affecta d'être fort marri de ne pouvoir retourner à terre. Le capitaine, craignant quelque sottise de notre jeune ami, avait eu la précaution de faire lever l'ancre tandis que les danseurs dormaient encore. Voici, du reste, la peinture que fit notre scalde du désespoir de l'adorateur de Concordia :

« Il fallait que le commandant eût un cœur de rocher pour blesser ainsi ce tendre jouvenceau dans l'endroit le plus sensible de son âme. Le navire marchait depuis trois heures et avait au moins filé dix-huit nœuds, lorsque le Prince s'aperçut que nous nous éloignions de cette rive chérie. Éperdu, furieux, il monta sur le pont en criant : « Mettez-moi ce kayak à la mer ! » mais ledit kayak ap-

partenait au pilote ; il fallut renoncer à ce moyen héroïque d'en finir avec sa déplorable existence. « Mon brave, fit-il au maître d'hôtel, si vous avez jamais aimé votre femme, portez-moi vite du papier, une plume, de l'encre ! Je veux écrire une lettre.... et puis mon testament. »

Déchirantes, en vérité, sont de semblables séparations pour un cœur vierge encore, je veux dire un cœur qui n'a jamais connu le chagrin; pour lui, la vie n'avait été que soleil resplendissant, lumière sans ombres ! Ce fut son premier duel avec le malheur, sa première pilule amère : il ne l'avalait pas sans grimace. Mais, la plume et l'encre posées sur la table, notre héros secoua la tête comme pour se débarrasser d'une larme importune, et écrivit, écrivit à mort. Écoutez, âmes sensibles, ce qu'Amour lui dicta :

« Concordia, ma Concordia ! Mon cœur est avec toi sur l'île solitaire ! On m'emporte sans que j'aie seulement pu te dire adieu. Innocent, je dormais (pour mieux rêver de toi !) ; les cruels ont abusé de ma faiblesse ! Concordia ! ma Concordia ! toi seule sur la terre as possédé mon cœur. Écoute-moi ! je verse des larmes ! je jure qu'il y en aurait déjà un flacon. J'en remplirais des douzaines si cela pouvait me rapprocher de toi ! Alors nous quitterions ton île sauvage portés par les vagues bondissantes de la mer azurée ; nos espoirs seraient sans bornes comme notre joie ! Ces culottes charmantes, oh Concordia ! elles me rendent fou ! Et ce gracieux chignon, si coquettement planté sur ta jolie tête ! J'ai des lieues de rubans pour cette noire chevelure ! Mes camarades, ces cœurs sans pitié, m'appellent blanc-bec !... En dépit de leurs railleries, ton image enchanteresse, culottes, bottes, tout ! régnera à jamais dans mon cœur ! »

« .... C'est ainsi que notre héros, en très-mauvais groënlandais, roucoulait à sa bien-aimée un nombre illimité de mots terminés en *kos*, en *kas*, rimant avec pareille quantité de oh ! et de ah ! — Langage que les belles comprennent toujours, à quelque nationalité qu'elles appartiennent : parlez en grec ou en chactas, elles entendront vos soupirs !

« La lettre finie, le pilote partit avec mille recommandations de la remettre à son adresse le matin même. Espérons que la jolie destinataire en aura été suffisamment émue. Notre navire s'éloigne. Adieu, les amours ! Aucunes fois ce sont les « méchants parents, » aujourd'hui c'est la vapeur qui arrache le « tendre amant » à la dame de ses pensées. Il va se précipiter dans les flots? Oh ! que non point ! Il descend, se couche, s'endort, se réveille, et remonte calmé. « Assez comme ça ! dit-il. Passons à d'autres exercices. »

Et en effet, il passa, et nous tous avec lui, à « d'autres exercices » un peu différents de nos promenades sentimentales de Julianashaab.

En nous maintenant avec soin entre les côtes et les îles qui, presque partout forment un rempart au littoral du Groënland, nous parvînmes à échapper à la glace qui nous avait tant alarmés à la première apparition de la Terre Désolée. Vers le soir, notre pilote, resté à la barre presque toute la journée, s'approcha du capitaine.

« Capitaine! vous voir?

— Oui.

— Deux icebergs là-bas ! — passer entre les deux !

— Oui.

— A tribord, après. — Pas toucher roche. — Cap sur iceberg, port. — Eau, pas profonde ; tribord, beaucoup

glace — port petit. — Tribord, beaucoup. Kraksimeut, vous voir?

— Oui, pilote, dit le capitaine! moi voir, aussi bien que dans un four! » Puis s'adressant à l'officier de quart: « Hohé! de l'avant!

— Oui! monsieur.

— Allez au bout-dehors du grand foc, et veillez soigneusement aux roches. — Aidez à relever le plomb.

— Oui! monsieur. »

Et maintenant, en biaisant à droite et à gauche, en prenant la glace tantôt à bâbord, tantôt à tribord, en frôlant les roches de la manière la plus alarmante, le pilote et le capitaine s'arrangèrent entre eux pour faire passer à *la Panthère* un fort mauvais quart d'heure. Enfin, nous pénétrâmes dans un étroit bassin; l'ancre mordit le fond à l'instant même où notre bout-dehors se préparait à enfoncer l'unique maison qui parût sur la berge. Cette habitation n'avait qu'un rez-de-chaussée au-dessus duquel flottait un pavillon danois, grand comme un mouchoir de poche. — Les curieux affluaient pour nous voir.

« Ma maison! » dit le pilote. « Maison du gouverneur, Kraksimeut; moi, gouverneur! »

C'était Pierre Motzfeldt, dont j'ai parlé plus haut; un parfait honnête homme, Son Excellence le gouverneur de Kraksimeut, en ce moment pilote provisoire à bord de *la Panthère*.

Kraksimeut est un tout petit îlot formant la pointe extrême de la ligne de faîte qui sépare le fiord de Julianashaab de celui que nous venons visiter. Pour y arriver, nous avons dirigé le navire vers le nord-ouest; demain, on mettra le cap sur le nord-est.

Pierre Motzfeldt nous invite à descendre : nous acceptons avec plaisir; mais les gens sentent le poisson tout autant qu'à Julianashaab. Le gouverneur est le seul homme blanc du lieu. Mme Motzfeldt, Esquimaude à peu près pur sang, porte les inévitables bottes, la culotte de peau, la jaquette courte, le chignon pressé, tordu, raide comme une corne et orné de rubans. La vingtaine de fils et de filles annoncée est bien là; les deux bateaux que nous en avons vus à la « capitale » se sont hâtés de retourner à Kraksimeut dans l'espoir de notre visite.

Le paysage est lugubre; à peine si dans les crevasses des rochers on aperçoit des traces de végétation; à peine si on peut entrevoir quelque peu d'eau parmi les îles et les icebergs; mais un ciel doré s'étend au-dessus du soleil couchant et illumine de ses splendeurs les étincelants joyaux de la mer.

Je fais le tour de l'île et reviens à la demeure du gouverneur; au lieu de trouver, comme je m'y attendais, le maître du lieu

Dans la gêne plongé jusqu'à y perdre pied,

je vois une table chargée de toutes sortes de choses potables et mangeables; les pipes, le tabac, les cigares circulent à la ronde; impossible d'imaginer une société plus joyeuse; on s'est littéralement emparé de tout ce qu'il y a de bon à Kraksimeut, y compris Son Excellence, dont l'aimable physionomie rayonne à travers les vapeurs du punch fumant; il renverse une demi-douzaine de bouteilles en me tendant la main pour me souhaiter la bienvenue.

« Un cigare ? » dit le Prince, me faisant passer une boîte, en dehors du nuage de fumée qui l'enveloppait :

« Havanes premier choix ! Après ceux-là, il y en aura d'autres ! »

Ici, comme partout, du reste, notre camarade est évidemment « chez lui » et s'inquiète déjà de pourvoir aux amusements du public.

« Une douce gaieté est de rigueur : le vieux a envoyé chercher les filles. — On dansera. »

En effet, « les filles » entrèrent, et je vis une seconde répétition du « branle » de Julianashaab, car je ne puis guère donner un autre nom à la chose. Inutile de dire que le Prince s'arrangea de manière à choisir la plus jolie, une brune piquante, qui avait le double avantage d'être la fille du gouverneur et de porter le nom charmant de Concordia ; mais comme il ne trouva aucun Marcus à faire endêver, notre jeune homme nous confia bientôt que sa partenaire n'approchait pas de la belle aux cheveux châtains qu'il avait laissée là-bas.

Kraksimeut est la plus septentrionale et une des plus productives des douze stations du district de Julianashaab. A l'exception d'un peu d'édredon, elle ne fournit que des peaux et de la graisse de phoque ; pendant la saison, paraît-il, c'est un lieu fort animé. En outre de son salaire régulier, cent rixdales (250 fr.), Pierre Motzfeldt prélève cinq pour cent sur les marchandises qu'il reçoit à l'entrepôt ; tout cela réuni lui fait environ deux mille cinq cents francs, trois mille, trois mille quatre cents dans les bonnes années. Ce revenu lui a suffi pour vivre à son aise depuis cinquante ans ; il a élevé deux familles, et a encore, en comptant sa femme et lui, vingt-quatre personnes à nourrir. Mme Motzfeldt est propre, fort rangée et toujours vêtue à la mode esquimau. Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, une jupe à Kraksimeut. La pitié

que j'avais d'abord ressentie pour le brave gouverneur me parut bientôt mal placée : ses ressources sont plus que suffisantes pour ses besoins, et malgré le nombre de bouches à sa charge, il lui reste de quoi faire venir de Copenhague toutes les bonnes choses qu'il peut désirer. On n'est pas nécessairement malheureux parce qu'on se trouve seul Européen dans l'unique maison d'une île solitaire. Notre ami a sous ses ordres une quarantaine d'Esquimaux habitant de petites huttes qu'on peut à peine distinguer des roches nues qui forment le sol de l'île.

Nous n'étions pas les premiers citoyens des États-Unis qui eussions visité Kraksimeut : Motzfedt conservait le plus vivant souvenir d'un Américain qui lui avait enseigné les quelques mots anglais qu'il possédait dans son bagage et les airs de « Yankee Doodle » et de « Salut, ô Colombie! » qu'il nous répéta avec forces variantes inconnues aux auteurs de ces compositions musicales. Cet Américain est le colonel Shaffner, qui, après le premier échec du câble transatlantique, s'est beaucoup occupé d'une ligne qui aurait passé par les Faroër, l'Islande, le Groënland et le Labrador : je ne doute pas qu'il ne mérite toutes les louanges qu'en faisait Motzfeldt, car depuis longtemps on n'avait songé à plus vaillante entreprise, mais le succès n'en était point possible ; comment espérer de conserver un câble dans une mer où les montagnes de glace touchent le fond par deux ou trois cents brasses d'eau?

A bord de *la Panthère*, nous avions le bonheur de posséder un homme des plus remarquables, sinon par la position sociale (c'était le second), du moins pour son infatigable assiduité à « exercer nos âmes par la patience. »

Son opiniâtreté boudeuse surpassait celle d'un âne mécontent; un réformiste lui eût rendu des points pour l'obstination. Curieux comme une pie, surtout en ce qui regardait « l'élément liquide » sur lequel nous voguions, il tenait spécialement à se bien assurer de la profondeur de la mer. Un jour il y laissait tomber un fusil; un autre, s'insérant dans un kayak, il poussait au large pour chavirer soudain sens dessus dessous, le bateau attaché à ses talons, en aussi grand péril que s'il eût entrepris de nager les pieds liés à des vessies; heureusement que sa tête toucha le fond; il s'y trouvait des algues auxquelles il se cramponna; et, se tortillant au milieu des coquillages et de la boue visqueuse, il finit par se retourner du bon côté et revenir à la surface de la mer, à moitié asphyxié et ayant ingurgité plus que sa part d'eau salée. Encore s'il ne se fût jamais servi que de son propre crâne! mais il se permettait aussi de faire ses expériences avec la quille de *la Panthère*. Quelque petite chance qu'il eût de la jeter sur un rocher, il en profitait invariablement, en ayant soin, toutefois, de choisir les moments où le capitaine était à terre ou dans sa cabine. A Kraksimeut, il saisit l'heure où celui-ci respirait la fumée dans la maison de Pierre Motzfeldt, et, lâchant une amarre ou négligeant de la fixer, peu importe le comment, il laissa *la Panthère* danser à loisir à la marée montante; son arrière vint glisser tout contre la berge, comme si on la tirait à sec dans un chantier. S'abandonnant à sa juste satisfaction, le second put lire le chiffre XIV au milieu de la fange et des algues mises en mouvement par son habile manœuvre, et des bulles d'air qui crevaient autour du gouvernail : il savait au juste la profondeur de cet endroit du port de Kraksimeut. Il fumait tranquillement sa pipe sur

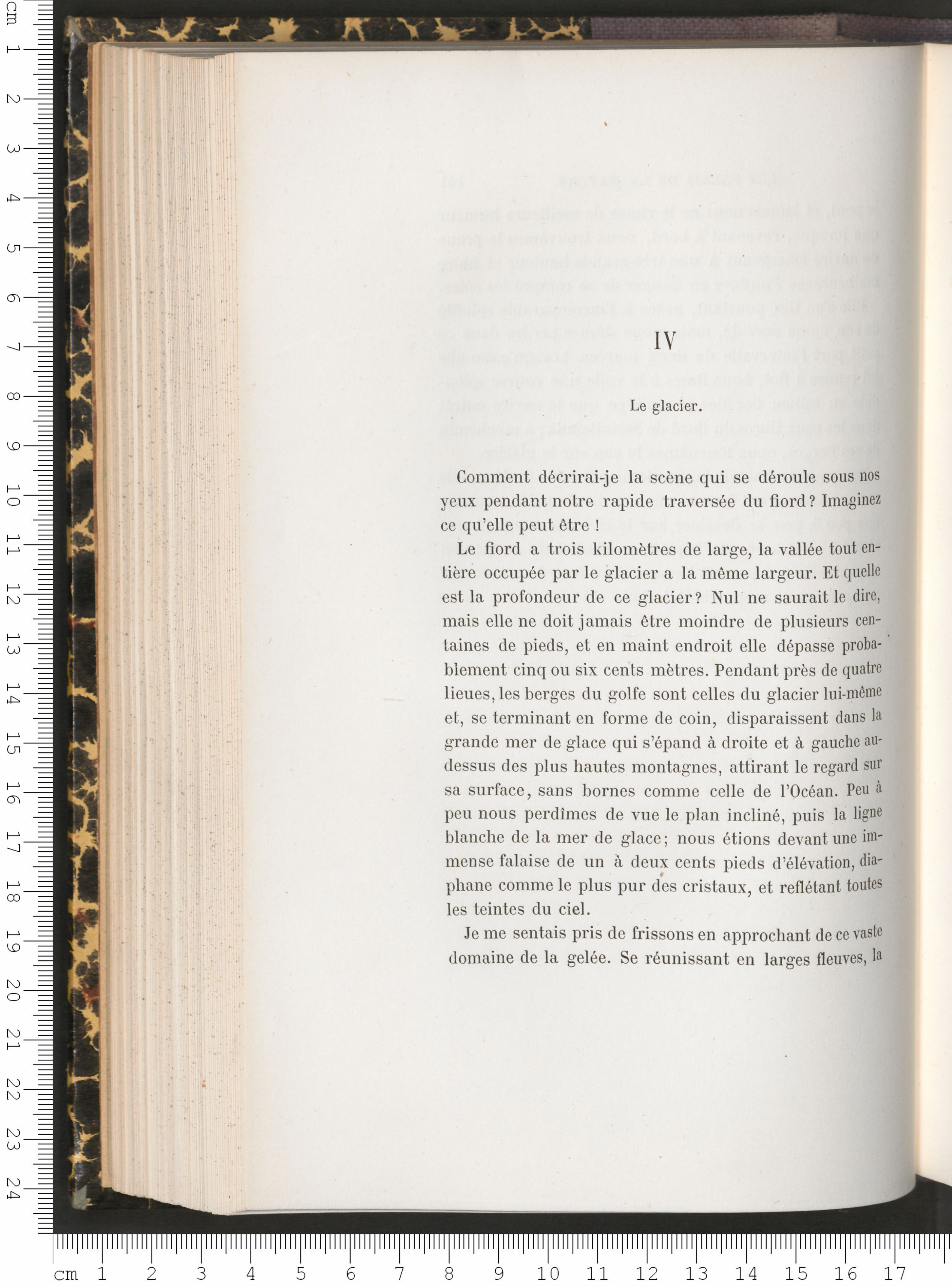


Le glacier de Sermitsialik vu de la mer.

le pont, et jamais nous ne le vîmes de meilleure humeur que lorsque, revenant à bord, nous trouvâmes la proue du navire émergeant à une très-grande hauteur et notre malheureuse *Panthère* en danger de se rompre les côtes.

Elle s'en tira pourtant, grâce à l'incomparable solidité de son épine dorsale, mais nous dûmes perdre dans ce petit port l'intervalle de deux marées. Lorsqu'enfin elle fut remise à flot, nous fîmes à la voile une course splendide au milieu des îles jusqu'à ce que le navire entrât dans les eaux libres du fiord de Sermitsialik; à mi-chemin de ses berges, nous tournâmes le cap sur le glacier.

Mes yeux le cherchaient ardemment sans le découvrir encore; mais ayant franchi une courbe du golfe, nous vîmes peu à peu se dessiner sur le ciel une longue barre blanche au-dessous de laquelle tombait vers la mer un large rideau qui prenait l'aspect d'un mur à mesure que la vapeur nous rapprochait du but.



# IV

## Le glacier.

Comment décrirai-je la scène qui se déroule sous nos yeux pendant notre rapide traversée du fiord ? Imaginez ce qu'elle peut être !

Le fiord a trois kilomètres de large, la vallée tout entière occupée par le glacier a la même largeur. Et quelle est la profondeur de ce glacier ? Nul ne saurait le dire, mais elle ne doit jamais être moindre de plusieurs centaines de pieds, et en maint endroit elle dépasse probablement cinq ou six cents mètres. Pendant près de quatre lieues, les berges du golfe sont celles du glacier lui-même et, se terminant en forme de coin, disparaissent dans la grande mer de glace qui s'épand à droite et à gauche au-dessus des plus hautes montagnes, attirant le regard sur sa surface, sans bornes comme celle de l'Océan. Peu à peu nous perdîmes de vue le plan incliné, puis la ligne blanche de la mer de glace ; nous étions devant une immense falaise de un à deux cents pieds d'élévation, diaphane comme le plus pur des cristaux, et reflétant toutes les teintes du ciel.

Je me sentais pris de frissons en approchant de ce vaste domaine de la gelée. Se réunissant en larges fleuves, la

glace et la neige fondues de la surface du glacier s'élançaient par-dessus la falaise en formant des nuées flottantes d'écume où dansaient les couleurs irisées d'un arc-en-ciel. Le bruit de ces cascades remplissait les airs ; par intervalles, le tonnerre des convulsions intérieures du glacier venait retentir à nos oreilles.

Je ne crois pas qu'aucun autre explorateur ait eu semblable facilité pour étudier un glacier. Au Groënland, la plupart des fiords étant parsemés d'îles ou de bas-fonds, la marche des montagnes de glace vers la mer en est beaucoup retardée et leur amoncellement y rend toute navigation impossible. Au nord, j'ai fait des efforts inouïs pour remonter en bateau celui de Jacobshav'n dans la baie de Disco. Ce golfe, pendant un espace de près de cinquante kilomètres, est encombré « d'icebergs, » tellement pressés les uns contre les autres qu'on peut à peine les distinguer de la surface du glacier, même quand on les regarde d'une altitude de plus de trois cents mètres.

Au fiord de Sermitsialik, point d'obstacle de cette nature. A partir de l'extrémité frontale du glacier, où, en certains endroits, elle atteint deux cent soixante-dix brasses, la profondeur de la mer s'accroît régulièrement, et le courant, rendu très-rapide par une cause que j'expliquerai plus bas, emporte les montagnes de glace au fur et à mesure de leur formation. Pendant que nous remontions le golfe, nombre de celles-ci passèrent près de nous ; toutes se hâtaient vers l'Océan, comme impatientes de mêler aux vagues leurs molécules de cristal, et de jouir encore de la liberté sans bornes de la grande mer. Nous suivions la rive gauche du fiord, mais lorsqu'il n'y eut plus entre nous et le glacier que juste l'espace néces-

saire pour virer de bord, nous nous dirigeâmes lentement vers l'extrémité opposée.

En parlant de la face du glacier, j'ai employé les mots de mur, de falaise, de ligne de côtes. Comme ligne de côtes, elle est sinueuse ; comme falaise, elle est parfaitement verticale; mais, bien loin d'offrir une surface unie, elle présente le plus fantastique assemblage de formes qui se puisse concevoir : cavernes qui se perdent dans un lointain insondable, clochers symétriques, ogives, fissures où l'œil plonge dans un bleu profond, transparent, changeant à chaque seconde ses teintes fugitives, légères comme celles de l'opale ; impossible au peintre de les reproduire.

« Le rayonnant éclat de l'œil noir d'une femme »

n'est pas plus difficile à saisir. Un vert non moins délicat, non moins splendide, colore tous les retraits où la glace surplombe les eaux. Aux rayons du soleil, la superficie de ces immenses cristaux est du blanc le plus pur, excepté dans les endroits où il y a eu cassure récente ; on dirait les doux reflets du satin : ce chatoiement provient des angles différents sous lesquels la lumière est réfléchie.

Nous marchions le moins vite possible afin de mieux étudier ces phénomènes ; aussi mîmes-nous près d'une heure à atteindre le bord opposé. A distance égale des rives, nos sondages nous donnèrent la plus grande profondeur de l'eau ; à mesure que nous nous éloignions du centre, la couleur de celle-ci passait du vert glauque au brun sale : la partie orientale du lit du glacier est beaucoup plus déclive que l'autre ; les eaux fondues de la superficie, se précipitant à travers les fissures, s'ouvrent un passage sur les roches au-dessous des glaces, et vont se

jeter à la mer, frémissant et bouillonnant comme une immense chaudière, un lac des régions infernales. Ces ondes bourbeuses décolorent tout un côté du fiord, circonstance dont j'essayai vainement de me rendre compte avant d'avoir vu ce courant qui nous repoussait au large, en dépit de l'action du gouvernail.

La face verticale du glacier présente de nombreuses saillies, surtout vers le milieu où il forme un angle à peu près droit : on sait que le centre de ces fleuves congelés progresse beaucoup plus vite que leurs parties latérales.

A la berge méridionale, à soixante mètres des roches, nous trouvâmes que le sol de la mer, subitement remonté, indiquait l'existence d'un bas-fond qui pouvait offrir un bon ancrage; nous mouillâmes par dix-neuf brasses d'eau, et *la Panthère* se balança au courant qui marchait avec une vitesse de quatre nœuds à l'heure; aussi n'avions-nous pu traverser le fiord d'un bord à l'autre sans dériver beaucoup. Le gigantesque mur de cristal, dont nous n'étions éloignés que de cent brasses, se dressait à plus de deux cents pieds de hauteur : à cette courte distance, on eût dit qu'il nous surplombait. Les moins familiers d'entre nous avec les tours que jouent souvent les glaciers, en savaient assez pour trouver la position dangereuse ; mais le capitaine, seul responsable du navire, se déclara satisfait du mouillage, une boue très-épaisse. « Vous êtes aux premières loges, » dit-il, « de quoi vous plaignez-vous ? » On se résigna donc à courir les risques de la chose, au moins jusqu'au lendemain.

Nous descendîmes à terre après souper, et, grimpant parmi des roches abruptes, nous escaladâmes une colline haute de quatre cents mètres ; le soleil descendait derrière les montagnes; la grande mer de glace, se profilant

sur le crépuscule embrasé, s'empourprait de flammes comme lui. Ce désert sans bornes, dont la dure et froide superficie étincelait de lueurs empruntées, se revêtait des splendeurs du ciel ; nous oubliâmes un moment que nous avions sous les yeux le seul pays du monde digne de se nommer la Terre de Désolation.

# V

## Une course au glacier.

La nuit fut des plus inquiétantes pour la sûreté du navire : par intervalles, notre dangereux voisin nous avertissait de sa présence. On entendait un craquement sec, vif, bientôt suivi du bruit de la chute d'un corps très-lourd, annonçant qu'un iceberg s'était détaché pour tomber à la mer; au matin, nous vîmes celle-ci toute couverte de petits fragments entourant de plus grandes masses dont quelques-unes se dirigeaient déjà vers l'Océan.

Le capitaine et moi prîmes une embarcation pour traverser le fiord et chercher une crique ou quelque mouillage moins exposé. Les glaçons nous donnèrent beaucoup de tablature; de temps à autre il fallait, transformant les rames en gaffes, faire avancer le canot à la force des bras. La scène avait changé du tout au tout depuis la veille au soir; les eaux étaient jonchées de glaces écroulées pendant la nuit; le ciel, la terre, la mer, tout était terne et sans couleur; la glace même paraissait d'un gris froid et dur; en dépit de l'exercice violent auquel nous nous livrions, nous grelottions à cette âpre atmosphère, encore bien heureux d'avoir emporté nos pardessus. Le soleil

dépassait à peine les collines quand nous arrivâmes à la côte nord ; nous eûmes la bonne fortune d'y découvrir en dehors du courant, et libre de glaçons, une baie juste assez grande pour assurer le jeu du navire à la marée. La sonde ne donnait que cinq brasses d'eau, par conséquent *la Panthère* n'aurait pas à y craindre la visite de quelque iceberg de dimensions alarmantes. Mais nous n'étions pas venus si loin pour nous en aller sitôt, et le canot nous débarqua sur une pente gazonnée ayant à droite le glacier, à gauche la falaise. Après avoir marché sur l'herbe rase pendant quelques centaines de mètres, nous nous engageâmes dans une gorge profonde.

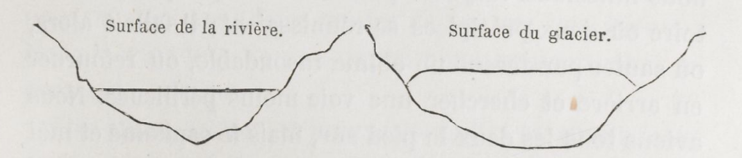
Au bout d'un kilomètre environ, l'idée triomphante de revenir à pied au navire me passa par le cerveau et je fis part de cette fantaisie au capitaine. Toujours disposé aux entreprises les plus hasardeuses, il applaudit avec transport. C'était, sur *la Panthère*, le seul homme qui ne s'étonnât de rien et fût constamment prêt à tout; je ne crois pas qu'il eût son pareil au monde. Brave jusqu'à la témérité, mais doué d'un jugement sûr, il avait tout ce qu'il fallait pour se fourrer dans le guêpier, mais aussi tout ce qu'il fallait pour en sortir. A l'époque de notre voyage au Groënland, il arrivait à peine à sa vingt-cinquième année, mais depuis huit ans qu'il commandait des bâtiments de toutes sortes, il avait appris à fond son métier. Instruit, adroit, ne doutant de rien, il était à bord un charmant camarade; à terre, son zèle infatigable et ses longues jambes promettaient à ses compagnons de leur faire voir du chemin.

Les rameurs réexpédiés au navire, nous attaquâmes le glacier par une pente d'environ trente degrés; la glace était fort mélangée de sable et de pierres; le pied n'y

glissait point; en quelques minutes, nous atteignîmes le sommet.

Imaginez-vous les rapides du Niagara supérieur congelés jusque dans les abîmes; les chutes, la rivière, le grand lac Érié transformés partout en glace; les berges au-dessus de la cataracte aussi élevées que les rives inférieures; vous-même, debout sur les rapides, l'Érié si rapproché que vous en puissiez voir la surface cristallisée, et vous aurez, sur une échelle réduite, cette mer de glace que nous contemplions. Les rapides représenteraient le glacier; la grande chute serait le mur qu'il projette dans la mer (la courbe du « fer à cheval » ici tournée en dehors); la rivière qui s'épanche dans l'Ontario deviendrait le fiord, et l'Ontario lui-même, l'Océan dans lequel vont errer les montagnes de glace détachées de la gigantesque cascade.

N'oublions pas, cependant, une dissemblance notable : d'une rive à l'autre, la surface du fleuve est toujours horizontale et celle du glacier un peu convexe, comme on le voit par les figures ci-dessous :




C'est précisément par le ravin formé entre cette courbure du glacier et l'escarpement du sol que nous arrivions de la mer; sur le bord de l'eau, il débouche dans une plaine étroite qui s'étale au pied des hautes terres, lisière verte destinée à être un jour complétement envahie par le fleuve de glace. Je regardais avec un vrai regret ce

petit coin où, malgré la ceinture de frimas qui les pressent, croissent les saules, les bouleaux, les genévriers nains, entremêlés de touffes de bruyère, d'andromède, d'airelles; çà et là, de brillantes fleurs étoilent un épais tapis d'herbe et de mousse : on ne saurait imaginer de contraste plus saisissant que celui de ce mignon parterre et de l'énorme glacier sur lequel nous nous trouvions maintenant.

Il mesure dans cet endroit plus de quatre kilomètres de large; la traversée n'en était pas sans périls, car partout s'ouvraient des crevasses séparées par des ressauts glissants. Ces profondes coupures forment, avec le bord, des angles variant plus ou moins selon les lieux, mais en moyenne de quarante degrés; elles conservent une sorte de parallélisme, et courent le plus souvent du dehors au dedans et d'aval en amont; dans certains endroits, elles ne sont distantes que de quelques mètres; on les voit sans cesse s'entre-croiser, se jeter l'une dans l'autre, quoique la direction générale en reste facile à distinguer. Ces fissures faisaient tout le danger de notre entreprise, car nous finissions toujours par arriver à quelque promontoire où deux précipices se réunissaient; il fallait alors, ou sauter par-dessus un abîme insondable, ou retourner en arrière et chercher une voie moins périlleuse. Nous avions tous les deux le pied sûr, mais le capitaine et moi conservons le souvenir de tours de force qu'on ne peut accomplir que sous l'aiguillon de la curiosité, et avouons-le, sous celui de la honte d'avoir à battre en retraite. Le bord du glacier une fois franchi, la route devint moins pénible : pendant près de trois kilomètres, le niveau était presque parfait, la glace très-peu tourmentée, tandis qu'en amont, où l'énorme courant paraît s'être déversé par-

dessus un précipice ou du moins une pente très-rapide, il offre le plus effroyable chaos qui se puisse concevoir ; les crevasses s'enchevêtrent en tous sens, quoiqu'on y puisse saisir encore la direction moyenne constatée plus haut. En certains endroits, le flot congelé s'est épanché comme par périodes successives, et ressemblant aux marches de quelque temple gigantesque, forme une longue série de terrasses et d'escaliers, — grandiose avenue des palais de la nature qui se dressent là-haut sur la cime des montagnes.

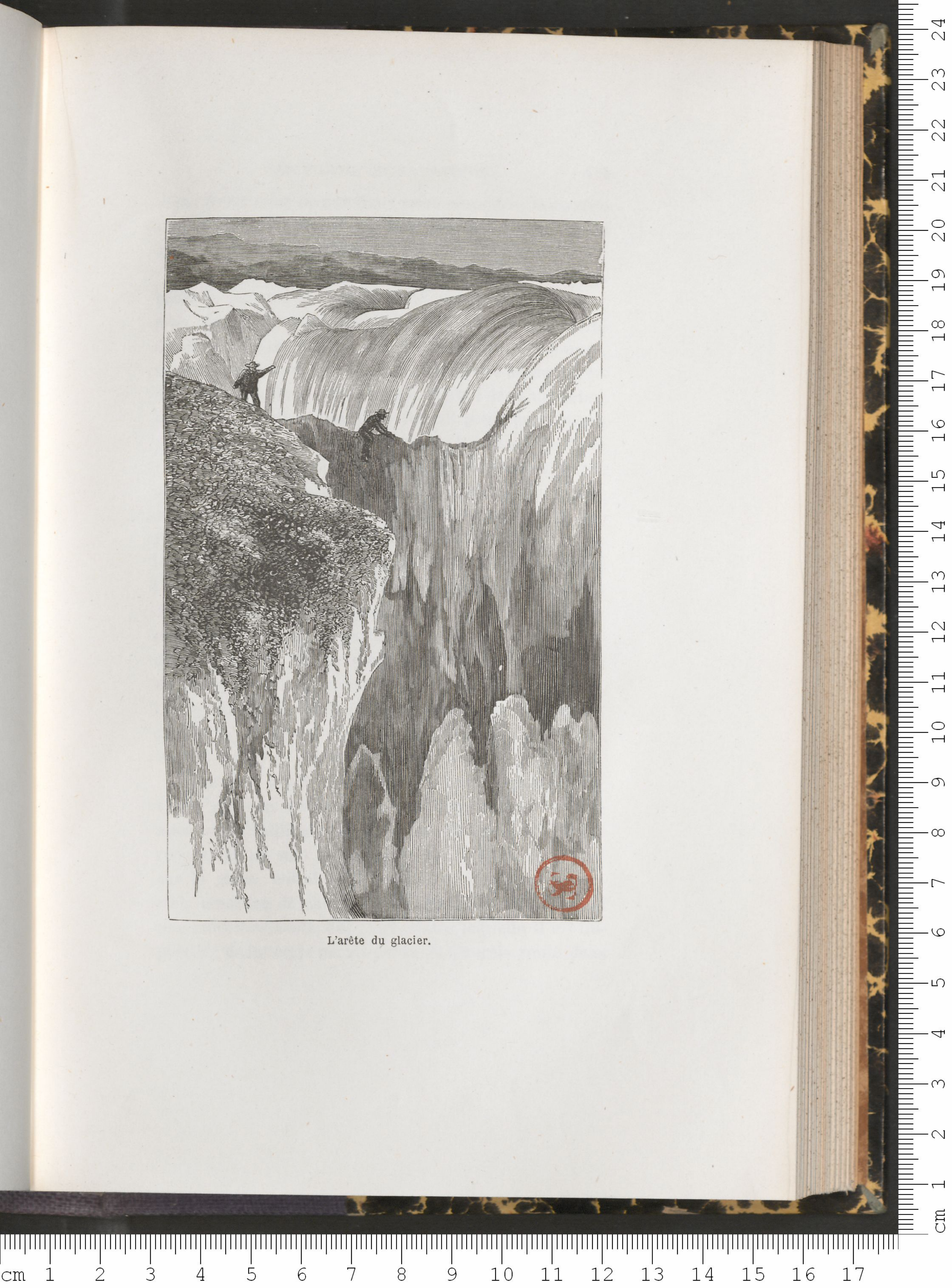
Je n'ai jamais foulé ces déserts de frimas sans une émotion profonde et presque solennelle. On y voit à la fois tant et si peu de choses ! Rien ne vient détourner l'esprit de la contemplation d'une seule et même force. Dans la forêt, on rencontre la vie sous ses diverses manifestations ; au bord de la mer, on a devant les yeux le mouvement des vagues, on entend respirer l'Océan : nulle part l'idée ne se concentre sur un agent isolé, solitaire, unique. Ici, la désolation sans bornes de ce Sahara de neige prend un aspect presque terrible : la majesté de Dieu nous enveloppe de toutes parts ; notre admiration pour les détails ne vient plus nous faire perdre de vue ses lois immuables ; la grandeur de son œuvre nous apparaît dans sa simplicité sublime.

Une chose surtout m'impressionnait : le grondement continuel de cette énorme masse, haute de mille pieds au moins ; sous nos pas mêmes, le monstre nous semblait s'agiter. Je n'eusse pas été surpris de voir un gouffre béant s'ouvrir devant nous. Ces voix profondes du glacier n'étaient point les seuls bruits qui se fissent entendre : de tous côtés, des ruisseaux serpentaient sur la plaine cristalline ; plusieurs, en se réunissant, formaient un cou-

rant considérable ; sifflant et tonnant, ce torrent se précipitait dans une crevasse ouverte dans toute l'épaisseur du glacier et allait gonfler le fleuve de boue dont j'ai déjà parlé.

Le soleil montait dans le ciel et pénétrait l'atmosphère de ses rayons; même ici, sur ces domaines de la Gelée, l'atmosphère n'était point désagréable ; la glace et la neige fondaient rapidement et nous souffrions plutôt de l'humidité que du froid. Souvent nous étions obligés de ramper à quatre pattes ou même à plat ventre, de sorte que nos habits furent bientôt entièrement trempés.

Le milieu du glacier, je l'ai déjà dit, n'offrit guère d'obstacles; c'est à la descente vers l'autre rive que les vraies difficultés commencèrent. Je me demandais parfois si, malgré tout le travail accompli, nous ne serions pas forcés de retourner en arrière; les crevasses étaient souvent trop larges pour qu'on pût les franchir d'un bond, et après en avoir longtemps suivi les bords, nous étions obligés de rebrousser chemin et de sauter de nouveau par-dessus les fissures déjà traversées pour chercher une voie praticable. Après force labeurs, nous nous trouvâmes sur une longue pointe flanquée de chaque côté par une profonde ravine, et provenant de l'entre croisement de deux crevasses ; mais du promontoire à la rive opposée s'étendait un pont, ou plutôt une espèce de crête formant le sommet d'une grande masse de glace détachée par quelque commotion, et qui, glissant dans l'abîme, s'était arrêtée entre les deux parois, comme une roche dans un étroit « cañon ». Elle n'était ni trop en contre-bas, ni trop difficile d'accès. Il fallait, ou nous confier à ce pont naturel, ou, tournant le dos au but, si proche maintenant, recommencer la route périlleuse que nous avions faite



L'arête du glacier.

déjà : à ceci nous ne pouvions nous résoudre; nous tirâmes au sort pour savoir qui ouvrirait la marche : ce fut à moi de passer le premier.

Je rampai d'abord à quatre pattes le plus longtemps possible, puis me mettant à califourchon sur le dangereux renflement qui se courbait en volute avant d'atteindre le pont, je me poussai en avant avec mes mains nues, ne progressant que de quelques centimètres à chaque effort. Tout d'un coup mes yeux plongèrent dans un abîme béant, dont le bleu splendide se fonçait peu à peu pour se perdre dans une obscurité effrayante; le rugissement des eaux montait jusqu'à moi. Le vertige me prenait; je me cramponnai de mon mieux à la crête mince, aiguë, glissante. Inutile de songer à rétrograder : j'étais déjà sur l'arête et ne pouvais ni me tourner, ni remonter à reculons sur le promontoire. Coûte que coûte, il fallut aller de l'avant, encouragé par la voix du capitaine qui me criait de ne pas lui casser son pont. Enfin, ce dur labeur fut couronné de succès; je parvins à me hisser sur le bord opposé, et me traînai jusqu'à un endroit sûr où je m'assis, je dois le dire, avec un immense soulagement. Le capitaine, après s'être galamment tiré du mauvais pas, contempla un instant ce périlleux sentier :

« Là! » fit-il! « j'en ai assez! »

J'étais tout à fait de son avis. Mais la crevasse suivante, quoique beaucoup moins dangereuse au premier aspect, faillit me coûter la vie. En touchant l'autre rive, après un saut de quelque deux mètres, je glissai sur la glace; entraîné en arrière, saisi par cette horrible sensation de chute qui s'empare de vous devant une mort imminente, une mort contre laquelle il est impossible de lutter, je me vis perdu, et j'aurais roulé dans

l'abîme si mon pied n'avait rencontré une légère saillie qui me permit de m'accrocher à quelque projection de la paroi; mon camarade accourut bientôt et m'aida à me sortir d'affaire. Ce fut la dernière de nos aventures du jour avec les crevasses; nous découvrîmes une pente assez unie par laquelle nous arrivâmes enfin sur la terre ferme.

Nous étions à plus de trois kilomètres du navire, et pour y retourner nous traversâmes un profond ravin, contre partie de celui par lequel nous avions escaladé le glacier; mais le lit de rochers en étant beaucoup plus abrupt, la glace elle-même se montra beaucoup plus tourmentée. Dans sa marche incessante à travers la vallée, elle doit nécessairement se mouler, s'adapter à toutes les inégalités du sol, mais elle ne le fait pas sans une résistance acharnée : la terre, le sable, les roches, par milliers et millions de tonneaux sont arrachés, déracinés, emportés; la compression. l'écrasement, les déchirures de ses flots congelés disent assez combien puissante a été l'attaque de l'invincible déluge. J'ai vu le sommet d'une colline enlevé à une hauteur de douze mètres, et des rochers pesant des centaines de tonneaux, éparpillés comme les petits cailloux par le versoir d'une charrue.

Près du fiord, l'état chaotique des glaces augmente encore avec la déclivité plus grande de la vallée; plusieurs larges cavernes s'ouvraient à fleur de sol pour se refermer plus ou moins parfaitement à une cinquantaine de pieds d'altitude; poussé par la curiosité, je me faufilai comme je pus parmi les pierres et la fange, l'eau tombant à torrents sur ma tête; à trente mètres, à peu près, un large fleuve de boue vint interrompre mon voyage : c'était le courant dont j'ai parlé plus haut.

Rien ne saurait donner l'idée du grondement terrible, de

l'épouvantable fracas de ces eaux lancées à toute vitesse sur la pente, frappant les roches de leur lit, les glaces de la voûte et se brisant sur les énormes blocs qui soutiennent la masse de cristal. Je m'avançai le long d'une banquette de rocher sur laquelle la glace était solidement appuyée; à l'abri de ce rempart, je pouvais contempler ce spectacle avec toute la sécurité, sinon tout le confort désirable : des habits trempés d'eau de neige n'aident pas précisément à maintenir le corps dans une douce chaleur.

Cette visite dans les profondeurs du géant de Sermitsialik m'a permis de me rendre bien compte de la manière dont se sont produites les « stries » que dans certaines régions on trouve sur les rochers. M. Agassiz a établi que ces marques datent de la période glaciaire et sont l'irrécusable preuve du séjour de quelque glacier. Il n'y a pas à se méprendre sur l'effet de la pression énorme de ces masses, s'ouvrant un chemin à travers les étranglements de la vallée. Les quartiers qu'elles déracinent sont roulés en galets ou réduits en sable fin; la roche à laquelle elles les arrachent est sillonnée de cicatrices profondes et ineffaçables. Un tournant de la caverne me permit de suivre le fleuve pendant une vingtaine de mètres, jusqu'à un endroit où une autre fissure versait dans l'antre sombre un courant d'eau et de lumière.

Ma curiosité enfin satisfaite, j'en vins à penser aux périls de la situation. L'obscurité où je tâtonnais pouvait me préparer un plongeon fatal dans

« L'eau noire qui roulait à travers les ténèbres. »

L'arche de cristal était-elle solide?... Si quelque fragment allait s'en détacher!... Je me hâtai de ramper vers l'ouverture par laquelle je m'étais aventuré; une fois au grand

jour, je m'adressai une longue mercuriale sur mon imprudente visite aux rives du torrent

« Qui remplit tout le vide où flotte en bas sa foudre,
De vent, de bruit, de flots, de vertige et de poudre[1]. »

Mes habits étaient mouillés comme si je me fusse laissé choir dans la mer; je mourais de froid; aussi, je rejoignis au plus vite le capitaine qui m'attendait sur la berge; il avait déjà hélé le canot, et je fus bientôt à l'abri des suites fâcheuses qu'aurait pu avoir cette équipée : en dépit de mon soliloque du ravin, je me rappelais avec un certain plaisir les merveilles du glacier et les incidents de notre promenade matinale : partis à jeun, nous rentrions au navire après six heures de la marche qu'on sait, l'estomac aussi vide qu'une machine pneumatique. Ce n'est que dans l'air pur et frais des régions polaires qu'on peut endurer un exercice aussi fatigant sans autrement en souffrir. On croit bien à tort que l'homme consomme nécessairement plus de nourriture dans les pays froids; la gloutonnerie est affaire d'habitude et non de climat; mais de même que « le sommeil de celui qui travaille est doux, » son appétit est vigoureux sous n'importe quelle latitude.

1. Lamartine, *Jocelyn*.

# VI

## Spéculations.

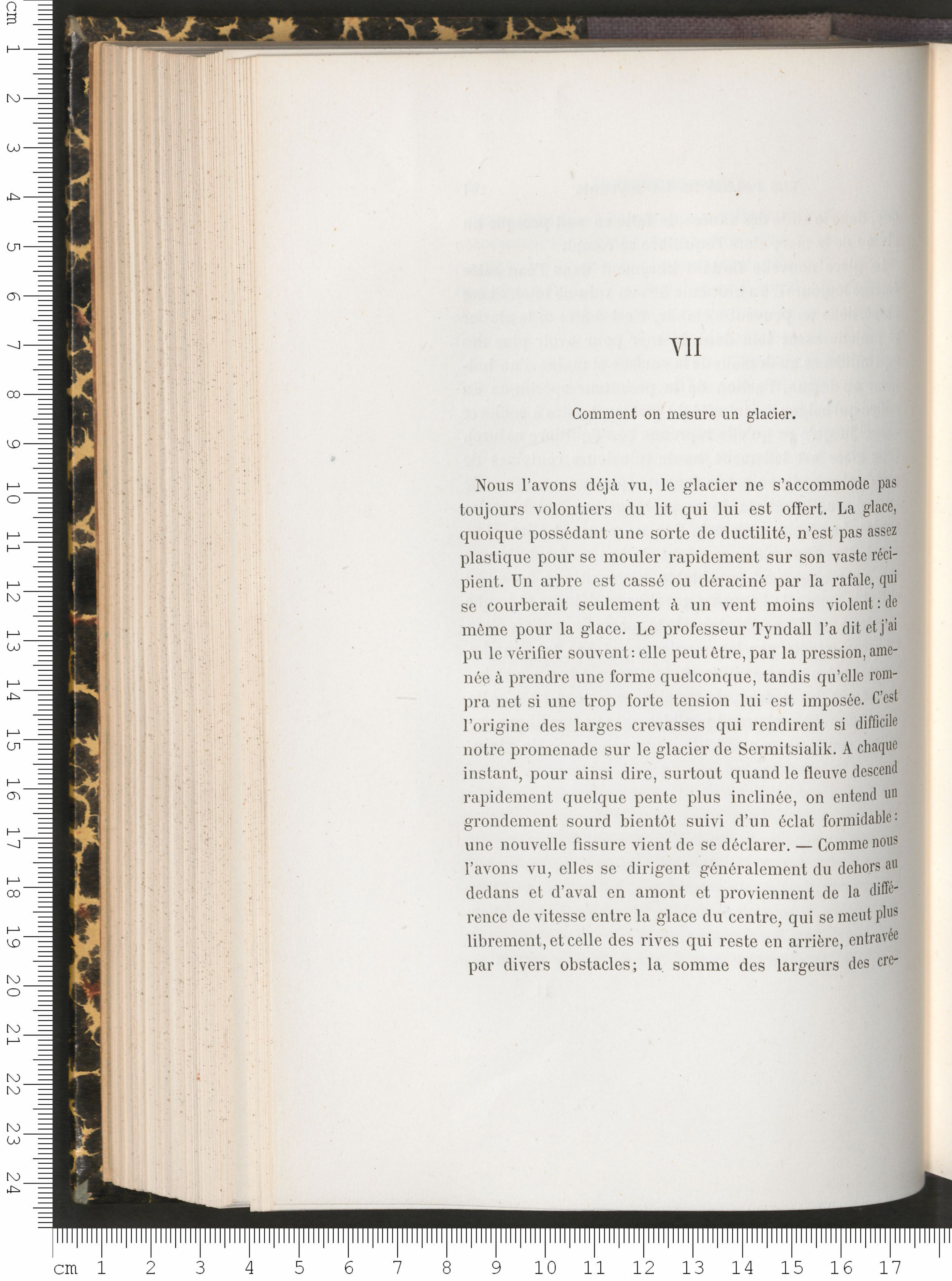
Le moins versé de mes lecteurs dans les sciences naturelles doit commencer maintenant à comprendre ce que c'est qu'un glacier. Les savants ont suffisamment établi que la substance ferme et solide dont il est composé obéit aux lois qui gouvernent le mouvement des fluides; ils nous disent que, comme la rivière, le glacier marche plus rapidement au milieu qu'à ses bords. Prenant le fait pour certain, et sachant que le vaste réservoir de l'intérieur du Groënland est la grande source de toutes les glaces qu'il verse à la mer par les passes des montagnes, étudions un peu les progrès de celui de Sermitsialik.

Même pendant la génération actuelle, il a éprouvé des changements notables. Pierre Motzfeldt m'assure avoir traversé la vallée il y a cinquante ans, et cueilli des airelles dans le lieu même où se trouve aujourd'hui la caverne dans laquelle j'étais entré pour écouter le grondement des eaux; il m'a montré la ligne que le front du glacier occupait à cette époque; la mémoire de gens comme lui est fidèle et je ne doute nullement de l'exactitude de ses souvenirs : la distance franchie étant de trois kilomètres et demi, la vitesse moyenne doit donc s'évaluer à dix-neuf centimètres à peu près par jour.

Nous pouvons avec quelque certitude évoquer devant notre esprit le spectacle de la marche d'un glacier. En remontant à l'époque où, s'épanchant de la mer de glace, il fit son premier pas dans la vallée qu'il emplit aujourd'hui, nous voyons celle-ci revêtue de verdure, les moineaux babiller joyeux dans les branches des arbres nains, les troupeaux de rennes paître les frais pâturages et boire l'eau limpide des cascades qui jaillissaient alors sur le versant que la glace couvre de ses assises. Un calcul établi sur les mêmes bases que le précédent démontre que le fleuve de frimas aura mis deux cent cinquante ans environ à descendre les seize kilomètres qui séparent de la mer le col par lequel il s'est déversé dans le vallon de Sermitsialik. Suivons-en les progrès : son front mesure en hauteur des centaines de pieds ; en largeur, des milliers de mètres; il s'avance patient, persévérant, irrésistible ; il comble les abîmes, glisse sur les pentes ardues, envahit les plaines; sa marche, tantôt lente, tantôt accélérée, ne s'arrête jamais; chaque année, il engloutit de nouveaux rochers, il dévore de nouveaux pâturages ; les troupeaux de rennes s'enfuient devant lui; il contourne, il entoure, il surmonte ou emporte les buttes; çà et là, quelque éperon de la montagne lui oppose une résistance acharnée : nous entendons craquer la glace et gronder l'avalanche qui va se briser dans la plaine. Le torrent atteint le fiord, mais la mer même ne saurait l'arrêter, car le lit de l'Océan n'est que le prolongement du plan incliné de la vallée : le glacier repousse les flots; la plage rocheuse disparaît, un mur de cristal s'étend maintenant d'une rive à l'autre du golfe. A mesure qu'il avance, il descend dans des eaux de plus en plus profondes, ses pieds posant toujours sur le sol sous-marin. Puis la falaise de glace s'enfonce graduellement, jusqu'à ce

que, dans la suite des années, le faîte en soit presque au niveau de la mer; alors l'équilibre se rompt.

La glace nouvelle flottant librement dans l'eau salée émerge toujours d'un huitième de son volume total. Si ces proportions ne peuvent s'établir, c'est-à-dire si le glacier se projette assez loin dans la mer pour avoir plus des sept huitièmes au-dessous de la surface et moins d'un huitième au-dessus, l'action de la pesanteur spécifique du milieu qui baigne l'extrémité du glacier, tendra à soulever celle-ci jnsqu'à ce qu'elle reprenne son équilibre naturel. Cette glace est tellement haute (plusieurs centaines de pieds), si grande en est la largeur (plusieurs milliers de mètres), que la résistance se prolonge pendant bien des années. Le glacier cède à la fin; ne pouvant plier, il se rompt. Une fissure commençant de bas en haut s'ouvre avec un craquement formidable, s'élargit peu à peu et atteint le sommet; l'énorme quartier se détache et tombe dans les eaux; et pendant que le tonnerre de sa disruption est encore répété par les montagnes et que les grandes vagues créées par sa chute roulent vers la haute mer les unes après les autres, le monstre nouveau-né s'agite d'avant en arrière et prend péniblement son équilibre pour flotter ensuite au courant. C'est une montagne de glace.



# VII

## Comment on mesure un glacier.

Nous l'avons déjà vu, le glacier ne s'accommode pas toujours volontiers du lit qui lui est offert. La glace, quoique possédant une sorte de ductilité, n'est pas assez plastique pour se mouler rapidement sur son vaste récipient. Un arbre est cassé ou déraciné par la rafale, qui se courberait seulement à un vent moins violent : de même pour la glace. Le professeur Tyndall l'a dit et j'ai pu le vérifier souvent : elle peut être, par la pression, amenée à prendre une forme quelconque, tandis qu'elle rompra net si une trop forte tension lui est imposée. C'est l'origine des larges crevasses qui rendirent si difficile notre promenade sur le glacier de Sermitsialik. A chaque instant, pour ainsi dire, surtout quand le fleuve descend rapidement quelque pente plus inclinée, on entend un grondement sourd bientôt suivi d'un éclat formidable : une nouvelle fissure vient de se déclarer. — Comme nous l'avons vu, elles se dirigent généralement du dehors au dedans et d'aval en amont et proviennent de la différence de vitesse entre la glace du centre, qui se meut plus librement, et celle des rives qui reste en arrière, entravée par divers obstacles; la somme des largeurs des cre-

vasses ainsi produites par la tension indiquera de combien la première est en avance; au glacier de Sermitsialik, je l'ai dit, celle-ci fait, en moyenne, dix-neuf centimètres par jour; d'autres ne m'en ont donné que douze. Le procédé de mesurage est des plus simples et je m'en suis servi bien des fois avec succès :

Sur la surface du glacier, on établit près du centre une ligne de base parallèle aux deux rives. Au moyen du théodolite placé successivement aux extrémités de cette ligne, on relie celles-ci, par des mesures angulaires prises avec soin, à quelque point de repère, bien défini sur la terre ferme en dehors du glacier. Après un intervalle de plusieurs semaines ou de quelques mois, on recommence l'opération : un très-simple travail trigonométrique démontrera que la ligne de base s'est avancée en aval; la division de la distance parcourue par le nombre de jours écoulés donne ensuite le taux moyen de la marche quotidienne.

Pour prouver l'inégalité du mouvement entre la glace du centre et celle des rives, on s'y prend d'une autre façon. Sur toute la largeur du glacier, on plante en ligne droite une série de jalons : au bout de peu de semaines, on aperçoit déjà une légère courbe; quelques mois suffisent pour la rendre très-apparente; si l'opération était continuée pendant des années, la ligne jadis droite finirait par ressembler à un arc, puis à la lettre U.

C'est de cette manière qu'au nord du Groënland je mesurai autrefois le glacier de Port-Foulke[1], après l'avoir escaladé, non sans peine, en me taillant des marches à la hache. Dès notre première triangulation, les crevasses,

1. *La Mer libre du Pôle.*

quoique moins larges et moins nombreuses que celles de Sermitsialik, suffirent de reste pour nous convaincre du danger. Les rafales descendant de la Mer de glace nous enveloppaient de tourbillons de neige et de verglas. Nos instruments de cuivre gelaient les yeux : ils durent être recouverts de peau de daim ; l'humidité de l'haleine se condensait sur les lentilles et il me fallut respirer dans un tube, pendant que je faisais mes observations. L'épiderme des doigts de ceux qui portaient la chaîne se détachait au contact du métal. En semblables circonstances, une expédition scientifique devient une sorte de martyre et n'entraîne guère d'imitateurs.

Ces divers travaux prouvent surabondamment l'analogie entre les courants d'eau et les courants de glace. Pour étudier ceux du Groënland, je me suis servi des méthodes de MM. Agassiz, Forbes, Tyndall et autres, parmi lesquels je ne dois pas oublier les héros du Club Alpin, dont les courses au milieu des glaciers du grand massif occidental de l'Europe sont maintenant si connues du public.

## VIII

### La naissance d'un iceberg.

Je ne saurais convier mes lecteurs à un spectacle plus grandiose que celui de l'entrée dans le monde d'une montagne de glace; ce phénomène me pétrifia d'étonnement la première fois que j'en fus témoin. Je n'étais point sur *la Panthère*, mais on voudra bien, en cette occasion, me permettre de sortir un peu de mon dernier voyage au Groënland.

Je me trouvais alors dans un fiord dix fois plus large, quoique à peine plus long que celui de Sermitsialik, et, tout au contraire de ce dernier, semé d'îlots et de basfonds. Le glacier qui en barre l'extrémité a 32 kilomètres de large; il ne présente pas une face uniforme, car les glaces ont déjà englouti quelques-unes des îles, tandis que d'autres sont à peine entamées; sans cela, la ligne de côtes serait parfaite et continue; ces îlots et ces bancs arrêtent les montagnes de glace, de sorte que celles-ci rendent impossible la navigation du fiord; aucun bâtiment n'oserait s'aventurer à plus de seize kilomètres au large du glacier. Toutefois, une embarcation réussit à m'amener à mi-chemin. Là, je descendis à terre avec mon guide et grimpai une haute colline afin d'examiner de

mon mieux ce géant, de si difficile abord. Ce fiord s'appelle Aukpadlartok, « le lieu des roches rouges »; j'y étais venu voir le chasseur Philippe, « bestyrere », de la petite station du golfe qui dépend d'Upernavik où m'attendait le navire.

De ce sommet élevé, la vue était splendide : bien différent de celui de Sermitsialik où les montagnes de glace flottent sans obstacles jusqu'à l'Océan, ce fiord s'étendait sous mes yeux avec ses milliers d'icebergs, ses îles de roches noires, et l'immense quantité de glaçons libres sous lesquels la mer disparaissait entièrement, sauf çà et là quelques flaques brillantes à peine aussi grandes qu'une mare à canards.

Je regardais la grande Mer de glace qui s'étend à l'intérieur du pays, ne faisant des montagnes et des vallées qu'une vaste plaine de neige; Philippe interrompit cette contemplation. « Écoutez ! » me dit-il, « le glacier va mettre bas »; c'est ainsi que s'appelle au Groënland le phénomène qui allait s'accomplir devant nous.

Une forte explosion retentit; je ne savais d'abord à quoi l'attribuer; d'autres suivirent, de plus en plus fortes, semblables aux roulements souterrains, précurseurs des trépidations du sol.

Philippe avait découvert l'endroit d'où provenaient les sons. « Regardez ! » reprit-il, « le voilà qui se lève. »

Je vis en effet une portion du glacier sortir lentement des eaux. Une vague énorme formée et refoulée vers la mer par ce mouvement de bas en haut, alla frapper les icebergs immobiles dans le fiord. Le bruit, jusqu'alors profond et sourd, éclata dans les airs comme une décharge de grosse artillerie : une crevasse s'était ouverte dans le fleuve glacé; un quartier énorme s'en dégageait.

Il se souleva comme un Léviathan surgissant des abîmes et montrant sa croupe monstrueuse au-dessus des flots. La fissure atteignit le sommet; le fragment, complétement détaché, tomba à la mer en faisant un demi-tour sur lui-même; la partie qui précédemment émergeait plongea dans les profondeurs; celle qui jusque-là adhérait au glacier resta à la surface; les masses d'eau mises en mouvement par cette culbute soudaine jaillissaient de ses flancs de cristal et se précipitaient en sifflant dans la mer frémissante.

L'iceberg était né.

Aucune description ne saurait donner l'idée de l'agitation sauvage de ce fils des gelées polaires. Lancé à la mer avec une impétuosité terrible, le bloc immense, qui mesurait au moins cinq cents mètres de hauteur sur huit cents de largeur, se balança, pendant des heures entières, d'arrière en avant et d'avant en arrière, faisant jaillir d'énormes gerbes d'écume, menaçant de chavirer à chacune de ses oscillations et revenant sur lui-même comme un poussah gigantesque. Jamais je n'ai vu une manifestation plus saisissante des forces de la nature.

Le bouleversement de la mer était splendide à voir; des lames géantes venaient frapper le glacier d'où leur embrun retombait en épaisses ondées; d'autres couraient au loin sur le fiord; la glace craquait, se fendait, s'émiettait sur leur passage; les plus petits icebergs disparaissaient sous leurs eaux furieuses, comme si la tempête eût soulevé les mers. La montagne nouveau-née, cause de tout ce fracas, continuait à se vautrer dans les flots; à chacun de ses mouvements, des fragments nouveaux se détachaient de sa masse; le bruit sec de ces fractures se faisait entendre distinct au milieu dès clameurs assour-

dissantes des vagues et des glaces. D'autres icebergs, arrachés par les lames aux bas-fonds sur lesquels ils étaient échoués, se désagrégeaient en crépitant; enfin, comme pour marquer le grand « finale » de la pièce, une énorme montagne, vers le centre du fiord, se fendit soudain par le milieu, et bien au-dessus des voix des brisants et du branle des glaces montèrent dans les airs ces croulements sonores, qui, venant frapper les icebergs et les falaises, et renvoyés par les échos de montagne en montagne, allèrent mourir dans le vide au delà des hautes cimes, tandis qu'à cette musique, grand orchestre de la nature, toutes les glaces du fiord exécutaient sur les eaux une danse sauvage.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant que le calme se fit de nouveau autour du glacier; enfin le fils du géant resta immobile au milieu de ses frères, les eaux troublées s'apaisèrent. Je venais d'être témoin d'une des plus étonnantes convulsions de la nature.

# IX

## Quittes pour la peur.

Pendant notre équipée au glacier de Sermitsialik, les artistes du bord n'étaient pas restés oisifs ; ils avaient emporté à terre tout leur attirail, et pinceaux et chambre obscure étaient déjà à l'œuvre pour « portraire » le géant. Il faisait chaud ; à l'ombre, le mercure montait à 68° Fahr. (20° C.) ; le soleil illuminait la froide muraille ; sans doute ses rayons produisaient quelque différence de température entre la glace de la surface et celle de l'intérieur, car, vers midi, les craquements devinrent incessants sur toute la partie terminale du glacier ; à chaque instant, de petits blocs s'en détachaient avec une bruyante détonation et tombaient à la mer en faisant rejaillir des gerbes d'écume. C'était comme une fusillade d'artillerie. De temps à autre, une masse plus considérable se précipitait dans les eaux, impressionnant à la fois les yeux et les oreilles.

A une heure, on se réunit pour le dîner, et pendant quelques minutes, nous restâmes sur le pont à contempler cet intéressant spectacle. Entre autres phénomènes curieux, nous remarquâmes que les récentes cassures étaient d'un bleu foncé splendide, ainsi que les parties im-

mergées des icebergs que l'agitation produite par cette grêle de petits fragments faisait parfois surgir à la surface des eaux ; après quelques moments d'exposition au soleil, ce bleu se transformait en blanc pur avec les reflets satinés dont j'ai parlé plus haut. Je ne crois pas que jamais navire se fût autant approché d'un glacier ; jamais explorateurs n'avaient eu meilleure occasion d'en étudier la rencontre avec l'Océan.

Immédiatement après le repas, les photographes se rendirent à terre en exprimant l'espoir « d'attraper » instantanément quelque bloc en train de crouler ; ce qui, sans conteste, eût fait le plus intéressant de tous leurs négatifs. La question de l'ancrage revint sur le tapis, il fut décidé que *la Panthère* gagnerait la rive opposée dès le retour du canot qui emportait ces messieurs ; on alluma les fourneaux. L'embarcation avait déjà déposé les artistes et leur bagage sur la berge ; le capitaine venait de donner l'ordre de lever l'ancre, quand une série continue de détonations arrêta court la manœuvre. Des quartiers énormes se détachaient presque simultanément du glacier et leur chute détermina de si fortes lames, que le navire commença à rouler ; les vagues allaient battre les roches avec furie ; tout d'un coup, un éclat sec, aigu, épouvantable vint jeter l'alarme sur le pont : nous ne doutions plus qu'il ne se préparât quelque cataclysme extraordinaire.

Jetant les yeux dans la direction d'où partaient ces sons effrayants, nous vîmes la pointe extrême, l'angle saillant du glacier, en train de se désagréger rapidement. Cet endroit était particulièrement pittoresque ; nous l'avions admiré, dessiné, photographié sans relâche. Un labyrinthe de clochers gothiques plus ou moins symétriques lui

donnait l'aspect d'une immense cathédrale. Il est facile d'en comprendre le mode de formation : les crevasses entre-croisées déjà produites en amont sur le glacier s'étendent, s'élargissent; leurs intervalles s'aiguisent d'abord, puis s'arrondissent sous l'action du soleil pendant la marche du géant vers la mer. Plusieurs de ces monolithes s'élevaient par-dessus des arches ogivales si parfaites qu'on pouvait à peine s'imaginer qu'elles ne fussent pas l'œuvre d'architectes humains. A l'extrémité même du glacier, une tour, haute de deux cents pieds au moins, en était entièrement séparée presque depuis le niveau de l'eau; quelques heures auparavant, le capitaine et moi, sans défiance aucune, l'avions contournée à une longueur de canot tout au plus; sous les eaux vertes et claires (la boue du courant collecteur n'arrivait pas jusque-là), la base nous en avait paru descendre verticalement à une grande profondeur.

La dernière et plus forte détonation provenait de l'effondrement de ce merveilleux édifice. Comme si le sol de la mer se fût affaissé sous lui, il descendait peu à peu dans l'abîme béant. Ce ne fut pas une chute, ce fut un émiettement qui dura au moins un quart de minute. Il se désagrégeait comme s'il eût été composé d'écailles ou plutôt de feuillets qui s'en détachaient couche par couche. A peine eûmes-nous le temps de nous en rendre compte, car, de la base au sommet, le front du glacier se couvrit d'un nuage d'embrun à peine transparent derrière lequel on entrevoyait faiblement l'éboulis continuel des glaces. Des cris d'étonnement et d'admiration sortaient de toutes les bouches. Le danger aurait été bien grand qui nous eût arrachés à la fascination d'un tel spectacle. L'enthousiasme fut sans bornes quand la flèche du clocher descendit

peu à peu dans la grande masse d'écume et de vapeurs où il disparut bientôt.

D'autres parties du glacier éprouvaient à leur tour une dislocation semblable, causée sans nul doute par la commotion de la fracture première. Nombre de colonnes, moins parfaites de forme, s'abîmèrent de la même façon; de grands feuillets se détachaient et tombaient à la mer avec fracas au milieu du sifflement des eaux; la masse entière craquait, criait, hurlait. Puis tous les bruits particuliers furent noyés dans un rugissement sonore qui éveilla les échos des montagnes et vint porter l'effroi parmi nous.

Les plus épouvantables roulements du tonnerre atmosphérique ne sont rien auprès de cette clameur du glacier en travail. Il semblait que les bases mêmes du globe fussent ébranlées par ce grondement sinistre. Depuis la chute du premier des fragments, le bruit allait croissant avec une régularité saisissante, nous rappelant le vent qui gémit dans les arbres avant la tempête, puis élève la voix et balaye la forêt sous son souffle terrible.

Partout où s'accomplissaient ces bouleversements, le glacier s'enveloppait d'un voile de vapeurs semblables à celles qu'on voit planer sur les abîmes où se précipite le Niagara; les rayons du soleil les couronnaient d'un arc-en-ciel mobile.

Au milieu de ce fracas, nous vîmes une masse bleue émerger du nuage, d'abord lentement, ensuite avec un bond soudain. Engloutissant les tourbillons d'écume et de vapeur, une énorme vague s'avançait, vague demi-circulaire, dont la courbe tonnante allait s'élargissant toujours. Je ne regardai plus le glacier : l'instinct de la conservation me fit saisir le premier objet résistant que je trouvai près de moi. La lame tomba sur nous, rapide comme la rafale. La



Coup de mer après la chute d'un iceberg.

houle causée par un tremblement de terre peut seule en donner une idée. Elle souleva *la Panthère*, la tint un instant suspendue sur sa crête, puis la lança vers les rochers. Je me trouvai renversé à plat, sous le poids d'un énorme volume d'eau. La vague, brisée sur la berge abrupte, avait glissé le long de la falaise à une hauteur de cent pieds au moins, et, rejetée en arrière, s'était écroulée dans la mer. Avant que nous eussions pu reprendre nos esprits, une seconde, une troisième lame fondirent sur nous de même manière, par bonheur de moins en moins violentes. *La Panthère* fut poussée à deux brasses du bord; elle ne toucha pas. Dieu merci, l'ancre tint bon, sans quoi le navire eût été mis en pièces ou lancé au-dessus de la falaise par la première vague qui nous avait assaillis.

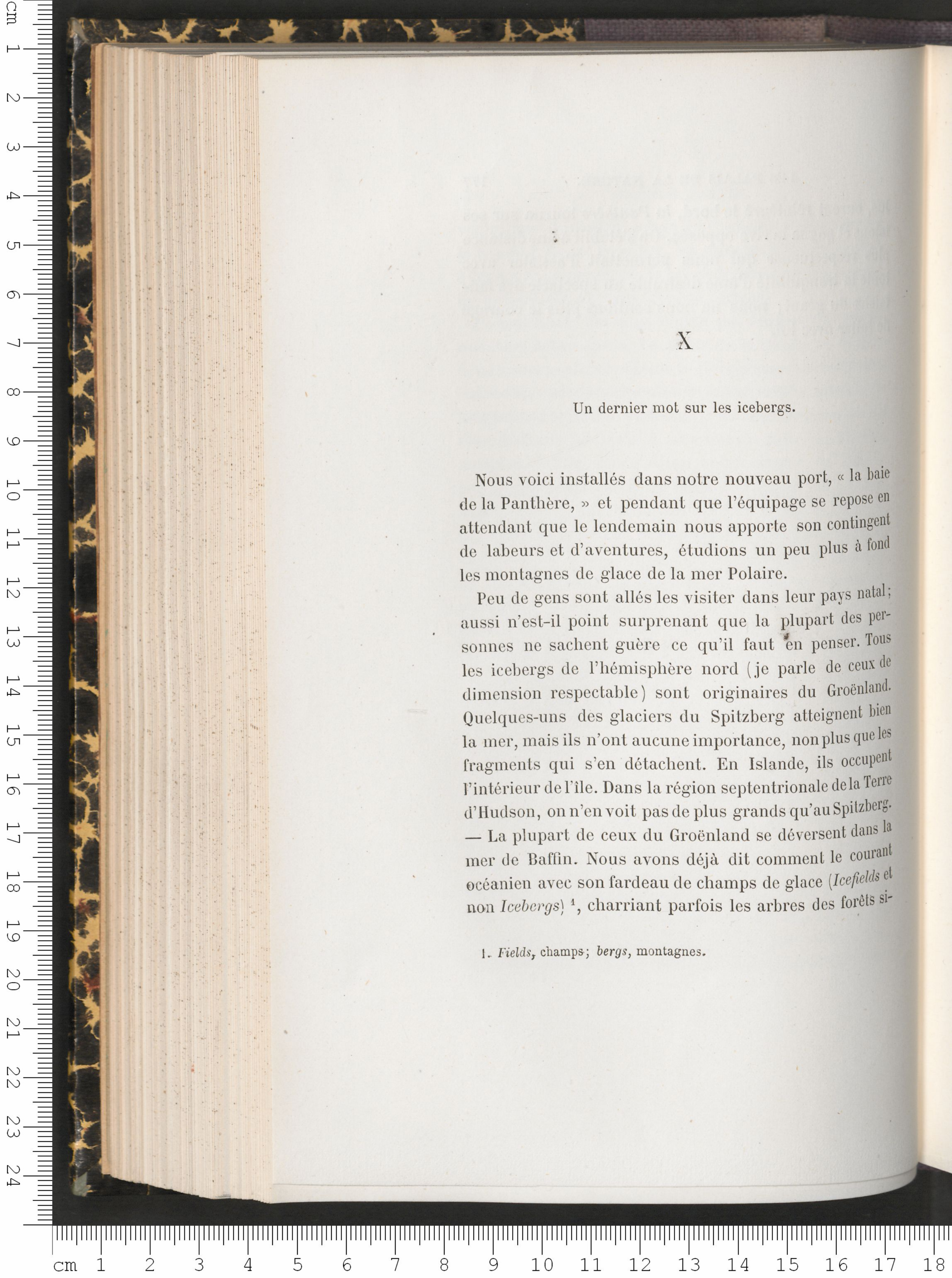
Une fois plus tranquilles sur notre compte, notre inquiétude se reporta naturellement sur les camarades que nous avions à terre. A notre grande joie nous les aperçûmes bientôt. La vitesse vertigineuse de la vague ne leur avait pas donné le temps de grimper jusqu'au haut du versant. La voyant arriver, ils s'étaient jetés à plat sur le sol, et cramponnés à la fois l'un à l'autre et aux rocs, ils avaient laissé passer l'épouvantable avalanche. L'un d'eux avait été soulevé et poussé contre des pierres, mais sauf quelques contusions, il put remercier le ciel de s'en être tiré à bon marché. La pente sur laquelle ils se trouvaient forme une sorte d'escalier naturel dont ils avaient pu franchir les marches inférieures sur lesquelles s'était brisée la première violence de la vague. Si elle les eût atteints sur la rive, ils auraient été tués net ou noyés dans son retrait vers la mer. Leurs plaques, leurs bouteilles, tout fut emporté ou mis en pièces; heureusement qu'avant de

venir dîner ils avaient laissé leurs chambres obscures sur la hauteur. Quant au canot, les rameurs s'étaient éloignés à temps de la berge, et, la proue tournée vers les vagues, ils avaient résisté sans trop de danger.

La tourmente des eaux n'était pas entièrement apaisée une demi-heure après. La chute de la montagne de glace dans la mer avait occasionné le flot énorme qui faillit nous engloutir; ses balancements d'avant en arrière entretinrent longtemps l'agitation du fiord; cette fille nouveau-née du Pôle Arctique fut lente à s'endormir dans son berceau océanien. — Elle étincelait au soleil comme un lapis-lazuli gigantesque enchâssé dans de l'argent mat; autour d'elle les eaux ne formaient qu'une masse d'écume. Je l'ai mesurée avant son départ pour la mer libre, elle avait au-dessus de l'eau quarante-cinq mètres de hauteur; en lui supposant au-dessous la même configuration, on trouve une profondeur totale de trois cent soixante mètres, la proportion entre la partie immergée et la partie émergée étant de sept à un; le pourtour avait plus de un kilomètre et demi. Le sommet du monolithe était devenu la base de l'iceberg; ce bloc avait donc accompli une demi-révolution sur lui-même: c'est pour cela qu'il conservait encore ce bleu magnifique; mais ses teintes délicates pâlirent peu à peu, et avant que la montagne eût disparu à l'horizon du fiord, elle avait pris la couleur blanche et opaque de ses sœurs aînées, les nomades de la mer de Baffin.

Comme bien on peut le croire, nous n'attendîmes pas un second événement de cette nature. Notre brave capitaine ne se gêna point pour avouer que désormais il tenait les glaciers en trop haute estime pour vivre si familièrement avec eux. Dès que les artistes, trempés et mou-

lus, eurent réintégré le bord, *la Panthère* tourna sur ses talons et gagna la rive opposée. On s'établit à une distance plus respectueuse qui nous permettait d'assister avec toute la tranquillité d'âme désirable au spectacle des fantaisies du géant; nous ne nous sentions plus le courage de lutter avec lui.



# X

## Un dernier mot sur les icebergs.

Nous voici installés dans notre nouveau port, « la baie de la Panthère, » et pendant que l'équipage se repose en attendant que le lendemain nous apporte son contingent de labeurs et d'aventures, étudions un peu plus à fond les montagnes de glace de la mer Polaire.

Peu de gens sont allés les visiter dans leur pays natal; aussi n'est-il point surprenant que la plupart des personnes ne sachent guère ce qu'il faut en penser. Tous les icebergs de l'hémisphère nord (je parle de ceux de dimension respectable) sont originaires du Groënland. Quelques-uns des glaciers du Spitzberg atteignent bien la mer, mais ils n'ont aucune importance, non plus que les fragments qui s'en détachent. En Islande, ils occupent l'intérieur de l'île. Dans la région septentrionale de la Terre d'Hudson, on n'en voit pas de plus grands qu'au Spitzberg. — La plupart de ceux du Groënland se déversent dans la mer de Baffin. Nous avons déjà dit comment le courant océanien avec son fardeau de champs de glace (*Icefields* et non *Icebergs*) [1], charriant parfois les arbres des forêts si-

1. *Fields*, champs; *bergs*, montagnes.

bériennes, descend le long des côtes orientales de la Terre-Verte. Il contourne le cap Farewell et remonte avec plus ou-moins de vélocité vers le 75e ou le 76e degré de latitude avant de se diriger vers l'ouest d'abord, puis vers le sud, en baignant les côtes du Labrador, de Terre-Neuve, des États-Unis. Les fiords fournissent à ce « fleuve de la mer » leur contingent de glace, et le résultat en est que, sauf dans les cas où les vents du nord, violents et prolongés, repoussent celle-ci au travers du courant jusqu'à l'Atlantique, elle se dirige vers le nord, de toutes les parties du littoral à la baie de Melville. Les vents d'est, toutefois, font dériver en grand nombre les icebergs dans la mer de Baffin, où ils errent au hasard jusqu'à ce qu'ils soient entraînés dans le courant qui les porte à l'Atlantique, au grand souci des officiers et matelots des paquebots de Liverpool et des autres navires fréquentant ces parages.

Donc, à moins qu'elles ne soient chassées par la tempête, les montagnes de glace ne quittent pas le grand fleuve Polaire des mers du Spitzberg, du Groënland et du Labrador. Fleuve puissant et qui a accompli de grandes choses sur la surface de la terre ! Nous connaissons tous sa route actuelle ; celle qu'il suivait autrefois était bien différente. Aujourd'hui il roule ses flots sur les bancs en formation de Terre-Neuve ; à une période géologique reculée, il doit avoir couvert la plus grande partie de ce qui est maintenant l'Amérique du Nord, alors le lit de l'Océan. Le lac Supérieur en était un golfe, puis ce golfe devint une mer intérieure dont les lacs Huron et Michigan furent les déversoirs ; l'Érié, l'Ontario, et de nos jours le Saint-Laurent, lui ont successivement servi de débouchés ; dans un avenir plus ou moins prochain et lorsque l'Atlantique, peu à peu comblée par

les atterrissements, se sera encore rétrécie, ce dernier golfe, sans aucun doute, deviendra un des lacs d'eau douce de cette grande chaîne.

Nombre d'icebergs, nous l'avons vu, contiennent des pierres et du sable qui nécessairement se déposent au fond de la mer à mesure que disparaissent les glaces où ils étaient enchâssés. Ces débris contribuent à exhausser les bas-fonds de Terre-Neuve ; les filles des glaciers du Groënland sèment leur route des rochers des montagnes natales. Aussi quand ces régions auront émergé de l'Océan, les géologues de l'avenir auront moins de difficulté à expliquer la présence des blocs erratiques, que nos ancêtres celle de semblables masses sur les prairies de l'Illinois et dans les vallées du Mohawk et du Connecticut.

La fonte d'un iceberg n'est jamais très-rapide; des années s'écouleront avant que toutes les particules cristallines en aient rejoint l'Océan. Mais comme elles voyagent généralement à très-petite vitesse et peuvent rester longtemps échouées dans quelque archipel ou sur les bancs sous-marins, le petit nombre de montagnes de glaces qui viennent croiser la route d'Europe en Amérique a beaucoup diminué en chemin. Certaines d'entre elles paraissent encore énormes à qui les regarde du pont des bâtiments ; elles ne sont plus pourtant qu'un minime débris de leur grandeur première.

On nous permettra de reproduire ici une comparaison bien simple, qui s'impose invariablement à tous ceux qui ont vu des icebergs : vous êtes à table, vous avez chaud et vous buvez à la glace.

Regardez d'un peu près le petit fragment qui résonne dans votre verre : une faible partie du volume total fait

saillie hors du liquide; le dixième tout au plus, parce qu'il est plongé dans l'eau pure. Ajoutez à celle-ci du sel en quantité suffisante, la proportion deviendra d'un huitième. Ce petit morceau de glace est un iceberg en miniature, sauf que sans doute il ne vient point du Groënland. Sa forme, sa transparence, son caractère prismatique, les jeux de la lumière, les pointes projetées au-dessous de la surface de l'eau, les légères vapeurs qui s'élèvent autour de lui dans la tiède atmosphère, tout se réunit pour en faire la plus vivante image de ces monolithes énormes qui, portés par le courant polaire, descendent la mer de Baffin dans toute leur grandiose majesté.

L'imagination arrive difficilement à se représenter les proportions gigantesques de quelques-uns de ces icebergs, insignifiants débris arrachés par la mer au glacier. Le glacier lui-même, comme une rognure d'ongle en comparaison du corps, n'est à peu près rien vis-à-vis de l'immense réservoir qui le jette à l'Océan. Le morceau de glace de votre verre, agrandi tout à coup de manière à former un cube de huit cents mètres de côté, vous semblerait déjà suffisamment respectable : certains icebergs ont plus de trois mille mètres dans toutes leurs dimensions. J'en ai moi-même mesuré un de trois mille six cents mètres de longueur. Et cependant, entre ce géant et la mer de glace, il y a une différence proportionnelle incomparablement plus grande qu'entre votre petit fragment et l'immense stock entreposé dans les glacières, quand, au plus fort de la canicule, votre fournisseur juge à propos de vous prévenir que, attendu, etc., etc., etc., il se voit obligé de doubler le prix de sa marchandise.

Le nom de montagne de glace (Iceberg, Eisberg dans les langues du Nord) est tout à fait approprié à ces filles

du glacier. Tirées à sec sur la plage, elles formeraient en effet de vraies montagnes, hautes parfois de plus de mille mètres. La ville entière de New-York ou le Grand Parc central voguant sur l'Océan nous offriraient une idée des dimensions de quelques-unes de ces voyageuses; comme celle du Parc lui-même, la surface en est accidentée, coupée de ravins, semée de lacs, formés par les eaux des « neiges d'antan » et par la glace elle-même, fondue aux rayons du soleil. Je m'y suis baigné, mais une fois seulement, encore était-ce « aux jours de jeunesse » où tant de choses ne s'entreprennent qu'afin de pouvoir dire : « J'ai fait cela et cela », maladie que guérit à coup sûr une « triste expérience ». Patiner sur les mêmes lacs est plus agréable, quoique le moins de rapports qu'on puisse avoir avec un iceberg soit encore le mieux; d'un moment à l'autre (rarement en hiver, il est vrai), ils peuvent vous jouer les plus vilains tours. J'en ai escaladé souvent, soit pour faire de l'eau, très-pure et très-belle sur les montagnes de glace, soit pour avoir un bon poste d'observation, soit poussé uniquement par l'amour des aventures. Presque toujours on trouve quelque pente d'accès facile; parfois cependant, il faut s'armer les mains d'une gaffe et les pieds de crampons. Quelques-uns ont des parois verticales et l'ascension en serait impossible. J'ai mesuré dans la mer de Baffin un iceberg terminé d'un côté par un plan perpendiculaire à la mer et s'élevant de cent mètres au-dessus d'elle.

Jamais meilleure occasion d'étudier une montagne de glace ne s'est présentée, et sans doute ne se présentera pour moi. Le temps était doux, les eaux calmes, le « sujet » choisi à souhait. Il me parut encore plus remarquable par sa configuration variée que par l'ampleur de ses

dimensions. Une de ses parois unie et presque verticale, étincelant au soleil, avait l'air de s'être récemment détachée du glacier; elle mesurait deux mille cent soixante-cinq mètres en longueur; d'un côté elle s'élevait à quatre-vingts mètres au moins, à plomb au-dessus des eaux; au centre, il n'y en avait plus que cinquante-trois; à l'autre bout, soixante-deux.

Ces chiffres furent relevés avec tout le soin possible; je négligeai seulement les fractions. La ligne de loch et le chronomètre — celui-ci pour mesurer le temps, celle-là pour la distance, me servirent à prendre la longueur. Quant à la hauteur, je fis une station tout auprès de l'iceberg, et m'en éloignant de cent brasses avec le canot, j'établis une ligne de base suffisante pour obtenir l'altitude, mon sextant de poche me donnant les angles nécessaires. Mettons que j'aie pu me tromper de huit ou dix mètres; en vérité cela ne changera pas grand'chose à l'affaire. — Pour les mesures de longueur, je les garantis exactes : cette même méthode indiqua six cents mètres pour la seconde face qui se terminait par un bastion arrondi de quarante mètres de haut.

En contournant celui-ci, j'arrivai à un côté fort peu semblable aux deux autres. Pendant une période de dix, de vingt années ou même davantage, il avait évidemment fait partie de la ligne de côtes d'un glacier. Ici, il présentait l'aspect d'une falaise unie; là, déchiqueté, creusé, érodé par le soleil, les flots de la mer ou les courants d'eau douce de la surface du grand fleuve, il offrait une masse confuse de formes fantastiques et irrégulières. Des baies s'y découpaient, assez larges pour recevoir une frégate; *la Panthère* aurait pu s'y tourner à son aise, sans crainte de toucher.

Un peu plus loin s'ouvrait une échancrure importante renfermant deux « îles » de glace, qui, sur une échelle très-réduite, me rappelaient celles du Gouverneur et d'Ellis dans la baie de New-York; elles reposaient sur l'iceberg lui-même qu'on voyait distinctement se projeter au large. Nous entrâmes dans ce petit golfe, naviguant ainsi au-dessus de la glace pendant une centaine de mètres au moins. Je regardais avec délices l'eau claire, brillante, si basse qu'à chaque instant je croyais que notre quille allait rayer le cristal; je ne vis jamais de couleur plus douce à l'œil, plus délicate, plus transparente que ce vert admirable dont les teintes se graduaient parfaitement à partir de la mer profonde de l'ouverture de la baie. Il me semblait faire voile sur des flots d'émeraude liquide. Je mis pied « à terre » sur la rive pour escalader l'iceberg, entreprise assez difficile, même avec l'aide des crampons et de la gaffe. La pente était ardue; une seule glissade m'eût lancé dans l'abîme.

La surface de la montagne était des plus tourmentées; deux collines s'y élevaient, l'une à cent, l'autre à quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la mer; mon baromètre le disait, du moins. A leur base, s'étendait un lac de quatre cents mètres de longueur, serpentant comme celui du Parc Central dont il avait les dimensions. J'en suivis les rives jusqu'à l'endroit où, à travers une gorge étroite, le pur et froid torrent formé par le surplus des eaux se précipite dans l'Océan avec un bond sauvage, rugissant comme un jeune Niagara, et déjà changé en écume avant de tomber dans les flots. De tous côtés, des ruisseaux, grands et petits, se jetaient à la mer; l'iceberg s'écoulait en fontaines; le murmure incessant d'innombrables cascades venait charmer mes oreilles.

J'errai parmi les monticules glacés jusqu'à ne pouvoir plus trouver le lieu par où j'avais effectué mon escalade. L'iceberg tournait lentement sur lui-même ; j'ignorais cette circonstance et m'étais d'abord fixé sur le soleil ; il fallut revenir sur mes pas, et prendre pour point de repère les deux collines dont j'ai déjà parlé ; je gravis l'une d'elles : un admirable spectacle se déroula sous mes yeux. La mer était semée au loin d'icebergs de toutes grandeurs, de toutes formes, depuis l'énorme masse à pans verticaux ressemblant à un château fort gigantesque, jusqu'à la colossale effigie de quelque monstre ailé flottant sur les eaux.

Sur la montagne de glace même, je n'étais pas entièrement seul : une bande de Kittiwakes[1] volait autour de ma tête ; puis se perchant sur une pointe, ces mouettes se mirent à babiller bruyamment. Un vieux bourgmestre[2], apportant un poisson dans son bec, s'abattit sur la glace afin de procéder en paix à l'ingurgitation du susdit ; malheureusement, un faucon planait dans les airs, attendant quelque aubaine ; il fondit sur l'infortuné goëland qui, surpris et courroucé, s'envola avec un cri de colère, laissant tomber sa proie que le rapace saisit adroitement au passage.

Flotter ainsi sur la mer, au sommet d'une montagne de glace, me causait des sensations étranges ; mon piédestal pourtant était ferme et solide comme les collines éternelles. Si le temps et les circonstances l'eussent permis, j'aurais aimé y planter ma tente pour un ou deux jours, afin de regarder longuement le panorama splendide de l'Océan et de ses rives, de suivre des yeux la roue d'or du soleil, tournant dans le ciel sans nuages et changeant

1. Rissa tridactyla de Temminck et de Buffon, Larus rissa de Brünn.
2. Larus glaucus.

d'heure en heure l'aspect de tous les objets visibles; argentant l'iceberg ou le faisant voguer, enflammé, dans une mer de saphir ou d'émeraudes ; embrasant les falaises escarpées du fiord ou les rejetant dans l'ombre comme les tristes murailles qui enferment les géants du Dante, dorant au loin les montagnes ou les colorant de ses lueurs empourprées, tandis que, là-bas, la grande mer de glace, presque confondue avec l'azur du firmament, se couvre soudain de rubis ou resplendit dans sa blancheur immaculée. Cette scène que j'ai souvent contemplée dans les régions arctiques, j'aurais voulu la voir du sommet d'un iceberg.

Point n'était la chose possible, et après avoir retrouvé ma route, je descendis de mon observatoire et regagnai le canot pour continuer mes reconnaissances autour de la montagne de glace. Nous passions tour à tour devant des donjons démantelés, des clochers en ruine, de profondes crevasses où l'air se colore en bleu, ou de sombres et vertes cavernes dans lesquelles s'emprisonnent les vagues paresseuses, jusqu'à ce que, lasses de leur captivité, elles élèvent leur voix creuse comme le souffle de quelque monstre de l'abîme épuisé par ses efforts pour repousser de sa route ce colossal obstacle.

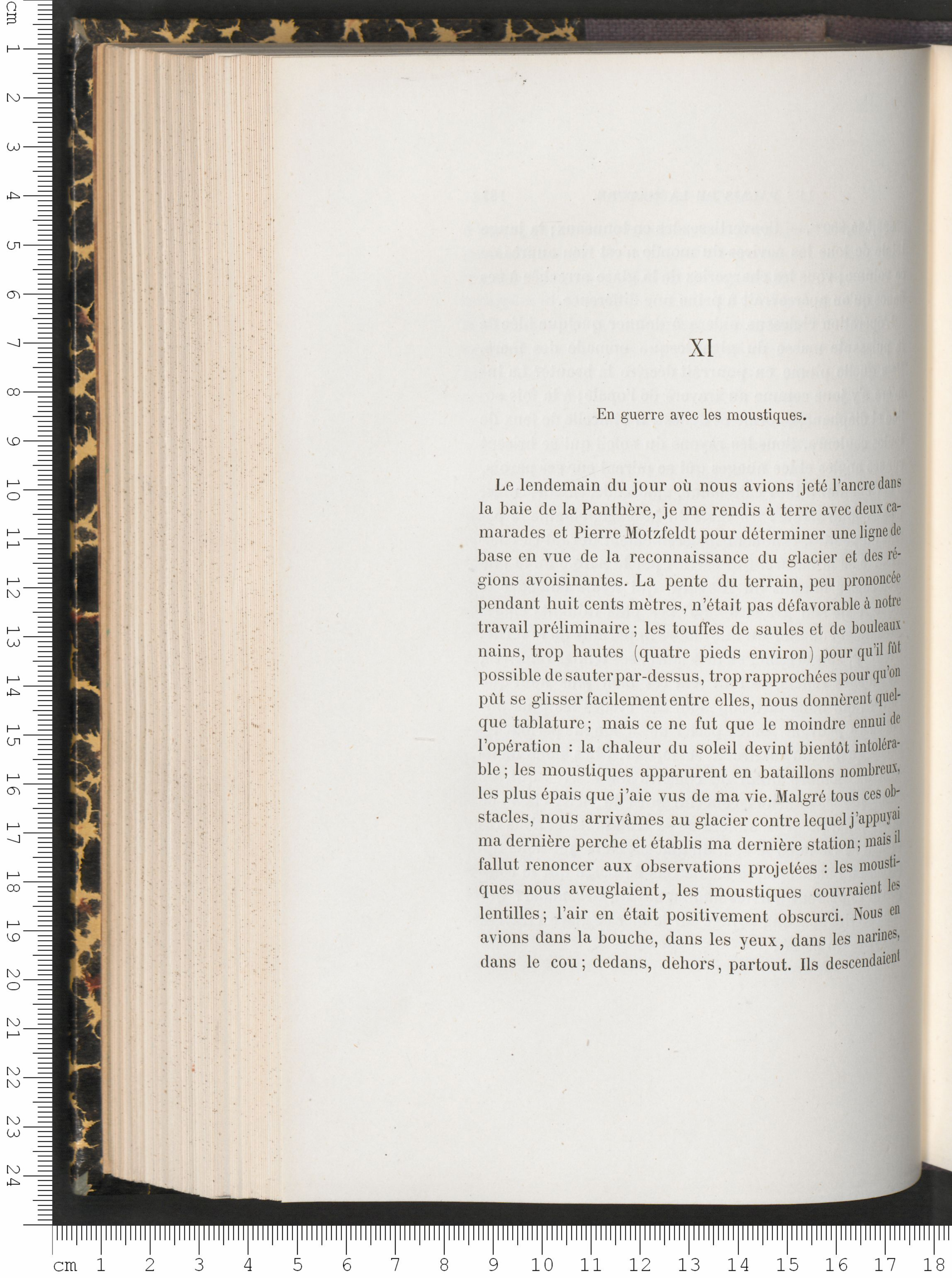
Le côté que nous longions maintenant mesurait deux mille mètres ; le dernier, onze cent soixante-cinq. Le pourtour complet de l'iceberg était donc de cinq mille neuf cent trente-cinq mètres.

J'en établis la hauteur moyenne à soixante mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui donnerait une profondeur totale de quatre cent quatre-vingts mètres. Faites le calcul, vous aurez :

Huit cent quatre-vingt-deux millions, quatre cent trente-quatre mille, huit cent quatre-vingts mètres cubes.

882,434,880$^{me}$. — Convertissez-les en tonneaux; la jauge totale de tous les navires du monde n'est rien auprès de ce volume; vous les chargeriez de la glace arrachée à ses flancs qu'on apercevrait à peine une différence.

L'opération ci-dessus aidera à donner quelque idée de la puissante masse du gigantesque nomade des mers. Mais quelle plume en pourrait décrire la beauté? La lumière s'y joue comme au travers de l'opale; à la fois solide et diaphane, énorme et délicat, il étincelle de feux de toutes couleurs. Sous les rayons du soleil qui se brisent sur ses angles et les nuages qui se mirent sur ses parois, il devient tour à tour calcédoine, émeraude, saphir, rubis, topaze. Je m'arrête : les mots du langage, comme la palette du peintre, échouent misérablement devant ce chef-d'œuvre de la nature. Qui oserait par la parole ou le pinceau copier le saut du Niagara, qui ferait entendre le tonnerre de son grand abîme? Les plus vaillants efforts ne sauraient donner qu'une ombre imparfaite de la vérité. L'Iceberg, son origine, sa naissance, ses teintes fugitives, ses mobiles reflets, — tout cela est bien plus haut que l'art. Et qui nous dira son âge? Les études les plus minutieuses peuvent seules parler de la longue période de siècles qu'il a dû mettre à se former. Elles nous montrent un nombre infini de couches successives qui, de même que les anneaux concentriques du vieux chêne de la forêt, marquent les années de sa croissance et nous racontent sa vie dans le sein du glacier. Mais qui nous apprendra à quelle époque les flocons de neige qui le composent tombèrent sur les montagnes du Groënland? Qui nous décrira son long voyage sur la mer de glace à travers les cycles du passé?



# XI

En guerre avec les moustiques.

Le lendemain du jour où nous avions jeté l'ancre dans la baie de la Panthère, je me rendis à terre avec deux camarades et Pierre Motzfeldt pour déterminer une ligne de base en vue de la reconnaissance du glacier et des régions avoisinantes. La pente du terrain, peu prononcée pendant huit cents mètres, n'était pas défavorable à notre travail préliminaire ; les touffes de saules et de bouleaux nains, trop hautes (quatre pieds environ) pour qu'il fût possible de sauter par-dessus, trop rapprochées pour qu'on pût se glisser facilement entre elles, nous donnèrent quelque tablature ; mais ce ne fut que le moindre ennui de l'opération : la chaleur du soleil devint bientôt intolérable ; les moustiques apparurent en bataillons nombreux, les plus épais que j'aie vus de ma vie. Malgré tous ces obstacles, nous arrivâmes au glacier contre lequel j'appuyai ma dernière perche et établis ma dernière station ; mais il fallut renoncer aux observations projetées : les moustiques nous aveuglaient, les moustiques couvraient les lentilles ; l'air en était positivement obscurci. Nous en avions dans la bouche, dans les yeux, dans les narines, dans le cou ; dedans, dehors, partout. Ils descendaient

dans nos poumons avec la respiration ; nous avalions sans compter. Ce n'était plus quelque essaim s'élevant çà et là des buissons ou des flaques marécageuses ; la plaine disparaissait sous leurs vaporeuses nuées.

J'essayai de revenir sur mes pas pour prendre quelques hauteurs, mais le courage de l'homme a ses limites : je dus gagner au pied et rejoindre mes camarades qui tentaient au plus vite l'escalade du glacier. Ils finirent par découvrir une pente accessible qui nous conduisit à un perchoir commode, fraîche retraite où nous pansâmes nos blessures ; nos ennemis n'osèrent nous poursuivre sur la glace.

De ce lieu de refuge, nous pouvions contempler en paix les faits et gestes de nos amis les artistes, photographes et dessinateurs. Ils avaient dès l'abord enveloppé leur tête d'un morceau de gaze ; mais il ne parut guère que ce rempart fût suffisant. D'une façon ou d'une autre, les cousins se glissaient en dessous ; nous vîmes ces messieurs arracher leurs voiles avec colère, les agitant vivement devant eux pour se faire une trouée d'air respirable ; aussitôt qu'ils se remettaient à l'ouvrage, les moustiques revenaient à l'assaut. Les peintures à l'huile prirent bientôt l'aspect de ces formations géologiques représentant d'innombrables trilobites engagés dans une strate. Blob, affolé par ses incessants efforts pour s'éclaircir les yeux, ne pouvait plus distinguer le ciel de l'eau ou la terre des roches.

Les photographes furent encore plus malheureux : le colonel (opérateur en chef) surtout, car il avait à mettre son instrument au point, chose qui demande du temps et du soin ; cette tranquillité forcée était pour lui un supplice des plus cruels, à voir, aussitôt après, notre ami frapper

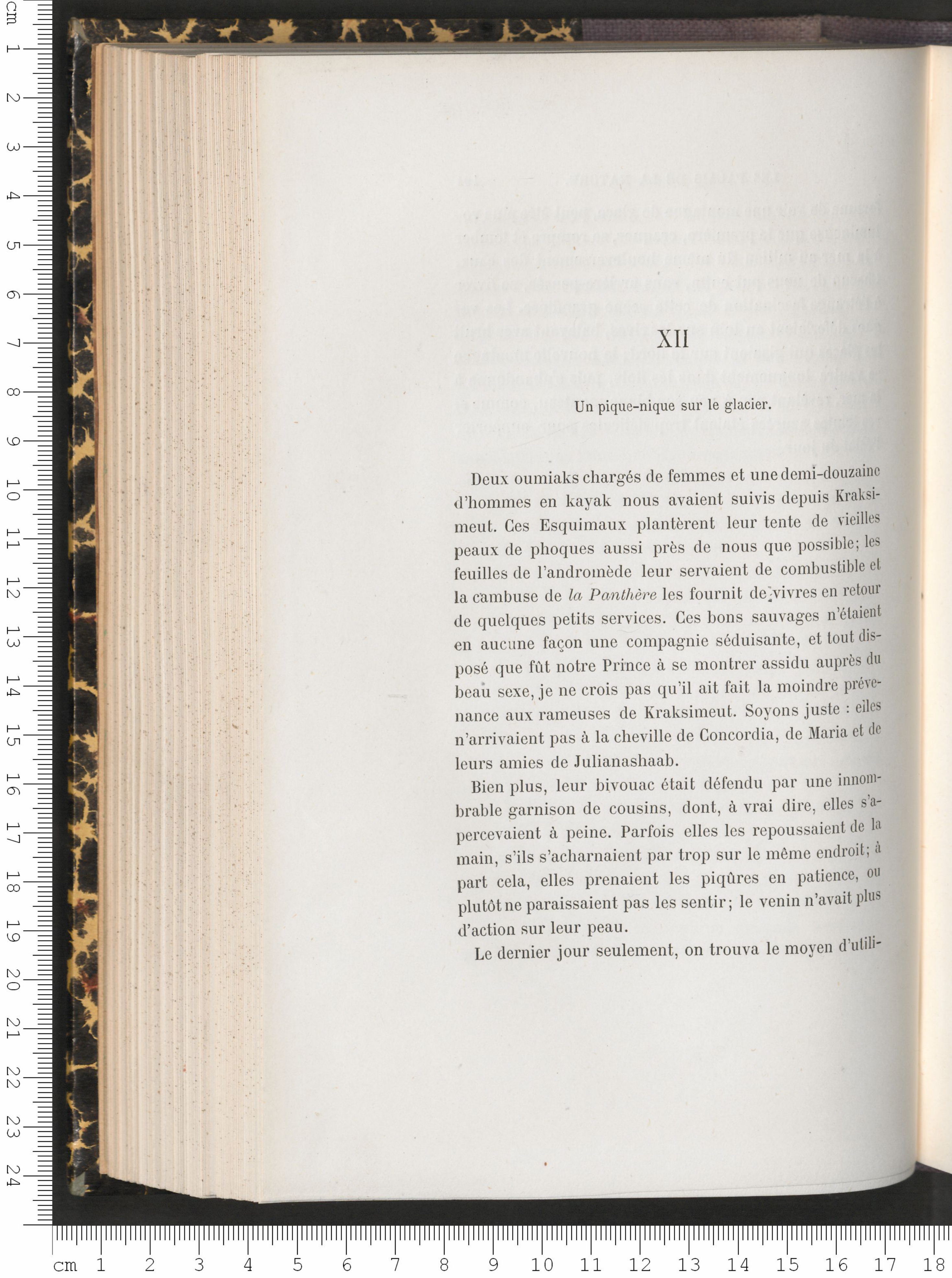
du pied et courir frénétiquement, pantomime qui nous eût fort amusés si une récente expérience ne nous avait appris les tortures qu'ils enduraient. Les maudits insectes pénétraient dans l'instrument, et les plaques n'étaient plus bonnes qu'à mettre au rebut. Le major (opérateur numéro 2) ne pouvait non plus « développer » d'une manière satisfaisante : sa tente était remplie de moucherons. Forcés comme nous de s'avouer vaincus, ils se précipitèrent vers notre observatoire. Nos signaux de détresse furent aperçus du navire ; à la vue de l'embarcation qu'on nous expédiait, nous fîmes une vigoureuse sortie vers le rivage, et arrivâmes enfin sur *la Panthère*, où ces aimables insectes ne nous suivirent pas, car ils ne s'aventurent guère au large. Nos figures respectives étaient enflées comme celle d'un boxeur retournant du combat.

Nous n'aurions jamais cru trouver près d'un glacier une température aussi désagréablement chaude, encore moins y voir tant de moustiques. Ceux d'Éricsfiord n'étaient rien en comparaison de leurs congénères de Sermitsialik.

Plus tard, quand le soleil eut baissé et que l'atmosphère fut un peu rafraîchie, chacun reprit son œuvre sous de meilleurs auspices ; le lendemain matin, mon affaire était terminée ; j'avais en portefeuille la carte nécessaire pour mes travaux, à l'exception de quelques hauteurs qu'il me fallait prendre sur le sommet du glacier.

Pendant notre malencontreuse bataille, plusieurs icebergs s'étaient détachés, mais si une première fois la terreur produite par l'effrayant cataclysme avait paralysé nos facultés admiratives, notre lutte acharnée contre les moucherons ne nous laissait guère la tranquillité d'âme requise pour jouir de ce magique spectacle. Rentrés au navire après notre honteuse retraite, nous eûmes la bonne

fortune de voir une montagne de glace, peut-être plus volumineuse que la première, craquer, se rompre et tomber à la mer au milieu du même bouleversement des eaux. Chacun de nous put enfin, sans arrière-pensée, se livrer à l'étrange fascination de cette scène grandiose. Les vagues déferlaient au loin sur les rives, balayant avec bruit les glaces qui gisaient sur le fiord ; la nouvelle montagne se vautra longuement dans les flots, puis s'abandonna à la mer, revêtant peu à peu son blanc manteau, comme si ses teintes azurées étaient trop délicates pour supporter l'éclat du jour.



# XII

## Un pique-nique sur le glacier.

Deux oumiaks chargés de femmes et une demi-douzaine d'hommes en kayak nous avaient suivis depuis Kraksimeut. Ces Esquimaux plantèrent leur tente de vieilles peaux de phoques aussi près de nous que possible; les feuilles de l'andromède leur servaient de combustible et la cambuse de *la Panthère* les fournit de vivres en retour de quelques petits services. Ces bons sauvages n'étaient en aucune façon une compagnie séduisante, et tout disposé que fût notre Prince à se montrer assidu auprès du beau sexe, je ne crois pas qu'il ait fait la moindre prévenance aux rameuses de Kraksimeut. Soyons juste : elles n'arrivaient pas à la cheville de Concordia, de Maria et de leurs amies de Julianashaab.

Bien plus, leur bivouac était défendu par une innombrable garnison de cousins, dont, à vrai dire, elles s'apercevaient à peine. Parfois elles les repoussaient de la main, s'ils s'acharnaient par trop sur le même endroit; à part cela, elles prenaient les piqûres en patience, ou plutôt ne paraissaient pas les sentir; le venin n'avait plus d'action sur leur peau.

Le dernier jour seulement, on trouva le moyen d'utili-

ser nos visiteurs. Il s'agissait de retourner au glacier. Le capitaine et moi en étions bien revenus, pourquoi ne pas renouveler l'expérience? Mais cette fois nous voulions des camarades. La partie organisée, Esquimaux et Esquimaudes furent invités à porter nos bagages : instruments, provisions, ustensiles de cuisine ; leurs bottes de cuir mou sont infiniment mieux adaptées que les nôtres aux longues marches sur la glace.

Après avoir traversé la plaine aux moustiques le plus vite possible, nous entrâmes dans le défilé où ils ne pouvaient nous suivre. On ne devait escalader le glacier que deux kilomètres au delà du lieu de notre première ascension, et nous cheminâmes péniblement dans ce ravin, trébuchant parmi les pierres et les obstacles divers. Nous arrivâmes non loin de la surface plane dont j'ai parlé. La glace était assez unie, et le versant ne nous offrit guère plus de difficultés qu'une colline escarpée. On y voyait peu de crevasses ; par contre, les matières étrangères abondaient. Des roches énormes, pesant des milliers de kilogrammes, étaient encore engagées dans les flancs du glacier, ou, délivrées de leur prison par la chaleur du soleil, attendaient leur chute prochaine dans le ravin. Nous nous amusâmes à en faire rouler quelques-unes déjà arrondies par l'action des glaces, et que nous poussions avec un levier et deux ou trois paires de bras.

Arrivés au sommet, le capitaine et moi eûmes à renouveler connaissance avec nos anciennes ennemies. Un endroit seulement offrait de véritables dangers, sillonné qu'il était de crevasses profondes à faire frissonner les imprudents qui y jetaient les yeux : d'aucunes barraient absolument la route; il fallait bien que quelqu'un se décidât à sauter le premier. Ce fut presque toujours le ca-

pitaine. La tête solide, le pied sûr, les reins vigoureux, il ouvrait gaiement la marche. A peine avait-on signalé un mauvais passage qu'on l'entendait crier (de l'autre côté de l'obstacle) : « Avancez donc! » chose parfois difficile, surtout pour ceux qui portaient des fardeaux. On lui jetait une corde qu'il assujettissait avec soin, et la caravane passait. Cette sage précaution sauva la vie d'un de nos marins. Il faut dire que celui-ci avait pris « à son bord » de quoi lui faire flageoler les jambes. On le remonta à la surface, lui, répétant sans cesse : « Mais comment me suis-je laissé tomber! » Quant à nos « belles » compagnes aux culottes de cuir, elles n'avaient nul besoin de nos bons offices; bien mieux que nos chaussures, leurs bottes de peau souple assuraient leur marche. Elles furent même on ne peut plus surprises de nos offres de secours, car elles ont l'habitude, non-seulement de faire leurs propres affaires, mais encore et surtout de faire celles de leurs maîtres et seigneurs, — coutume générale parmi les peuples sauvages ou civilisés à moitié. La « galanterie » doit prendre place parmi les « beaux-arts ». Elle est un fruit de la culture, et nulle part ne croît spontanément.

Nous gagnâmes enfin la partie plane du glacier; chaque travailleur se mit à ses pièces; restaient les oisifs et ces dames. « Un pique-nique sans danse! » cria tout à coup le Prince. Il dit, et choisissant une partenaire, il s'élança avec elle sur le champ de cristal. Au grand jamais, on n'avait battu d'entrechats dans un lieu moins approprié aux exercices chorégraphiques; mais si ceux-ci laissaient beaucoup à désirer, le soleil, la gaieté, les chansons avaient répondu à l'appel; un ruisseau babillard jouait l'accompagnement avant de se jeter dans une profonde fissure

pour rejoindre le fleuve « sous-glaciaire » dont j'ai souvent parlé.

J'aime à me rappeler la vue qu'on avait de ce bivouac. Du groupe bigarré d'hommes et de femmes qui m'entourent, mes yeux se portent à droite et à gauche sur les roches noires et anfractueuses qui ceignent le glacier et plus bas, vers le sud-ouest, deviennent les berges du fiord. Celui-ci, tout parsemé d'icebergs, serpente comme un large fleuve avant d'aller au loin se mêler avec l'Océan. En me tournant dans la direction opposée, je retrouve la même chaîne pierreuse qui, prenant peu à peu la forme d'un coin très-allongé, disparaît dans la blanche plaine inclinée qui monte au-dessus d'elles et va se perdre dans un horizon sans bornes.

La température était délicieuse; le dîner fut excellent de tous points, et encore mieux apprécié parce qu'il vint après les labeurs de la journée, et que ni le cuisinier, ni le maître d'hôtel n'y avaient mis les doigts. Les travaux de nos artistes étaient terminés; moi-même, secondé par mes adjoints ordinaires, j'avais établi une ligne de base, mesuré mes angles et pris toutes les observations nécessaires pour relier mes opérations de la journée avec les sommets qui me servaient de point de repère, dans mes triangulations de la plaine aux moustiques. J'emportais de quoi compléter ma carte et établir la section du glacier donnée plus haut. Donc, avec tout l'enthousiasme souhaitable, nous livrâmes les plis du drapeau étoilé aux brises de la mer de glace. Je regrettais presque que si peu d'incidents eussent marqué cette belle journée; ce fut tout simplement un pique-nique dans un lieu extraordinaire, une promenade d'été sur un terrain exceptionnel. — Je la raconte comme elle s'est passée, laissant à l'imagination

du lecteur d'établir le saisissant contraste entre cette danse grotesque, ce festin joyeux et la morne solitude des régions environnantes.

Nous n'osâmes cependant pas compléter l'expérience en nous installant pour la nuit sur la croupe du géant. Ramassant nos engins divers, nous revînmes à bord ; on leva l'ancre, et quelques heures après, ce merveilleux fleuve de glace, théâtre de nos dernières aventures, disparaissait dans les ombres du soir.

## XIII

### En route pour le cercle polaire.

*La Panthère* s'arrêta quelques heures à Kraksimeut pour y déposer Pierre Motzfeldt. Dans la générosité de son cœur, le brave homme aurait voulu vider sa maison pour nous; mais notre commissaire, rompant avec les habitudes traditionnelles de l'emploi, ne souffrit pas que notre passage appauvrît en rien le digne gouverneur de l'île solitaire.

Nous suivîmes longtemps la côte, formée par de majestueuses montagnes s'élevant directement du fond de la mer; après avoir doublé le cap Désolation, pointe sud-ouest du Groënland, nous nous dirigeâmes vers le fiord d'Arsut, où se trouve Iviktut, la fameuse mine de cryolithe. Les icebergs encombrent souvent l'entrée du golfe; nous eûmes la chance de le trouver libre et de poursuivre notre route sans encombre, grâce aux excellentes cartes danoises.

Un canot s'approcha de nous : un homme qu'à première vue on reconnaissait pour un marin, nous adressa la parole en anglais : c'était le capitaine Abel Reynolds, de Boston, agent de la Compagnie américaine.

La grande mine d'Iviktut est gérée de la façon la plus compliquée qu'il soit possible. La couronne danoise s'en

est attribué le monopole ; moyennant un droit de 20 p. 100, elle l'a loué pour un certain nombre d'années à une compagnie de Copenhague ; celle-ci s'engage à vendre à la Société des salines de Pensylvanie la moitié du minerai qu'on en retire ; or, la seconde de ces compagnies, ne possédant pas de moyens de transport, a recours pour ce chef à une troisième, la maison Ryder et Crowley, de Boston, dont le capitaine Reynolds est l'agent au Groënland. Le gouvernement danois a son « Regjeringens Controlleur », le capitaine Harold Saxtorph ; la compagnie danoise a son surintendant, Herr S. Fritz ; son aide-surintendant, Herr H. Stockfelth ; son médecin, Herr E. C. Nobel ; tous hommes charmants, mais peut-être un peu trop nombreux pour la besogne. Notre compatriote nous installa de son mieux dans le très-mauvais petit port d'Ivitkut ; le contrôleur nous invita à dîner ; pour nous rappeler la patrie, sa femme nous fit entendre le refrain d'une machine à coudre américaine. Le surintendant nous offrit de puiser dans ses magasins de charbon, très-bien approvisionnés pour l'entretien des pompes chargées d'extraire l'eau de la mine ; je lui suis personnellement redevable de nombreuses explications, et des seuls beaux spécimens de cristaux de cryolithe que j'eusse jamais vus ; son adjoint, entre autres présents, m'a donné une superbe photographie de la mine et du port d'Arsut, faite par lui-même. Le docteur, de son côté, mit obligeamment ses lancettes et sa trousse à notre disposition ; par bonheur, personne n'en avait besoin ; nous le remerciâmes d'autant plus chaleureusement.

On ne comprend pas que la nature se soit mis dans la tête de jeter au Groënland ce précieux minerai, qu'on n'a encore découvert dans aucun autre endroit. C'est un fluate de sodium et d'aluminium (de sodium surtout), les meil-



La mine de cryolithe, à Iviktut, dans le fiord d'Arsut.

leurs échantillons en contiennent quatre-vingt dix-neuf pour cent, les plus mauvais quatre-vingt-dix. J'y ai trouvé en-outre, du fer, de l'étain, du plomb, de l'argent, du cuivre, de l'arsenic, de la molybdène, tous en quantité trop faible pour qu'il vaille la peine de les recueillir.

La soude est le produit qui, partout ailleurs dans le vaste monde, ferait de cette mine ou plutôt de cette carrière une vraie source de richesses. — Sa grande distance des manufactures et des marchés; les dangers extraordinaires que courent les bâtiments chargés du transport; les droits élevés qu'exige le gouvernement danois; la brièveté de la saison pendant laquelle peuvent travailler les mineurs : tout cela lui ôte beaucoup de son importance au point de vue commercial. La moitié des produits (six mille tonneaux environ) forme annuellement le fret de quinze à vingt navires qui viennent le chercher de Philadelphie. Le chemin de fer l'emporte ensuite à Pittsbourg, où la compagnie des salines de Pensylvanie le convertit en soude au moyen de l'ébullition. Sans la mine d'Iviktut, elle serait obligée de recourir à la fabrication artificielle.

Les naturels connaissaient ce minéral depuis longtemps déjà; on dit qu'ils le réduisaient en poudre et s'en servaient comme les nations civilisées du tabac à priser. Il formait d'abord un petit mamelon jaunâtre affleurant à peine le sol au-dessus de la roche métamorphique grise qui l'entoure. Quelques fragments en furent portés en Europe et aux États-Unis. Je me souviens qu'à l'époque de mon début dans les études minéralogiques, un spécimen de cryolithe groënlandaise, quelque petit qu'il fût, était une coûteuse et rare acquisition.

La mine, administrée depuis près de douze ans de la

façon que nous avons dite, ne fait que commencer à donner des revenus passables ; une précédente compagnie y avait échoué par suite de capitaux insuffisants. Le minéral paraît avoir été injecté de bas en haut à travers les couches terrestres supérieures. Cette carrière a maintenant soixante mètres de large sur une profondeur de cinquante pieds, dont quarante au-dessous du niveau de la mer ; la roche solide étant un instant interrompue du côté de celle-ci, les infiltrations des eaux menacent toujours d'inonder la mine, catastrophe prévenue jusqu'à présent par les puissantes machines de l'ingénieur, M. Fritz.

Une centaine de mineurs étrangers y travaillent pendant l'été ; il n'y a pas d'établissements esquimaux dans les alentours, aussi tous les approvisionnements viennent-ils du Danemark ou d'Amérique. Ces ouvriers paraissaient assez contents de leur sort, et ne se plaignaient que des moustiques, innombrables au Groënland comme le sable des rivages, partout où la glace ne couvre pas entièrement le sol.

La cryolithe est le seul minéral qu'on exploite dans ce pays ; d'après l'aspect de la Terre-Verte, on peut juger cependant que les richesses souterraines y abondent ; le tout est de savoir et de pouvoir les extraire. Je ne crois pas qu'à part la mine d'Ivitkut, et près d'Upernavik, un filon de plombagine maintenant abandonné, on se soit jamais occupé de semblables travaux.

Le jour de notre visite au fiord fut un des plus désagréables que j'aie vus au Groënland ; pluie, vent, grêle, neige, froid, tout ce qu'il est possible de rêver de détestable en fait de température ; aussi, n'y prolongeâmes-nous pas notre séjour ; on leva l'ancre, et passant par un étroit

chenal, au pied du Grand Kunak ou montagne d'Arsut, *la Panthère* regagna la pleine mer et tourna sa proue vers le cercle polaire Arctique, vers le soleil de Minuit.

Le soleil de Minuit ! Une nouvelle existence allait s'ouvrir pour nous ; une longue journée de trois mois ; pendant des semaines entières, nos lampes seraient reléguées dans un coin ; les heures glisseraient les unes après les autres, le crépuscule ni l'aube n'en marqueraient la fuite. Il n'y aurait plus « un temps de sortir et un temps de rentrer » ; seule, l'horloge du bord distribuerait la tâche accoutumée.

# TROISIÈME PARTIE

# TROISIÈME PARTIE

## LA RÉGION DU SOLEIL DE MINUIT

« A l'heure où la lune argente
Ici le sommet des monts,
Une lumière éclatante
Brille là-bas sur leurs fronts. »

### I

Au travers du cercle polaire.

Hélas! au lieu du soleil, nous trouvâmes une de ces vilaines brumes si fréquentes pendant l'été dans les parages arctiques. Elle déferla sur nous comme une vague immense, nous inondant d'humidité et de ténèbres. Le vent était sud et l'atmosphère chargée de vapeurs qui se condensèrent à mesure que ce vent passait sur l'eau froide et les montagnes de glace. En vérité, je ne crois point que d'autres aient jamais vu un semblable brouillard. Tout épais qu'il fût, « à couper au couteau, » il s'étendait sur la mer en une couche si mince, qu'assis en plein soleil sur la vergue de perroquet, on pouvait regarder au-dessous de soi cette plaine de buées onduleuses que perçaient çà et là des cimes d'icebergs étincelant dans la lumière; au loin, on suivait des yeux la crête dentelée des montagnes et les innombrables glaciers du Groënland. Mais sur

le pont, le spectacle était tout autre, ou pour mieux dire, absolument nul ; à trois longueurs de bateau, il eût été aussi impossible de voir un objet qu'à travers un mur de pierre. De l'arrière, on distinguait à peine la vigie sur le gaillard d'avant. La brume s'enroulait autour du gréement comme des bouillons de tulle, la vapeur refroidie tombait sur le pont en épaisses ondées ; en peu de minutes tout fut trempé comme si nous eussions passé sous une pluie d'orage. *La Panthère* était affolée ; ses boussoles, fort capricieuses à leurs meilleurs moments, devenaient ici, dans le voisinage du pôle, à peu près ingouvernables ; chacune d'elles semblait avoir sa propre idée sur l'endroit où se trouvait le nord et ne changeait d'opinion qu'après avoir été vigoureusement secouée ; encore, à la suite de cette opération violente, n'était-elle point parfaitement d'accord avec ses compagnes.

La situation était embarrassante. Moins que jamais le capitaine voulait qu'on parlât de mettre en panne : « Nous finirons bien par arriver quelque part, que diable ! »

« Mais ces icebergs, capitaine, il y en a devant, derrière, à droite, à gauche, partout ! »

« Bah ! ils ne sont peut-être pas si mauvais que vous dites. »

A chaque instant nous pouvions nous attendre à être bientôt fixés sur ce sujet ; de temps à autre, à mesure que nous avancions, on entendait les lames briser contre les flancs des montagnes de glace, ou rouler dans leurs cavernes profondes ; parfois les voix étouffées des vagues nous arrivaient singulièrement rapprochées. Tout d'un coup, un cri strident de la vigie : « Glaces à nous toucher ! droit de l'avant ! » retentit d'un bout à l'autre du

navire, presque aussi terrible que celui de « brisants », le pire de tous en mer. Le capitaine sonna immédiatement la cloche : « Stop ! en arrière à toute vitesse ! »

La cabine fut évacuée à la hâte ; tous coururent sur le pont ; une énorme masse blanche se dessinait vaguement à travers la brume, il semblait impossible de l'éviter. Malgré le renversement du mouvement de l'hélice, *la Panthère* continuait sa route ; les secondes s'écoulaient comme dans un train de chemin de fer, celles du terrible intervalle entre le coup sourd de la roue tirant sur les chaînes et retombant en dehors du rail et le tumulte horrible qui suit, apportant la destruction et la mort ; c'était un de ces moments où, en un clin d'œil, la mémoire vous retrace avec une fidélité redoutable vos années mal employées. Par bonheur, le navire abattit sur tribord, ce qui sauva le bout dehors du grand foc ; pendant ce temps, l'aire en avant fut amortie et nous commençâmes à aller de l'arrière ; mais nous étions alors au centre même du tourbillon des lames furieuses ; la mer écumante sifflait autour de nous avec rage.

Quelques instants après, les ténèbres engloutissaient de nouveau la cause de cette frayeur ; nous nous remîmes en marche à la moindre vitesse possible, tâtonnant dans une obscurité plus à craindre que la plus noire des nuits.

L'incertitude des courants et le peu de confiance que nous avions dans nos boussoles rendaient notre marche indécise et pénible. De trois jours le soleil ne perça pas le funèbre brouillard ; les mâts maintenant étaient noyés dans la brume comme le reste du navire.

« Je donnerais mon vieux fusil » (une arme magnifique), disait le capitaine, fatigué d'hésitations et de veilles, « pour savoir au juste où nous sommes. »

Il venait alors d'entrer dans la petite cabine que, pour le voyage, on avait établie au milieu du navire. La fenêtre ouvrait sur les passavants : on n'y entendait ni les bruits du bord ni celui de la machine ; cette circonstance fut notre salut : il me sembla saisir vaguement quelque son de mauvais augure ; je prêtai l'oreille, certain de ne pas me tromper.

« Eh bien ! repartis-je, votre fusil, je le gagne, si nous allons de ce train trois minutes de plus. »

— « Où serions-nous donc, d'après vous? » dit le capitaine toujours incrédule.

— « Sur les roches. Écoutez ! »

Le sourd murmure des flots assiégeant les rivages est tout à fait différent du rugissement impétueux des vagues brisant sur les icebergs, par une mer profonde ; une oreille exercée ne s'y méprend jamais. La marche en avant fut arrêtée aussitôt que possible; la brume, se dilatant quelque peu, nous permit d'entrevoir une ligne d'écueils. Mais nous avions encore vingt brasses d'eau sous la quille et l'espace suffisant pour virer de bord ; nous nous hâtâmes donc de revenir en arrière jusque dans les endroits où nos sondes ordinaires n'atteignaient plus le fond. Pendant un jour entier nous reprîmes à l'aveuglette notre promenade hasardeuse ; puis, à la grande joie de tous, *la Panthère*, comme une souris bondissant de son trou noir, franchit soudain le bord du nuage qui nous étouffait pour émerger en plein soleil. Le brouillard se terminait brusquement, formant une sorte de pan vertical et bien délimité, l'avant du navire s'illuminait que l'arrière était encore dans les ténèbres.

De peur d'être rejoints par ce fâcheux compagnon, nous pressions la marche du vapeur ; il avançait joyeusement

sur la mer étincelante. Cette réapparition au grand jour nous préservait d'un imminent danger; les icebergs se faisaient si nombreux que parfois l'horizon disparaissait entièrement; nous tournions et retournions, enfilant à droite et à gauche les chenaux qui les séparaient, comme une voiture parcourant le réseau des rues de quelque grande cité; notre perpétuelle admiration ne nous laissait plus le loisir de la terreur. Il était près de minuit; l'atmosphère, débarrassée de la brume, brillait d'un doux éclat; le soleil, s'approchant du nord, plongeait obliquement dans les flots; peu à peu, il y disparut presque en entier; seul, un arc éblouissant dépassait encore la ligne des eaux; les nuages cramoisis s'évanouirent; le ciel se couvrit d'or; la mer immobile, que ne ridait plus le moindre souffle d'air, réfléchissait comme un miroir cette teinte resplendissante; elle brillait au loin entre les montagnes de glace de toutes grandeurs, fragments de quelques pieds ou géants de plusieurs centaines de mètres d'altitude, et de toutes formes, citadelles à pans perpendiculaires ou cathédrales immenses surmontées d'une forêt de clochers.

La couleur des icebergs était merveilleusement variée; sur le ciel ruisselant d'or du couchant, ils se détachaient en violet foncé; à droite et à gauche, c'était de l'améthyste, puis du saphir, de l'émeraude; peu à peu ils passaient au blanc de perle; derrière nous, contre le banc de nuées sombres qui reposaient sur les eaux, ils se changeaient en argent mat; mais de toutes parts ils se rayaient de feux empruntés au firmament.

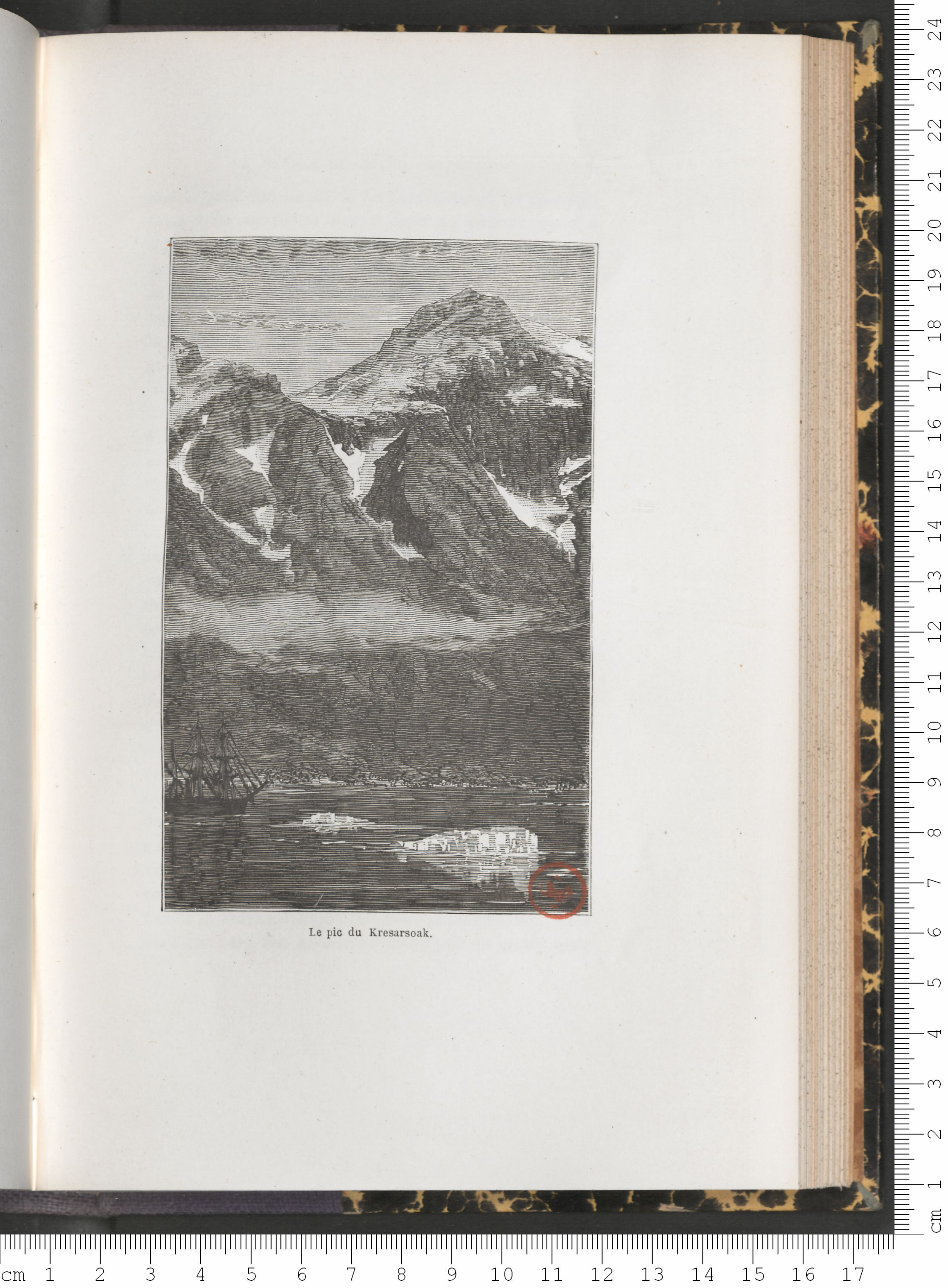
Sortant enfin de cette région éblouissante, nous continuâmes notre route en vue de la plus belle des lignes de côtes d'un pays où partout elles sont admirables. Nous

passâmes d'abord sous le sévère et caverneux Black Hook (Croc noir), puis au large des effrayantes falaises de la terre ferme; coupées de gorges profondes, elles semblent de gigantesques piliers usés par le temps et chargés de soutenir le vaste entablement d'albâtre de la grande mer de glace. — Nous arrivâmes auprès d'un des points de repère les plus apparents du littoral, un piton conique s'élevant de la mer et que nous avions aperçu à cent kilomètres. Il profilait sa courbe sombre sur le ciel du couchant, mais bientôt, à travers les déchirures du manteau de brume qui l'enveloppait, nous en vîmes la crête s'éclairer aux lueurs du matin.

La barre à bâbord, nous contournâmes la partie sud de la montagne pour entrer dans un fiord étroit et sinueux; le soleil versait ses premiers rayons sur le ruban argenté des eaux encombrées d'icebergs, et serpentant entre des falaises d'une magnificence incomparable. A notre gauche, elles étaient formées par la base même du piton; je les mesurai plus tard; elles ont dans certains endroits neuf cent soixante mètres de hauteur, et montent de la mer en ligne parfaitement verticale; il semble que de leur cime on pourrait jeter le fil à plomb.

Cette montagne est une île de seize kilomètres de diamètre est-ouest, sur dix du nord au sud. Les roches à pic en font presque le tour; au-dessus d'elles, le cône s'élève régulièrement à une altitude de quinze cents mètres. C'est le Kresarsoak, la « grande montagne » des naturels, « l'espoir de Sanderson », du vieux John Davis, qui la nomma ainsi en 1585, peu après cette entrevue avec la Terre de Désolation, où il faillit perdre son navire au milieu des glaces.

A droite, les roches ne sont pas moins escarpées que



Le pic du Kresarsoak.

sur le pourtour du piton. Le fiord s'élargit un peu plus loin; nous arrivâmes bientôt dans un endroit d'aspect moins sombre; les falaises disparaissent; la montagne descend à la mer par une déclivité non interrompue. Ici se montraient enfin quelques signes de vie. Jusqu'à une hauteur de cent cinquante mètres environ, on voit çà et là des plaques verdoyantes de bruyère, de mousse, de graminées rabougries parsemées de fleurs blanches et jaunes. On dirait un rideau tendu en travers de la base du piton pour cacher l'entrée de l'immense caverne qui, d'après les Esquimaux, l'occupe tout entier et sert de demeure aux géants. Moins familiarisés avec les spectacles divers qu'offre la Terre de Désolation, nous eussions pu nous croire dans quelque région mystérieuse où la terre et les eaux étaient l'apanage de créatures surnaturelles : en avant de la falaise, au pied du Kresarsoak, nos regards s'arrêtèrent sur des êtres indéfinissables s'agitant sur la mer; on entendait des bruits de voix; le capitaine diminua peu à peu la vapeur jusqu'à n'en garder que le strict nécessaire pour éviter les icebergs, et en quelques minutes, nous fûmes entourés d'un troupeau d'amphibies, congénères du centaure marin que nous avions pêché à l'entrée d'Éricsfiord. En dépit du climat bien plus septentrional (onze cents kilomètres moins loin du Pôle nord), ils paraissaient aussi peu sensibles au froid que notre pilote de Julianashaab, et fendaient les eaux autour de nous en manifestant la joie la plus vive. Un bateau pagayé par quatre de ces tritons velus s'approcha du navire; l'homme blanc qui tenait le gouvernail s'annonça comme le « bestyrere » de Karsuk, établissement situé au bas de la pente verte qui avait attiré notre attention. Esac était son nom. Son Excellence payait peu de mine, mais

nous ne pouvions pas nous permettre de laisser M. le Gouverneur « nager » auprès de nous; on le fit donc monter à bord, et nous prîmes son canot à la remorque.

Esac avait un rhumatisme : le docteur voulut bien lui administrer, séance tenante, une ample rasade de la liqueur que le gouverneur déclarait être indispensable à son soulagement; il poussa même l'obligeance jusqu'à lui faire cadeau d'une bouteille du précieux spécifique : le remède opéra comme un charme; le patient, cessant de gémir, se déclara en possession de la chose qu'il désirait le plus au monde; il se ragaillardissait à vue d'œil et attendait de notre visite des bonheurs de plus d'une sorte.

Ayant ainsi pourvu au rhumatisme de Son Excellence, nous nous dirigeâmes à droite vers un cône tronqué, situé au milieu du fiord. Il a huit cents mètres de haut; ses pans s'éloignent peu de la ligne verticale; de l'endroit où Esac nous quitta, la falaise du pourtour qui se dresse à quatre cent quatre-vingts mètres ne semblait offrir aucune solution de continuité. Au-dessus, la montagne est très-escarpée, mais la cime en est presque plane; cet énorme rocher présente tant de symétrie, qu'on le dirait presque taillé par les hommes pour quelque monument gigantesque.

L'étude la plus minutieuse a seule pu m'en faire saisir les vastes proportions. Même après l'avoir parcouru et examiné, je fus tout surpris quand je vins à le mesurer. Nous y avions tous été trompés, le capitaine le premier. A deux kilomètres au large, il crut que nous en étions aussi près que le permettait la sûreté de *la Panthère*, et fit haler celle-ci le long d'un iceberg auquel on l'amarra solidement.

Quelle joie de mettre le pied hors du navire! Nous dé-

barquâmes sans trop de peine sur la montagne de glace, que nous pouvions arpenter en tous sens comme un îlot. Elle n'avait qu'une centaine de mètres de large sur quinze à peu près de hauteur ; la surface en était onduleuse ; la chaleur du soleil fondait la glace nouvelle et de petits lacs d'eau pure se formaient dans les vallées ; nous y renouvelâmes la provision du navire.

Sûr que nous trouverions des oiseaux, je proposai au capitaine de prendre un canot et d'aller visiter la falaise



Esac.

qui, par une étrange illusion d'optique, nous paraissait à quelques toises seulement de l'iceberg. A notre grand ébahissement, nous dûmes « nager » à tour de bras pendant au moins vingt minutes. Au-dessus de nos têtes, le mur se dressait verticalement à une hauteur de huit cents mètres; son image se reflétait dans les eaux claires et brillantes.

Cette roche, comme celles de même formation géologique, est partout fracturée horizontalement ; des feuillets

s'en détachent, laissant une série de banquettes étroites, ou plutôt de marches d'escaliers qui montent de la base au sommet. Pendant l'été, des myriades d'oiseaux de mer y établissent leur demeure. Ce sont les bacaloo-birds de Terre-Neuve, du Labrador, de toute la région du Saint-Laurent où ils vont hiverner ; le « lumme » des mers arctiques, l'Uria Brunichii (Guillemot à gros bec) des naturalistes.

A un kilomètre seulement de la falaise, nous commençâmes à en entrevoir les habitants. Ils venaient voler autour de nous par bandes considérables. Comme les autres plongeons, ceux qui étaient sur l'eau s'enlevaient avec difficulté, battant des ailes à grand bruit tout près de la surface de la mer avant de prendre le vol. Leur nombre allait croissant à mesure que nous approchions. Il nous semblait d'abord entendre quelque lointaine chute d'eau ; ce murmure augmenta rapidement ; près de la muraille, il devint si fort que le capitaine et moi étions obligés de beaucoup élever la voix quand nous avions quelque chose à nous dire. Ce tapage provenait du mouvement d'ailes et des cris aigus des oiseaux postés sur la roche ou volant tout autour. Chacune des saillies de la falaise, large de quelques pouces ou de deux à trois pieds, se mesurant par mètres ou par toises, horizontale ou déclive, plate ou irrégulière, était occupée par des lummes campés sur la partie postérieure du corps, serrés les uns contre les autres, la tête tournée vers la mer. Rangée par rangée, ils tenaient le moins d'espace possible, et d'un peu loin rappelaient, à s'y méprendre, des soldats en tunique blanche et képi noir, épaule contre épaule, en ordre pour une revue. Sur les assises inférieures, on pouvait aisément les compter ; plus haut, on en voyait encore les lignes ; à la

cime des rochers on ne distinguait plus rien. D'abord cette attitude étrange, cette immobilité m'étonnèrent ; je recon-



Le lumme.

nus bientôt que c'étaient des femelles, couvant chacune son œuf unique.

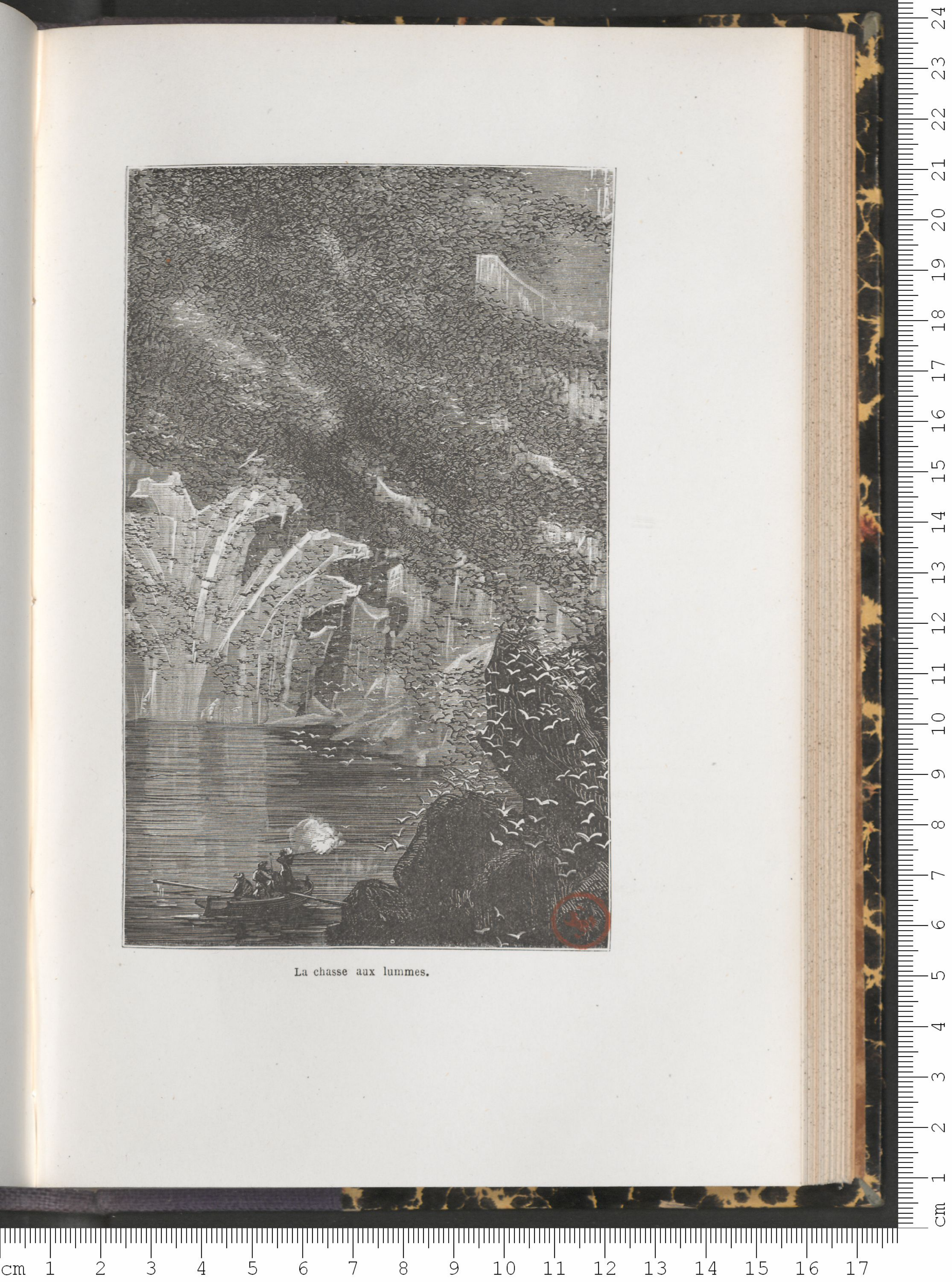
Les lummes ne font pas de nid ; l'espoir de leur race est tout simplement déposé sur la roche nue ; la mère le

relève avec son bec et l'équilibre sur un bout, puis elle s'y assied comme sur un tabouret.

Après avoir considéré pendant quelques minutes ce singulier spectacle, nous nous rappelâmes le but de notre excursion. Nos fusils simultanément déchargés, il tomba à la mer de quoi faire dîner tout l'équipage. Mais quel changement à vue dans l'aspect de la falaise ! Aussitôt après la détonation, le vacarme s'était arrêté ; toutes ces voix criardes se taisaient à la fois. Les oiseaux bondirent dans l'air ; le battement sauvage de leurs ailes, frôlant la falaise, rappelait le souffle d'un ouragan ; si nombreux étaient-ils, qu'en passant ils jetaient leur ombre sur nous comme un nuage. Une partie de ces œufs, abandonnés précipitamment, roulaient sur la banquette et pleuvaient le long de la falaise qu'ils marbraient de jaune et de blanc.

Mais les infortunées couveuses ne restèrent pas longtemps dans les airs ; presque toutes allèrent s'abattre à quatre cents mètres environ sur les eaux, éclaboussées à grand bruit ; la surface en devint toute noire. En dépit du danger, quelques-unes avaient déjà viré de bord et reprenaient leur place avant que l'œuf se refroidît ; les autres, à leur tour, songèrent à revenir sauvegarder leur trésor.

Mais tous les tabourets de famille ne devaient pas être réintégrés paisiblement : nombre d'oiseaux manifestaient l'irritation la plus violente ; il nous semblait voir des poissardes en colère ; le plumage hérissé, elles s'injuriaient l'une l'autre à plein gosier, elles arrachaient les plumes de leur adversaire, elles essayaient de lui crever les yeux. Ces lummes se comptaient par millions sur la falaise, jugez du vacarme ; je crus d'abord que c'était pur amour des disputes ; une observation plus attentive m'expliqua bientôt ce tumulte. Plusieurs de ces commères étaient des vo-



La chasse aux lummes.

leuses effrontées : sans honte et sans remords, elles venaient de s'emparer de l'œuf de la voisine. La mère est parfois obligée de quitter sa station sur la roche ; elle ne peut se laisser mourir de faim en attendant l'éclosion du poussin. Peut-être, trop négligente, a-t-elle renversé son œuf en prenant le vol ; peut-être, en se querellant, ses compagnes l'ont-elles poussé par mégarde sur le bord de la falaise. Elle ne le trouve pas à son retour : rester honnête, c'est n'avoir pas de petit lumme à montrer à ses amies ; elle n'hésite pas un instant à s'adjuger le premier œuf sur lequel elle peut mettre le bec, et à s'y asseoir avec le sang-froid et l'égalité d'âme de la plus vertueuse des mères. La vraie propriétaire revient et trouve sa place prise ; elle cherche rapidement quelque tabouret vide ; s'il ne s'en présente pas, gare à ses camarades de banquette, innocentes ou coupables ; une lutte acharnée succède aux invectives ; souvent, le combat n'est pas terminé que l'objet en litige dégringole sur les roches ; immédiatement les couveuses de se séparer pour procéder à quelque nouveau rapt. Quelquefois, le précieux dépôt ne reste pas sans protecteur ; le mâle remplace sa compagne tandis que celle-ci vaque à son déjeuner. Mais elle sait bien qu'il remplit sans le moindre enthousiasme ce devoir domestique ; elle avale à grande hâte son repas de petits crustacés, se plonge dans la mer pour son bain du matin et retourne à tire-d'aile rendre son époux à la liberté. Le lumme célèbre alors sa délivrance par un cri de joie et un battement d'ailes fort amusant pour les spectateurs.

Il ne nous fallut pas longtemps pour être fatigué de ce genre de chasse. Au point de vue de l'art, elle n'offre aucune espèce de mérite ; partant, peu d'intérêt. Aussi, après avoir abattu douze douzaines de plongeons, nous

revînmes à bord, laissant les malheureux oiseaux se débrouiller au milieu de la confusion suscitée par les frayeurs réitérées que nous avions causées aux couveuses. — Tous les canots de *la Panthère* furent mis à la mer et les tireurs se dirigèrent vers la falaise. Le soir, notre commissariat se trouvait plus riche d'une demi-tonne de lummes ; ce tribut nous suffisait ; nous quittâmes l'iceberg pour nous rendre à la petite baie de Karsuk, où le navire mouilla sur un bon fond de sable ; puis nous fîmes visite à Esac, le seul homme blanc du lieu.

Le logis du gouverneur est construit dans le même style d'architecture que le reste du village et toutes les habitations indigènes du Groënland. Il est seulement plus grand et plus commode. Le vestibule, moins long que dans les autres huttes, ne sert pas de litière aux chiens de tout âge, le propriétaire étant assez riche pour se donner le luxe d'avoir une demeure séparée pour ces membres ordinaires de la famille esquimaude. Ce même corridor a quatre pieds au lieu de trois, et vous courez un risque proportionnellement moins grand de vous ouvrir le crâne en faisant votre entrée. Le toit, le sol, les parois, tout est garni de planches apportées par Esac des entrepôts d'Upernavik, tandis que les cases indigènes ont les murs tendus de peaux de phoques ; des pierres plates y servent de plancher ; les huttes ne mesurent que dix pieds de long sur douze de large ; la « maison » du gouverneur a comme celles-ci une seule chambre, mais de seize pieds sur vingt. Les murs, hauts de six pieds et épais de quatre, sont, ainsi que partout au Groënland, construits en pierre et en gazon. Le toit est formé de planches et de madriers à peine équarris. Le tout, y compris les parois, se recouvre à l'extérieur de mottes de terre ; en été, à cinquante pas de



15

La maison d'Esac.

distance, la cabane a l'air d'un monticule verdoyant et se confondrait avec la pente herbeuse, n'était le tuyau de poêle qui fait saillie hors du toit et la fumée du charbon danois qui s'en échappe. Le pays ne produit d'autre combustible que de la mousse séchée qu'on imprègne d'huile de phoque; les natifs la brûlent dans le plat de stéatite qui leur sert à la fois de lampe et de foyer.

Esac avait fait bon usage du cadeau du docteur; il ne nous parla plus de sa maladie, mais en tendant la main droite à ses visiteurs pour leur souhaiter la bienvenue, il montrait de l'autre la bouteille vide. Il nous présenta sa femme et nous invita à nous asseoir avec un décorum des plus solennels et un désir évident de bien s'acquitter de son rôle de maître de maison. Au milieu de la chambre, le plancher s'élève d'un pied; c'est là que nous prîmes place avec les différents membres de la famille, y compris un fils nouvellement marié et sa compagne, « aux joues couvertes d'une pudique rougeur, » allais-je dire, tant il est habituel d'appliquer cette phrase aux jeunes épousées : je me rappelle à temps que le teint de celle-ci ne permettait point aux roses d'y fleurir. — Au fond de l'estrade, on voit des sacs d'édredon empilés les uns sur les autres : ce sont les lits; quand vient l'heure du sommeil, chacun étend sa couchette à l'endroit que lui suggère sa fantaisie. Ni murs, ni paravents; seulement les jeunes filles prennent un côté de la case, les garçons l'autre. A notre arrivée, la femme d'Esac, Esquimaude pur sang, était assise près de la lampe au-dessus de laquelle chantait une bouilloire qui répandait dans la chambre un agréable arome de café. « Mme la gouverneur, » assez propre et dont la physionomie maternelle nous plut, portait des bottes jaunes d'une longueur interminable, des culottes

de cuir, une jaquette de laine à carreaux doublée de peau de faon et l'inévitable chignon à rubans sur le sommet de la tête. Son maître et seigneur en était évidemment fier. « Ma « frau », disait-il, en montrant la dame aux bottes jaunes, « ma frau, vous appelez cela *wife*. » (Dans ses visites à bord des baleiniers, il avait ramassé quelques mots anglais avec l'étonnante facilité des Danois pour apprendre les langues.) — « Très-bonne femme, elle! Travailler beaucoup, » et de l'index gauche il marquait sur l'index droit cette qualité nº 1. — « Beaucoup cuisine, » doigt nº 2. — « Beaucoup bon café, » nº 3. — « Beaucoup coudre, » nº 4. — Ayant épuisé ses compteurs, il ferma la main et, relevant la tête, il flaira l'air et ajouta triomphant, comme si après cela il n'y eût plus qu'à tirer l'échelle : — « Elle, pas sentir mauvais, du tout! »

Mais si Mme Esac était « inodore », on n'en pouvait dire autant de sa maison ; aussi n'y demeurâmes-nous que le temps de caresser les bambins, de faire quelques petits cadeaux et d'en recevoir à notre tour. Avant de sortir pour respirer à pleins poumons, nous prîmes cependant une tasse de l'excellent café préparé par cette estimable dame. — A l'exception de la pipe, c'est ici le seul luxe de l'existence. On vous l'offre partout, même dans la tente du moins civilisé des Esquimaux. Inutile de dire qu'on ne le connaissait pas avant l'arrivée des Européens : le café est aujourd'hui la boisson nationale, un des principaux articles de commerce. Le seul district d'Upernavik, qui ne compte que sept cents âmes, en consomme annuellement six mille livres, ce qui fait une moyenne de neuf livres par homme, femme ou enfant. Tout homme, femme ou enfant, en effet, peut voir s'ouvrir pour lui les comptoirs du gouvernement, quand il s'y présente muni

d'huile de phoque, d'ivoire de narval ou de morse, d'édredon, etc.; il reçoit en retour tout ce qu'il désire pour les nécessités ou le confort de la vie, sauf, nous l'avons vu, la détestable « eau de feu ». La prohibition absolue de la vente des spiritueux aux Esquimaux est une des preuves les plus évidentes des soins maternels de l'administration



Upernavik.

danoise pour ces enfants de la nature; elle en a su faire ainsi des sujets utiles, et non de misérables mendiants; en leur enseignant les doctrines chrétiennes, elle essaye aussi de leur en inculquer la pratique, chose assez rare pour qu'on ne doive pas la passer sous silence. Ne voyant pas de conflit entre le précepte et l'exemple, les Groënlan-

dais ont accepté la religion des colons, ses écoles et ses églises, et présentent le spectacle exceptionnel d'un peuple sauvage entré franchement dans le courant de la civilisation moderne.

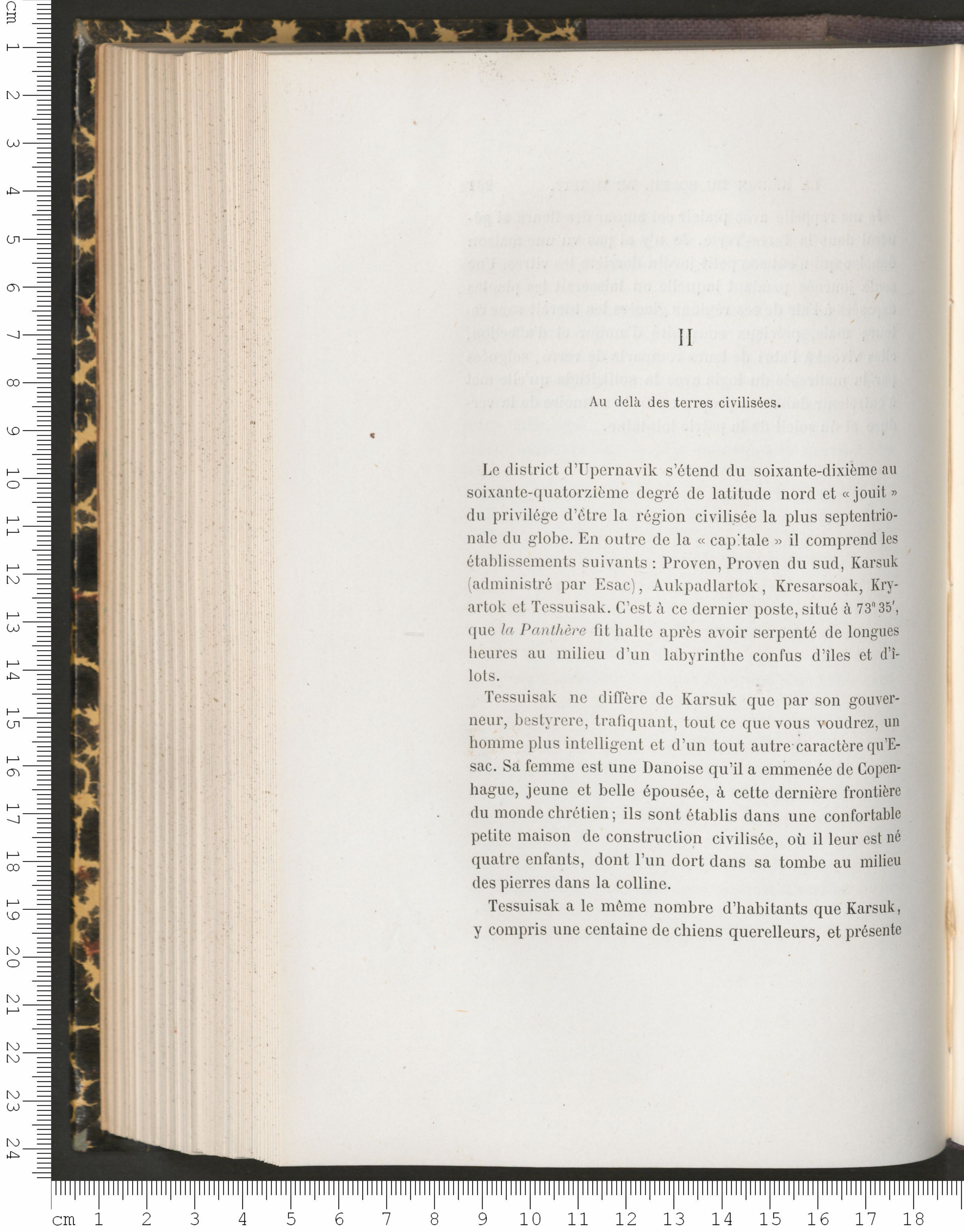
Nous nous dirigions maintenant sur Upernavik et, ayant quitté le fiord de Karsuk, nous contournâmes la base de la grande montagne ; deux heures après nous étions à l'ancre dans le plus incommode des mouillages, au milieu d'une immense quantité de glaçons flottants, devant la petite ville, qui, perchée sur les roches nues et sans arbres, présente bien le plus morne aspect qui se puisse imaginer.

Mais, je le savais d'avance, la plus cordiale hospitalité, la plus chaude bienvenue nous attendaient à terre. Nous oubliâmes bientôt ce paysage désolé, comme le voyageur ne songe plus au désert qu'il vient de parcourir, en découvrant une fleur cachée dans quelque ravin.

Mon bon vieil ami, le docteur G. N. Rudolph, « Bataillonschir » et gouverneur du district, était là pour nous recevoir ; celui dont il porte le nom, le père des Hapsbourgs ne pouvait accueillir ses hôtes avec une plus noble courtoisie que l'excellent homme nous faisant les honneurs de sa demeure.

La maison elle-même est commode et confortable. Une femme et deux enfants l'animent de leur présence ; après les avoir vus, pas n'était besoin de regarder les fleurs qui embaumaient la chambre, ou de nous asseoir à un dîner parfait de tous points, pour nous dire que nous nous trouvions au milieu d'une famille aussi unie que distinguée. Les vents sauvages pouvaient souffler du désert et faire trembler les fenêtres dans leurs châssis, la paix et le bonheur habitaient le foyer.

Je me rappelle avec plaisir cet amour des fleurs si général dans la Terre-Verte. Je n'y ai pas vu une maison danoise qui n'eût son petit jardin derrière les vitres. Une seule journée pendant laquelle on laisserait les plantes exposées à l'air de ces régions glacées les tuerait sans retour; mais, précieux souvenirs d'amour et d'affection, elles vivent à l'abri de leurs remparts de verre, soignées par la maîtresse du logis avec la sollicitude qu'elle met à entretenir dans son propre cœur la mémoire de la verdure et du soleil de la patrie lointaine.



# II

## Au delà des terres civilisées.

Le district d'Upernavik s'étend du soixante-dixième au soixante-quatorzième degré de latitude nord et « jouit » du privilége d'être la région civilisée la plus septentrionale du globe. En outre de la « capitale » il comprend les établissements suivants : Proven, Proven du sud, Karsuk (administré par Esac), Aukpadlartok, Kresarsoak, Kryartok et Tessuisak. C'est à ce dernier poste, situé à 73° 35', que *la Panthère* fit halte après avoir serpenté de longues heures au milieu d'un labyrinthe confus d'îles et d'îlots.

Tessuisak ne diffère de Karsuk que par son gouverneur, bestyrere, trafiquant, tout ce que vous voudrez, un homme plus intelligent et d'un tout autre caractère qu'Esac. Sa femme est une Danoise qu'il a emmenée de Copenhague, jeune et belle épousée, à cette dernière frontière du monde chrétien ; ils sont établis dans une confortable petite maison de construction civilisée, où il leur est né quatre enfants, dont l'un dort dans sa tombe au milieu des pierres dans la colline.

Tessuisak a le même nombre d'habitants que Karsuk, y compris une centaine de chiens querelleurs, et présente

au visiteur la saleté et les ordures inséparables d'une pareille « ville ». La maisonnette blanche du gouverneur paraissait, par contraste, encore plus agréable; j'aimais à y arrêter les yeux comme sur un phare au milieu du brouillard. Il se faisait tard quand nous jetâmes l'ancre, mais



La maison la plus septentrionale du globe.

les photographes avaient préparé à temps leurs instruments et « le bain »; aux douze coups de l'horloge ils « tirèrent le portrait » de cette maison, la plus septentrionale du globe, pris à la *lumière du soleil de minuit!* Nous l'avons conservé comme un des meilleurs souvenirs du voyage.

Malheureusement, le gouverneur ne se trouvait pas chez

lui, non plus que les autres membres de la famille. Ils étaient tous à la chasse au renne, campant la nuit en plein air. Je regrettai d'autant plus cette absence que, pendant notre expédition (1860-1861), Jensen m'avait accompagné en qualité d'interprète et de conducteur de chiens. Nous lui expédiâmes un messager indigène, mais celui-ci ne le rencontra pas, et après avoir vainement attendu une demi-journée, *la Panthère* reprit sa course vers le nord, la mer classique des baleiniers, en passant au large de Wedge-Island, de Cone-Island (îles du Coin et du Cône), de la Tête de cheval et du cap Shackleton; nous nous arrêtâmes aux îles des Canards, à cent kilomètres de Tessuisak.

Cet archipel était autrefois une sorte de rendez-vous pour les baleiniers. Après avoir vaillamment traversé les grands champs de glace de la côte groënlandaise, ils se trouvent ici au delà des colonies danoises et de tout secours humain. Devant eux s'étend la baie de Melville, la « glace du milieu » ou « pack ». Mais s'ils parviennent à la franchir, ils peuvent être sûrs de recueillir dans les eaux du nord et de l'ouest de la mer de Baffin une ample cargaison d'huile et de fanons de baleine. Douze vapeurs remplacent aujourd'hui les braves navires à voiles qui, au nombre d'une centaine, parcouraient ces mers, et dont « la Belle amie », récemment perdue, a été le dernier. La flottille « prend » les glaces au commencement de juin ou à la fin de mai; aussi ne rencontrâmes-nous pas un seul bâtiment.

Nous venions de dépasser le milieu du chenal qui sépare la première de la seconde des îles aux Canards, lorsque nous courûmes, presque à toute vitesse, contre une roche sous-marine non indiquée sur la carte, sans doute

parce que personne ne s'y était heurté avant nous. Le second ne pouvait manquer une si belle occasion de sonder la mer de Baffin avec la quille de *la Panthère*. Nous touchâmes l'écueil, d'abord avec notre étrave; heureusement nous abattîmes à bâbord; le choc fut ainsi amorti, et l'aire en avant du steamer ayant été presque perdue, nous revînmes sur la roche où nous restâmes échoués.

Le choc, ai-je besoin de le dire, nous remplit soudain des appréhensions les plus lugubres. Toutes les imaginations battaient déjà la campagne : on voyait les coutures ouvertes, les membrures détachées, le navire faisant eau; on parlait de mettre les canots à la mer pour essayer de gagner Tessuisak ou Upernavik, y attendre le navire danois, et laissant les vagues détruire pièce à pièce notre pauvre *Panthère*, retourner aux États-Unis, *via* Copenhague. Les photographes se lamentaient sur leurs négatifs; le jeune Blob menait deuil sur ses nombreuses exquisses; le professeur pleurait ses échantillons. Mais à la grande surprise d'un chacun, et à la ruine totale de ces rêves d'infortune, un examen approfondi montra que le désastre ne portait que sur l'ameublement de la cabine. Assiettes, plats, tasses, ou plutôt les fragments d'iceux, ricochaient sur le pont; le mousse, qui, suivant son habitude, sommeillait dans l'office, fut jeté en dehors la tête la première; en ce moment passait le maître d'hôtel, portant un potage fumant : il trébucha sur lui; le malheureux garçon reçut l'averse sur la région abdominale et s'éveilla complétement pour la première, dernière et unique fois du voyage.

Nous autres passagers n'avions point à nous occuper de tirer le navire d'embarras : c'était affaire au capitaine. Le professeur ne songeait plus à ses spécimens, ni Blob à ses esquisses; les négatifs se portaient bien. Tous, nous

voulions aller nous promener; on demandait les canots à cor et à cri. Mais le capitaine ne nous écoutait pas; il tenait à établir à qui devait incomber la responsabilité de l'accident: comme de juste, personne ne se pressait de l'accepter; le second s'en défendait avec acharnement; le capitaine persistait dans son dire, l'autre niait avec un zèle égal; mais son adjoint et le reste de l'équipage prenant parti contre lui, il changea de manœuvre, et faisant face aux chiens, il déclara très-haut qu'il n'était point tenu de connaître tous les rocs et écueils de la mer de Baffin; est-ce qu'il gardait les cartes, lui?

Cette insinuation irrita fort le capitaine: d'une voix de tonnerre, il ordonna au coupable de lui faire le plaisir de retourner chez sa maman (le malheureux eût sans doute obéi volontiers), et avec l'esprit de suite particulier aux marins, il termina sa phrase en lui disant d'aller fourbir l'ancre et plus vite que ça, puisqu'il n'était bon à rien autre chose.

La tempête s'apaisa dès que le second eut tourné le dos. Nous profitâmes de l'embellie pour faire descendre une embarcation des portemanteaux, et nous rendre à terre armés de fusils et munis de gros plomb. Chacun fila de son côté, les canards ayant l'obligeance de se lever et de s'enfuir tremblants de frayeur, et avec un terrible battement d'ailes. Ils volaient droit devant nous et on aurait d'abord presque pu les abattre à coups de crosse. Depuis le commencement du voyage, nous n'avions pas eu de chasse plus agréable. — L'archipel aux Canards mérite bien son nom; les palmipèdes qui le peuplent appartiennent à l'espèce des Eiders[1], proches parents des « Canvas

1. Anas mollissima.

back » si estimés en Amérique; ils sont plus gros; et comme ils ne se nourrissent que de crevettes, le goût en est moins fin.

L'aspect de ces îles est tout à fait lugubre; ceux qui ne savent pas d'avance qu'elles abondent en gibier seraient



Eiders.

peu tentés d'en chercher sur ces terres nues et désolées. — Mais on y trouve vers le centre de petits lacs d'eau de neige dont l'humidité entretient une grande quantité de mousses qui, en été, se dessèchent à mesure que les étangs s'évaporent; les oiseaux s'en servent pour construire leurs nids qu'ils ouatent avec le duvet délicat de

leur poitrine. La femelle en arrache avec son bec une bonne poignée, laissant les plumes intactes; elle en recouvre ses œufs toutes les fois qu'elle les quitte pour prendre ses repas. Dans les régions plus méridionales, les Groënlandais ne manquent pas de faire des descentes sur les îlots fréquentés par les eiders et de dépouiller les nids de leur chaude garniture qui, nettoyée soigneusement, forme « l'édredon » du commerce. — « Duvet vif » est le nom qu'on lui donne, car, chose singulière, il ne vaut plus rien et a perdu l'élasticité merveilleuse qui en fait le prix, lorsqu'on l'enlève à un oiseau mort, même à l'instant où on vient de le tuer.

Vers le commencement de la saison, les eiders vont par couples, fort remarquables par le contraste qu'offrent entre eux les conjoints; la femelle est modestement vêtue d'une robe brune; le mâle est d'un beau noir, avec le cou et la poitrine couleur de crème; sa tête est ornée de magnifiques teintes vertes. Si le nid a été dégarni de son duvet et que la mère n'en puisse plus fournir, le père se dépouille pour lui venir en aide; mais dès qu'elle a commencé à couver, on le voit rarement en société de sa compagne. Elle ne le souffre près du nid que quand elle a besoin de son secours pour capitonner de nouveau le berceau de la famille. — Comme ces maris délaissés qui vont à leur club, les mâles se réunissent alors par grandes troupes; ils sont très-farouches et difficiles à approcher. — Pour les tirer, il faut se cacher derrière les roches et attendre qu'ils volent au-dessus de votre tête. De cette façon nous nous en procurâmes un certain nombre; la chair en est mangeable, quoiqu'elle sente un peu trop le poisson.

Le plaisir de notre chasse fut encore augmenté par la présence du capitaine; il venait nous dire que, soulevée

par la marée, *la Panthère* avait pu se dégager de l'écueil. Même sans cette bonne nouvelle, il eût été le très-bien accueilli. A dire vrai, on aurait autant aimé qu'il ne fût pas si bon tireur, car il emportait toujours les honneurs de la journée; mais il était gai, plein d'entrain; il marchait toujours en avant, chargé d'un fusil comme peut seul en avoir un homme de sa taille et de sa force, un de ces fusils dont on se sert à Terre-Neuve pour tirer les phoques, assez long pour abattre un oiseau sans se donner la peine de faire feu; mais en chasseur consciencieux, notre capitaine ne se fût pas permis une licence semblable; il ne lâchait la détente qu'après que sa future victime avait pu prendre quelque avance.

Quinze douzaines d'eiders nous récompensèrent d'un peu de fatigue.—Il faisait si chaud que nous avions quitté nos vareuses; nous étions cependant à soixante-quatorze degrés de latitude nord et entourés de tous côtés par les glaces.

Je me promenai longtemps de l'une à l'autre de ces îles, plutôt poussé par la fantaisie que par la passion du gibier. Partout, je trouvais des vestiges du séjour des baleiniers; ici, la hampe d'un pavillon; là, des débris de naufrage; des pierres noircies portaient la trace du feu; plus loin, se montraient les restes d'un camp. Sur la pointe extrême de la dernière île, à cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, on voyait les ruines d'un poste d'observation, derrière les murs duquel plus d'un hardi matelot dont le navire était pris dans les glaces venait, souvent pendant des journées entières, interroger l'horizon, dans l'espoir qu'une saute de vent ou un changement de température le délivrerait bientôt de sa prison.

Ailleurs, nous rencontrâmes sept tombes. Elles sont à une cinquantaine de mètres du rivage, sur une pente rapide qui regarde l'occident, au pied de la très-haute falaise qui forme un bon point de reconnaissance pour les navires qui arrivent de cette direction.

Jamais lieu de sépulture ne fut plus morne ; — pas un oiseau, pas une gerbe, pas un brin de mousse.... rien que les roches nues, et les blocs détachés par l'hiver de la corniche qui surplombe le versant. Le cercueil, déposé sur quelque partie plane du rocher, avait été chargé de pierres ; puis, à la tête de chaque grossier sépulcre, les camarades du défunt avaient gravé sur une planche son nom, son âge, le lieu de sa naissance, son navire, son grade, et le jour de sa mort.

Nous étions émus de ces derniers services rendus par les survivants au compagnon de voyage qui ne reverra plus la patrie. Mais là même, dans cette effrayante solitude, ces tombes respectées par les bêtes sauvages et qui montraient de tels signes de tendre sollicitude, n'avaient pas échappé aux déprédations des hommes. Non pas que les cercueils eussent été ouverts, mais les planches qui retraçaient le court historique des morts, fendues en plusieurs morceaux, avaient été jetées sur les roches L'équipage de quelque navire (ce ne peut être qu'un baleinier) avait pris ces bois funéraires pour en faire des cibles ; pas un ne restait entier, pas un ne pouvait indiquer auprès de quelle tombe il était autrefois placé.— En réunissant les fragments, voici ce que je pus lire :

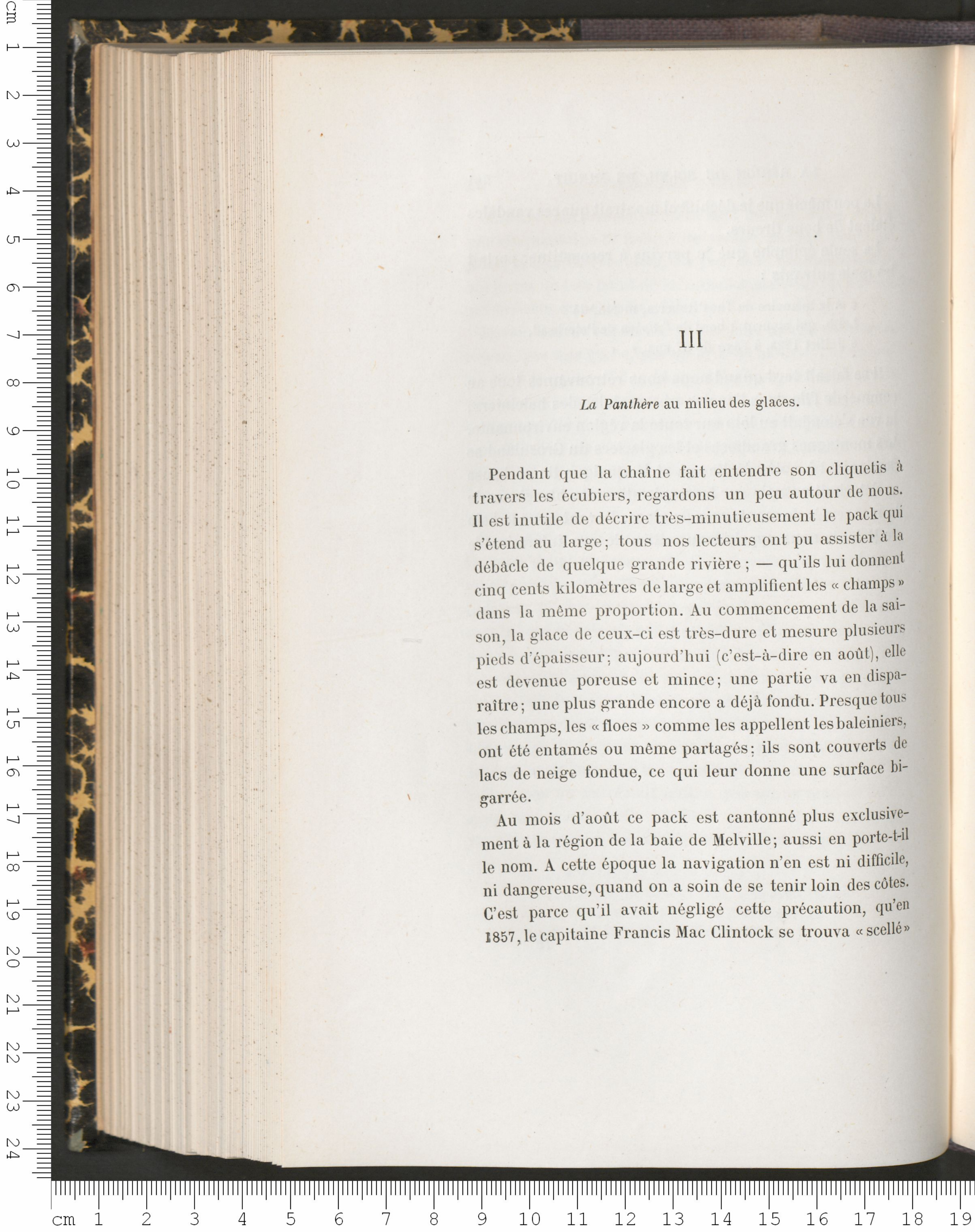
. . . . « Wm Hardy, âgé de 59 ans. »
. . . . « Du navire *Jane de Hull*, « 28 avril 1832 »
. . . . « Qui mourut à bord de *l'Alexandre*, de Dundee, 21 Juin 1842, à l'âge de 42 ans. »

Le peu même que je déchiffrai montrait que ces vandales étaient de bons tireurs.

La seule épitaphe que je parvins à reconstituer portait les mots suivants :

« A la mémoire de Thos' Roberts, marin, de
Leith, qui mourut à bord de *l'Alphen* de Peterhead,
6 Juillet 1825, à l'âge de 37 ans. »

Il se faisait tard quand nous nous retrouvâmes tous au sommet de l'île dans l'ancien observatoire des baleiniers ; la vue s'étendait au loin sur toute la région environnante. Les montagnes grandioses et les glaciers du Groënland se dessinaient à notre droite ; çà et là quelque île rocheuse se détachait en noir sur la resplendissante blancheur de la mer semée de montagnes de glace. Devant nous la baie de Melville nous appelait au milieu de son interminable « pack ».



# III

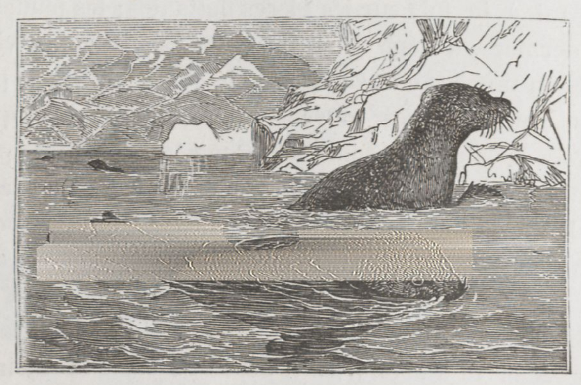
## *La Panthère* au milieu des glaces.

Pendant que la chaîne fait entendre son cliquetis à travers les écubiers, regardons un peu autour de nous. Il est inutile de décrire très-minutieusement le pack qui s'étend au large; tous nos lecteurs ont pu assister à la débâcle de quelque grande rivière ; — qu'ils lui donnent cinq cents kilomètres de large et amplifient les « champs » dans la même proportion. Au commencement de la saison, la glace de ceux-ci est très-dure et mesure plusieurs pieds d'épaisseur; aujourd'hui (c'est-à-dire en août), elle est devenue poreuse et mince; une partie va en disparaître; une plus grande encore a déjà fondu. Presque tous les champs, les « floes » comme les appellent les baleiniers, ont été entamés ou même partagés; ils sont couverts de lacs de neige fondue, ce qui leur donne une surface bigarrée.

Au mois d'août ce pack est cantonné plus exclusivement à la région de la baie de Melville; aussi en porte-t-il le nom. A cette époque la navigation n'en est ni difficile, ni dangereuse, quand on a soin de se tenir loin des côtes. C'est parce qu'il avait négligé cette précaution, qu'en 1857, le capitaine Francis Mac Clintock se trouva « scellé »

au milieu des glaces, et fut réduit tout l'hiver à dériver avec le « pack », situation aussi pénible que hasardeuse. L'exemple et les conseils du docteur Kane auraient pu lui faire gagner ses éperons de chevalier un an plus tôt et sans autant d'ennuis.

Au commencement de l'été, le « pack » s'étend au loin dans la mer de Baffin ; au sud du cercle polaire arctique, il descend jusqu'aux côtes du Labrador et de Terre-Neuve. C'est le moment favorable pour la chasse aux phoques



Phoques.

qui affluent sur les « champs » aussitôt que la glace solide de l'hiver devient la glace moins dure des « packs ». On connaît plusieurs espèces de ces amphibies : quelques-uns habitent toujours le nord ; d'autres font d'assez longs voyages et fréquentent surtout Terre-Neuve et le Labrador. Au mois de mars, ils se traînent sur la glace où les femelles mettent bas : ces phoques viennent du sud, de la région du Saint-Laurent, des côtes du nouveau Brunswick et du Maine où ils passent l'hiver. Ils y re-

tournent sur les glaces emportées par les courants jusqu'à ce qu'elles se dissolvent. D'autres (les vrais phoques polaires) restent sur les « champs » solides autant qu'il leur est possible; si le « pack » les a entraînés vers le sud, ils reviennent hiverner dans le nord; là, pour respirer (ils ont des poumons et non des branchies), ils sont obligés de faire des trous dans la glace avec leurs griffes aiguës. Ces variétés ont beaucoup moins de représentants que celles qu'on trouve dans les régions plus méridionales et dont on compterait par millions les individus paraissant à la fois sur les glaces flottantes; les jeunes de ces derniers, à l'âge de deux ou trois semaines, deviennent, en nombre effrayant, la proie des pêcheurs de phoques. Leurs navires, souvent de petites goëlettes, quelquefois des steamers comme *la Panthère* (construite pour ce service), pénètrent dans le « pack ». L'équipage se répand à droite et à gauche sur la glace et fait sa récolte, le bâtiment avançant au même pas. Dès la première attaque, les parents abandonnent leur progéniture à son malheureux sort; les innocents « bambins », incapables d'apprécier le danger, sont dépêchés sans la moindre peine; une tape, un coup de pied ou de gaffe suffit pour mettre fin à leur jeune vie.

Passons maintenant aux ours, leurs autres ennemis; je parle ici des vrais ours polaires, connus en diverses localités sous des noms différents : ici, ce sont les ours « des glaces », parce que, dans le nord, on ne les trouve nulle part ailleurs; vers le sud, soit par goût soit par nécessité, ils se jettent fréquemment à l'eau; aussi, au Labrador, les appelle-t-on « ours aquatiques ». Quelque champ de glace détaché du pack les emporte au large, et se fondant peu à peu les oblige à nager, parfois des



Ours polaire.

lieues entières, avant de gagner un autre radeau. J'en ai vu un lutter avec les vagues furieuses dans une mer où l'on n'apercevait pas un glaçon. Mais ils vont rarement à terre et jamais volontiers : les glaces se sont fondues sous eux, ils s'enfuient devant quelque chasseur, ou la nourriture leur fait absolument défaut. Leur nom scientifique, *Ursus maritimus*, leur convient beaucoup mieux que ceux d'ours polaire et d'ours blanc (ils sont de couleur jaunâtre, jaune grisâtre sur la neige).

L'alimentation du phoque se compose surtout de ces formes inférieures de la vie marine qu'on nomme invertébrés; de crustacés presque toujours, parfois de certaines espèces de mollusques. Les premiers pullulent dans les eaux glacées du nord, abondante pâture qui attire dans les régions septentrionales, non-seulement les amphibies, mais aussi les énormes bandes d'oiseaux dont parlent les voyageurs, et que j'ai montrées au lecteur dans le fiord de Karsuk. L'ours vit presque exclusivement de phoques. Donc, partout où il y a des glaces, vous trouverez des phoques, et quand on voit paraître les phoques, on peut attendre les ours.

Nous allions marcher vers le pack; les phoques avaient fait leur apparition; par conséquent, le gros gibier n'était pas loin : raisonnement qui portait la joie au milieu des passagers de *la Panthère*. L'ancre fut prestement enlevée, le navire se dirigea vers le nord, dans le calme du soir; à l'ouest, le soleil brillait, encore bien au-dessus de l'horizon, versant ses lueurs dorées sur la mer, la terre et les glaciers.

Nous mettons le cap sur Wilcox Point, majestueux promontoire qui se dresse à vingt-quatre kilomètres au nord-est des îles aux Canards; puis nous étendons la carte sur

le pont pour décider de la marche ultérieure du navire. A l'est de la pointe Wilcox, la côte se déploie pendant quelques milles avant de se terminer par une montagne qui, nous le verrons bientôt, ressemble étrangement à un pouce levé droit au-dessus d'une main posée de champ sur la table, le petit doigt en bas. La main représente l'île, dont ce « Pouce du Diable » est le centre. Pourquoi celui du roi des enfers plutôt que de quelque personnage moins sinistre? Sans doute, l'esprit des ténèbres en aura été le parrain, vu l'influence que la superstition des marins devait lui supposer sur ce dangereux rivage. Aucune partie de la mer de Baffin n'est plus redoutée. Les montagnes de glace y sont si nombreuses qu'on l'appelle souvent le Trou à Icebergs (Bergey Hole), et les courants si violents qu'un navire à voiles, surpris par une accalmie au large du Pouce, est bientôt entraîné dans quelque tourbillon, et forcé de tournoyer comme si une influence surnaturelle était à l'œuvre sous les eaux; s'il en sort sain et sauf, sans collision fâcheuse avec les icebergs, il peut se féliciter de l'avoir échappé belle. Le brick du docteur Kane, *l'Advance*, fut saisi dans un de ces remous, et je n'oublierai jamais la difficulté que nous eûmes à l'en tirer à force de rames, labeur pénible qui dura bien des heures; le navire fut sauvé, mais nous étions tous exténués de fatigue.

Le cap York se trouve au nord-ouest, à trois cent vingt kilomètres à peu près du Pouce du Diable. Entre ces deux pointes, la côte forme une courbe très-profonde qu'on appelle la baie de Melville. Par extension, ce nom est appliqué à la partie de la mer de Baffin au large de ce golfe, et toujours occupée par la « glace du milieu ». Le littoral entier n'est qu'une vaste ligne de glaciers inac-



Pouce du Diable.

cessibles, qui jettent à l'Océan une énorme quantité d'icebergs. Répandus sur la mer de Baffin dans toutes les directions, ceux-ci s'accumulent chaque année en plus grand nombre, rassemblent les champs de glace autour d'eux, et rendent la navigation de plus en plus périlleuse. Un changement très-notable s'est accompli depuis que les marins pénétrèrent pour la première fois dans ces eaux.

La plupart de ces détails, la carte nous les donne; pendant que nous les relevons, *la Panthère* marche bravement à la rencontre de notre premier champ de glace. Il est là devant nous, large plaine blanche et bleue, s'étendant plus loin que notre ligne de vision. « Quoi! n'est-ce que cela! » crient quelques passagers, presque désappointés, car de prime abord il n'a pas l'air très-formidable; mais le navire heurte une langue de cristal qui se projette sur sa route; ce choc commence à donner aux novices une plus juste idée de la chose. La majeure partie de la glace (des sept huitièmes aux neuf dixièmes) plonge sous la surface de l'eau; *la Panthère* en a cassé un fragment énorme, qui, relevé par l'avant du navire, tombe sur le côté et nous présente sa tranche dont la vue satisfait les plus incrédules.

Mais ce ne fut pour *la Panthère* qu'un petit incident sans importance; elle continua de voguer dans les eaux claires jusqu'à ce que nous eussions atteint un nouveau champ de glace que nous avions d'abord pris pour une dépendance du premier; entre les deux s'étendait un bras de mer libre, ce que les baleiniers appellent une « passe ». Voyant que nous ne pouvions plus marcher dans la direction que nous avions choisie, nous profitâmes de cette trouée pour filer vers le nord grand train entre les « floes ».

Bientôt, nous ne vîmes plus d'eau nulle part, excepté dans notre chenal; la glace couvrait au loin la mer; d'en haut, seulement, on apercevait des passes serpentant en tous sens. Celle que nous suivions avait au début deux kilomètres de large; elle diminua peu à peu, puis commença à former des coudes; des glaçons détachés s'y montraient çà et là. Le second, qui était de quart, tenait l'homme à la barre continuellement en haleine par ses « bâbord! tribord! comme ça! tribord, tout!

« Que diable me chante-t-il? cria le capitaine d'une voix de tonnerre. Pourquoi venez-vous sur tribord?

— Route barrée de tous côtés, il faut retourner en arrière.

— N'y a-t-il d'ouverture nulle part?

— Non, mais à bâbord la glace semble plus faible.

— Gouvernez dessus, et piquons droit dedans! rugit le capitaine.

— Ça va! monsieur! Tribord un peu. Droite! droite, bien! »

Et nous poussâmes en avant, *la Panthère* dressant crânement sa proue et ses bossoirs au-dessus de l'eau, et ayant l'air de regarder avec le plus profond dédain l'immense plaine de cristal qui se déployait devant nous. Elle allait l'entamer, l'ouvrir, l'écraser sous ses pieds ferrés à glace; on eût dit que la terrible menace du capitaine : « Je te ferai marcher, ou je t'arracherai les yeux! » avait encore augmenté son audacieuse résolution.

Nous arrivâmes bientôt si près de la glace, qu'il n'était plus besoin de commander d'en haut. Le second descendit. « Attention à la barre! Mick! » dit le capitaine.

Nous courions à toute vitesse, l'hélice craquant avec fureur et faisant trembler le navire dans toutes ses membrures. Il fut bientôt trop tard pour modérer son élan, le

capitaine y eût-il consenti. Virer de bord était également impossible. Nous nous préparâmes à recevoir le choc, chacun se cramponnant de son mieux aux bois du bâtiment. Le capitaine tenait les yeux fixés sur le point où il voulait faire sa trouée.

« La barre à bâbord ! Droite ! droite, comme ça ! »

Cra-a-a-a-ash ! La puissante étrave de fer a rencontré la glace. Elle la coupe, se glisse par-dessus; *la Panthère* monte sur le floe, le broie et plonge de toute sa longueur dans les eaux qu'elle s'est ouvertes. Mais sa force d'impulsion n'est pas encore épuisée ; le navire s'élance sur la glace, la brise de nouveau sous son poids ; il s'arrête enfin et reprend son niveau. Le bruit de la débâcle semble être le cri de satisfaction et de soulagement de la noble *Panthère;* elle veut reprendre haleine avant de recommencer.

*La Panthère* n'a pas de mal, pas la moindre avarie. Ses mâts sont d'aplomb, ses bossoirs aussi solides que jamais; ses flancs armés de fer n'ont pas une égratignure. Sa première lutte a été une victoire ! A bord, personne ne doute plus de rien.

« En arrière ! » crie le capitaine. Nous reculons de cent brasses à peu près, puis, à toute vapeur, nous nous précipitons dans l'ouverture déjà faite : le taille-mer frappe la glace ; *la Panthère* avance, retombe, se relève, plonge, puis s'interrompt pour respirer. Transportés de joie, nous descendons nous mettre à table ; le capitaine donne à l'officier de quart l'ordre de ne pas lui laisser le temps de prendre froid ; l'hélice tourne toujours, heurtant les débris qui s'amoncellent à l'arrière ; notre bon navire, de sa proue taillée en coin, pénètre dans le floe.

Quand nous remontons sur le pont, la fissure se forme

déjà ; les coups de bélier produisent leur effet. Les champs de glace ont été mis en mouvement ; la crevasse s'élargit peu à peu, et, après en avoir d'abord raclé à droite et à gauche les parois anfractueuses, nous finissons par arriver dans l'eau claire et libre.

Cette brusque attaque nous a évité un très-long circuit.



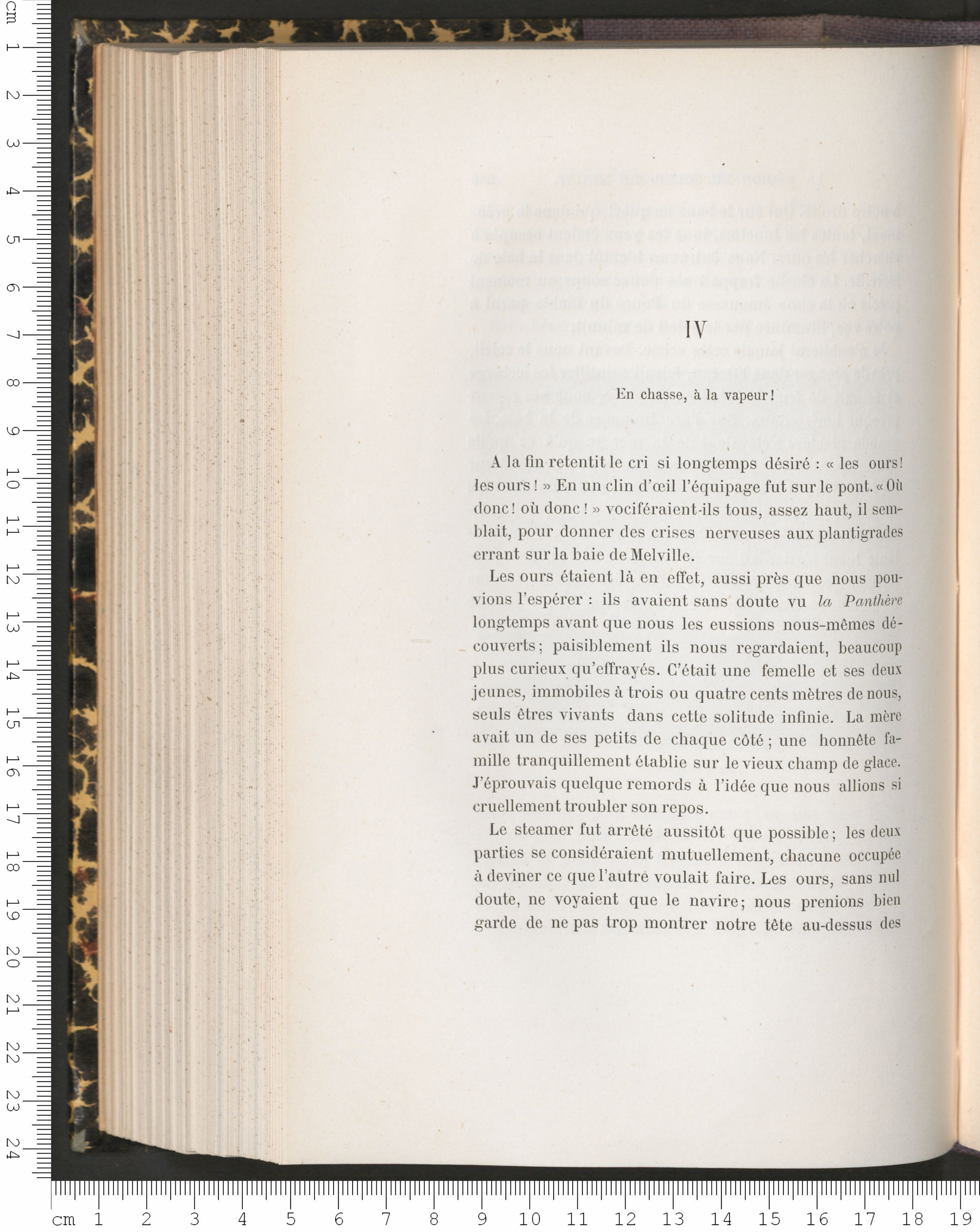
Le soleil de minuit.

Aussi loin que peut atteindre notre vue, une route facile s'ouvre pour nous vers le nord ; mais à tribord, d'épais champs de glace nous forcent à nous tenir à huit kilomètres au large du magnifique promontoire de Wilcox Point, que nous eussions désiré examiner de plus près.

Nous courions maintenant le long d'un vieux floe gisant

à notre droite. Qui sur le banc de quart, qui dans le gréement, toutes les lunettes, tous les yeux étaient occupés à chercher les ours. Nous entrâmes bientôt dans la baie de Melville. La cloche frappait ses douze coups au moment précis où la cime émoussée du Pouce du Diable parut à notre vue, illuminée par le soleil de minuit.

Je n'oublierai jamais cette scène. Devant nous le soleil, près de plonger dans l'Océan, faisait scintiller les icebergs et semait de feux les champs de glace, sous ses rayons presque horizontaux. Sur l'arc immense de la baie, les grands glaciers s'élevaient de la mer jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans une bande violette se détachant sur un fond d'or; leurs terrasses d'albâtre réfléchissaient les splendeurs de la lumière. Le vieux cap rongé par les siècles se revêtait de teintes chaudes et vermeilles; une brillante lueur s'attardait sur le Pouce du Diable, cette majestueuse colonne dressée au milieu des icebergs, comme un clocher montant vers le ciel au-dessus de quelque cité inconnue.



# IV

## En chasse, à la vapeur!

A la fin retentit le cri si longtemps désiré : « les ours! les ours ! » En un clin d'œil l'équipage fut sur le pont. « Où donc! où donc ! » vociféraient-ils tous, assez haut, il semblait, pour donner des crises nerveuses aux plantigrades errant sur la baie de Melville.

Les ours étaient là en effet, aussi près que nous pouvions l'espérer : ils avaient sans doute vu *la Panthère* longtemps avant que nous les eussions nous-mêmes découverts; paisiblement ils nous regardaient, beaucoup plus curieux qu'effrayés. C'était une femelle et ses deux jeunes, immobiles à trois ou quatre cents mètres de nous, seuls êtres vivants dans cette solitude infinie. La mère avait un de ses petits de chaque côté; une honnête famille tranquillement établie sur le vieux champ de glace. J'éprouvais quelque remords à l'idée que nous allions si cruellement troubler son repos.

Le steamer fut arrêté aussitôt que possible; les deux parties se considéraient mutuellement, chacune occupée à deviner ce que l'autre voulait faire. Les ours, sans nul doute, ne voyaient que le navire; nous prenions bien garde de ne pas trop montrer notre tête au-dessus des

passavants ; le vent venait du nord, il ne pouvait nous trahir ; évidemment le vapeur était à leurs yeux quelque énorme et noir objet de curiosité avec lequel, et nous en fûmes enchantés, ils manifestèrent bientôt des dispositions à faire connaissance de plus près. La vieille mère conduisait la marche, les deux autres trottinaient à côté d'elle. Lentement, prudemment, elle se dirigeait par un long circuit vers l'arrière du navire dans l'intention très-apparente de venir sous notre vent. La glace favorisait son dessein, une énorme flèche se projetait au loin de la ligne générale du floe. Arrivée au bout de cette pointe, elle nous flairerait certainement, mais alors il serait trop tard pour sortir du piége où elle s'engageait ainsi. Afin de ne compromettre en rien ce plan qui servait nos projets, nous dissimulions nos personnes avec plus de soin que jamais. Il semble contraire à toutes les règles cynégétiques d'attendre que votre gibier vous évente ; mais le capitaine, grand veneur en chef, connaissait son navire et savait ce qu'il pouvait lui demander : « Ils sont à nous, si seulement ils avancent un peu plus loin, » dit-il, en ordonnant au mécanicien de marcher à demi-vitesse, et à Mick de mettre la barre à bâbord, toute. Cette manœuvre fit tourner *la Panthère* sur ses talons ; elle était maintenant sur l'eau morte, en face des ours qui, toujours avec la plus grande lenteur, cheminaient sur la langue du vieux champ.

« Que faites-vous donc, capitaine ? les ours vont nous sentir et décamper au plus vite !

— Bah ! *la Panthère* est là pour barrer le chemin !

— Mais la glace, la glace, capitaine ! Vous ne lancerez pas le navire contre ce floe ?

— Pourquoi pas ! Je la lancerai dans un iceberg s'il le faut ! »

La lutte se déclarait donc entre la force et l'adresse d'un côté, la ruse et l'agilité de l'autre.

Ces plantigrades polaires n'ont point une démarche élégante; ils portent leurs énormes jambes comme si elles n'avaient pas d'articulations et lèvent leurs pattes immenses de manière à faire croire qu'elles sont montées sur des patins. Leur long cou pyramidal est la seule chose gracieuse en eux.

L'excessive circonspection de la mère me frappait par-dessus tout. Elle n'osait pas trop s'approcher, mais elle ne voulait pas non plus partir. Au début, elle aurait eu grandement le temps de nous échapper, car nous n'eussions jamais pu l'atteindre sur cet immense champ de glace ; mais le navire la fascinait et la raison finit par céder le pas à la curiosité. Ce n'est point la première fois que celle-ci, qualité ou défaut inhérent à toute créature vivante, aura entraîné la perte de son possesseur.

Elle s'avançait à pas comptés : c'était une ourse bien nourrie et en bon point ; sans doute elle venait de déjeuner et se laissait aller à l'apathie qui accompagne la digestion d'un repas plantureux ; elle ne traversait même pas les flaques d'eau qui se trouvaient sur sa route, mais elle en faisait tranquillement le tour, ne se sentant pas disposée à se mouiller les pieds. Parfois elle nous tournait le dos, parfois elle s'arrêtait, étendant son long cou et humant l'air à droite et à gauche, levant son nez aussi haut que possible, puis le reportant sur la glace comme si elle eût pu y découvrir quelque chose. Pendant ce temps, les petits folâtraient auprès d'elle ; ne la voyant pas effrayée, ils étaient en fort belle humeur et regardaient évidemment *la Panthère* comme un merveilleux spectacle préparé par leur mère pour leur amusement

exprès : ils se poursuivaient comme deux petits chats, jouaient à cache-cache autour de la vieille et se donnant des coups de patte ou de dent à la façon de tous les animaux, dans l'innocente période de l'enfance. Ils se roulaient dans les étangs dont ils éclaboussaient l'eau à droite et à gauche; c'étaient de gais et gentils oursons, sans nul doute fort heureux de cette diversion inaccoutumée.

La petite famille mit une demi-heure à gagner l'endroit où la mère saurait enfin à qui elle avait affaire. Un instant, elle parut indécise, s'arrêta court et se tourna comme pour revenir sur ses pas, puis elle changea d'avis; pendant quelques minutes, elle sembla le jouet de deux impulsions opposées; celle qui l'entraînait vers le navire remporta la victoire. Arrivée sur la pointe, elle leva la tête et renifla bruyamment : la lumière se fit soudain dans son esprit; nous la vîmes pirouetter sur elle-même et regarder de tous côtés comme si elle cherchait des moyens de salut. Après un moment de réflexion, elle se dirigea de nouveau vers le floe. Les petits, commençant à prendre l'alarme, couraient à leur mère, comme s'ils lui demandaient ce qui la préoccupait, et si le spectacle était fini, et pourquoi il fallait partir. Elle paraissait leur répondre qu'il n'y avait pas de quoi s'effrayer beaucoup, mais que mieux valait jouer des jambes et s'éloigner le plus vite possible. Les jeux n'étaient plus de saison ; les pauvres petits obéirent, tout en se lamentant piteusement; ils avaient l'air malheureux d'enfants surpris par une pluie d'orage au retour de la foire. Inquiets et troublés, ils ne faisaient plus attention à rien et passaient par-dessus la glace pourrie qui cédait sous leur poids ; pendant qu'ils se poussaient de nouveau sur le floe, la mère avait mar-

ché; elle les attendait alors ou même revenait sur ses pas, sinon pour leur donner assistance, au moins pour les encourager. Elle-même aurait pu fuir et devait bien le savoir, mais elle ne voulait pas quitter ses petits; son dévouement était digne de toute notre admiration.

*La Panthère* ne restait pas oisive. Dès que la mère ourse fut sous notre vent et montra des symptômes d'alarme, le capitaine cria: « En avant, à toute vitesse! » L'hélice commença de tourner, et, avec toute la rapidité possible, le navire se dirigea vers la glace pour couper la retraite à l'infortuné trio.

C'était, depuis le début, le plan du capitaine, et pour lui simple question de temps; la plupart d'entre nous, au contraire, se demandaient si le bâtiment aurait la force nécessaire pour accomplir le service qu'on réclamait de lui.

Un craquement terrible se fit entendre: nous venions d'attaquer la glace par l'endroit qui nous semblait offrir le moins de résistance; elle était autrement solide que celle de la veille, et le choc fut le plus terrible que nous eussions jamais ressenti; mais notre vigoureux taille-mer s'ouvrait déjà un passage, il se glissa sur le floe, l'écrasa sous sa masse et retomba dans l'eau; impossible de se tenir debout pendant cette manœuvre, recommencée à deux fois. — La vaisselle faisait tapage dans l'office où le mousse qui nous avait crié: « Bergs! » (montagnes de glace) au lieu de « Bears! » (Ours) s'était retiré, exténué de l'effort, pour s'éveiller en sursaut, coiffé de la soupière, ce qui lui brisa presque le crâne, mais nous conserva le précieux ustensile. Blob, qui dessinait notre gibier futur, debout près du chambranle de la grande écoutille, piqua une tête dans la soute à charbon,



La *Panthère* chassant l'ours.

où ses ours blancs passèrent rapidement au noir. Mais l'espoir du capitaine se réalisait : la vigueur de l'assaut détermina, en travers de la pointe, une crevasse qui s'étendit bientôt jusqu'à l'autre côté, et les malheureuses bêtes se trouvèrent à notre merci sur un radeau flottant séparé du corps du floe.

Nous pénétrâmes dans le chenal que *la Panthère* venait de s'ouvrir ; se voyant ainsi coupés, les ours dont l'effroi était maintenant très-visible, firent retraite vers l'endroit du glaçon qui se trouvait présentement en arrière, nous forçant de virer de bord pour regagner l'entrée de la crevasse. A ce moment, les photographes accoururent, réclamant leur droit de « tirer » les premiers. Prompts comme l'éclair, ils mirent leur chambre obscure à son point ; l'écran percé de son petit trou fut placé devant la lentille, et le groupe de famille « portrait » à une distance de deux cents pieds. L'instrument était installé sur la hune de perroquet de l'avant, et l'épreuve fut saisie pendant la marche du navire et des ours. La pureté de la lumière avait puissamment aidé au succès de cette expérience, toute nouvelle dans l'art photographique. Nos artistes (MM. John Dumnore, de Boston, et Georges Critchersed, de Worcester) méritent les plus grands éloges pour leur réussite, merveille d'adresse et de rapidité. Les ours sautèrent à la mer pour arriver au grand floe ; mais, nous voyant encore sur leur chemin, ils tournèrent tête sur queue pour reprendre le glaçon. Mettant la barre à tribord, nous suivîmes leur sillage ; à cinquante mètres d'eux seulement, nous diminuâmes de vitesse.

Ils étaient magnifiques à contempler, leur longue fourrure ondulant gracieusement dans l'eau claire et bleue ; leurs corps arrondis, dont la pesanteur spécifique leur

permet de flotter sans peine, voguaient avec une vitesse désespérée vers le glaçon où la malheureuse famille comptait trouver le salut. La tendre sollicitude de la mère ne se démentait pas: plus nous approchions, plus elle se tenait près de ses petits; elle nageait au milieu d'eux; bientôt elle les invita à plonger, et, pendant quelques instants, nous pûmes les voir ramant de toute leur force à vingt pieds sous la surface de la mer. Lorsqu'ils remontèrent pour respirer, une volée de balles les accueillit; la mère et un des petits s'affaissèrent sans vie sur les eaux teintes de sang.

L'autre paraissait à peine effleuré; au moment où il grimpait sur le floe, un nouveau projectile lui entra dans le côté; il prit sa course en gémissant. Le capitaine poussa son navire dans la glace et, descendant par le bossoir, se lança à la poursuite de l'ourson. Celui-ci s'arrêta et se cacha derrière un hummock; mais voyant arriver l'ennemi, il se prépara à prendre l'offensive. Ses lamentations se changèrent en un grondement terrible, et il allait charger, lorsqu'une balle bien dirigée vint mettre un terme à la chasse.

Il ne restait plus qu'à porter le butin sur le pont, à peser et à mesurer les victimes, à en adjuger les peaux à ceux qui avaient porté le coup mortel. C'était la chose la moins facile de toutes : finalement, après de longues discussions, chacune des dépouilles trouva son propriétaire; nous nous amarrâmes à un iceberg pour faire de l'eau, et nous asseoir, après l'excitation et la fatigue de la nuit, à un bon déjeuner du gibier des îles aux Canards.

Le jour suivant, en quête de nouveaux triomphes, nous enfilâmes un large chenal qui se dirigeait vers le nord-est. Nous aperçûmes quelque chose de noir sur la corniche du



Chasse à l'ours.

floe : c'était un phoque très-grand, de l'espèce barbue[1]; il dormait paresseusement aux chauds rayons du soleil, mais le bruit du steamer l'éveilla ; il s'agitait, visiblement alarmé. Nous ne pouvions songer à lui donner la chasse comme à l'ours ; maintenant ou jamais, était notre mot d'ordre pour le quart d'heure. La marche de *la Panthère* encore ralentie, nous glissâmes sur les eaux, nous tenant cachés d'une façon peu usitée parmi les disciples de saint Hubert ; mais l'amphibie était plus fin que nous : à deux portées de carabine, il leva la tête, puis la queue et se précipita à la mer ; à une vingtaine de brasses du navire, il cessa de nager pour dresser sur l'eau sa face presque humaine ; mais avant que nous pussions le viser, il parut suffisamment édifié sur nos intentions et plongea dans les flots qu'il faisait rejaillir en écume autour de lui.

Nous n'aurions pas raconté ce petit incident où nous avions le dessous, si, à ce moment, un ours énorme n'eût bondi de derrière une chaîne de hummocks, où, sans nul doute, il avait guetté la proie qui venait de nous échapper. Il paraissait plus marri de la perte de son déjeuner qu'effrayé de notre apparition ; néanmoins, il n'était pas tout à fait aussi innocent que l'infortuné trio de la veille. De ma vie je n'en ai rencontré de plus beau ; nous le convoitions passionnément. Aussi, comme il était superbe à voir sur ce champ de glace ! Dès qu'il aperçut le navire, il s'arrêta soudain, et ne fit d'autre mouvement que de balancer la tête à droite, à gauche et *vice versa*. — Évidemment il était fort irrésolu, et semblait ne pas vouloir s'avouer son effroi. — Mais le steamer heurta un gros glaçon que nous n'avions pu éviter ; le bruit de la collision

1. Calocephalus barbatus. — F. Cuv.

parut mettre un terme aux incertitudes du plantigrade et lui montrer qu'il ne devait pas avoir une confiance absolue dans ce nouveau venu. Il volta sur ses jambes de derrière, comme un jeune cheval qui joue dans une prairie, fit un bond splendide par-dessus une flaque d'eau et s'éloigna à loisir, tournant presque à chaque pas la tête sur l'épaule pour regarder *la Panthère*. Parfois il s'ébrouait bruyamment, puis continuait sa route avec la démarche incongrue de tous ses congénères. Il lui restait pourtant quelques doutes au sujet du géant inconnu, car souvent il faisait halte et se campait sur son derrière pour le considérer. *La Panthère* ne bougeait plus et semblait lui rendre sa contemplation. Ils se dévisagèrent ainsi pendant quelques minutes. Enfin, l'ours parut convaincu de l'inanité de ses craintes ; il s'avança vers nous de cent mètres au moins, avec une circonspection risible; puis ses défiances lui revinrent: il tourna court et reprit son ancienne route.

A voir cette pantomime, l'animal avait l'air aussi fou qu'un lièvre au mois de mars. Après avoir fait quelques pas, il pirouettait à droite, puis à gauche; enfin, comme une sentinelle à son poste, il se mit à monter la garde de long en large, mais tout cela très-posément: avançant le cou ou le retirant en arrière comme une tortue, levant le nez aussi haut que possible, puis le promenant sur la glace, et s'arrêtant de temps à autre pour regarder de notre côté.

Toutes ces manœuvres étaient à l'adresse de *la Panthère*, car il ne nous voyait pas, dissimulés que nous étions derrière notre rempart; il n'avait pas encore beaucoup d'inquiétude. Comme à ses malheureux prédécesseurs, cet objet noir lui inspirait plus de curiosité que d'effroi ; nous

espérions même qu'il chercherait à lier connaissance avec lui. Dans la mer de Baffin, en effet, parfois les ours quittent les glaces pour nager vers les navires ; j'en ai vu un voguer patiemment auprès de la cuisine du bord, alléché sans doute par la fumée des os de baleine que brûlent les marins à leur intention expresse : cette odeur attire les ours et leur rappelle sans doute de bons déjeuners ; mais s'ils voient ou éventent un homme ou un chien, ils déguerpissent au plus vite.

Nous étions enchantés de voir le camarade faire son quart devant nous ; par malheur, *la Panthère* ne pouvait pas retenir son souffle plus longtemps. — Au bruit soudain de la vapeur sifflant à travers le tuyau d'échappement, maître Martin bondit comme un possédé, et, avec un renâclement sonore, détala à toute vitesse. Pour l'admirer dans tous ses avantages, nous déchargeâmes nos carabines après lui, quoique la grande distance ne nous permît point de l'atteindre. Il ne s'arrêta guère qu'à quatre cents mètres ; là, il tourna la tête, sembla nous adresser un hochement approbateur, puis avec le calme habituel aux plantigrades, il se dirigea vers le côté opposé du floe, tandis que nous étions à confabuler sur les moyens de nous en rendre maîtres. On n'en trouva qu'un seul : lancer de nouveau *la Panthère* contre la glace ; mais celle-ci paraissait trop épaisse pour qu'on osât tenter de s'y ouvrir un passage. Quant à faire le tour du « champ », il n'y fallait point songer : l'ours n'aurait sans doute pas l'obligeance de nous attendre.

Un peu plus bas cependant, nous découvrîmes un isthme étroit ; le capitaine fit jouer son bélier : quelques brasses seulement cédèrent au premier coup ; le choc en retour fut plus terrible que tous les précédents ; quatre fois il re-

commença la manœuvre ; une fissure se déclara enfin et nous l'utilisâmes sans perdre une minute.

Nous étions maintenant dans la passe vers laquelle marchait l'ours. Nous pouvions le voir avec nos lunettes, tout près de l'eau qu'il atteindrait certainement pour peu qu'il y mît de bonne volonté. Nous avancions à toute vapeur ; il se jeta à la nage et se dirigea vers la glace opposée qui ne paraissait point facile à entamer, fortifiée qu'elle était par un grand nombre d'icebergs scellés avec le floe. S'il y arrivait, toute chance était perdue pour nous.

Un des officiers monta sur la grande hune et le découvrit faisant route vers une pointe qui, au lieu d'être basse et plate comme à l'ordinaire, se trouvait anfractueuse et couverte de hummocks. Dans l'espoir de lui barrer le chemin, *la Panthère* mit le cap sur cette direction. S'apercevant de notre dessein, l'animal, qui donnait maintenant des signes du plus violent effroi, nageait de toutes ses forces, le bout du nez hors de l'eau, et visiblement dans la même condition que les soldats qui se jetèrent à la rivière après la bataille de Ball's Bluff — sain et sauf, mais terriblement démoralisé.

Nous n'en étions plus qu'à soixante brasses ; chacun croyait déjà le tenir au bout de son fusil. Nous n'avions pas, il est vrai, réussi à lui couper la retraite, mais il était à portée de nos carabines, et comme le navire allait dans le même sens que lui, nous pensions être tout à fait « bord à bord » quand il sortirait de l'eau : *la Panthère* marchait droit sur la glace, nous nous préparions à tirer. — Mais l'animal était plus rusé que nous. Les hummocks abrupts du promontoire cachaient une sorte d'anse où se réfugia l'ours ; abrité par la pointe vers laquelle nous nous dirigions, il pouvait gagner au pied et nous échapper encore.

Avec la promptitude de décision qui caractérise le vrai marin, le capitaine, voyant que faire le tour du cap c'était pour sûr perdre la peau de maître Martin, cria à l'homme qui tenait la barre, de la mettre à bâbord, toute! ce qui nous jeta sur la glace, près de l'extrémité du promontoire, à un endroit où elle était comparativement mince. Dès que le navire, en touchant, se fut un peu engagé dans la glace, le capitaine, au moyen d'une corde, se laissa glisser du bossoir, et, suivi de deux autres carabines, courut vers le sommet du petit port; mais il arriva trop tard. A cent mètres seulement des tireurs, l'ours dressant son corps énorme hors de l'eau, s'enfuit avec la rapidité du vent, sans prendre le temps de secouer sa fourrure; les armes furent déchargées après lui, mais sans aucun succès; le capitaine assurait voir des traces de sang, et le poursuivit pendant un kilomètre, espérant, comme pour celui de la veille, que l'ours s'arrêterait, mortellement blessé; — mais bientôt cette proie, si ardemment désirée, disparut pour toujours derrière les icebergs.

Nous étions tous désolés de la mésaventure. Chacun considérait cet ours comme lui appartenant en propre; chacun l'avait mesuré, chacun en avait évalué le poids. L'un devait en faire un tapis magnifique, tête empaillée, griffes en relief; un autre admirait d'avance l'effet que produirait sur les promeneurs du parc cette riche fourrure étalée, par un beau jour d'hiver, sur son traîneau emporté au galop de ses quatre pur sang; un troisième connaissait acheteur pour deux cent cinquante dollars écus, et savait bien où placer ce petit capital; mais tous ces rêves furent détruits, et l'ours se chargea d'emporter sa peau lui-même sur ses quatre grandes pattes.

Heureusement qu'un nouveau cri de la vigie vint nous

arracher à ces regrets. « Où donc? où donc? » répondait-on de tous côtés. « Il y en a trois là-bas, sur la pointe extrême d'un floe étroit et long! » Et de son poste, notre homme dirigea la marche du navire, jusqu'à ce que, les apercevant du pont, le capitaine se chargeât de donner les ordres.

La glace sur laquelle ils se trouvaient était, cette fois, mince et pourrie, car nous voyions souvent les animaux enfoncer; ils ne pourraient marcher très-vite, même dans le cas où ils prendraient l'alarme; de plus, il nous était maintenant facile de les suivre, dans quelque direction qu'ils essayassent de s'enfuir : en mer, nous allions plus vite qu'eux, et un demi-kilomètre au moins les séparait des autres champs.

*La Panthère* pénétra dans le floe avec la plus grande facilité; la crevasse qu'elle s'ouvrit se propagea jusque sous les pieds des ours; ils s'y jetèrent immédiatement. Nous aurions tiré tout de suite, mais les photographes faisaient entendre de frénétiques réclamations; certains que notre proie ne nous échapperait pas, nous sacrifiâmes notre impatience aux intérêts de l'art.

Après avoir nagé quelque temps, les ours se hissèrent de nouveau sur la glace; nous avions viré de bord; nos artistes ne pouvaient désirer une meilleure occasion. Les chasseurs protestaient, mais l'heureux colonel, relevant bientôt la tête de derrière son appareil : « A vous, messieurs! » dit-il. A ce moment, les ours recommençaient à nager dans une passe parallèle.

Le navire coupa rapidement à travers l'isthme de glace qui nous séparait; nous cessâmes de nous jouer de ces malheureux animaux comme le chat de la souris; à trente mètres d'eux, nos fusils furent simultanément déchargés:

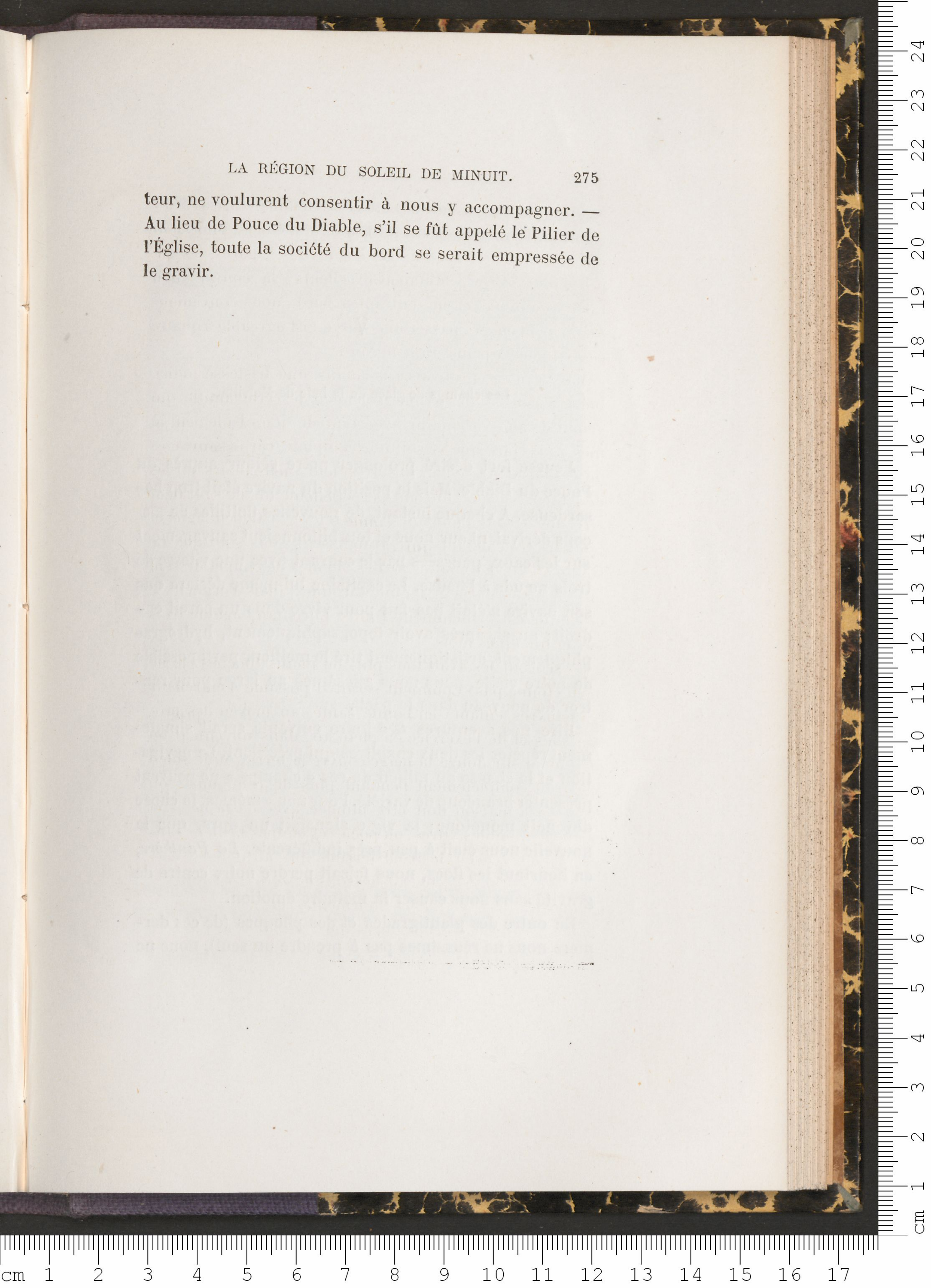
les trois ours étaient ajoutés à nos trophées. On les monta sur le pont, et nous mîmes le cap sur Wilcox Point, sans apercevoir de nouvelles victimes. Puis on se dirigea vers le Pouce du Diable, et découvrant un floe modérément ferme qui semblait retenu en place par des icebergs échoués, nous y fîmes entrer *la Panthère* à une centaine de mètres. On descendit les ours sur la glace pour en préparer les peaux, dont six heureux mortels purent disposer à leur guise, qui pour des collections d'histoire naturelle, qui pour des usages plus personnels.

En quittant le champ de glace, nous allâmes jeter l'ancre près du rivage, à trois kilomètres du Poucé. Il n'est guère probable qu'aucun autre navire s'en fût jamais autant approché, volontairement du moins; mais quoique la situation présentât quelque péril, nous n'eussions pas été satisfaits de perdre une si rare occasion de visiter cette côte. Nous grimpâmes sur les collines environnantes; les traces de rennes abondaient, mais nous ne vîmes aucun de ces animaux. Un peu plus loin, nous les eussions certainement trouvés, mais le temps nous manquait, ou plutôt la nature menaçante des glaces et le peu de sécurité du mouillage nous obligeaient de rester à portée de *la Panthère*, afin de pouvoir la rejoindre au premier signal, si elle se voyait forcée de quitter à la hâte ces parages dangereux.

Escalader le Pouce lui-même, il n'y fallait pas songer; mais nous en gravîmes la base jusqu'à une altitude de quatre cents mètres, d'après le baromètre. Une des scènes les plus remarquables sur lesquelles se soient arrêtés les yeux des hommes s'étendait devant nous. Il serait difficile de décrire ce désert de glace, cette désolation sans bornes.

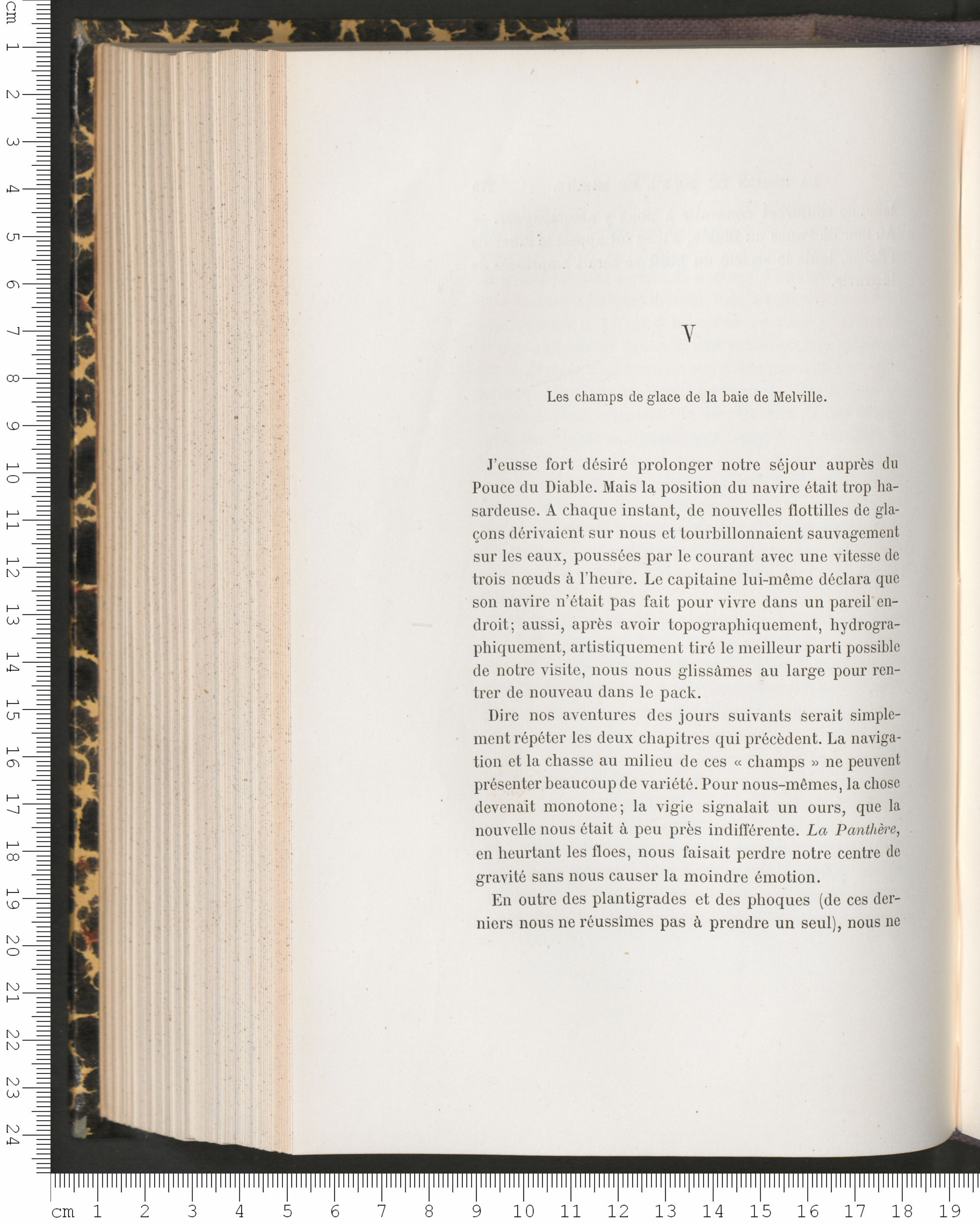
Le Pouce du Diable est une île (les glaces m'ont empêché d'en faire le tour en bateau), ou tout au moins une presqu'île jointe au continent par quelque isthme très-bas et très-étroit. Elle occupe le sommet d'une profonde baie et a de huit à douze kilomètres de longueur, sur cinq à sept de largeur. Le piton lui-même est situé à l'extrémité la plus éloignée de la mer et s'élève comme une colonne, à six cents pieds au-dessus de son soubassement. Au nord et à l'est de l'île, deux glaciers, l'un large de vingt kilomètres, l'autre de cinq, montent, je devrais dire plutôt descendent, sur des plans très-inclinés, entre les montagnes de la côte. Ils se réunissent plus haut, et, avec les autres courants congelés, au nord et au sud, forment comme la frange de la grande mer de glace qui couvre tout le continent groënlandais, et qui, de son lit inépuisable, verse des fleuves semblables par toutes ses vallées ; chacun de ceux-ci, à son tour, donne à l'Océan le tribut de ses icebergs.

Ces fils innombrables des glaciers voisins du Pouce du Diable remplissent tout le côté nord de la baie et peuplent la mer pendant des lieues entières. Il était près de minuit. Un soleil clair et brillant illuminait de ses splendeurs ce fantastique paysage ; mais des mots ou des notes prises sur un agenda ne sauraient en incorporer la beauté. La palette et les pinceaux auraient peut-être mieux réussi ; écolier malhabile, je n'osai m'y aventurer, et il me fut impossible de persuader à Blob de grimper une montagne qui portait le nom du roi des enfers. De tous les points de vue de notre excursion, celui-ci était incomparablement le plus beau et aurait payé avec usure les fatigues d'une douzaine de voyages aux régions polaires. Mais les photographes, non plus que le dessina-





teur, ne voulurent consentir à nous y accompagner. — Au lieu de Pouce du Diable, s'il se fût appelé le Pilier de l'Église, toute la société du bord se serait empressée de le gravir.



# V

## Les champs de glace de la baie de Melville.

J'eusse fort désiré prolonger notre séjour auprès du Pouce du Diable. Mais la position du navire était trop hasardeuse. A chaque instant, de nouvelles flottilles de glaçons dérivaient sur nous et tourbillonnaient sauvagement sur les eaux, poussées par le courant avec une vitesse de trois nœuds à l'heure. Le capitaine lui-même déclara que son navire n'était pas fait pour vivre dans un pareil endroit; aussi, après avoir topographiquement, hydrographiquement, artistiquement tiré le meilleur parti possible de notre visite, nous nous glissâmes au large pour rentrer de nouveau dans le pack.

Dire nos aventures des jours suivants serait simplement répéter les deux chapitres qui précèdent. La navigation et la chasse au milieu de ces « champs » ne peuvent présenter beaucoup de variété. Pour nous-mêmes, la chose devenait monotone; la vigie signalait un ours, que la nouvelle nous était à peu près indifférente. *La Panthère*, en heurtant les floes, nous faisait perdre notre centre de gravité sans nous causer la moindre émotion.

En outre des plantigrades et des phoques (de ces derniers nous ne réussîmes pas à prendre un seul), nous ne

vîmes autres créatures vivantes que des bandes de guillemots nains[1], — auks ou rotches, comme les appellent les



Dans la baie de Melville.

baleiniers. Ce sont les plus adroits petits plongeurs qui se puissent imaginer. Cousins des lummes, mais d'un

1. Uria alle.

tiers moins grands, ils portent robe pareille. L'eau fourmille de crustacés d'un centimètre environ, nourriture habituelle de ces oiseaux qui viennent prendre leur repas, de régions souvent fort éloignées. Leur vol est très-rapide ; ils sifflaient dans les airs au-dessus de nous, s'offrant aux fusils des tireurs, et s'abattaient sur l'eau par grandes troupes. Après avoir satisfait leur appétit, ils se traînaient sur la glace, « s'asseyant » sur la corniche pour se sécher au soleil.

Quant à la chasse aux phoques, elle renouvela pour nous le supplice de Tantale ; ces amphibies sortaient de la mer en grand nombre pour sommeiller sur la glace, nonchalamment étendus. Mais que ce fût avec *la Panthère* ou en canot, nous ne pouvions les surprendre ; s'ils fermaient les deux yeux, ils ne dormaient certainement pas sur les deux oreilles ; et longtemps avant que nous fussions arrivés à portée de fusil, ils se jetaient prestement à l'eau ; ils se montraient sans cesse à la surface, quelquefois à cinquante mètres seulement du navire, puis disparaissaient en un clin d'œil, sans nous laisser jamais le loisir de viser.

Le temps était superbe, et presque toujours le ciel fut parfaitement serein ; nous jouissions avec délices de ce perpétuel soleil. Mais il y avait assez de danger pour accidenter des jours qui, sans cela, eussent été stupidement uniformes ; ainsi, deux champs de glace menaçaient de se refermer sur nous ; il nous fallait parfois, au risque d'entrer en collision avec les icebergs, dériver misérablement avec le floe. La navigation parmi les glaces laisse toujours quelque chose au hasard, et rien n'est plus incertain que les mouvements du pack. L'adresse et la prudence des officiers sont en réquisition continuelle ; heu-



Le château de glace.

reusement que nous nous tenions loin des côtes; le second, qui sans sa déplorable manie de sondage eût fait un excellent marin, n'était plus exposé à la tentation de chercher le fond avec la quille de *la Panthère*.

Je n'ai donc à raconter aucune de ces terribles aventures qui composent la trame habituelle des récits de voyages à la baie de Melville. Une seule fois nous fûmes suffisamment « pincés » (c'est le mot technique), pour prendre une juste idée de la force d'un champ de glace qui se referme sur vous. En dépit de ses « côtes de fer », *la Panthère* aurait été écrasée comme une coquille d'œuf entre les doigts, si elle se fût trouvée sur la route du pack en mouvement; par bonheur, ce n'était qu'un floe tournant sur lui-même.

Enfin, après avoir louvoyé, serpenté, tourné et retourné tout notre content, avoir vu le pack et les icebergs sous tous les aspects possibles, nous nous amarrâmes pour la dernière fois à un champ de glace large de plusieurs kilomètres. Le capitaine consulta tout son monde; le résultat de la délibération fut que personne ne demandait à poursuivre : la hauteur méridienne établissait notre position à 75 degrés de latitude, par le travers des îles Sabine, plus loin vers le nord qu'onques n'alla autre société de touristes. Nous nous trouvions à cent soixante kilomètres en dedans du pack; chasseurs, artistes, savants, chacun était satisfait de son œuvre.

Ce dernier jour passé sur le vieux floe fut un des plus mémorables de notre calendrier. Après les vents froids que nous venions de subir, la température (15 degrés et demi à l'ombre, 60° Fahr.) nous semblait presque étouffante, au milieu de ce labyrinthe d'icebergs. Le champ auquel nous étions amarrés paraissait sans limites; il

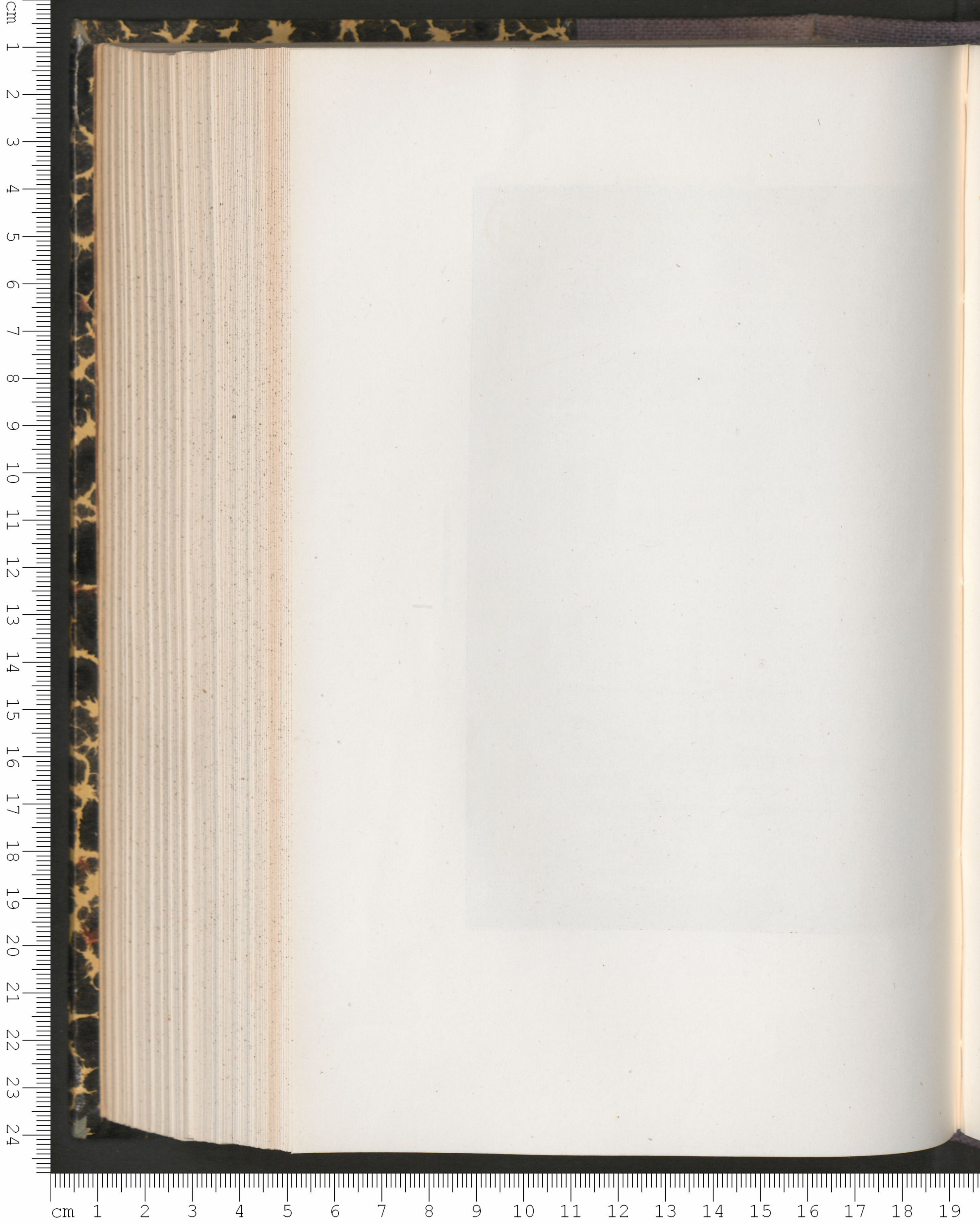
avait deux pieds et demi d'épaisseur; la plus grande partie en était unie comme la mer pendant un calme; les neiges de l'hiver, dissoutes par le soleil, s'amassaient çà et là en flaques peu profondes, qui lui donnaient presque l'aspect d'un marais. Le floe était hérissé d'icebergs, dressés comme de hauts rochers au milieu d'une plaine; l'uniforme blancheur du paysage, interrompue seulement par le bleu foncé de l'eau, produisait au soleil une réverbération fatigante pour la vue.

Tous nos gens se divertissaient, chacun à sa façon. Les uns, munis de planches apportées du navire, se faisaient sur la glace un lit de camp pour dormir au soleil; d'autres jouaient au ballon. On tirait à la cible, le but marqué à l'encre sur le flanc d'un iceberg; les plus agiles luttaient à la course. Ni phoques ni ours n'apparurent pour entraîner toutes les carabines à leur suite. Dans ce désert si splendidement éclairé, nous ne vîmes qu'une bande de petits guillemots. Ils allèrent s'abattre dans la mer tout près de nous, puis ils grimpèrent sur le floe, le long duquel ils se placèrent en file, nous regardant d'un air impertinent et rusé. Ils venaient sans doute de la rive septentrionale de la baie de Melville où, pendant des lieues entières, la falaise en est littéralement couverte.

Au milieu du désœuvrement général, les artistes travaillaient encore; moi-même je m'occupai à mesurer un iceberg, en partie engagé dans notre floe et très-remarquable pour la forme et les dimensions, quoique sous ce dernier rapport j'en aie vu qui le dépassaient de beaucoup. Sa plus grande hauteur, déterminée par une ligne de base fort exacte, était de soixante-seize mètres; sa longueur de trois cent quarante-six; nous l'appelions « le château fort en ruine, » et il ne fallait en vérité

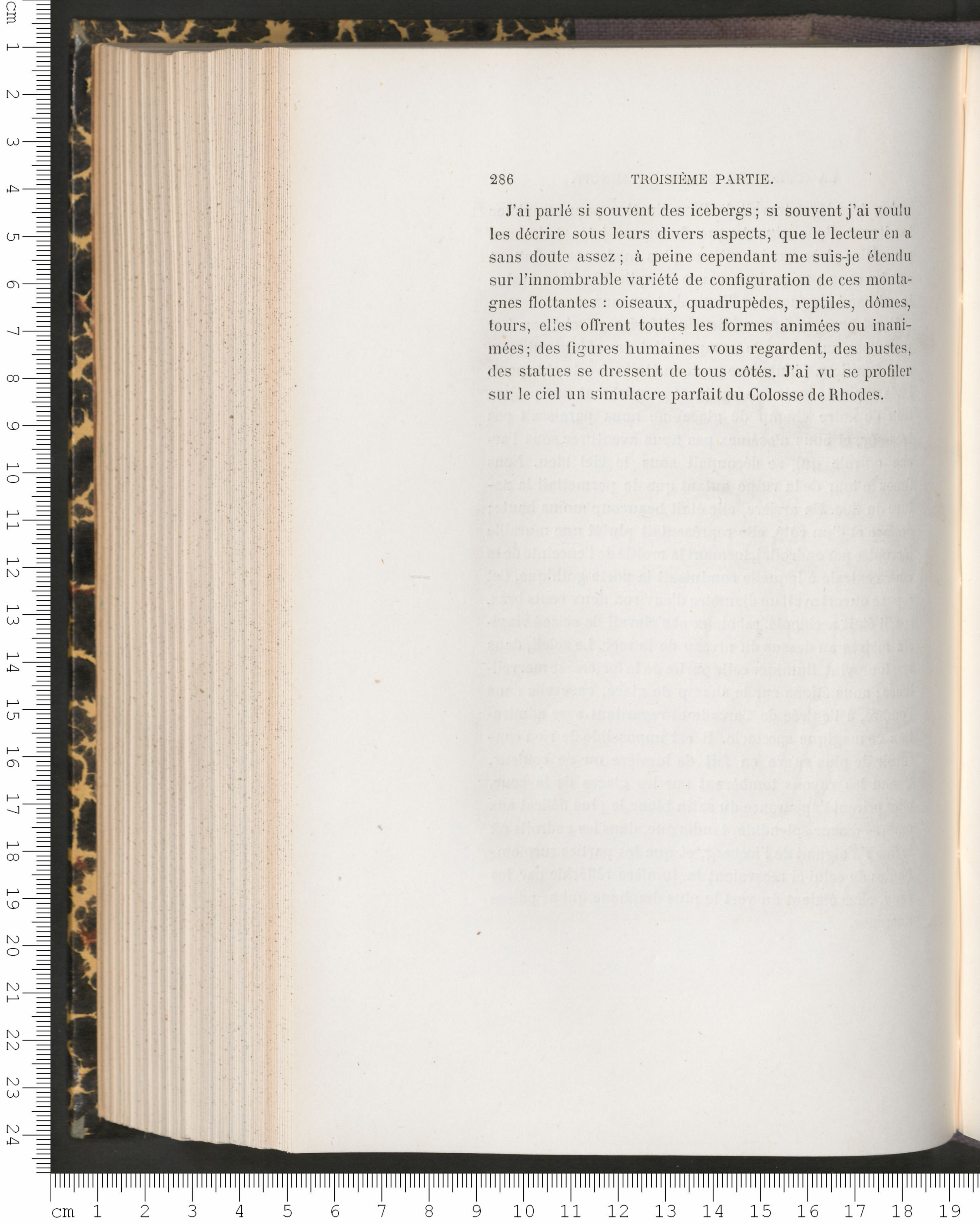


Le soleil de minuit.



qu'un très-léger travail de l'imagination pour compléter les lignes d'une gigantesque forteresse jetée à la mer pour faire place aux inventions plus modernes et flottant sur les eaux par quelque cause inexplicable. J'en évalue le volume à cinquante millions de tonneaux.

Il est presque impossible de décrire ce château fort grandiose, même en le comparant à des objets qui nous sont familiers. L'immense porte en était ouverte et le pont-levis abaissé ; mais celui-ci (tout simplement une projection de notre champ de glace) ne nous paraissait pas très-sûr, et nous n'osâmes pas nous aventurer sous l'arche ogivale qui se découpait sous le ciel bleu. Nous fîmes le tour de la ruine autant que le permettait la nature du floe. En arrière, elle était beaucoup moins haute ; de face et d'un côté, elle représentait plutôt une muraille (écroulée par endroits), formant la moitié de l'enceinte de la cour centrale à laquelle conduisait la porte gothique. Cet espace ouvert avait un diamètre d'environ deux cents brasses ; il était accidenté, raboteux et s'élevait de seize à vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer. Le soleil, dans son tour, vint illuminer cette partie de la forteresse merveilleuse ; nous étions sur le champ de glace, ensevelis dans l'ombre, à l'entrée de l'arcade et regardant avec admiration ce magique spectacle. Il est impossible de rien concevoir de plus suave en fait de lumière ou de couleur. Quand les rayons tombèrent sur les glaces de la cour, elles prirent l'apparence du satin blanc le plus délicat aux ombres d'azur splendide, tandis que, dans les endroits où le floe s'éloignait de l'iceberg, et que les parties surplombantes de celui-ci recevaient la lumière réfléchie par les eaux, elles étaient du vert le plus diaphane qui se puisse imaginer.





J'ai parlé si souvent des icebergs ; si souvent j'ai voulu les décrire sous leurs divers aspects, que le lecteur en a sans doute assez ; à peine cependant me suis-je étendu sur l'innombrable variété de configuration de ces montagnes flottantes : oiseaux, quadrupèdes, reptiles, dômes, tours, elles offrent toutes les formes animées ou inanimées ; des figures humaines vous regardent, des bustes, des statues se dressent de tous côtés. J'ai vu se profiler sur le ciel un simulacre parfait du Colosse de Rhodes.

# VI

## La famille blanche la plus voisine du pôle.

La baie de Melville, explorée en tous sens, n'avait plus de charmes pour nous, et la société, en chœur, demandait à quitter le vieux floe ; mais le capitaine, nullement pressé, remit le départ au lendemain matin. Pendant la nuit, un léger vent du sud-est qui venait directement des glaciers fit descendre la température au-dessous du point de congélation, et quand la cloche de sept heures arracha au sommeil l'équipage et les passagers, le navire se trouva bel et bien en prison. Aussi loin que l'œil put s'étendre, dans toutes les directions où la mer était libre la veille au soir, on ne voyait plus que de la glace, assez forte en certains endroits pour porter le poids d'un homme. — Un peu plus de célérité du capitaine, et ce contre-temps inutile nous eût été épargné. Mais pour rien au monde, ces marins de Terre-Neuve ne veulent perdre leur nuit de repos.

Par bonheur, *la Panthère* avait les reins solides et nous ne fûmes pas réduits à passer tout l'hiver auprès de la forteresse en ruine. Nous démarrâmes comme si de rien n'était, mais vingt minutes s'écoulèrent avant que le navire eût bougé d'un pouce; pendant assez longtemps nous

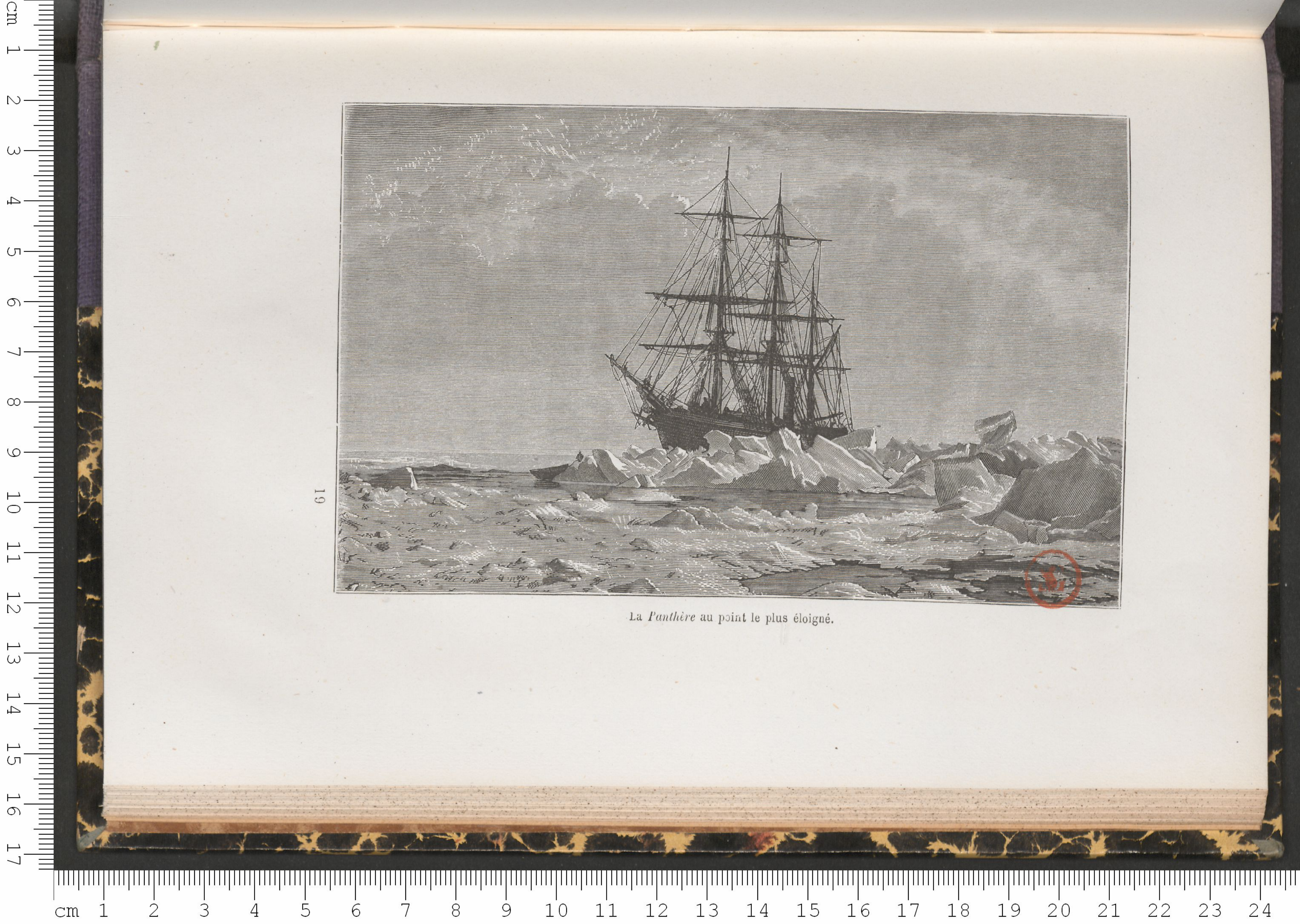
marchâmes avec une excessive lenteur pour réussir ensuite à faire un nœud à l'heure, à travers la croûte transparente qui recouvrait la mer. Peu à peu, nous prîmes une allure plus décidée ; la couche ou plutôt la pellicule de glace craquait, se fendait devant nous, les cristaux volaient à droite et à gauche, et quand le soleil parut, les illuminant de ses feux, on eût dit que notre navire s'ouvrait un chemin parmi des amas de pierreries. Nous gagnâmes enfin une passe. Notre sortie de la baie de Melville s'exécuta de même façon que notre entrée : *la Panthère* attaquait les floes et les broyait sous elle au milieu de l'excitation et de l'enthousiasme des marins et des passagers. Notre bon navire semblait avoir conscience de sa position et redouter autant que nous un hivernage dans le maudit pack. « *La Panthère* en sait plus qu'on ne croit ! » disait Welch, le chauffeur.

Le soir, Wilcox Point et le Pouce du Diable se présentaient par notre travers. Nous ne retrouvâmes plus les grands champs de glace qui nous avaient tant gênés à l'entrée de la baie ; ils étaient dissous ou voyageaient plus loin, et, par une mer parfaitement libre, nous nous dirigeâmes vers les îles aux Canards ; nous quittions les domaines du soleil de minuit.

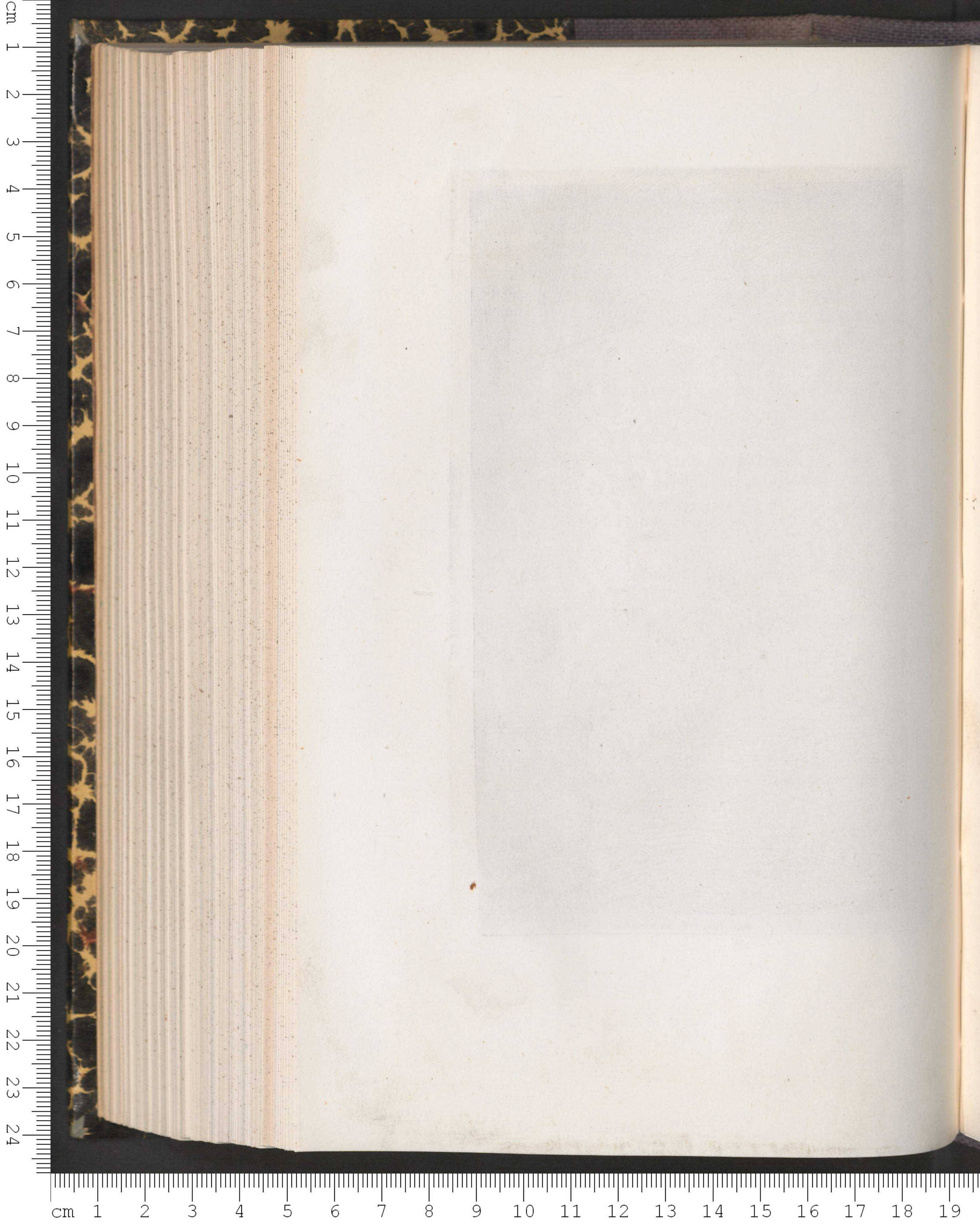
Après avoir contourné le petit archipel, *la Panthère* tâtonna le long des côtes, au milieu d'un de ces brouillards désespérants, fléau de la navigation polaire, et qui, dès le soir, nous enveloppa de ses plis humides.

Je ne me rappelle pas avoir vu rien de plus lugubre que la scène qui se présenta devant nous, lorsque au point du jour il disparut soudain. Nous étions en panne depuis quelques heures et fort incertains de la position ; par bonheur nous nous trouvâmes juste entre deux îles,

19



La *Panthère* au point le plus éloigné.



celles qu'on nomme, à cause de leur forme, le Cône et le Coin. Au delà s'étendait une sorte de corridor de trente kilomètres de long, avec ses îlots caverneux de rochers rouge brun. Plus loin se dessinait sur l'horizon la froide ligne de la « Mer » intérieure, frangée de froids glaciers ; de froids icebergs gisaient sur les eaux de plomb, le vent glacé des montagnes gémissait autour de nous, et quoique le soleil eût chassé le brouillard, il ne réussissait point à jeter un peu de chaleur sur la désolation générale ou à dissiper les frissons que causait ce spectacle.

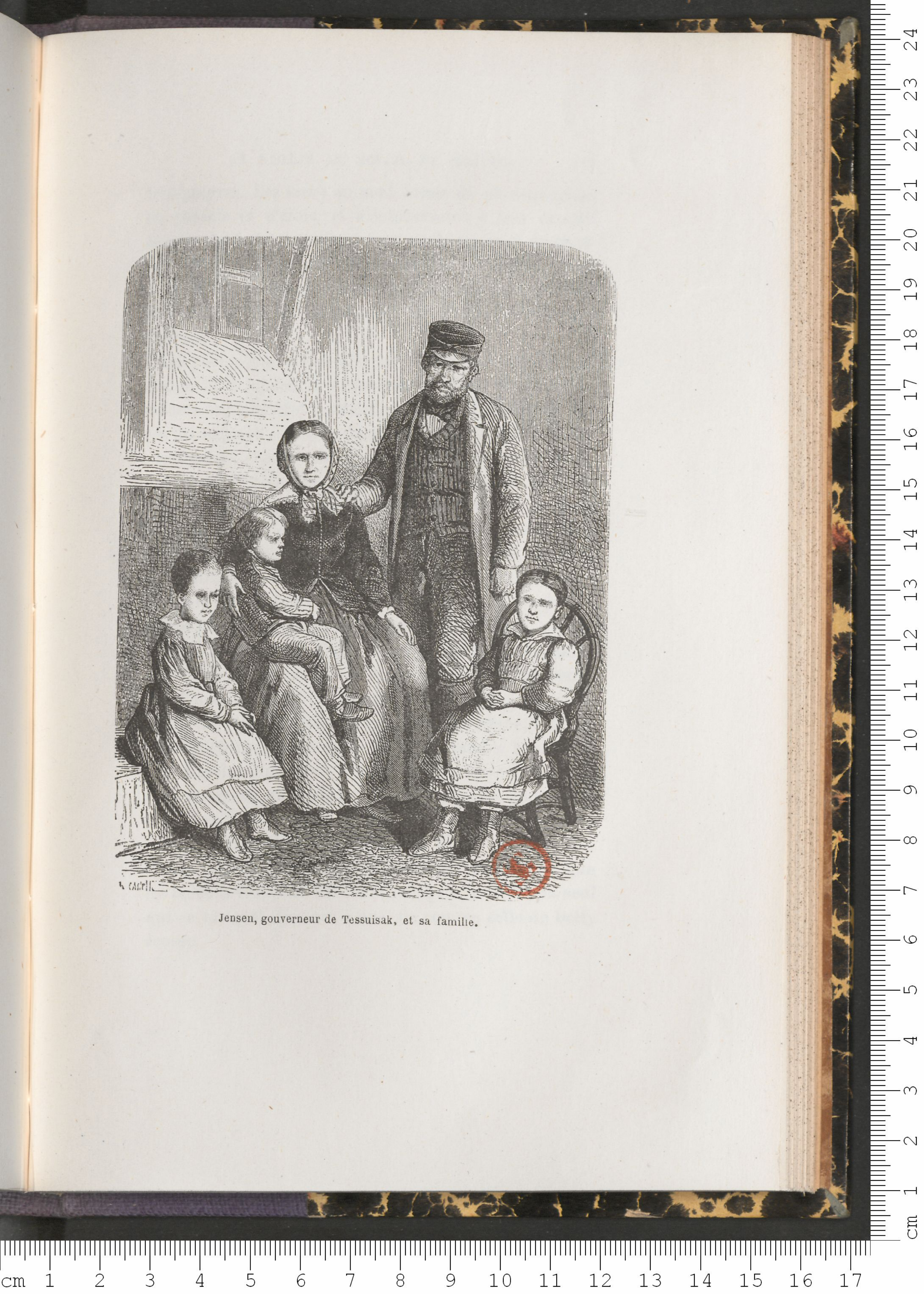
Gouvernant au sud-est, nous contournâmes un immense iceberg qui jusque-là avait borné notre vue dans cette direction ; une petite pointe de terre, hérissée de roches comme tous les autres promontoires, faisait saillie dans la mer ; on n'y voyait absolument aucun signe de végétation ; pourtant une cabane couverte de planches et peinte en blanc s'élevait sur le roc nu ; le pavillon rouge et blanc du Danemark flottait au-dessus du toit. Dans notre route vers le nord, nous avions déjà photographié cette maison, la plus septentrionale du globe, très-modeste demeure où, au milieu de cet horrible désert, vit une famille chrétienne, séparée par vingt lieues de mer ou de glace de toute créature civilisée, et n'ayant pour société qu'une poignée de sauvages.

A deux kilomètres en deçà, un bateau pagayé par un équipage basané, aux vêtements de peaux, était venu à notre rencontre ; comme il rangeait le bord, un homme se leva à l'arrière du canot : je reconnus sans peine la carrure vigoureuse, les cheveux jaunâtres, les traits accusés de Jensen. Enchanté de le revoir, je le fis immédiatement monter et lui donnai une chaude poignée de main. Il nous pilota dans son bon petit port, et nous descendî-

mes à terre pour rendre visite à sa femme, caresser les enfants et dîner avec lui de renne et d'eiders. Mme Jensen nous fit des gâteaux délicieux; les cigares, les pipes danoises, le café étaient excellents; la conversation fut très-animée, et en rentrant à bord, nous convenions qu'on peut encore passer une soirée fort agréable à quatre cents lieues à peine du pôle Nord.

Mais je n'en éprouvais pas moins une tristesse indicible à la pensée du terrible isolement de cette famille qui venait de nous accueillir avec tant de joie. Isolement, à mes yeux, pire que la solitude complète, car les sauvages de Tessuisak, avec leur misère et leur saleté, leurs hordes de chiens vicieux hurlant perpétuellement, ne sauraient être une société pour une femme élevée à Copenhague et pour les trois enfants qui grandissent sous son aile. Ce sont d'abord deux jolies petites blondes de cinq et de sept ans, Johana Maria et Jennie Caroline; mais l'orgueil de la famille est évidemment Julius Christian, âgé de trois ans et quelques mois.

Le scorbut les avait tous plus ou moins touchés; je ne m'en étonne pas. Comment serait-il possible d'entretenir ces pauvres enfants en bonne santé, au moyen des promenades et de l'exercice en plein air, dans un climat où neuf mois sur douze la neige couvre la terre; où le soleil disparaît complétement pendant plus de cent jours; où en hiver la maison doit être blindée avec de la neige et garnie de doubles vitres; où poêles et lampes brûlent sans cesse pour écarter le froid terrible qui, au dehors, descend souvent à 45° cent. au-dessous de zéro (50 Fahr.), et même plus bas, et où les tourmentes de neige tourbillonnent presque journellement dans les airs? Les quatre chambres de la maison sont meublées confortablement et



Jensen, gouverneur de Tessuisak, et sa famille.

très-propres. Les murs en sont ornés de photographies de parents et d'amis, et d'enluminures à bon marché représentant des batailles, dans quelques-unes desquelles Jensen a porté patriotiquement le mousquet avant de venir au Groënland. Il est fier, à juste titre, d'avoir pris sa part de la guerre de 1848 contre le Prussien abhorré.

Les poêles sont alimentés par du charbon danois; sur chaque lit s'empilent des édredons au milieu desquels les enfants se blottissent pendant les froides et sombres heures du sommeil; il est certain qu'ils y doivent être suffisamment au chaud; mais ces pauvres petits ne sauraient dormir tout l'hiver, et pensez un peu à ce qu'est leur vie durant cette longue nuit de cent jours! Encore sont-ils nés dans ce pays et n'en connaissent-ils pas d'autre. Mais leur mère? Est-il dans les choses possibles que, pendant cette affreuse saison, ses pensées ne s'arrêtent pas souvent sur les relations sociales de sa jeunesse, les jouissances variées, les modes changeantes du monde qu'elle habitait avant d'être venue dans ce désert, pour vivre avec l'élu de son cœur? Car sûrement, rien autre chose que l'amour n'a pu l'attirer dans cette région sauvage. Elle ne se plaignait pas; elle paraissait sereine, elle est peut-être heureuse. Heureuse! cela me semble bien difficile. A moins que la « vie à deux » n'offre à ses fidèles des joies inconnues au reste de l'humanité, quelle compensation la vaillante créature trouve-t-elle à cette existence de fatigues, d'anxiétés, de souffrances? Hélas! combien peu les hommes s'aperçoivent des sacrifices continuels que les femmes font pour eux! Y en a-t-il sur la terre un seul qui se résignât d'avance à une vie comme celle de Betty Jensen

Le sort de son mari, il faut le dire, est pénible aussi. Chose étrange ! c'est pour faire sa fortune qu'il est venu à Tessuisak. La petite somme d'argent que lui rapporta mon expédition de 1860 à 1861 lui permit de retourner au Danemark, de se marier et d'entreprendre des affaires pour son compte personnel. Il demanda ce petit poste, à quatre-vingts kilomètres d'Upernavik, sur les confins mêmes de la grande banquise. Homme actif, tireur adroit, chasseur expérimenté, il avait espéré gagner quelque aisance en peu d'années, mais sa nature remuante doit être pour beaucoup dans cette détermination. Lorsque je le pris avec moi, il était déjà depuis longtemps au Groënland; et comme tous ceux qui ont vécu de la vie primitive du chasseur, il n'a jamais pu s'accommoder de quelque autre carrière moins indépendante. Les femmes, plus sédentaires, souffrent davantage de l'isolement et des privations d'une semblable existence; elles n'ont ni les émotions, ni les triomphes de la lutte avec les animaux sauvages.

Par malheur, Jensen avait estimé beaucoup trop haut les résultats de ses chasses et les ressources de Tessuisak. Tous les produits de la station, huile de phoque, édredon, peaux d'ours et de renards, ne montaient pas à plus de vingt-cinq mille francs; là-dessus, il prélevait ses cinq pour cent, douze cent cinquante francs, plus un salaire fixe de cent vingt-cinq francs et la nourriture et les provisions pour une seule personne : le gouvernement n'accordait rien pour la famille du colonibestyrere de Tessuisak. De toute évidence, en rédigeant son cahier de charges, la Compagnie royale des pêcheries du Groënland n'avait jamais songé qu'une femme allât s'établir dans une résidence si lointaine et si lugubre.

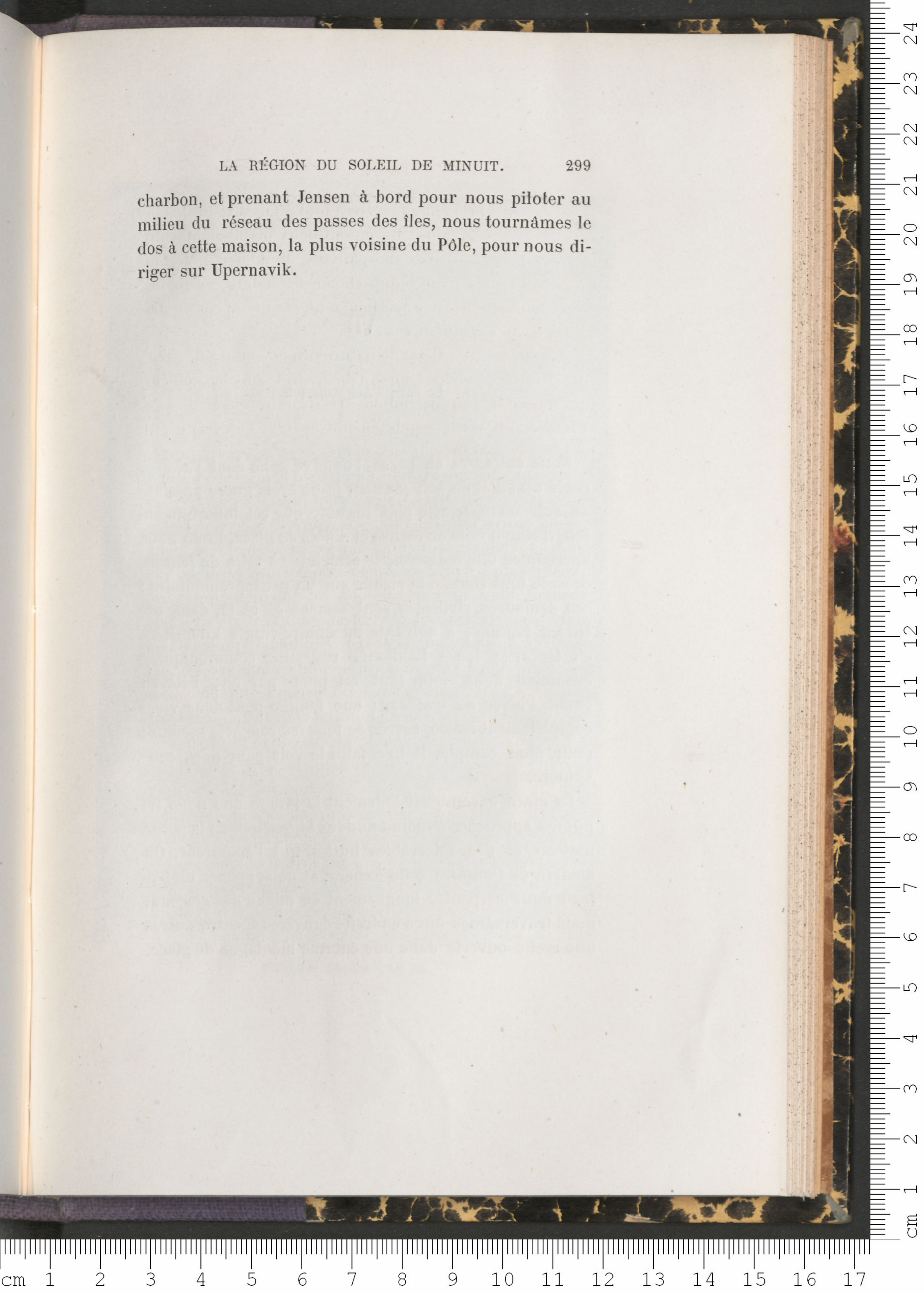
Mais s'il est difficile de comprendre comment des hommes civilisés peuvent choisir un séjour si reculé, si froid, si triste, du moins personne ne se refusera d'admettre qu'il faut une bonne dose d'énergie et de courage moral pour affronter une semblable vie. Jensen y prenait plaisir; ses paroles s'animaient quand il nous décrivait ses chasses à l'ours et aux rennes, son adresse et son succès à la poursuite des phoques et de la baleine blanche; il se félicitait surtout de ce que, seul entre les Danois du Groënland, il avait réussi à faire des naturels ses « coupeurs de bois » et ses « porteurs d'eau », parlant par figure, s'entend, car ici, hélas! il n'y a point de forêts à abattre, et la neige fondue dispense des puits et des sources; — mais ils dépouillaient son gibier et préparaient son huile de phoque. Toute proportion gardée, Jensen, à Tessuisak, est un seigneur féodal avec des droits et des priviléges qu'il ne voudrait probablement pas échanger pour quelque place inférieure sous une latitude plus clémente.

La population qu'il gouverne ainsi se compose de soixante-deux Esquimaux demi-sauvages, dont les tentes et les huttes parsèment les pentes rocheuses du promontoire. Les chiens qu'on emploie en hiver comme bêtes de trait sont sans nombre; l'horrible puanteur qui s'élève des carcasses de phoques, des poissons en décomposition et autres choses non moins désagréables à voir et à sentir, surpasse toute croyance. « Combien votre femme en doit souffrir! » disais-je à Jensen. — « Bah! elle y est faite et n'y pense plus! » Une famille indigène avait eu l'impudence de planter sa tente tout contre la porte de la maison; de peur d'irriter ses « sujets » le gouverneur ne se permettait pas la moindre observation. Quelque stérile que soit le sol, les Esquimaux, avec une gravité ridi-

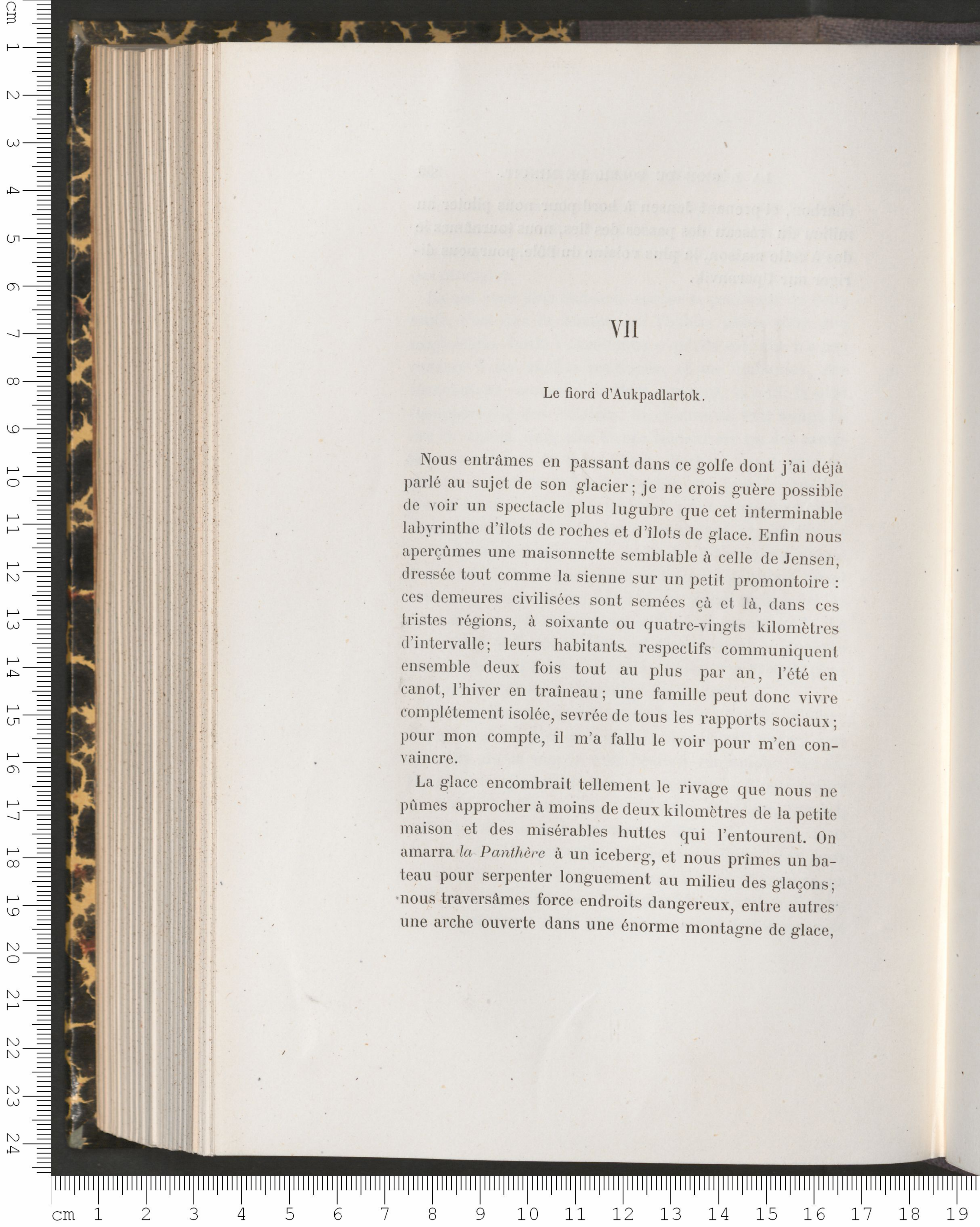
cule, s'en déclarent les seuls possesseurs et n'hésitent point, sans y mettre d'amertume toutefois, à dire aux Danois que les Blancs sont, au Groënland, des intrus et des étrangers.

Ce qui rend plus fâcheuse encore la proximité de cette tente, c'est que la femme qui l'habite passe pour une magicienne. Toute « chrétienne » qu'elle est, elle n'a pas renoncé à ses vieilles pratiques, et ses diableries, ses incantations, ses cris, en font souvent, la nuit, la plus insupportable des voisines. Si, comme de tout temps l'a cru la superstition, une atroce laideur est un des caractères spécifiques de la sorcière, Barbara peut être regardée comme la reine du Sabbat, car jamais créature plus hideuse ne hanta les ténèbres pour conspirer avec le démon. Pourtant ce monstre a un enfant, et sur l'innocente figure du marmot ne se lisait guère la conscience d'un aussi fâcheux parentage; il suçait son poing, aussi content qu'aucun autre bambin du globe, sans souci de sa naissance que les sauvages disaient surnaturelle. Le nom païen de la magicienne est Annorasouak — quelque chose comme la mère des Vents; Jensen me raconta plus tard son histoire sur laquelle je reviendrai.

Je ne quittai pas sans émotion la petite famille danoise. Depuis sept longues années la femme n'avait pas vu âme qui vive, de ce monde d'où l'exilait son amour : les enfants nous regardaient avec stupéfaction. — Aucun navire ne touchait à Tessuisak, — et cette *Panthère*, fumant, sifflant, s'ébrouant était une merveille à leurs yeux. Nous fîmes une petite provision des bonnes choses que nous avions encore dans la cambuse ou dans la pharmacie, en fait surtout d'aliments et de remèdes antiscorbutiques; on les déposa à terre avec une couple de tonneaux de



charbon, et prenant Jensen à bord pour nous piloter au milieu du réseau des passes des îles, nous tournâmes le dos à cette maison, la plus voisine du Pôle, pour nous diriger sur Upernavik.

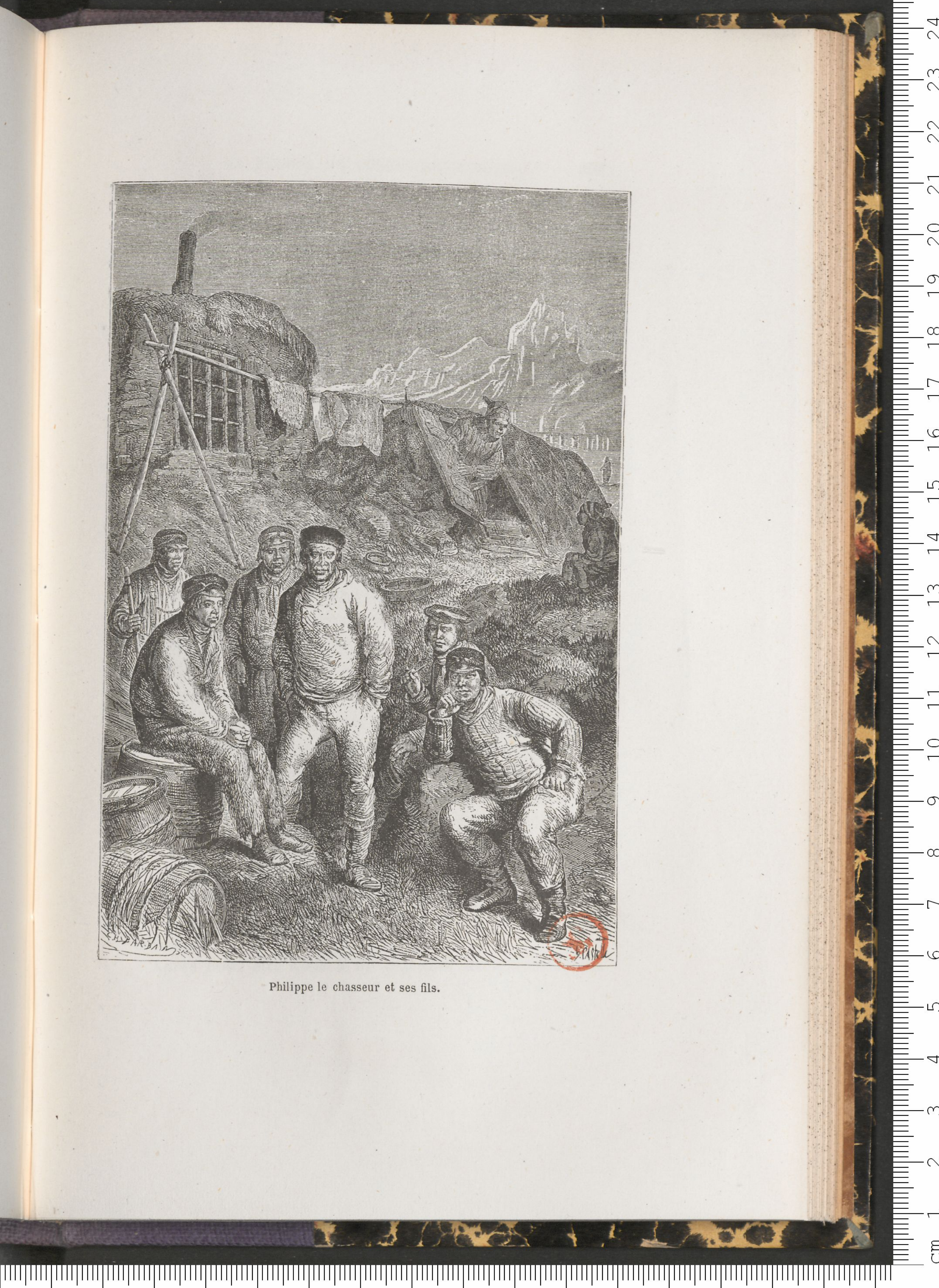


# VII

## Le fiord d'Aukpadlartok.

Nous entrâmes en passant dans ce golfe dont j'ai déjà parlé au sujet de son glacier; je ne crois guère possible de voir un spectacle plus lugubre que cet interminable labyrinthe d'îlots de roches et d'îlots de glace. Enfin nous aperçûmes une maisonnette semblable à celle de Jensen, dressée tout comme la sienne sur un petit promontoire : ces demeures civilisées sont semées çà et là, dans ces tristes régions, à soixante ou quatre-vingts kilomètres d'intervalle; leurs habitants respectifs communiquent ensemble deux fois tout au plus par an, l'été en canot, l'hiver en traîneau; une famille peut donc vivre complétement isolée, sevrée de tous les rapports sociaux; pour mon compte, il m'a fallu le voir pour m'en convaincre.

La glace encombrait tellement le rivage que nous ne pûmes approcher à moins de deux kilomètres de la petite maison et des misérables huttes qui l'entourent. On amarra *la Panthère* à un iceberg, et nous prîmes un bateau pour serpenter longuement au milieu des glaçons; nous traversâmes force endroits dangereux, entre autres une arche ouverte dans une énorme montagne de glace,



Philippe le chasseur et ses fils.

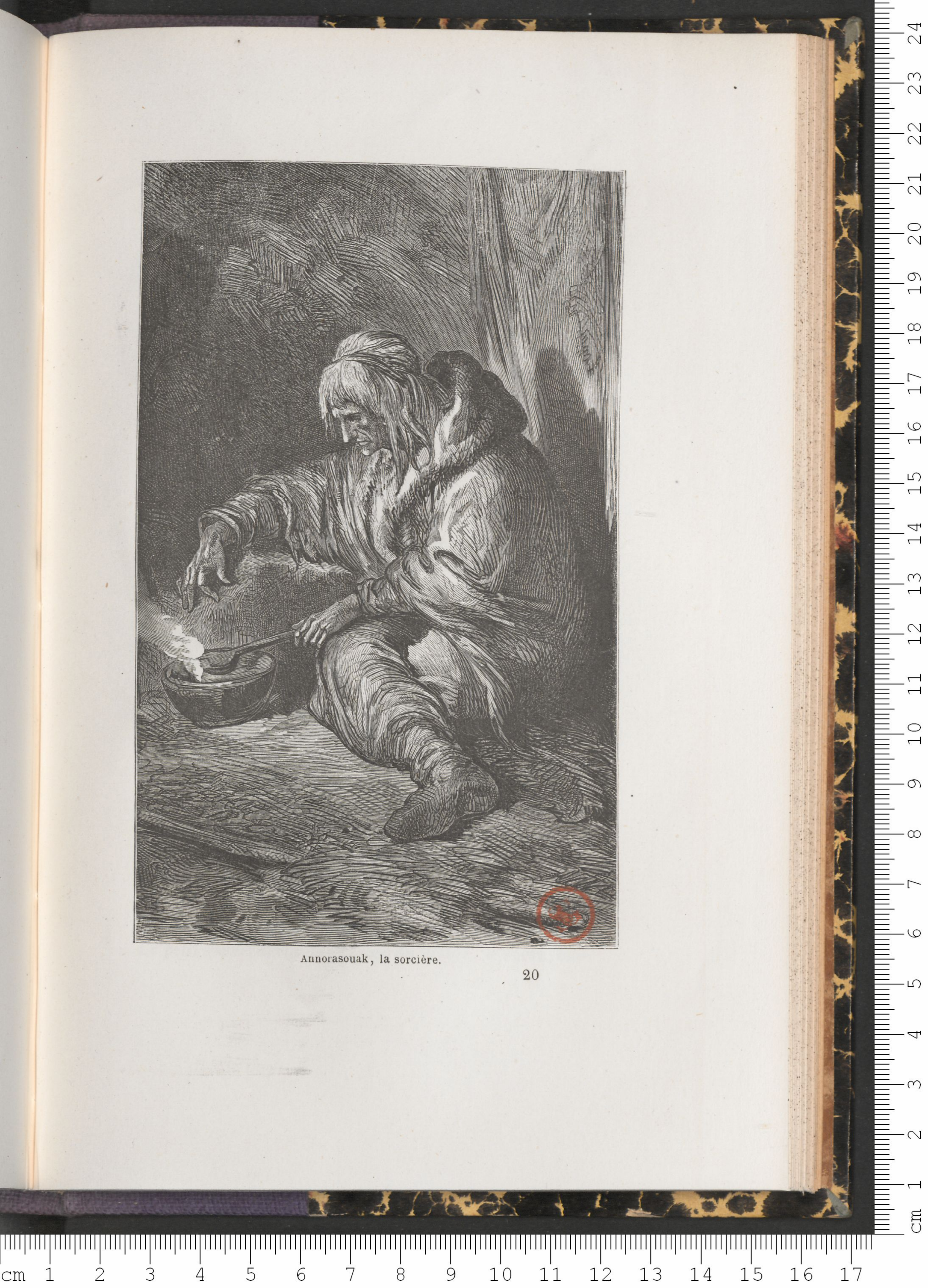
puis nous débarquâmes sur les roches où nous attendait Philippe, le gouverneur, le plus renommé des chasseurs groënlandais, un homme blond, aux yeux bleus, aux manières calmes et douces; il nous présenta son état-major, Christian, Wilhelm, Simon, Hans et Lars, ses cinq fils; derrière eux s'avançaient Caroline, sa femme, Christine et Maria ses filles, les épouses ou les fiancées, les enfants de ses fils, le prétendu de Christine et une quarantaine d'Esquimaux semi-barbares qui composent la population de Kresarsoak, le village de la grande montagne dont la haute crête blanche domine les nuages et s'élève à une altitude de quinze cents mètres.

La famille de Philippe diffère totalement de celle de Jensen. Sa femme est une Esquimaude au visage épanoui; ses enfants sont heureux et contents; rien ne leur manque en fait d'outils et de munitions de chasse, non plus que les nécessités ou même les conforts de la vie. Christian est marié, il fait ménage à part dans une petite hutte adjacente avec sa femme et ses sept enfants. Simon n'en avait encore qu'un seul et se contentait d'un abri de peaux de phoques. Wilhelm venait de se réconcilier avec sa fiancée, Esquimaude pur sang qui lui préférait d'abord un autre chasseur, très-beau garçon et certainement supérieur à son rival; mais Wilhelm était le fils du gouverneur, ce qui fit pencher la balance; on n'attendait plus que l'arrivée du pasteur d'Upernavik pour célébrer le mariage. Tous les autres habitaient la maison paternelle dont la seule chambre est divisée par des peaux de phoques en un certain nombre de stalles, où les divers membres de la famille vont se coucher le soir entre leurs édredons.

Après nous être assis à un déjeuner de côtelettes de

phoque, de saumon fumé, de café, je sortis avec Jensen qui voulait me montrer l'ancienne résidence d'Annorasouak, la sorcière, convertie à la mode groënlandaise. Nous franchîmes le col du promontoire pour descendre dans une vallée ou plutôt un large ravin formé de chaque côté par de hautes falaises coupées d'énormes crevasses à l'aspect effrayant, qui s'ouvraient sous les grands amas de neige dont les hivers sans nombre avaient coiffé leurs fronts. Des bouffées de vent froid couraient en gémissant le long de la gorge et nous faisaient frissonner jusque dans la moelle des os. Levant le yeux vers le fiord, nous pouvions voir le glacier d'Aukpadlartok se dessiner vaguement par-dessus les cimes des icebergs qui peuplaient le golfe. Le soleil, dissipant les nuages, brillait sur elles de tout son éclat, mais ses rayons ne vinrent pas nous réchauffer au fond du défilé. La vallée que nous suivions est elle-même terminée par un petit glacier de seize mètres de haut sur soixante de large; à un kilomètre et demi de la mer, il la barre d'une falaise à l'autre et donne naissance à un torrent limpide qui bondit sur les rochers, forme des cascades et des gouffres en miniature, courant à toute vitesse, comme si, heureux de retrouver la liberté, il voulait le plus tôt possible se mêler à la mer pour y revoir enfin le soleil.

L'ascension de cette vallée fut pénible et laborieuse; mais à force de ramper, de grimper, d'escalader, nous arrivâmes à un endroit où les roches se dressent presque perpendiculairement au-dessus des berges du ruisseau, ne laissant entre elles qu'un écartement de trente mètres. L'eau s'épandait en étages, cascatelles pittoresques dont le bruit s'ajoutait au rugissement de la rafale, qui semblait s'être accumulée derrière la gorge et se précipitait



Annorasouak, la sorcière.

en sifflant par l'étroit passage, donnant à cette scène un caractère lugubre difficile à décrire.

En continuant de gravir, nous nous trouvâmes au sommet des chutes, sur une plaine sauvage et désolée, sorte d'amphithéâtre naturel, où Annorasouak avait autrefois établi sa demeure. C'est là qu'elle rendait ses décrets, déchaînait les vents ou leur imposait silence, envoyait la prospérité à ses amis, et les malheurs à ceux qu'elle haïssait. Les indigènes païens en avaient le plus grand effroi, et pour se la rendre propice, lui portaient des vêtements et des vivres, toutes les choses nécessaires à son existence. Ceux mêmes qui avaient embrassé le christianisme, la regardaient avec une crainte respectueuse et contribuaient à entretenir sa garde-robe et son garde-manger. — On voit encore les ruines de sa hutte à laquelle on arrivait par une espèce de boyau tortueux. J'en examinai les vestiges et écoutai avec le plus grand intérêt le récit de cette dernière manifestation des pratiques païennes au Groënland, non-seulement pour la chose en elle-même, mais aussi pour les circonstances qui l'ont marquée et dont le côté romanesque était attesté par l'existence d'une jeune fille au teint blanc, aux cheveux noirs. On pense que le père de cette enfant fut un criminel échappé d'un baleinier anglais, qui se réfugia dans la vallée avec la magicienne, et que celle-ci parvint à dérober aux recherches aussi longtemps qu'il vécut. C'est alors qu'elle commença à se faire connaître comme la mère des Vents. Désormais aucun indigène n'eût osé pénétrer dans la vallée, sauf dans l'endroit convenu où on déposait les offrandes ; les Danois eux-mêmes avaient de la magicienne et de sa demeure une frayeur superstitieuse. Le petit glacier devint le Château du Diable ; le ravin, em-

pruntant le nom de celle qui l'habitait, fut la Vallée des Vents; la belle enfant elle-même s'appela Annore, la fille des tempêtes.

L'amour, qui a déjà renversé tant de projets arrangés par les hommes, a causé la destruction de ce nid de sorcellerie et de malice. Un jeune Danois nommé Elsen vit la jolie métis, et son cœur fut ému. A l'insu de la mère, il trouva moyen de l'approcher sans lui causer d'effroi; il s'éprit bientôt de la sauvage fille des vents et s'adressa à la mission d'Upernavik pour le seconder dans son œuvre de rédemption.

« La pauvre Annore », écrivait-il, « cette fleur du désert, peut-elle se transplanter ailleurs? le lustre de ses feuilles doit-il disparaître sur un autre sol ou bien sa corolle va-t-elle s'entr'ouvrir dans un air plus doux? — Sa naissance est pour elle un mystère ; son nom même est un mensonge perpétuel ; on lui a appris à l'honorer; elle pense avec orgueil que le vent est son père, qu'elle retournera un jour à lui pour aller et venir, porter partout le bien et le mal. Annore, pauvre Annore ! la vérité luira-t-elle à ses yeux? La fille des vents deviendra-t-elle une enfant du Père Céleste? »

Le missionnaire prit la chose à cœur; avec l'aide du jeune homme, il parvint à attirer la mère hors de sa forteresse ; bref, Annore devint Nina, la femme d'Elsen; la sorcière, baptisée sous le nom de Barbara, épousa un indigène converti. Comme nous l'avons vu, elle a planté sa tente à Tessuisak, juste sous le nez de Jensen qui la déteste de tout son cœur.

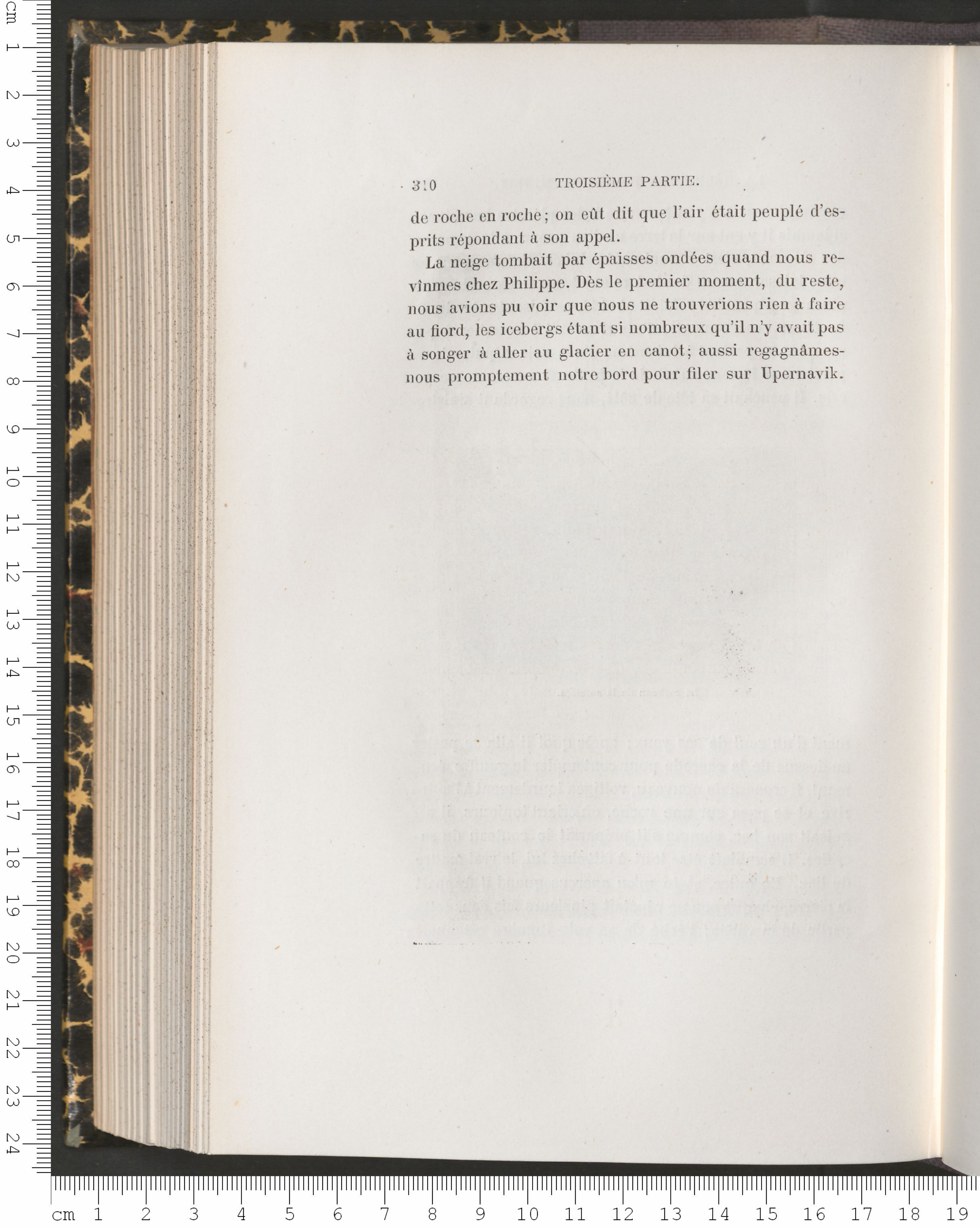
Rien ne nous engageait à rester plus longtemps dans cette vallée. Le vent augmentait, accompagné de temps à autre de tourbillons de neige; parfois ses gémissements

ressemblaient à s'y méprendre à des plaintes humaines; si jamais il y eut sur la terre un lieu propre à la demeure des démons, c'est assurément celui-ci. Comme pour ne nous laisser aucun doute à ce sujet, un vieux corbeau au plumage dépenaillé voletait çà et là, en faisant entendre de funèbres croassements. Puis il se mit à marcher à pas comptés, se parlant à lui-même d'une voix sépulcrale, se percha sur le mur ruiné de la hutte et recommença ses cris. Il penchait sa tête de côté, nous regardant sinistre-



Le corbeau de la sorcière.

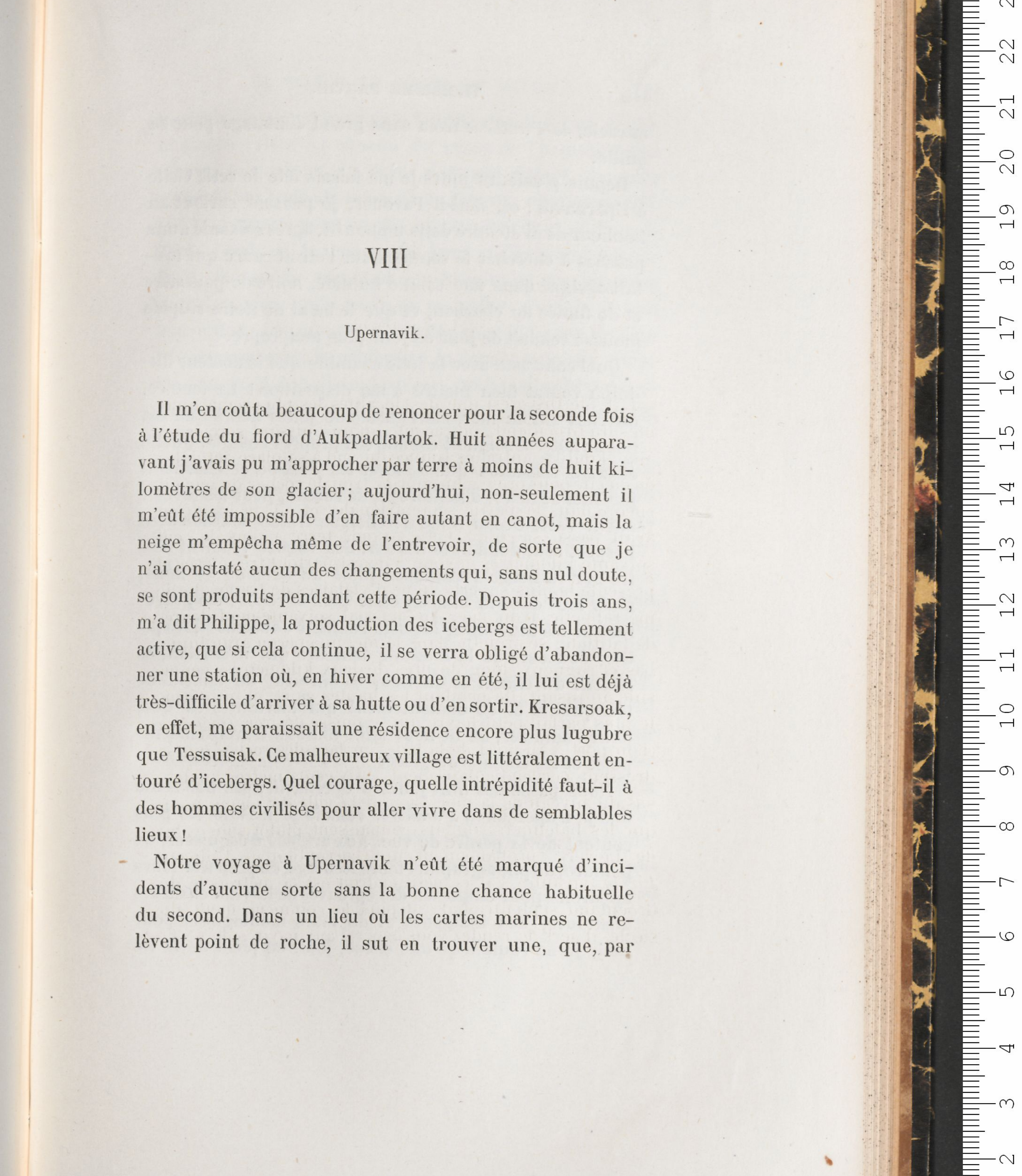
ment d'un seul de ses yeux; après quoi il alla se poster au-dessus de la cascade pour contempler le gouffre écumant. Il croassa de nouveau, voltigea lourdement à l'autre rive et se posa sur une roche, où criant toujours, il aiguisait son bec, comme s'il préparait le couteau du sacrifice. Il semblait être tout à fait chez lui, le vrai maître du lieu. En outre, et je m'en aperçus quand il frappait la pierre, chaque son se répétait plusieurs fois dans cette partie de la vallée; l'écho de sa voix lugubre résonnait





de roche en roche; on eût dit que l'air était peuplé d'esprits répondant à son appel.

La neige tombait par épaisses ondées quand nous revînmes chez Philippe. Dès le premier moment, du reste, nous avions pu voir que nous ne trouverions rien à faire au fiord, les icebergs étant si nombreux qu'il n'y avait pas à songer à aller au glacier en canot; aussi regagnâmes-nous promptement notre bord pour filer sur Upernavik.



# VIII

## Upernavik.

Il m'en coûta beaucoup de renoncer pour la seconde fois à l'étude du fiord d'Aukpadlartok. Huit années auparavant j'avais pu m'approcher par terre à moins de huit kilomètres de son glacier; aujourd'hui, non-seulement il m'eût été impossible d'en faire autant en canot, mais la neige m'empêcha même de l'entrevoir, de sorte que je n'ai constaté aucun des changements qui, sans nul doute, se sont produits pendant cette période. Depuis trois ans, m'a dit Philippe, la production des icebergs est tellement active, que si cela continue, il se verra obligé d'abandonner une station où, en hiver comme en été, il lui est déjà très-difficile d'arriver à sa hutte ou d'en sortir. Kresarsoak, en effet, me paraissait une résidence encore plus lugubre que Tessuisak. Ce malheureux village est littéralement entouré d'icebergs. Quel courage, quelle intrépidité faut-il à des hommes civilisés pour aller vivre dans de semblables lieux !

Notre voyage à Upernavik n'eût été marqué d'incidents d'aucune sorte sans la bonne chance habituelle du second. Dans un lieu où les cartes marines ne relèvent point de roche, il sut en trouver une, que, par

miracle, *la Panthère* frôla sans grand dommage pour sa quille.

Depuis plusieurs jours je me faisais fête de cette visite à Upernavik ; et, faut-il l'avouer, je pensais surtout au bonheur de m'étendre dans un bon lit, après soixante nuits passées à chercher le sommeil sur l'étroit cadre qui m'était assigné dans une cabine humide, noire de poussière et de fumée de charbon, et que le balai de notre stupide mousse rendait de jour en jour plus malpropre.

Quel contraste avec la jolie chambre que le docteur Rudolph voulut bien mettre à ma disposition ! La fenêtre, ouvrant sur la mer, était garnie de jolies fleurs que ma bonne hôtesse soignait comme ses propres enfants. Quelle étrange sensation que de lever les yeux de ce charmant jardinet de roses, d'héliotrope, de réséda, pour les arrêter sur le vaste Océan semé d'icebergs, froide solitude dont l'aspect seul donnait le frisson ! Ses vagues venaient battre sur la berge rocailleuse juste au-dessous de nous, mais tout dans la maison était paix et repos ; les gravures sur les murailles, le poêle ronflant doucement, les petites douceurs de la modeste demeure qui m'abritait, se riaient du climat et du lieu, et offraient un tableau de tranquillité et de contentement qui méritait bien que, pour l'admirer, on fît neuf mille milles à travers les tempêtes et les champs de glace.

Nous passâmes huit jours à Upernavik ; pas une seule fois je n'aperçus *la Panthère*. Jamais je n'avais été plus content de la perdre de vue. Aux artistes d'esquisser, de peindre, de photographier leurs icebergs, de préparer leurs appareils pour emporter des épreuves de la ville et de ses alentours, des indigènes et de leurs montagnes ; pour moi, je ne voulais qu'une chose, jouir en plein de la vie

modeste de cette charmante famille. Oublier que de par le monde existe cet ennemi du repos de l'homme qu'on nomme le cuisinier du bord, s'asseoir devant des mets préparés par l'adroite main d'une femme, c'était une félicité trop grande pour ne pas la savourer tout entière. Je lisais, j'écrivais, je jouais avec Anne et Christian, les enfants. Jensen me racontait son histoire et les légendes groënlandaises qu'il avait pu recueillir; j'aidais le bon gouverneur à terminer ses comptes pour le navire de l'année et massacrais horriblement le danois avec son aimable femme, la divertissant par mes continuelles bévues; — en somme, libre de tous soucis, je ne fis autre chose qu'être heureux pendant ces huit jours.

Mon hôte se préoccupait du retard du bâtiment de Copenhague; les magasins du gouvernement étaient à peu près vides; que deviendrait-on si le navire avait naufragé en route? Les familles danoises surtout se verraient privées de ce qui pour elles est presque le nécessaire; depuis un mois on l'attendait avec impatience, l'alarme était grande dans la station. Il parut enfin, et jamais je n'ai vu joie semblable.

C'était *la Constancia*, commandée par le capitaine Bang, marin aussi intelligent que parfait camarade. Il parlait fort bien l'anglais et, dès le soir, vint chez le docteur expédier le punch et les pipes danoises et admirer avec moi les fleurs de Mme Rudolph. Désormais, il fut de la famille, et le lendemain matin il prit sa part du délicieux déjeuner de saumon fumé, de saucisses de renne, de conserves de flétan[1]; comme plus tard du goûter substantiel et des longs dîners qui n'en valaient pas plus mal

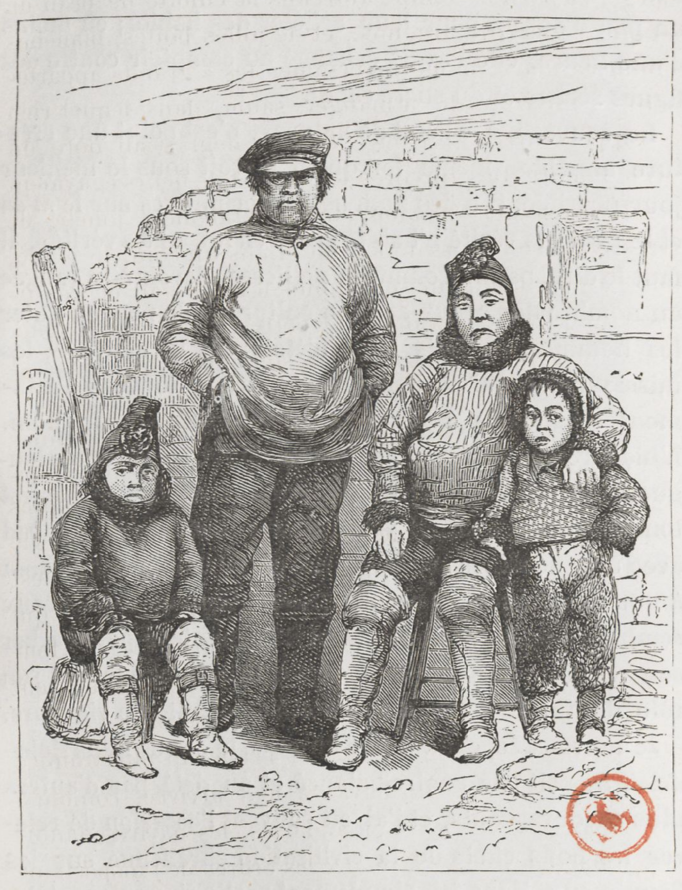
1. Sorte de limande gigantesque.

pour le vin, le rhum de Santa-Cruz et les cigares qu'il faisait porter du bord. Car le docteur, le plus hospitalier des hommes, avait déjà eu trois fois à sa table nos officiers et nos passagers ; il leur ouvrait tous les jours sa provision de tabac et de liqueurs à laquelle il puisait lui-même depuis plus d'une année ; il n'est pas surprenant que les eaux fussent basses. Nous l'eussions ravitaillé volontiers, n'était l'énergie tout américaine que, dès le commencement du voyage, nous avions mise à consommer notre stock dans le plus court espace de temps possible ; on n'avait plus à bord un seul havane, une seule bouteille d'ale.

Le docteur entra un jour dans sa chambre; et de sa bonne voix : « Vous connaissez cet homme ! vous connaissez ce coquin, eh ! » dit-il en tirant de derrière son paletot un individu à mine patibulaire que certes je n'avais point oublié : maître Hans Heindrich.

Ledit Hans jouit d'une certaine célébrité. En 1853, le docteur Kane l'avait emmené de Fiskernaes, Groënland méridional, pour lui servir d'interprète pendant son fameux voyage au détroit de Smith ; l'Esquimau avait alors vingt ans; il fit bonne chère sur *l'Advance*, devint gros et gras et joua force mauvais tours à son maître pour s'enfuir ensuite chez les sauvages de cette région et épouser une de leurs jeunes filles, Merkut de son nom. Je l'y retrouvai en 1860 et le pris à bord avec sa femme et Pingasuik leur marmot. C'était folie de ma part ; il se conduisit encore plus mal envers moi qu'il n'avait fait avec le docteur Kane. Je ne doute nullement qu'il n'ait causé la mort de deux de mes subordonnés, mais il ne me fut jamais possible de réunir des preuves suffisantes pour le faire passer en jugement. A quel témoin re-

courir dans un désert où il n'y a œil pour voir ou oreille pour entendre? Je le remis donc en 1861 aux autorités



Hans et sa famille.

danoises des mains desquelles M. Kane l'avait pris huit ans auparavant. Depuis, il n'a pas cessé d'être un artisan de méchanceté; sa femme boude perpétuellement

parce qu'elle ne peut plus vivre tout à fait à la mode des sauvages; ses enfants (ils en ont deux maintenant) sont à la charge de la caisse des pauvres. Je donnai à Merkut un peu d'argent pour leur acheter des habits; en moins d'une heure, elle l'avait échangé au comptoir contre des figues sèches et du sucre candi.

Le sauvage, à « l'état de nature», n'est point une créature aimable, même lorsqu'on le voit sous le meilleur jour possible. Il a des notions très-primitives sur le *mien* et le *tien*, «la vérité n'habite point en lui.» La «vérité», il faut le dire, paraît, comme la politesse, devoir être rangée au nombre des beaux-arts; la culture seule peut en doter les hommes. — Mais Hans n'était plus un sauvage, les missionnaires lui avaient appris à lire le Nouveau Testament et Thomas à Kempis; il savait signer son nom. L'histoire de ses progrès sous ce rapport est racontée longuement dans un livre d'écoles du dimanche qui m'est tombé sous la main il y a un an ou deux; on s'y étend avec complaisance sur la charité chrétienne qui le poussa à nous accompagner au nord, — tout comme si ces beaux semblants ne lui avaient pas servi de manteau pour cacher son vrai caractère, de même qu'à Uriah Heap jouant son rôle devant le pieux Creakle et son comité de visiteurs.

Je ne veux cependant pas dire que le cas de Hans Heindrich ne soit pas contre-balancé et au delà par d'autres plus encourageants, et j'ai eu souvent l'occasion de relever les bons effets de la civilisation chrétienne sur les Esquimaux. Hans fait simplement partie d'une classe très-nombreuse parmi tous les peuples. — Le pasteur d'Upernavik a échoué, comme ses collègues, auprès de ce semeur de dissensions; — car la «ville d'été» a aussi son église, et M. Anthon, maintenant à Julianashaab, y a passé les



Vue de Jacobshavn.

premières années de sa carrière missionnaire. — L'ouvrier de ce champ de travail justifie certainement la description que le poëte Cowper fait du frère Morave.

Brûlant d'amour, enflammé d'un saint zèle,
Du froid polaire il brave la rigueur,
Et va planter la rose du Sauveur
Aux régions de la neige éternelle !

*La Constancia* amenait du Danemark un nouveau pasteur, accompagné de sa jeune femme. Certes, on ne saurait accuser ceux qui se vouent à cet exil d'aimer trop « les choses qui sont en ce monde » !

Mais, après tout, on peut être plus mal ailleurs, et on apprend à supporter ce bannissement sans trop de peine, surtout quand on a l'espérance de le voir finir. Un des hommes les plus cultivés, les plus sereins, les plus heureux que j'aie jamais vus, n'habitait guère plus au sud ; il m'a déclaré qu'il ne changerait pas sa maisonnette groënlandaise pour le plus luxueux des logis de la belle Copenhague, sa ville natale. Nombre d'hommes supérieurs par leur caractère, comme par leur éducation, viennent vivre dans ces régions comme gouverneurs, missionnaires, médecins. Ou le Danemark est particulièrement consciencieux dans le choix de ses agents, ou bien la Terre-Verte a le privilége d'attirer à elle les esprits sérieux et réfléchis. « C'est, me disait l'ami dont j'ai parlé plus haut, le meilleur lieu du monde pour y savourer un livre. » Et grands liseurs sont au Groënland la plupart des Danois.

Le docteur Rudolph est un bon type de la classe supérieure des Européens qui acceptent des places dans ce pays, y prennent racine et ne désirent pas être transplantés ailleurs.

Dans sa jeunesse, il était aide-chirurgien de l'armée da-

noise; plus tard, il fit de la clientèle aux environs de Copenhague; sa santé l'obligea de se retirer; il se rendit au Groënland comme médecin de la colonie de Jacobshav'n, où il guérit parfaitement. Le voici, dans sa vieillesse, à la fois gouverneur et docteur d'un des districts les plus productifs, quoique le plus septentrional de toute la colonie.



La colonie de Proven.

A l'exception des deux derniers, ses enfants sont en pension à Copenhague, et il n'y a pas de fin à tous les plans qu'il fonde pour leur avenir sur les revenus de sa place.

La semaine que je passai sous son toit me parut si courte qu'il m'aurait semblé possible de me décider sans peine à y rester tout un hiver. Mais alors le soleil brillait




*La Panthère* brisant un iceberg.

en son plein; j'étais habitué aux étés polaires et n'y faisais plus guère attention; mais quand, revenant en arrière, je pense à ces jours, à ces semaines, à ces mois qui s'écoulaient sans que les lampes fussent allumées, à ces promenades au soleil de minuit pour tâcher de gagner un peu de sommeil avant de se coucher, à ces ombres qui, en vingt-quatre heures, accomplissaient autour de vous une révolution entière, je sens mieux l'étrangeté de cette vie. Je n'ai pas vu un homme (au moins de ceux qui regardent et se souviennent) qui, ayant voyagé dans les régions au delà du cercle Polaire, ne conserve le meilleur souvenir de cette longue journée et de son soleil perpétuel.

Mais tout a une fin, et je dus réintégrer mes quartiers dans mon humide et sale carré. Le même jour, *la Constancia* fut prête, et notre capitaine offrit à son confrère de le prendre à la remorque. Le navire danois devait descendre le long de la côte jusqu'à Proven, soixante kilomètres plus au sud, où il allait compléter sa cargaison pour retourner à Copenhague. Le malheur voulut qu'un petit iceberg dérivât au milieu du port et vînt s'échouer juste devant les deux navires mouillés presque bord à bord. Américains et Danois se croyaient emprisonnés, mais le câble de *la Constancia* put jouer et la mettre en liberté, tandis que le nôtre refusa obstinément tout service. Nous eûmes la mortification de voir partir avant nous, traîné par les bateaux du port, le navire que nous avions voulu prendre sous notre aile. Il y avait de quoi exaspérer l'homme le plus patient. Le docteur Rudolph, qui se rendait à Proven, était à bord de *la Constancia;* il nous cria qu'il serait de retour dans trois jours et espérait bien nous retrouver; que, jusque-là, il nous prêtait son port avec le plus grand

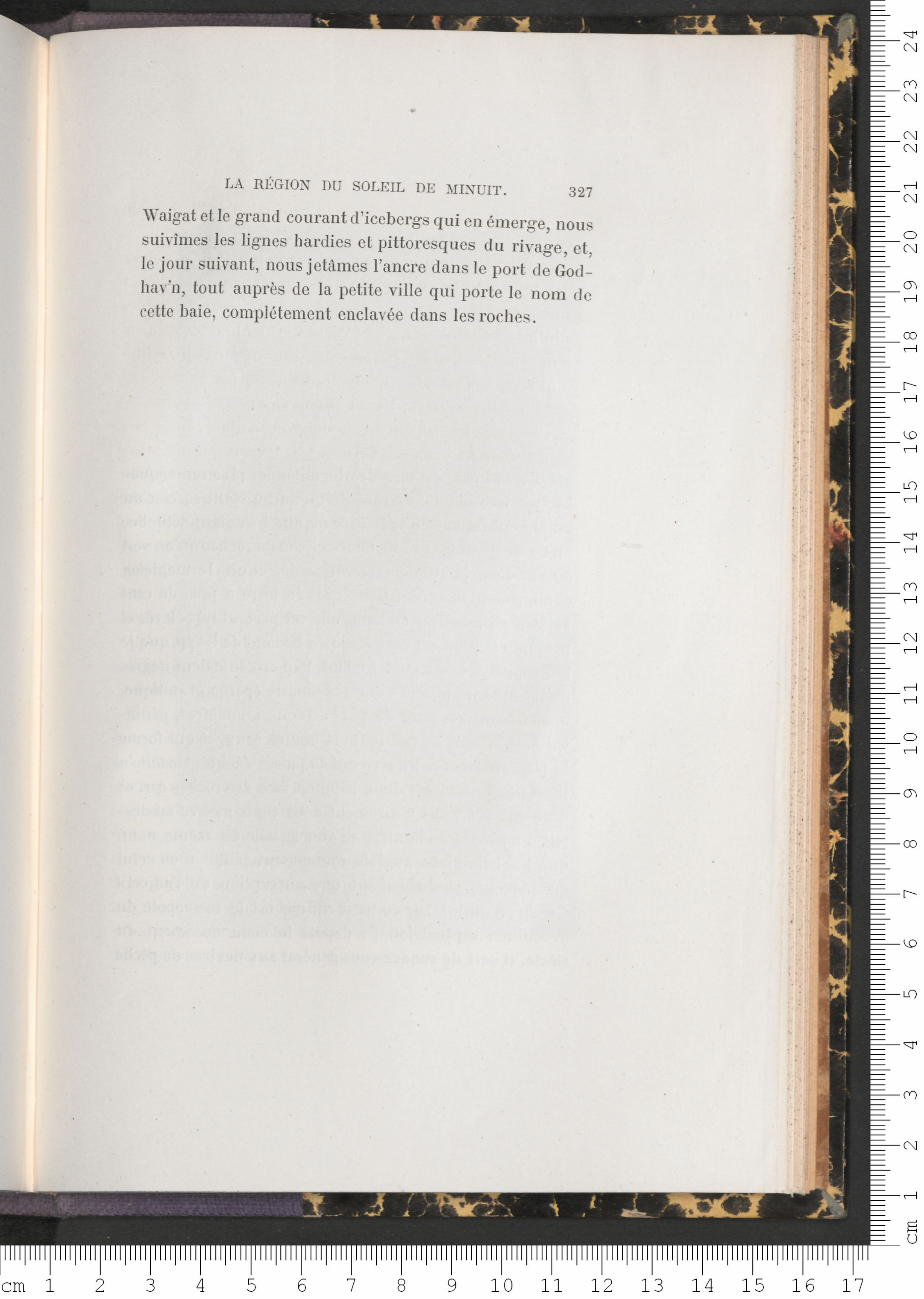
plaisir. Le capitaine du brick se déclara prêt à nous remorquer, si seulement nous lui jetions une aussière : c'était le monde renversé. Le steamer gisait immobile, le voilier s'en allait crânement.

Notre capitaine, furieux (ces railleries le piquaient au vif), prenait évidemment une résolution désespérée : « Filez la chaîne ! » cria-t-il soudain. « En arrière, maintenant ! » Le navire s'éloigna de l'iceberg autant que le lui permit la longueur du câble de fer. « En avant ! A toute vapeur ! » *La Panthère* courut de toute sa vitesse sur la montagne de glace que son éperon de fer attaqua juste par le milieu. Le choc fut terrible ; les hommes sur le pont, les assiettes et les plats à l'office perdirent l'équilibre ; par bonheur l'iceberg était taillé en biseau de ce côté ; le navire glissa par-dessus et sortit de cinq pieds hors de l'eau ; la force du coup fut amortie d'autant ; il retomba en arrière, ses mâts encore debout. Sur *la Constancia* on battait des mains. Le capitaine fit recommencer la manœuvre ; la mer fut couverte d'innombrables fragments détachés par la collision, mais la montagne tenait encore ferme. Le capitaine remarqua que la glace du centre paraissait un peu moins épaisse : il reprit ses coups de bélier, quatre fois, cinq fois ; à la sixième, le bloc de cristal se fendit avec un terrible craquement ; les deux masses pivotèrent sur leur base, frappant la mer avec fracas. *La Panthère* mit le cap au travers de tous ces débris, et levant l'ancre aux applaudissements de tous les spectateurs, nous sortîmes du port en triomphe, pour tenir notre promesse à *la Constancia*.

Nous la quittâmes au large de Proven, et marchâmes vers le sud toute la nuit. Le lendemain matin, nous relevions la haute cime de l'île de Disco. Passant devant le

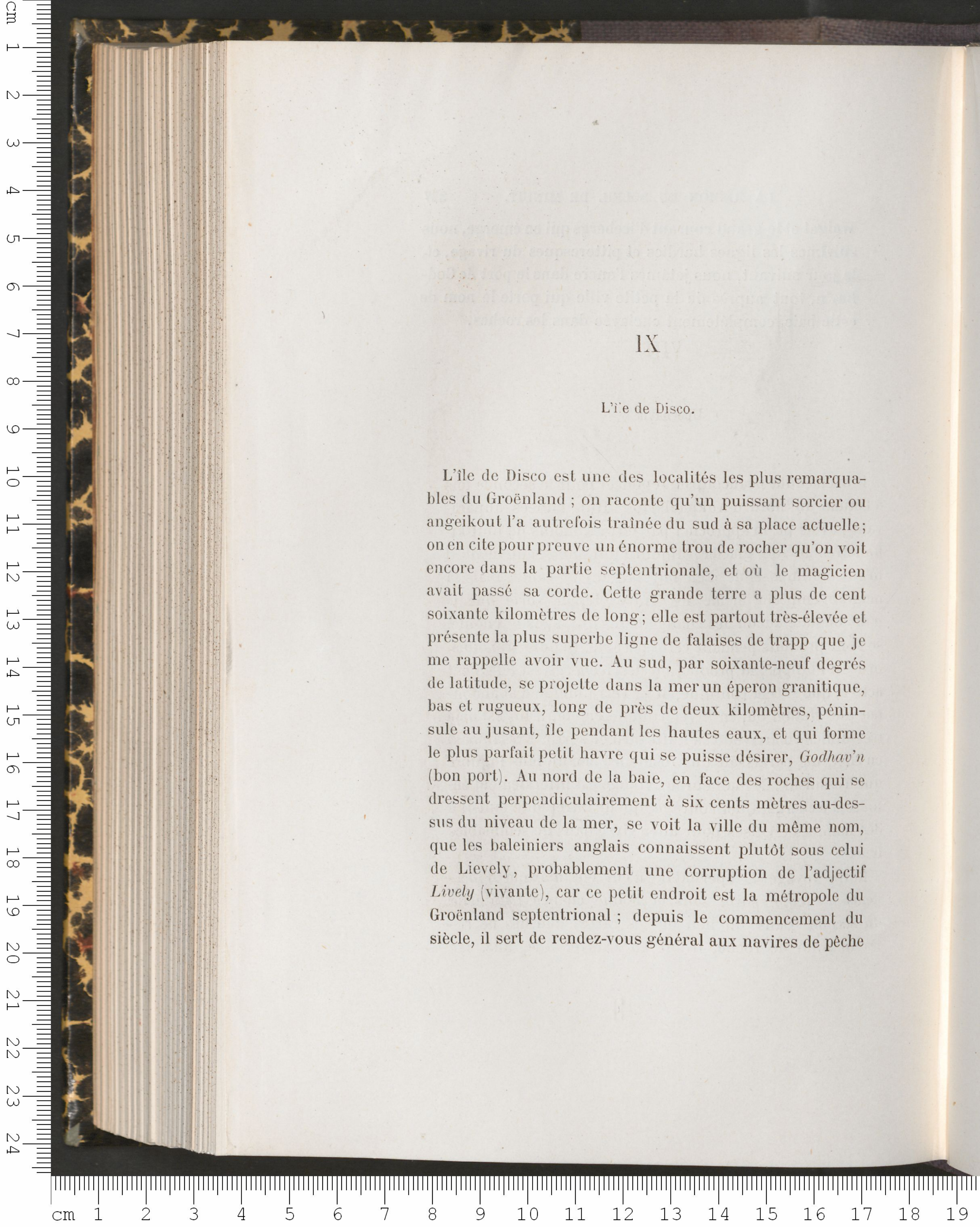


Godhav'n.





Waigat et le grand courant d'icebergs qui en émerge, nous suivîmes les lignes hardies et pittoresques du rivage, et, le jour suivant, nous jetâmes l'ancre dans le port de Godhav'n, tout auprès de la petite ville qui porte le nom de cette baie, complétement enclavée dans les roches.



# IX

## L'île de Disco.

L'île de Disco est une des localités les plus remarquables du Groënland ; on raconte qu'un puissant sorcier ou angeikout l'a autrefois traînée du sud à sa place actuelle; on en cite pour preuve un énorme trou de rocher qu'on voit encore dans la partie septentrionale, et où le magicien avait passé sa corde. Cette grande terre a plus de cent soixante kilomètres de long; elle est partout très-élevée et présente la plus superbe ligne de falaises de trapp que je me rappelle avoir vue. Au sud, par soixante-neuf degrés de latitude, se projette dans la mer un éperon granitique, bas et rugueux, long de près de deux kilomètres, péninsule au jusant, île pendant les hautes eaux, et qui forme le plus parfait petit havre qui se puisse désirer, *Godhav'n* (bon port). Au nord de la baie, en face des roches qui se dressent perpendiculairement à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer, se voit la ville du même nom, que les baleiniers anglais connaissent plutôt sous celui de Lievely, probablement une corruption de l'adjectif *Lively* (vivante), car ce petit endroit est la métropole du Groënland septentrional ; depuis le commencement du siècle, il sert de rendez-vous général aux navires de pêche



Ile de Disco.

et aux expéditions de découverte : la gaieté qui y règne est devenue proverbiale.

Nous entrâmes dans la crique par une matinée grise, froide, brumeuse. Il y avait eu de fortes gelées et quelque peu de neige ; la petite ville nous était cachée par le brouillard ; il n'est pas étonnant que nous ne fussions tous très-défavorablement prévenus. Mais toutes les mauvaises impressions se dissipèrent dès que nous eûmes franchi la porte du logis de l'inspecteur, maison où j'avais autrefois passé de longues et bonnes journées avec le conseiller de justice Olrik, aujourd'hui directeur de la Compagnie à Copenhague.

Il a été remplacé à Godhav'n par Herr Krarup Smith, jeune homme de trente-deux ans, aussi enthousiaste de recherches scientifiques que son prédécesseur, et qui en apprécie l'importance avec toute la lucidité d'un esprit très-cultivé. Obligé, par les devoirs de son état, de visiter chaque année les districts et les diverses stations de chasse ou de pêche de son inspectorat, il a recueilli de précieuses observations et des spécimens rares et curieux, parmi lesquels nombre de fossiles des dépôts calcaires, houillers et ardoisiers de l'île et du littoral de la baie de Disco. Le golfe lui-même paraît avoir été un grand bassin carbonifère ; le charbon afflue de tous côtés.

L'inspectrice est aussi satisfaite que son mari du séjour de la Terre-Verte, et jamais il n'y eut plus heureux bébé que la petite Groënlandaise Élisabeth, dont nous fûmes, presque au débarquer, invités à fêter le premier anniversaire.

La maison de l'inspecteur, barbouillée de goudron qu'elle est en dehors, n'a aucune espèce de prétentions architecturales, mais elle est commode et suffisamment

vaste. Conduits par Sophie, qui depuis si longtemps remplissait dans cette demeure les fonctions de femme de charge, et portait comme autrefois la culotte de peau de phoque à fourrure argentée, et de jolies bottes, blanches comme la neige, nous traversâmes les « grands appartements », billard, salle à manger, salon, dans lequel rien ne rappelle qu'on se trouve à trois degrés au nord du cercle Polaire. Des gravures de fruits et de fleurs égayaient la salle à manger, le salon était littéralement jonché de livres et de souvenirs de famille. Dans un coin, le piano, dont l'aspect indiquait suffisamment qu'il était en réquisition fréquente ; devant les fenêtres, des fleurs et deux jeunes et jolies demoiselles, la sœur de l'inspecteur et celle de sa femme, complétaient cet agréable tableau.

Ces dames, en visite à la Terre-Verte, étaient venues l'été précédent de Copenhague, où elles devaient retourner par *le Hvalfisken*, qui entra dans le port peu après notre arrivée. Je leur demandai leur opinion sur la vie groënlandaise ; elles ne lui voyaient qu'un défaut, c'est qu'il leur fallait la quitter. Sans la maison paternelle qui les rappelait, et où l'on trouvait certainement bien longue l'absence de ces charmantes personnes, elles eussent voulu passer une autre année à l'île de Disco.

Godhav'n, nous l'avons vu, est beaucoup plus animée que les autres villes du pays. A leur arrivée, comme à leur départ des eaux groënlandaises, les navires danois sont obligés de venir y prendre les ordres de l'inspecteur. Lors des expéditions à la recherche de sir John Franklin, c'est ici que tous les marins s'arrêtaient au retour pour goûter les premières douceurs de la vie civilisée, après un long emprisonnement dans les parages des îles Beechy ou ailleurs. Aucun n'en est reparti sans emporter les

meilleurs souvenirs de la ville et de l'excellent Justitsraad Olrik ; aucun de ceux qui furent reçus à sa table n'a oublié sa femme de charge, l'inimitable Sophie.

Godhav'n est beaucoup trop au nord pour qu'on y trouve du jardinage, ainsi qu'à Julianashaab par exemple. Cependant, comme autrefois sur la table du docteur Olrik, il y avait un plat de petits radis rouges sur celle de M. Smith ; mais ils étaient venus sous cloche dans du terreau apporté du Danemark. Un cœur de laitue, récoltée de la même façon, rehaussait encore le superfin goûter auquel nous invita l'inspectrice dès notre première visite.

De même que Godhav'n est la reine des villes du Groënland, de même l'île de Disco surpasse tout le reste du pays par la remarquable beauté de ses points de vue. En face des maisons, mais au delà du port qui n'a pas plus de huit cents mètres de large, se dressent les hautes falaises de trapp, couronnées de neige, et dont la ligne continue se perd dans le lointain ; les vagues brisent sur elles avec fureur, et les icebergs viennent s'émietter sur leurs angles aigus.

En compagnie des jeunes filles de la maison, nous gravîmes en arrière de la ville les hautes roches d'où l'on jouit de cet admirable spectacle ; puis à travers le col étroit qui relie le promontoire au continent, nous descendîmes sur une jolie grève sablonneuse, qui forme une courbe de près de deux kilomètres. Nous entrâmes ensuite dans une vallée pittoresque parcourue par la rivière Rouge, large et rapide torrent qui frappe les cavernes de ses flots tumultueux, et bondit sur les escarpements des rocs en cascades splendides. Rien de plus saisissant que la scène qui s'offrit devant nous du sommet de la chute principale. En remontant le cours si-

nueux de la rivière, nos yeux arrivaient à un immense glacier descendant des montagnes ; à gauche, un autre de ces fleuves congelés, s'épanchant sur une déclivité très-accidentée, se tordait en tous sens pour prendre les formes les plus fantastiques. Au-dessus de nos têtes s'élevait la cime grandiose du Lyngmarkens Fjeld, souvent voilée de nuages chargés de neige; mais le vent qui les balayait au loin ne pouvait nous atteindre au fond de notre vallée, autour de nous l'air était calme, la journée exceptionnellement chaude. La neigée de l'avant-veille qui, à notre arrivée à Godhav'n, donnait un si morne aspect au paysage, s'était évanouie au soleil, et la verdure de l'été n'avait pas disparu du vallon. Mais les fleurs, déjà touchées par la gelée, inclinaient tristement leur tête comme pour demander à vivre encore quelques jours.

C'est aux déserts polaires surtout qu'on apprend à aimer et à respecter ces charmantes productions de la nature ; elles ont l'air de savoir combien leur existence sera éphémère et se hâtent de mûrir pour préparer les fleurs de l'année suivante. Entre les épaisses neiges du printemps et de l'automne, depuis l'époque où juillet frissonne encore au souffle de l'hiver, jusqu'à celle où la très-faible chaleur que le soleil d'été donne à la terre est dissipée par les gelées précoces, — toute la série des transformations de la plante doit s'accomplir. Les graines se gonflent, germent, percent le sol ; la vallée jette son linceul blanc pour se parer de sa robe verte. En peu de jours, le bouton se forme, grossit, la fleur épanouit sa corolle et mûrit son fruit, qui tombe pour se recouvrir des neiges de l'hiver. Tout cela se fait en six semaines au plus. Pourrait-on sans surprise étudier cette merveilleuse adaptation de la vie aux conditions du climat ?

Le gouverneur de Godhav'n, M. Frédéric Hansen, que j'avais autrefois rencontré remplissant les mêmes fonctions à Proven et à Upernavik, était de notre promenade. On proposa de gravir le glacier à notre gauche pour escalader le Lyndgmarkens Fjeld, chose que personne n'avait encore essayée. Le grand plateau onduleux qui se déroulait si haut au-dessus de nos têtes séduisait le courage de ces dames. M. Hansen, fameux marcheur qui dans toutes ses résidences avait grimpé tout ce qui paraissait grimpable, opposait son expérience à leur juvénile ardeur; de fait, le projet avait d'abord été lancé par l'une d'elles presque comme une plaisanterie. Mais à nos belles compagnes, de galants marins pouvaient-ils répondre autrement que par une promesse empressée de les suivre, fût-ce au Pôle même? la vérité toutefois m'oblige à dire que nous jetions au Lyngmarken des regards empreints du plus médiocre enthousiasme.

Il fut résolu qu'on ferait au moins la tentative, et en attendant, nous retournâmes jouer au billard chez l'inspecteur. Le lendemain matin, le Prince, le poëte, le colonel, le major, Nemrod notre brave capitaine et moi, nous poussions une reconnaissance préalable sur les abords de la montagne. Après avoir suivi la vallée jusqu'aux cascades, nous remontâmes un torrent qui traverse dans le roc solide une déchirure de deux cents pieds de profondeur, puis nous gagnâmes le flanc du glacier et la gorge escarpée qu'il forme en s'appuyant sur la base des falaises, et nous traînant péniblement, tantôt sur les glaces, tantôt sur les roches éboulées, nous finîmes par arriver à six cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Les lignes de stratification, étrangement disloquées, montraient toutes les variétés possibles de courbes, surtout dans un en-

droit où la glace avait déversé par-dessus un ressaut du vallon sa masse plastique, semi-fluide, entraînée par la force de gravité et se moulant sur son lit tourmenté.

La moraine latérale de roche et de sable que le glacier formait dans sa course avait une hauteur moyenne de quarante mètres; en la regardant avec attention on pouvait en voir et en entendre le mouvement. Un énorme galet, perdant l'équilibre, roula de sa crête, emportant avec lui des masses de cailloux, de boue, de sable, et vint tomber près de nous avec un terrible fracas. En même temps, des quartiers de roc se détachaient de la falaise, éclataient soudain comme des obus, et de chute en chute arrivaient à ses pieds; les deux avalanches, se rencontrant dans le ravin, changèrent de direction et dégringolèrent avec une rapidité foudroyante sur le sentier même que nous avions suivi pour monter de la vallée. — Quelques minutes plus tôt, nous étions perdus. On voyait des rocs énormes bondir et rebondir avec une vélocité toujours croissante; tout autour d'eux de plus petits fragments mitraillaient les parois de la gorge.

Cet effrayant spectacle nous pressa d'autant de continuer notre ascension, pour tâcher de trouver à la base du Lyngmarkens Fjeld, ou sur la montagne elle-même, une route plus praticable pour retourner à Godhav'n. Nos efforts furent inutiles : le mur de glace ne se laissa point escalader et nous revînmes sur nos pas avec crainte et tremblement. Par bonheur tout fut tranquille et nous regagnâmes *la Panthère* sans autre mal qu'une lassitude extrême, et trempés jusqu'aux os, car tandis que nous nous traînions dans ce maudit ravin, d'épaisses ondées de pluie, de neige, de verglas étaient venues s'ajouter aux agréments de la promenade.

Mais le récit de nos infortunes ne découragea point les belles touristes. Ni les descriptions les plus animées de l'éboulement, ni le récit lamentable de nos souffrances pendant la tourmente ne les purent refroidir. Il fut convenu qu'on attaquerait la montagne par les grandes falai-



Le grand auk.

ses qui se dressent au delà du port, coupées par les plus sublimes gorges que l'œil puisse contempler. J'avoue qu'elles me paraissaient tout aussi inaccessibles que les vallées de la lune.

M. Hansen se riait de leur confiance. « Certes, disait-il,

ces dames sont assez braves pour suivre ou précéder n'importe quel grimpeur de roches; une année de courses avec elles m'a prouvé que leur tête est aussi solide que leurs pieds sont infatigables. Mais à mon sens, la chose est absolument impossible. »

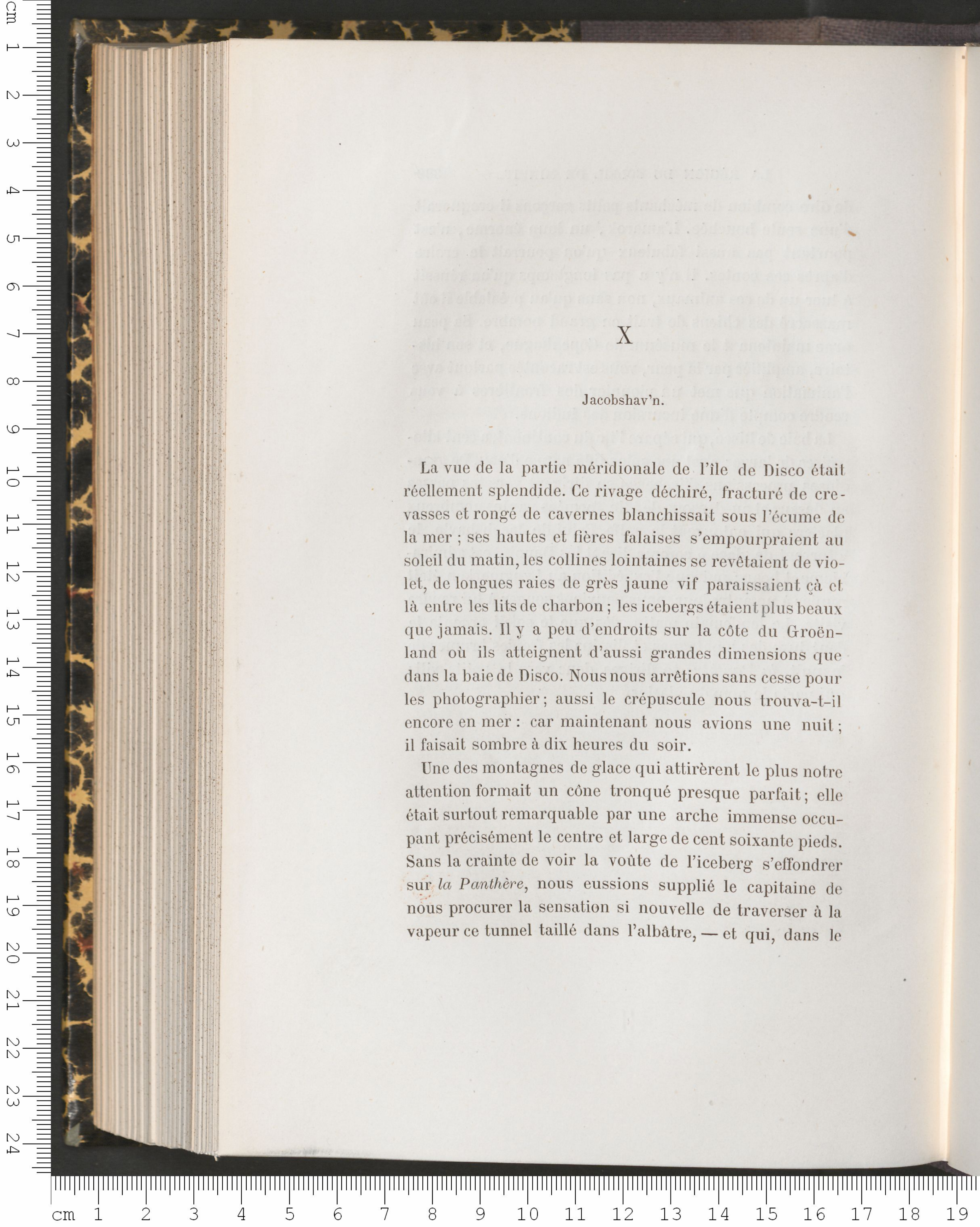
Le lendemain et le surlendemain, le temps ne fut pas assez sûr pour cette grande expédition, de sorte que pendant trois jours je pus profiter des offres de M. Hansen qui m'ouvrait de nouveaux champs d'investigation; nous étudiâmes surtout les dépôts carbonifères extrêmement étendus à l'île de Disco.

M. Hansen est un naturaliste aussi généreux de ses trésors que passionné pour les recueillir. Entre autres largesses, je tiens de lui une bonne collection d'œufs et de peaux d'oiseaux et quelques fossiles rares. Il s'est surtout occupé de l'ornithologie de ces régions et m'a appris que le grand auk ou guillemot géant, que l'on croyait depuis longtemps au nombre des espèces perdues, avait été récemment aperçu sur une des îles des Baleines. Deux ans auparavant un naturel captura un de ces précieux volatiles; mais l'Esquimau avait faim, et en ignorant qu'il était, il mit immédiatement l'oiseau au chaudron de famille, à la grande douleur de M. Hansen qui sut la chose trop tard pour venir à la rescousse. Sans sa malencontreuse précipitation, notre indigène eût fait une bonne journée pour lui et pour le gouverneur.

Le grand auk n'est pas la seule créature mystérieuse du Groënland qui menace de passer bientôt à l'état de légende. Le cruel et puissant amarok, d'autant plus redouté qu'on ne le voit pas souvent, est la terreur des marmots qui ne veulent pas s'endormir ou seraient disposés à faire des voyages au long cours, hors de la hutte natale. Impossible

de dire combien de méchants petits garçons il croquerait d'une seule bouchée. L'amarok, un loup énorme, n'est pourtant pas aussi fabuleux qu'on pourrait le croire d'après ces contes. Il n'y a pas longtemps qu'on réussit à tuer un de ces animaux, non sans qu'au préalable il eût massacré des chiens de trait en grand nombre. Sa peau orne maintenant le muséum de Copenhague, et son histoire, amplifiée par la peur, vous est racontée partout avec l'animation que met un pionnier des frontières à vous rendre compte d'une incursion des Indiens.

La baie de Disco, qui sépare l'île du continent, a cent kilomètres de large ; c'est une splendide nappe d'eau. De grandioses processions d'icebergs se dirigent vers les passes au-dessus et au-dessous de l'île, formées par les nombreux glaciers qui entourent le golfe. Celui de Jacobshav'n, le « torrent de glace » comme disent les Danois, est admirablement beau ; puisque l'expédition au Lyngmarken était remise à un autre jour, nous pouvions songer à lui rendre visite. Le lendemain matin, dès que le soleil argenta la dentelure des montagnes et dissipa les froides brumes de la nuit, *la Panthère* se dirigea donc vers la petite ville qui porte le nom du glacier.

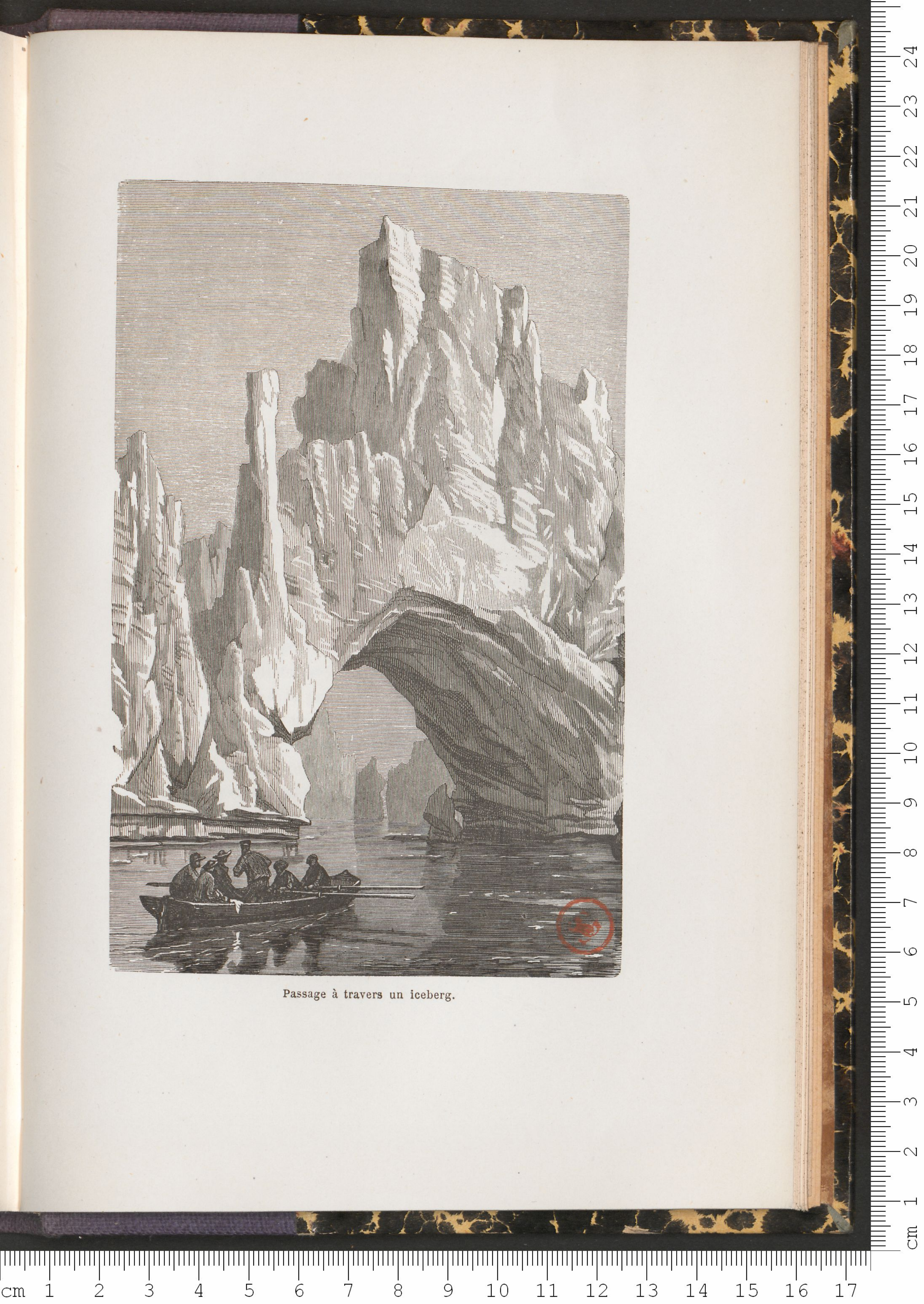


# X

## Jacobshav'n.

La vue de la partie méridionale de l'île de Disco était réellement splendide. Ce rivage déchiré, fracturé de crevasses et rongé de cavernes blanchissait sous l'écume de la mer ; ses hautes et fières falaises s'empourpraient au soleil du matin, les collines lointaines se revêtaient de violet, de longues raies de grès jaune vif paraissaient çà et là entre les lits de charbon ; les icebergs étaient plus beaux que jamais. Il y a peu d'endroits sur la côte du Groënland où ils atteignent d'aussi grandes dimensions que dans la baie de Disco. Nous nous arrêtions sans cesse pour les photographier ; aussi le crépuscule nous trouva-t-il encore en mer : car maintenant nous avions une nuit ; il faisait sombre à dix heures du soir.

Une des montagnes de glace qui attirèrent le plus notre attention formait un cône tronqué presque parfait ; elle était surtout remarquable par une arche immense occupant précisément le centre et large de cent soixante pieds. Sans la crainte de voir la voûte de l'iceberg s'effondrer sur *la Panthère*, nous eussions supplié le capitaine de nous procurer la sensation si nouvelle de traverser à la vapeur ce tunnel taillé dans l'albâtre, — et qui, dans le



Passage à travers un iceberg.

glacier, était évidemment la trouée par laquelle s'écoulaient vers la mer les eaux superficielles tombées par les fissures. Nous avions pour pilote un indigène de Godhav'n; mais comme il se faisait tard et que les icebergs en grand nombre assiégeaient l'entrée du petit fiord, l'Esquimau préféra attendre au jour et nous amarra à un énorme glaçon échoué. Moins patient que *la Panthère*, nous demandâmes le canot pour aller surprendre le gouverneur par notre visite nocturne.

On n'avait jamais vu de steamer à Jacobshav'n et notre arrivée mit toute la ville en rumeur. La famille du gouverneur était déjà au lit; on se leva en grande hâte pour nous souhaiter la bienvenue. En 1853 et en 1854, j'avais vu, à Upernavik, Herr Knud Fleicher, le Colonibestyrere, et fus agréablement surpris de le rencontrer à Jacobshav'n. Il me présenta une jeune fille de dix-neuf ans, jolie, modeste, intelligente. « Reconnaissez-vous celle-ci ? me dit-il en mauvais anglais. — Elle veut vous remercier. » Je ne comprenais point pourquoi : Mlle Fleicher sortit et revint avec un appareil orthopédique improvisé par moi seize ans auparavant, à la prière du gouverneur d'Upernavik. J'avais fait de mon mieux, tout en craignant que la petite fille pour laquelle je travaillais ne restât infirme toute sa vie ; elle marchait aujourd'hui sans boiter ou traîner la jambe. Sa mère, fraîche matrone à physionomie agréable, vêtue avec goût d'une étoffe foncée à petits pois blancs, entra bientôt escortée de trois vigoureux garçons ; le pasteur, le médecin et leurs femmes respectives apparurent bientôt à leur tour. Des pipes danoises, du tabac, des cigares furent distribués à la ronde; une métis en culotte de peau de phoque porta un grand plateau avec sa bouilloire de café fumant, l'eau chaude, le sucre, le

rhum et le xérès nécessaire à la confection de l'inévitable punch.

Inutile de dire que le Prince papillonnait déjà autour des jeunes filles qu'il réunit sans tarder pour improviser une danse champêtre sur la pelouse du gouverneur; des lanternes fichées dans les roches d'alentour éclairaient une scène réellement pittoresque. Une aurore boréale illuminait le ciel, et lançait dans toutes les directions ses feux de couleurs variées, jetant ses couleurs fantastiques et sauvages sur la montagne, la neige et la glace, aussi bien que sur notre jeunesse joyeuse; les vieux eurent aussi leur part de la fête : la fille du gouverneur se mit au piano, et si l'accord de l'instrument laissait à désirer, la charmante virtuose me parut s'acquitter remarquablement bien de sa tâche pour une jeune personne qui n'avait jamais été au midi du cercle Polaire, et qui habite une région des moins fréquentées par les professeurs de musique. Puis vinrent les chansons terminées par « le Brave Soldat, » le grand choral national danois de 1848. Après quoi nous retournâmes coucher à bord, le « Derfor vil jeg slaes », le Hourrah et tout le reste, retentissant encore délicieusement à nos oreilles.

Le jour suivant, nous fîmes par mer et par terre d'inutiles tentatives pour arriver au glacier. — Le fiord était tellement encombré d'icebergs que le plus étroit bateau n'aurait pu se faufiler à travers ce dédale; l'essai même était déjà une imprudence dangereuse. L'autre route, à une époque aussi avancée de l'année, demandait trop de temps et de peines; les dames voulurent bien en convenir; on se décida donc à regagner Godhav'n, non sans toutefois avoir invité à bord toute la population blanche du lieu; entre temps je fis deux visites dont je me souviens avec plaisir.

Le pasteur est un homme bon et doux, idéal incarné de ce dévouement absolu, de cette abnégation complète que nous attendons du missionnaire. Certainement aucun ecclésiastique ami des aises de la vie ne choisira le Groënland. — Mais celui-ci y a l'air tout à fait à sa place ; le travail ne manque pas et il s'en acquitte avec la meilleure volonté possible : son lot lui est donc agréable ; mais sa pauvre femme ! quelle occupation trouve-t-elle dans ce pays, sinon de tomber malade comme elle l'a fait, et de frissonner comme elle doit le faire, en contemplant le cimetière lugubre sur lequel s'ouvre la fenêtre de sa chambre !

Jacobshav'n est une des plus anciennes missions du nord du Groënland ; en outre de l'église, elle a un séminaire pour l'éducation des jeunes indigènes qui veulent devenir catéchistes ou instituteurs. Il est rare de trouver maintenant une femme qui ne sache pas lire et écrire. Jusqu'à l'établissement des Danois au Groënland, le langage était simplement oral : les Esquimaux ne possédaient d'autre moyen que la parole pour représenter les plus élémentaires de leurs idées, et l'iconographie des Indiens de l'Amérique du Nord leur était inconnue. Les missionnaires ont donné l'écriture au Groënland ; on voit aujourd'hui à Godthaab une imprimerie établie par le docteur Rink et qui a publié d'intéressants récits historiques et des traditions indigènes, le tout illustré de gravures sur bois aussi remarquables que celles des voyages de Mandeville, et autres ouvrages semblables, vieux maintenant de quelques siècles.

Les Esquimaux sont fort adroits ; même à l'état sauvage, ils ont fait preuve d'invention et de goût, comme le montre bien la collection que j'allai admirer ensuite

chez le docteur C. G. F. Pfaff, médecin du district. Archéologue enthousiaste, il avait profité de toutes les occasions possibles pour rassembler par centaines des spécimens de l'ancien art groënlandais : couteaux, lampes, pots, haches, pointes de gaffes et piques, aiguilles, forets, tous en pierre et travaillés supérieurement; les couteaux, très-affilés, sont, comme les aiguilles et les vrilles, fabriqués avec de la calcédoine et d'autres minéraux de même nature. Nos plus habiles lapidaires, avec leur outillage perfectionné, auraient-ils pu mieux les polir, les tailler en lames minces ou les aiguiser en pointes acérées? Je n'ai vu nulle part plus belle collection privée se rapportant à l'âge de pierre. Mais aussi, chez les Esquimaux, cette période, au lieu de s'être terminée comme pour les Européens à une époque très-reculée, durait encore lorsque Fulton inventa les bateaux à vapeur. Les bouts de pique sont pour la plupart en cornaline rouge, et, de même que la grande majorité des autres objets, montrent sous tous les rapports une habileté de main supérieure à celle des Indiens de l'Amérique du Nord. Le docteur fut assez bon pour me donner quelques-uns de ses doubles; quant à la collection elle-même, il la réserve pour le muséum de Copenhague, orgueil légitime du peuple danois.

Comme toutes les autres colonies groënlandaises, Jacobshav'n doit sa prospérité à la pêche aux phoques. La baleine franche, dans ses migrations annuelles vers le sud, traverse ces régions pendant le mois de septembre; on prend et on sèche aussi beaucoup de « flétans » d'une variété particulière à Jacobshav'n et qu'on trouve sur un banc de calcaire déposé par les eaux qui sourdent en dessous du glacier.

Je regrettai d'autant plus de ne pouvoir étudier celui-

ci, que deux années auparavant, M. Whymper l'avait visité avec l'idée de le remonter jusqu'à l'intérieur du continent, chose que je crois impraticable au moins pour tous les glaciers connus de la partie méridionale de la Terre-Verte. Ma course de cent vingt kilomètres sur un de ceux de l'extrême nord est la seule tentative de ce genre qui ait eu quelque succès, mais c'était dans un lieu où la configuration du sol rend la glace exceptionnellement plane. Il se pourrait qu'on arrivât à traverser le Groënland dans ces régions, mais l'entreprise serait extraordinairement hasardeuse; je ne crois pas qu'on trouvât sur la route une seule tête de gibier; d'après mon opinion, la mer de glace recouvre en entier la Terre-Verte, sauf sur l'extrême bord où la neige se fond pour retourner à l'Océan. — C'est au docteur Rink que nous devons la plus grande partie de ce que l'on sait aujourd'hui sur les glaciers du Groënland; si je ne me trompe, il a, le premier, établi l'origine des icebergs.

Décrire Jacobshav'n serait simplement répéter ce que j'ai dit des autres villes groënlandaises. Elle est un peu plus grande que Godhav'n, et le climat en serait moins froid, à en juger par une petite corbeille de radis rouges cultivés en plein air, et que nous trouvâmes sur notre table, petit cadeau d'adieu de Mlle Fleicher. Nous lui envoyâmes en revanche quelques friandises américaines, encore gagnions-nous au change; non-seulement ces radis polaires sont délicieux, mais je n'eusse pas cru qu'on pût en récolter à soixante-neuf degrés de latitude nord, à l'ombre, pour ainsi dire, d'un formidable glacier.

Avant de lever l'ancre, j'allai avec le capitaine jeter un dernier coup d'œil sur le géant; du haut d'une colline, nous regardâmes longuement le fiord qui poursuit son

cours sinueux pendant quarante-cinq kilomètres. Les icebergs flottaient par milliers sur ses eaux ou échouaient aux bas-fonds, entrant sans cesse en collision les uns avec les autres ; l'air retentissait du bruit des avalanches que ces heurts détachaient de leurs parois. Comme nous sortions du golfe, une des plus grandes montagnes de glace se désagrégea tout à coup ; elle commença par faire presque entièrement la culbute, puis se releva sur le côté opposé, crépitant, se fendant, éclatant à chaque révolution. L'agitation des flots mit en émoi les autres icebergs ; craquements sur craquements se succédaient, se répercutant d'une falaise à l'autre avec le fracas du tonnerre. Nous trouvâmes la ville consternée. La débâcle que nous venions de contempler de notre observatoire avait déterminé des vagues immenses qui franchissaient en grondant l'entrée du fiord, et quoique le petit port de Jacobshav'n en soit éloigné de quatre kilomètres au moins et profondément enclavé dans les terres, la houle y pénétrait et formait contre les berges de terribles brisants qui faillirent engloutir plusieurs kayaks esquimaux et leurs propriétaires. Ces sortes de ras de marée causent souvent d'affreux malheurs. La glace du petit port s'étirait, se fracturait en tous sens comme poussée par une horde de démons. On voyait de la berge notre petit navire rouler avec violence. Dès que le canot put être mis à la mer, nous revînmes à bord, et après avoir, lentement et avec circonspection, louvoyé entre les icebergs qui s'amassent au large de la crique, nous cinglâmes vers l'île de Disco, très-satisfaits de l'excursion, sauf peut-être le commissaire qui rapportait de Jacobshav'n — une pelote à épingles.

# XI

## Une semaine à Godhav'n.

Nous rentrâmes au port le 10 septembre, et les jours suivants se passèrent à parcourir l'île au gré de l'occasion et des goûts d'un chacun. Disco est pour le géologue un vaste champ d'études; le professeur y poursuivait ses recherches avec un enthousiasme infatigable, les artistes travaillaient à merveille, et les désœuvrés trouvaient de nombreuses distractions dans cette métropole du Groënland. Le capitaine tuait le temps en démolissant à coups de balles la carcasse d'un baleinier échoué dans ces lieux par son propriétaire, qui, disait-on, voulait empocher les dommages-intérêts garantis par sa cédu'e d'assurances. En tout cas, il avait bien pris ses précautions, car le navire naufragea en vue de la ville, sur une grève de sable où jamais la mer ne vient briser et à quatre cents mètres du chenal; on renvoya les matelots sur les bâtiments danois; si l'armateur a touché l'argent, il a eu plus qu'il ne méritait.

Le gouverneur Hansen m'aida beaucoup dans mes investigations; les dépôts houillers m'intéressaient surtout par leur situation dans des latitudes aussi élevées; ces vastes amoncellements de matières végétales datent d'une

époque géologique probablement très-reculée, où le pays eût mérité le nom de Terre-Verte qui aujourd'hui détonne comme celui d'Achille appliqué à un joueur de vielle. Je recueillis quelques bons échantillons; l'inspecteur Smith m'en fournit d'autres, parmi lesquels un fragment de strobile de conifère mûri pendant la première époque miocène de l'Europe. Citons quelques lignes du professeur Oswald Kerr, qui a particulièrement étudié ces gisements et y a fait des trouvailles importantes.

« Parmi les plus remarquables de mes spécimens se trouvent les chatons et le fruit d'un châtaignier,—le fruit, à l'état presque rudimentaire;—cette découverte prouve que les dépôts ont été formés en différentes saisons, au printemps aussi bien qu'en été. On connaît jusqu'à ce jour cent trente-sept plantes de l'époque miocène au Groënland, et cent quatre-vingt-quatorze de la flore polaire à la même période. Quarante-six des espèces groënlandaises, c'est-à-dire le tiers, sont identiques à celles des dépôts miocènes de l'Europe; il s'ensuit que leurs lits doivent être contemporains. »

Ces couches de charbon ne sont pas particulières à l'île de Disco; d'énormes filons en affleurent aussi sur le continent; au nord du Waigat on le trouve en grande abondance, ainsi que sur les rives du grand fiord d'Omenak. Ce dernier est, à l'exception de la baie de Melville, l'endroit de la côte le plus riche en icebergs et en glaciers, dont la blancheur contraste étrangement avec les lignes noires qui nous parlent d'une époque où le froid n'avait pas encore détruit dans ces régions la chaleur et la vie.

J'étais d'autant plus reconnaissant à M. Hansen de son assistance qu'il était très-occupé de ses préparatifs de retour au Danemark avec sa femme et leur fils Frédéric,

beau petit Groënlandais de quatre ans. L'ex-gouverneur, très au fait de tout ce qui regarde l'histoire naturelle, connaissait l'existence du Parc Central et de son Muséum; il me chargea pour cet établissement de plusieurs spécimens qui sont arrivés à bon port, et dont on l'a dûment remercié. Parmi d'autres objets que, de mon côté, j'ai portés à l'Institut Smithionien, se trouvent deux belles peaux de gerfaut que le complaisant M. Hansen envoya chercher pour moi à plus de vingt lieues. Non moins généreux de ses collections d'articles divers fabriqués par les indigènes, il offrit presque tout ce qu'il en avait à un de nos camarades, très-curieux de ces sortes de choses; largesse d'autant plus grande que ces objets ont leur valeur commerciale. Je crains fort que bon nombre d'amis ne se soient trouvés désappointés lorsque, l'hiver suivant, les malles de M. Hansen auront été ouvertes à Copenhague.

L'événement mémorable de la semaine fut sans conteste l'ascension du Lyngmarkens Fjeld, que nous effectuâmes par les falaises en face de la ville. Le gouverneur, décidément trop affairé pour venir avec nous, était plus incrédule que jamais sur la réussite de l'entreprise. Notre bande joyeuse se composait des deux jeunes filles dont j'ai parlé, de l'inspecteur et de son secrétaire, et d'une douzaine de débarqués de *la Panthère*, y compris naturellement le Prince et le capitaine. La poche garnie de victuailles, nous traversâmes la baie à neuf heures du matin. Jamais plus beau soleil ne brilla dans l'atmosphère d'automne; on descendit sur un large talus verdoyant que nous gravîmes jusqu'à la base de la première chaîne de trapp où nous fîmes une courte halte. Nous avions suivi les berges d'un torrent qui, maintenant, émergeait d'une crevasse profonde pour former une chute magnifique à demi voi-

lée par un nuage d'embrun. La crête escarpée par-dessus laquelle il se précipite descend dans la direction du sud-est et s'élargit peu à peu pour former une plaine que l'action du temps a travaillée de la façon la plus singulière. Les parties les moins résistantes de la roche ont disparu laissant le reste intact; — pendant deux kilomètres, la surface en ressemble à une clairière parsemée de vieux troncs. L'un de ces fûts de pierre, haut d'une vingtaine de pieds, s'appelle la « Femme de Loth ».

Après avoir franchi cette crête à peu de distance de la cascade, nous arrivâmes à une vaste pente très-déclive, formée de quartiers de rocs tombés des falaises qui se dressaient au-dessus de nos têtes et semblaient atteindre le ciel : les vrais labeurs de la journée commençaient pour nous.

De toutes les grimpades exécutées par les dames, celle-ci fut la plus difficile : sur ces blocs anguleux, empilés l'un sur l'autre au hasard de la chute, le pied ne posait jamais avec certitude; il semblait que le talus de pierres sèches sur lequel nous nous traînions, allait crouler sous nos personnes et nous lancer au milieu de la terrible avalanche, dans la gorge noire qui s'ouvrait au-dessous de nous. Regarder en bas nous donnait le vertige, regarder en haut nous faisait frissonner; mais nos très-aimables compagnes de route voulaient arriver au but; toujours les dernières à s'arrêter pour reprendre haleine, elles étaient les premières à donner le signal du départ. Leur vaillance ne se démentit pas un instant; par-dessus les pierres aiguës et à travers les défilés sombres, nous avancions vers ce Lyngmarken que n'avaient jamais foulé les hommes. Non que la hauteur absolue de la montagne fût précisément effrayante; sans l'extrême difficulté de la

route, l'ascension n'offrirait aucun danger sérieux; mais sur ces quartiers de rocs mal équilibrés, nous bronchions à tous les pas, au grand dommage de nos jambes et de nos pieds, bientôt écorchés, saignants, contus; par deux fois il sembla que nous allions dégringoler tous avec le talus mouvant qui nous portait. Un moment après, deux d'entre nous, qui avaient imprudemment pris les devants, donnèrent le branle à quelques rochers qui bondirent et tournoyèrent tout près de nous, pour se précipiter dans le nuage de vapeur qui s'élevait de la gorge profonde où tombait une cascade. Nos belles voyageuses étaient tranquillement assises, sans songer à mal; une grosse pierre roulait juste dans la direction requise pour arriver sur elles. Le galant capitaine qui par bonheur montait, lui troisième, eut la présence d'esprit, l'agilité et la force nécessaires pour se jeter sur la route du projectile et détourner le coup.

Sur cet éboulis rocheux, nous fîmes au moins trois kilomètres avant d'atteindre la base des falaises, que notre baromètre déclara se trouver à quatre cent cinquante mètres au-dessus de la mer. Nous enfilâmes un étroit ravin, et entre les hautes parois de roches brun rougeâtre, on longea le torrent que nous avions suivi jusqu'aux chutes : route moins difficile qui nous conduisit aux neiges permanentes d'où venait le ruisseau (plus de cinq cents mètres d'altitude). Nous fîmes collation, et après avoir étanché notre soif, nous gravîmes sur la neige molle la pente qui nous séparait encore du glacier. Celui-ci ne montrait que par endroits son vrai caractère; les fissures étaient peu nombreuses : aussi, sans trop de peine, arriva-t-on bientôt au-dessus des roches et enfin au sommet du Fjeld (Champ), mot qui en exprime parfaitement la forme; mais rien ne saurait être plus nu

et plus morne que la grande plaine blanche sur laquelle nous nous trouvions, par une altitude de plus de neuf cents mètres. La vue qui se déployait devant nous était admirablement belle; l'atmosphère était très-pure, excepté au-dessous de nous, où des traînées de vapeur s'accrochaient aux flancs des falaises; le regard portait certainement à cent trente ou cent quarante kilomètres. Du côté du sud, au delà de la ville, on voyait les îles du Prince-Royal qui en sont éloignées de sept lieues, plaquées comme des taches noires sur une surface argentée; puis, l'archipel des Chiens, enchâssé de même dans cette mer brillante. Les côtes élevées et les collines de la terre de Bunkee, voisines d'Égedesminde, se dessinaient dans la distance et barraient notre champ de vision. A l'est, par-dessus la cime du grand Skarve Fjeld, les montagnes de Jacobshav'n perçaient le ciel de leurs pics neigeux, entre lesquels apparaissait la mer de glace, occupant sur l'horizon un arc de soixante-dix degrés et se perdant peu à peu dans la lumière nacrée; derrière nous, on voyait les pitons glacés et les plaines blanches de l'île de Disco. La mer était plus merveilleuse encore. Les icebergs se dressaient par milliers sur la grande baie. Distribués près de nous avec plus de parcimonie, ils se multipliaient rapidement, se concentraient autour de Jacobshav'n, formaient une barrière dentelée au-devant des roches sombres du rivage, puis disparaissaient entre les hautes murailles du fiord. Dans ce panorama grandiose qui se déroulait sous nos yeux, l'immense glacier qui se déverse dans ce golfe n'était qu'une ligne blanche, et ses fils géants, un petit point sur la mer.

Nous passâmes une heure à errer sur la neige qui, par cette température de 35 degrés Fahr. (1° 1/2 cent.), était en-

core molle au pied, quoique en certains endroits il se fût formé une croûte assez ferme ; nous ne vîmes pas de vraie glace, et faute d'outils pour creuser, il nous fut impossible de constater à quelle profondeur elle commence; les éclaireurs envoyés à la découverte d'une autre route pour retourner à Godhav'n par la rivière Rouge, ne rencontrèrent pas une seule crevasse, mais ne virent pas non plus possibilité de passer. Il ne nous restait qu'une chose à faire, imiter cette fameuse armée qui gravit la montagne pour la redescendre du même côté. Le résultat de nos labeurs fut de semblable importance pour le monde en général, mais nous avions satisfait une curiosité fort explicable et gagné une de ces victoires dont l'occasion ne se présente pas tous les jours.

Nous n'avions pas de drapeau américain à livrer à la brise pour saluer le port, mais nous improvisâmes un pavillon danois en l'honneur des jeunes dames et de leur pays, le propriétaire de cette montagne; un foulard rouge servit de champ, deux mouchoirs de poche roulés formèrent la croix. Après de joyeux hourras nous reprîmes notre route; mais cette fois, l'ambition ne nous soutenait plus, et le retour nous parut autrement pénible que la montée. Nous fûmes d'autant plus heureux de trouver à la gorge de la cascade un messager qui nous attendait avec un panier de vivres : nous les dévorâmes avec enthousiasme et reconnaissance. Mme Smith, qui songeait à tout, explorait la montagne avec son télescope; dès qu'elle nous vit descendre, elle se hâta de nous préparer cette gracieuse surprise.

Nous rentrâmes à huit heures, après en avoir marché onze. Le soleil était maintenant derrière l'île et l'ombre des falaises couvrait les maisons; mais, bien au-dessus de nos

têtes, s'élevait le front sans tache du Lyngmarken, tout rayonnant des lueurs de pourpre et d'or que lui versait le ciel.

On ne chôma pas de distractions le lendemain. *La Constantia* fit son apparition dans le port avec notre ami le capitaine Bang. Celui-ci, comme son confrère de *l'Hvalfisken*, le capitaine Saxtorph, était pressé de quitter la région des icebergs avant que les nuits devinssent plus longues et plus noires, mais le premier de ces navires devait attendre les dépêches de l'inspecteur. Nous offrîmes à *l'Hvalfisken* de le remorquer jusqu'au large, et tout fut bientôt prêt pour partir le jour suivant. Les passagers s'installèrent à bord du brick, mais le soir, la société des deux bâtiments reparut à la maison hospitalière de M. Smith; l'enjouement général fut un peu troublé pourtant par la pensée que c'était pour la dernière fois. Je réfléchissais combien la maîtresse du logis allait se trouver seule après le départ de ses charmantes sœurs, sans une femme blanche pour lui tenir compagnie, car le successeur de M. Hansen était célibataire, et il n'y a à Godthav'n ni missionnaire ni médecin qui y puisse amener de compagnes.

L'unique personne de son sexe qui sût parler danois, la célèbre Sophie ou Sophie Tabita, universellement connue dans le nord du Groënland et ailleurs, était sur son départ : l'amour avait fini par escalader un cœur jusque-là imprenable, et, dans un mois ou deux, la « belle de Disco » devait aller, en qualité d'épouse du Colonibestyrere de Christianshav'n, s'ensevelir derrière les icebergs du fiord de Jacobshav'n, où, sinon le « navire » de l'année, nul bâtiment ne se montre que par le plus grand des hasards, et où les jours heureux de la vieille Lievely, la ville chérie des marins, ne viendront point animer sa maison solitaire.

Le petit port étincelait aux rayons du soleil matinal, quand nous inclinâmes notre pavillon devant le drapeau qui flotte sur la demeure de l'inspecteur ; *la Panthère* s'ébranla, suivie de *l'Hvalfisken*. Comme nous contournions la corne extérieure de la baie, nous vîmes M. et Mme Smith, debout dans l'observatoire, regardant le brick que nous traînions après nous et échangeant des signes d'adieu avec leurs sœurs, dont le vaste Océan allait les séparer pour de longues années, peut-être pour toujours.

A la fin, on ne distingue plus que les hautes falaises de l'île ; celles-ci disparaissent à leur tour ; seul, le Lyngmarken brille encore sur le désert des eaux ; il s'efface peu à peu, et avec lui cette Terre de Désolation à laquelle nous ramènera le souvenir d'expéditions aventureuses, de foyers hospitaliers, d'une saison bien employée. Ce voyage, dont, sans trop de frais et de risques, beaucoup d'autres pourraient se donner le luxe, prend place parmi les joies du passé.

Un de nos amis du Groënland, toutefois, est encore près de nous, mais il nous faut l'abandonner : de noirs nuages s'élèvent ; une « sale nuit » se prépare ; la mer devient dure et l'aussière du *Hvalfisken* pourrait casser.

« Hohé, du brick ! » rugit le capitaine. Une tête paraît au-dessus des passavants.

« Attention, là-bas, nous allons vous lâcher !

— Un instant ! crie le poëte.

— Qu'y a-t-il ?

— Vous allez voir. » Et notre scalde sort de sa poche un bout de papier sur lequel il vient d'aligner des vers ; nous le signons tous ; le capitaine le met dans une fiole qu'il bouche hermétiquement, et, avec une bouteille de taille plus respectable dont l'étiquette atteste la provenance di-

recte des caves d'Épernay, il la dépose dans une boîte de fer-blanc que Mick attache à l'aussière, et laisse tomber avec précaution à la mer. Ils tirent sur la ligne. Nous entendons un cri d'étonnement : le message est arrivé à bon port, on a vu le papier. Les passagers se rassemblent sur le pont; les mouchoirs s'agitent, on tient des verres à longueur de bras, toutes apparences de gaieté excitées par la lecture de la pièce suivante, envoyée à travers l'onde comme salut final à la Terre de Désolation :

Voici votre câble — avec nos adieux;
De plus, un flacon de mousseux champagne,
Des festins du bord débris glorieux,
Dernier survivant de notre campagne.
Nous buvons à vous, reine de Disco!
— Au salon désert du port solitaire,
Que le vent du soir vous porte l'écho
De ce toast joyeux, de nos vœux sincères!

Que les froids hivers, — longues nuits d'horreur,
Passent sans blanchir votre tresse blonde,
Sans ternir vos yeux aux douces lueurs
Du soleil d'été se mirant dans l'onde.
Que du Nord glacé, le noir ouragan
Balayant les flots de la mer Polaire,
Epargne le toit où s'endort l'enfant
Dans son petit lit, aux pieds de son père!

Aux charmantes sœurs qu'emporte le brick!
Aux braves marins, à leur capitaine!
A Madame Hansen, à son Frédéric,
A l'ex-gouverneur de l'île lointaine!
A vous tous, bonsoir! — Bercés sur le flot
Qui vous chantera sa longue complainte,
Sommeillez en paix! — Verse matelot!
Il n'y a plus de vin? — Ma verve est éteinte.

FIN.

Librairie Hachette et Cie à Paris.

CÔTE OCCIDENTALE
du
GROENLAND
pour servir au voyage
du Docteur Hayes
à la
« Terre de Désolation »

Baie de Wrangell
Baie de Lady Franklin
C. Union
Glaces
Terre de Washington
B. Peabody
Dét. de Smith
Glacier de Port Foulke
Nth Lincoln
Détroit de Jones
C. Parry
Peninsule de Hayes
C. York
B. de Melville
Détroit de Lancastre
Is. Sabine
Pte. Wilcox
Tête de Cheval
Pouce du Diable
C. Graham Moore
Cap Shackleton
Tessuisak
Upernavik
Proven
BAIE DE BAFFIN
GROENLAND
C. Adair
AMÉRIQUE
Omenak
C. Kater
I. de Disco
Rittenbek
Godhavn
Jacobshavn
Egedesminde
Christianshaab
Cumberland
INSPECTORAT DU NORD
C. Dyer
Holsteinborg
Dét. de Davis
C. Walsingham
C. Albert
Fiord de Ball
Godthaab
INSPECTORAT DU SUD
Fiskernaes
I. Résolution
Frederikshaab
Fiord d'Arsut
Fiord de Sermitsialik
Fiord d'Igalliko
Julianashaab
Nenortalik
C. Farewell
C. Hvidtfeld
C. Masling
I. Graah
C. Dan
Islande
Terre d'Egede
Esquimaux
C. Parry
Ile Shannon

80 75 70 65 60
65 60 55 50 45 40 35

Gravé chez Erhard.

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE.

### LES RUINES.



## SECONDE PARTIE.

### LES PALAIS DE LA NATURE.

## TROISIÈME PARTIE.

### LA RÉGION DU SOLEIL DE MINUIT.





FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

13912. — Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



